DEUX CHANCELIERS

I.

LES MISSIONS DU PRINCE GORTCHAKOF ET LES DÉBUTS DE M. DE BISMARCK.

En inaugurant la longue et charmante série de ses *Parallèles* par le double récit de la vie de Thésée et de Romulus, le bon vieux Plutarque éprouve quelque embarras à justifier une pareille association de deux héros : il ne sait leur découvrir que des traits de ressemblance bien vagues en somme et peu concluans. « A la force ils ont joint l'intelligence; tous deux ils ont enlevé des femmes, et pas plus l'un que l'autre ils n'ont été exempts de chagrins domestiques; même ils ont fini l'un comme l'autre par s'attirer la haine de leurs contemporains (1). » Ce n'est pas certes à des traits semblables, — qui d'ailleurs dans l'espèce porteraient presque tous à faux, — qu'en serait réduit l'écrivain de nos jours qui voudrait réunir dans une étude d'ensemble les deux figures les plus saillantes de la politique contemporaine : les deux chanceliers actuels de l'empire russe et de l'empire d'Allemagne. L'association, ici, se justifierait d'elle-même, car elle s'impose à tout esprit réfléchi, à quiconque a médité les événemens des quinze ou vingt dernières années. Le Plutarque moderne qui entreprendrait d'écrire la vie de ces deux hommes illustres résisterait facilement, il nous semble, à la tentation de trop rechercher ou de forcer les analogies dans un sujet où les rapprochemens abondent si naturellement et sans la moindre pression; peut-être aurait-il plutôt à se mettre en garde contre des répétitions obligées et des redites fastidieuses en présence d'une

(1) Plutarque, *Thésée, initio.*

communauté d'idées et d'une harmonie d'action comme en a rarement connu l'histoire chez deux ministres dirigeant deux différens empires.

Ce n'est pas, le lecteur s'en doute bien, un travail de ce genre qu'on a voulu entreprendre dans les pages qui vont suivre. A peine y a-t-on hasardé la très légère esquisse d'un tableau qui, pour être tant soit peu complet et satisfaisant, eût demandé des proportions bien autrement grandes et surtout une main bien autrement habile. Sans prétendre apporter ici des matériaux nouveaux et inédits, ni même réunir tous ceux qui sont déjà connus, on a seulement fait choix de quelques-uns, essayé de les ranger, de les coordonner de manière à faciliter certaines perspectives. On a dû renoncer à vouloir donner aux différentes parties une valeur égale de dessin et de ton, et on ne s'est pas même astreint à suivre dans le récit une marche bien régulière et méthodique. Devant un sujet aussi vaste et qui présente tant de faces et de facettes, on a cru qu'il était permis, qu'il était même parfois utile de varier les points de vue et de multiplier les aspects.

I.

Comme les Odoïefski, les Obolenski, les Dolgorouki et mainte famille aristocratique sur les bords de la Moskova et de la Néva, les Gortchakof se font gloire, eux aussi, de descendre des Rourik; plus distinctement ils prétendent tirer leur origine d'un des fils de Michel, grand-duc de Tchernigof, mis à mort vers le milieu du XIII[e] siècle par les Mongols de Batou-khan, et proclamé depuis martyr de la foi, élevé même au rang des saints de l'église orthodoxe. On ne rencontre toutefois que très peu d'illustrations du nom de Gortchakof dans les sombres et émouvantes annales de la vieille Russie : l'époque qui précéda l'avénement des Romanof connut surtout un Pierre Ivanovitch Gortchakof, commandant infortuné de Smolensk, qui rendit aux Polonais cette place forte célèbre après deux années d'une résistance énergique et désespérée. Il fut emmené à Varsovie, et là en 1611, avec le tsar Vassili, les deux princes Schouyski, Séhine et nombre de boïars puissans, il dut faire partie du fameux « cortége de captifs » que le grand-connétable Zolkiewski présenta un jour, — *honorificentissime*, dit la relation du temps, — au roi et au sénat de la république sérénissime. Ce n'est que dans la seconde moitié du siècle dernier, sous le règne de Catherine II, qu'un prince Ivan Gortchakof réussit, grâce surtout à son mariage avec une sœur de l'opulent et redoutable Souvorof, à relever l'éclat de son antique maison, qui depuis n'a cessé de se distinguer dans les différentes branches du service de l'état, principalement dans la

carrière des armes. La France contemporaine a gardé le souvenir de deux princes Gortchakof, deux vieux soldats de Borodino qui se sont illustrés pendant la guerre d'Orient. L'un commanda l'aile gauche des troupes russes aux batailles de l'Alma et d'Inkerman; l'autre, le prince Michel, fut le généralissime des armées du tsar en Crimée, et lia son nom d'une manière impérissable à la défense héroïque de Sébastopol. Il gouverna après le royaume de Pologne comme lieutenant de l'empereur, et devint ainsi, — exemple saisissant des vicissitudes de l'histoire, — le représentant suprême de la dure domination étrangère dans cette même ville de Varsovie où l'un de ses ancêtres avait figuré jadis dans un cortége mémorable de vaincus. Du reste, si ce rapprochement s'est jamais présenté à l'esprit du prince Michel, il n'a dû y puiser que des inspirations dignes de son âme; il gouverna le pays subjugué avec modération et bienveillance, et laissa après lui le renom d'un homme aussi intègre dans l'administration civile qu'intrépide à la guerre.

Le cousin du prince Michel et chancelier actuel de l'empire, Alexandre Mikhaïlovitch Gortchakof, naquit en 1798, et fut élevé dans ce lycée de Tsarskoë-Sélò qui a sa place distincte dans l'histoire pédagogique de la Russie. Fondé par Catherine II comme maison d'éducation modèle pour la jeunesse aristocratique de l'empire, le lycée a brillé d'un grand éclat sous le règne d'Alexandre I[er], bien que les Rollin et les Pestalozzi eussent certainement eu plus d'une réserve à faire à l'égard d'un collége qui ne formait ses élèves qu'en vue du grand monde et estimait les fortes études classiques un bagage trop lourd à emporter dans les sphères éthérées des plaisirs et des élégances. Presque tous les professeurs de l'établissement étaient des étrangers, des gens marqués au coin du XVIII[e] siècle, esprits déliés, quelque peu légers, et voltairiens plus que de raison. Le plus éminent parmi eux, le professeur de la littérature française, celui qui initia le futur chancelier dans cette langue de Voltaire dont il connaît si bien les tours et les détours, fut un Genevois qui, sous le nom inoffensif de M. de Boudry, en cachait un autre d'une signification terrible. M. de Boudry était tout simplement le propre frère de Marat, le sinistre conventionnel (1). Ce fut l'impératrice Catherine qui, « pour faire cesser un scandale, » avait imposé ce changement patronymique à M. le professeur Marat, sans cependant parvenir à lui faire changer d'opinions, qui demeurèrent invariablement « jacobines; » il mourut dans l'impénitence finale d'une admiration hautement avouée pour l'*ami du peuple*, indignement calomnié. De cette éducation aux mérites très discutables, le jeune Gortchakof sut retirer un suc généreux et fortifiant; il sortit

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft*, t. II p. 156.

de Tsarskoë-Sélò avec des connaissances variées et solides; chose surprenante, il en sortit même bon latiniste, et ce dernier point est demeuré l'éternel étonnement de ses condisciples ainsi que des générations qui suivirent. Il est sûr néanmoins que le chancelier sait citer Horace avec tout l'à-propos de feu le roi Louis XVIII, de spirituelle mémoire; une de ses dépêches les plus connues emprunte ingénieusement à Suétone un passage éloquent sur la distinction à établir entre la liberté et l'anarchie.

Après ses connaissances classiques, ce que le chancelier aime surtout à rappeler de sa jeunesse, c'est qu'il a été le condisciple et qu'il est resté l'ami du grand poète national Pouchkine, souvenirs d'autant plus honorables que cette liaison a pu avoir ses inconvéniens à certaines époques. Lorsque sur l'ordre de l'empereur Alexandre I[er], à la suite de nous ne savons plus quelle ode déplaisante, le jeune chantre de *Rouslan et Loudmila* fut interné dans un village obscur, au plus profond de la Russie, deux seulement de ses anciens camarades de lycée eurent le courage d'aller l'y voir et lui porter leurs condoléances, et l'un de ces adolescens intrépides fut le prince Gortchakof. On trouve dans l'œuvre de Pouchkine quelques couples de vers écrits d'un ton enjoué et badin, et qui n'empruntent leur intérêt qu'au nom d'Alexandre Mikhaïlovitch, à qui ils sont adressés. Dans l'une de ces pièces juvéniles, Pouchkine souhaite à son ami « d'avoir Cupidon pour compagnon inséparable jusqu'aux bords du Styx, et de s'endormir sur le sein d'Hélène dans la barque même de Charon,... » souhaits inconsidérés et que la malignité des humains n'eût pas certes manqué d'exploiter dans la suite, si fort heureusement le chancelier n'avait su préserver ses vieux jours de toute séduction décevante, et éviter jusqu'à l'apparence d'un Ruy Gomez arctique. Le poète fut mieux inspiré une autre fois, alors que, parlant de leur vocation si différente, il prédit à Alexandre Mikhaïlovitch des destinées magnifiques et l'appela « le fils chéri de la fortune. »

La fortune fut toutefois lente à reconnaître son enfant et à lui faire la part qu'il méritait. Entré de bonne heure au département des affaires étrangères, attaché de la suite de M. de Nesselrode dès les congrès de Laybach et de Vérone, le prince Gortchakof avait déjà dépassé de longtemps ce que Dante nomme le *mezzo del cammin di vita* et touchait même de très près la cinquantaine, qu'il n'était encore que ministre plénipotentiaire auprès d'une petite cour d'Allemagne. Un événement heureux vint enfin le signaler à la bienveillance du maître et le faire distinguer dans ces limbes diplomatiques, dans ces régions « exemptes de pleurs, mais remplies de soupirs, » qui dans le langage de la carrière s'appellent les postes secondaires.

Dans un moment de faiblesse paternelle, l'empereur Nicolas avait un jour consenti à l'union de sa fille, la grande-duchesse Marie, avec le duc de Leuchtenberg, « le fils d'un Beauharnais, officier catholique au service du roi de Bavière, » comme on se le chuchotait avec tristesse dans les cercles intimes du Palais-d'Hiver. Nicolas n'était pas homme à revenir sur une parole donnée, mais il n'en sentit pas moins l'aiguillon de ce que son entourage ne cessait d'appeler une mésalliance, et l'amertume augmenta alors qu'aucun des membres étrangers de la famille impériale ne vint assister aux brillantes fêtes qui précédèrent ou suivirent la cérémonie nuptiale. Le malheur voulut que bientôt après une proche cousine du nouveau gendre impérial et fille de l'ex-roi Jérôme épousât un Russe enrichi dans l'industrie, prince dans la vallée de l'Arno, mais à peine gentilhomme sur les bords de la Néva, — accident fâcheux et qui, au dire des courtisans consternés, faisait de l'autocrate de toutes les Russies *le parent de l'un de ses sujets!* Il devenait urgent d'effacer toutes ces impressions pénibles et de prendre par une alliance éclatante la revanche incontestable de tant de déceptions. On s'était flatté un moment de pouvoir faire accepter la grande-duchesse Alexandra à un archiduc d'Autriche; mais on avait dû se rabattre sur un prince de Darmstadt. Pour la grande-duchesse Olga, la plus belle et la plus aimée des filles de l'empereur, on avait jeté son dévolu sur le seul prince *royal* alors disponible, l'héritier présomptif du trône de Wurtemberg, de l'antique et illustre maison de Souabe.

Le projet ne fut pas d'une exécution si facile. Le bon peuple souabe n'y goûtait guère; un mariage russe l'inquiétait pour ses libertés constitutionnelles. Ce qui était plus grave, c'est que le vieux roi Guillaume de Wurtemberg lui-même, souverain honnête, libéral, mais entêté entre tous, se montrait quelque peu récalcitrant, et cumulait comme à plaisir les moyens dilatoires. D'autres objections vinrent encore de divers côtés; mais le ministre plénipotentiaire russe à Stuttgart, l'ancien condisciple de Pouchkine, sut les écarter toutes avec une habileté consommée : à force d'art et d'adresse, il parvint à établir la grande-duchesse Olga dans la famille royale de Wurtemberg. La joie de l'empereur Nicolas fut grande et expansive, et le Palais-d'Hiver chanta les louanges du diplomate paranymphe. Après un succès pareil, le prince Gortchakof pouvait certes demander à être avancé dans la carrière, rapproché de quelques jalons vers cette ambassade de Vienne qu'on s'accordait à considérer comme le but suprême de son ambition. Il n'en fit rien cependant, et montra une patience admirable, — la patience du patriarche Jacob auprès de Laban, fils de Nahor. Au stage de quatre ans qu'il avait déjà fait à Stuttgart, Alexandre Mikhaïlovitch se déclara tout prêt à en ajouter un second d'un terme

encore plus prolongé, si besoin était : il promit à l'impératrice-mère de rester indéfiniment près de la grande-duchesse Olga, de lui servir de guide et de conseil dans un pays étranger et au milieu d'un entourage tout nouveau pour elle. Si exigu que fût le terroir, il ne désespéra point d'y croître sous ce rayon de beauté et de grâce qui venait directement du grand soleil boréal, et il garda en effet ce poste de Stuttgart encore pendant huit longues années... *Tenues grandia conamur !*

Du reste, tout poste d'observation est bon pour quiconque sait dresser ses lunettes et interroger les astres : le ministre résident à Stuttgart eut des intelligences étendues, et trouva le moyen d'informer son gouvernement sur bien des choses qui dépassaient les limites comme l'horizon du petit royaume de Wurtemberg. Vint bientôt l'année 1848 avec ses catastrophes terribles, avec ces grands ébranlemens révolutionnaires qui ajoutent à l'expérience des plus expérimentés, qui éclairent d'une lueur subite les profondeurs ignorées de la nature humaine, et, pour parler avec Milton, rendent visibles jusqu'aux ténèbres. Une telle leçon d'histoire ne passa pas sans profit, on s'en doute bien, pour l'ancien élève de Tsarskoë-Sélò; les salons et les cabinets n'avaient plus depuis longtemps de secrets pour lui; il connut maintenant ceux du forum et des carrefours. Le voisinage de Francfort, siége du fameux parlement, lui permit d'étudier de près et dans toute son ampleur l'agitation allemande de cette époque mémorable; il sut en marquer d'avance les phases tour à tour naïves, burlesques et odieuses, et prédire de bonne heure l'avortement immanquable d'une révolution dont les flots surmontés sont venus cependant un jour écumer jusque dans les rues ordinairement si paisibles de Stuttgart.

C'était au mois d'avril 1849. Devançant de vingt ans l'œuvre redoutable de 1870, le parlement de Francfort venait de constituer un empire allemand à l'exclusion de l'Autriche et d'en décerner la couronne au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. Le roi de Prusse hésita et finit par se récuser, les autres princes germaniques se soucièrent bien moins encore de souscrire à un arrêt qui impliquait leur abdication; mais ce n'était point là le compte de la démagogie allemande. Elle s'éprit subitement d'enthousiasme pour cette constitution que la veille encore elle avait dénoncée comme réactionnaire, attentatoire aux libertés du peuple, et prétendit imposer de force aux divers souverains d'Allemagne le vasselage prussien décrété à Francfort. Dans le Wurtemberg, la chambre des députés vota une adresse pressante, impérieuse, pour arracher au roi la reconnaissance de l'empereur Frédéric-Guillaume IV. Le monarque répondit par un refus; l'émeute gronda sur la place publique, et la cour dut chercher refuge à Ludwigsbourg devant une capitale en

délire. « Je ne me soumets pas à la maison de Hohenzollern, avait dit le vieux roi Guillaume de Wurtemberg à la députation de la chambre, je dois à mon pays de ne pas m'y soumettre, je le dois à mon peuple et à moi-même. Ce n'est pas pour moi que je parle de la sorte, je n'ai plus que bien peu d'années à vivre ; la conduite que je tiens, c'est mon pays, c'est ma maison, c'est ma famille, qui m'en font un devoir... » Témoin bien ému de ces scènes agitées, de cette protestation pathétique du beau-père d'Olga « pour la maison, pour la famille de Wurtemberg, » Alexandre Mikhaïlovitch ne se doutait guère alors assurément qu'un jour, comme chancelier de l'empire russe, il deviendrait l'auxiliaire le plus utile, le soutien le plus constant d'une politique entreprenante, audacieuse, appelée à réaliser en tous points le programme des émeutiers de Stuttgart et à faire de la reine Olga la vassale du Hohenzollern.

Ce n'était là toutefois que le prologue bruyant d'un drame encore bien lointain, et l'année 1850 put même se flatter de voir disparaître en Allemagne jusqu'aux dernières traces d'une agitation qui n'avait fait qu'étonner l'Europe au lieu de l'éclairer et de l'avertir. Vers la fin de cette année 1850, la confédération germanique était de nouveau rétablie dans les termes de l'ancien pacte de Vienne; le *Bundestag* allait reprendre ses paisibles délibérations, et le prince Gortchakof se trouvait tout naturellement indiqué pour représenter le gouvernement russe auprès de la diète de Francfort. Alexandre Mikhaïlovitch eut désormais sa place marquée dans un grand centre d'affaires politiques où le mérite personnel du ministre empruntait encore un éclat particulier à la fortune extraordinaire que les derniers événemens venaient de créer à son auguste maître. L'influence russe, de tout temps très considérable auprès des maisons régnantes d'Allemagne, s'était accrue prodigieusement, on s'en souvient, avait atteint son apogée à la suite de l'ébranlement de février. Demeuré seul à l'abri de la tourmente révolutionnaire qui avait envahi presque tous les états du continent, l'empire des tsars apparaissait alors comme le boulevard le plus solide des principes d'ordre et de conservation. « Humiliez-vous, nations, Dieu est avec nous ! » s'était écrié l'empereur Nicolas dans une proclamation célèbre, et, sans trop s'offusquer d'un langage qui faisait de Dieu en quelque sorte le complice d'un immense orgueil humain, l'Europe monarchique n'eut que des acclamations pour un prince qui après tout travaillait avec un désintéressement remarquable au rétablissement des autorités légitimes et au maintien de l'équilibre du monde.

Il est juste de reconnaître en effet que, dans ces années si agitées de 1848-50, l'autocrate du nord n'usa de son influence, comme de son épée, que pour raffermir les trônes chancelans et faire respecter les traités. Il protégea efficacement le Danemark, sur lequel

s'étendit dès cette époque la main rapace de la Germanie, et il fut le plus ardent à provoquer un concert des puissances qui finit par arracher aux Allemands la proie tant convoitée. Il intervint directement en Hongrie, et aida de ses forces militaires à y écraser une insurrection formidable qui avait ébranlé jusque dans ses fondemens l'antique empire des Habsbourg, miné à la fois par des troubles intérieurs et une guerre d'agression que lui suscitait à deux reprises le royaume de Piémont. Peu porté déjà par ses principes et ses intérêts à favoriser cette Allemagne unitaire « dont la première pensée a été une pensée d'extension injuste, le premier cri un cri de guerre (1), » il pesa plus tard de tout son poids pour amener le rétablissement pur et simple de la confédération germanique sur les bases d'avant 1848. Les liens de parenté et d'amitié qui l'unissaient à la cour de Berlin ne furent jamais assez forts pour lui faire abandonner un seul instant la cause de la souveraineté des princes et de l'indépendance des états, et, malgré l'affection sincère qu'il portait à « son beau-frère le poète, » il n'épargna au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV ni l'évacuation des duchés, ni les dures conditions d'Olmutz. Défenseur du droit européen sur l'Eider et le Mein, du droit monarchique sur la Theiss et le Danube, pacificateur de l'Allemagne et, pour ainsi dire, grand justicier de l'Europe, Nicolas eut à ce moment de l'histoire une grandeur véritable, un prestige immense, bien mérité en somme, et qui ne laissait pas de rejaillir sur les agens chargés de représenter à l'étranger une politique dont personne n'osait contester la fermeté inébranlable et la parfaite droiture.

En accréditant le prince Gortchakof auprès de la confédération germanique, l'empereur Nicolas, par une lettre autographe datée du 11 novembre 1850, saluait dans la réunion de la diète de Francfort « un gage du maintien de la paix générale, » et caractérisait ainsi d'un trait profond et judicieux la mission honorable et bienfaisante échue à cette diète dans l'ordre de choses créé par les traités de 1815. Quelque légitimes qu'aient pu être les griefs des libéraux allemands contre la politique intérieure du *Bund* et ses tendances peu favorables au développement du régime constitutionnel, on ne saurait nier cependant qu'au point de vue européen, et par rapport à l'équilibre et à la paix générale du monde, ce ne fût là une conception merveilleuse, bien propre à sauvegarder l'indépendance des états et à empêcher toute perturbation profonde au sein de la famille chrétienne. Les esprits chimériques et mercantiles du temps, les coryphées de Manchester et les publicistes riches d'au moins « une idée par jour » venaient d'imaginer en ce mo-

(1) Expressions de la circulaire russe du 6 juillet 1848, adressée par le comte Nesselrode à ses agens en Allemagne.

ment de déclarer « la guerre à la guerre, » de pousser au désarmement universel, à l'abolition de l'esclavage militaire, et convoquaient à cet effet des congrès de paix bruyans sur les divers points du globe. Ils eurent même un jour la naïveté d'en convoquer un à Francfort, sans se douter qu'à côté d'eux, et précisément dans ce *Bundestag* de si modeste apparence, siégeait depuis longtemps un congrès de paix véritable, permanent, un congrès qui faisait le bien dans la mesure du possible, et qui avait de plus l'avantage de ne pas être ridicule.

Placée au centre même de l'Europe, séparant par son corps épais et difficilement mobile les grandes puissances militaires qui bordaient pour ainsi dire notre vieux continent, puissance forcément neutre et presque arbitrale sur ces vastes champs où se décidaient autrefois les destinées des empires, la confédération germanique formait un ensemble d'états assez cohérent et compacte pour repousser tout choc du dehors, pas assez pour devenir agressif lui-même et menacer la sécurité des voisins. Bien des années plus tard, et déjà comme chancelier de l'empire, le prince Gortchakof devait encore, dans une circulaire célèbre, rendre hommage à cette combinaison salutaire du *Bund*, « combinaison purement et exclusivement défensive, » qui permettait de *localiser* une guerre devenue inévitable, « au lieu de la *généraliser* et de donner à la lutte un caractère et des proportions qui échappent à toute prévision humaine, et qui dans tous les cas accumuleraient les ruines et feraient verser des torrens de sang (1). » En effet, si, dans ce long demi-siècle qui a séparé le congrès de Vienne de la bataille néfaste de Sadowa, les frontières des états ont si peu changé malgré tant et de si grands changemens dans leur politique intérieure, si la révolution de juillet, la campagne de Belgique, et jusqu'aux guerres de Crimée et d'Italie ont pu avoir lieu sans troubler notablement la balance des nations, ni les léser dans leur indépendance, on en fut redevable surtout à ce *Bundestag* tant méconnu, qui par son existence même, par sa position et le rouage de son mécanisme compliqué, empêchait tout conflit de devenir aussitôt une conflagration générale. Il est douteux que la cause de l'humanité et de la civilisation, ni même la cause que représente plus spécialement le chancelier de l'empire russe avec tant de facilité et d'éclat, aient considérablement gagné à voir cette ancienne « combinaison » remplacée de nos jours par une autre beaucoup plus simple, il est vrai, mais peut-être bien aussi beaucoup moins rassurante.

Tout en s'acquittant avec zèle des devoirs de sa charge auprès de la confédération germanique, Alexandre Mikhaïlovitch continuait

(1) Circulaire russe du 27 mai 1859, à propos de la guerre d'Italie.

d'occuper le poste de ministre plénipotentiaire à Stuttgart. Il tenait à honneur de remplir jusqu'au bout sa mission de confiance et d'intimité auprès de la grande-duchesse Olga, et partageait son temps entre la ville libre sur le Mein, siége du *Bund*, et la petite capitale sur les rives du Neckar, où lui souriait toujours une protection chaleureuse et aimable. A Francfort, il se plaisait surtout dans la société de son collègue de Prusse, jeune lieutenant de la *landwehr* tout à fait novice dans la carrière diplomatique et qu'attendaient encore des destinées prodigieuses. Là aussi s'était fixé, depuis bien des années déjà, une grande célébrité russe, un poète qui fut à la fois un homme de cour influent, et qui ne pouvait manquer d'être recherché par un diplomate amoureux des choses de l'esprit, ancien condisciple de Pouchkine. Le bon et doux Vassili Joukofski n'avait certes en lui rien du génie de Pouchkine, ni de son caractère indépendant et fougueux. Versificateur plutôt habile et traducteur ingénieux qu'esprit créateur et original, nature quelque peu molle et contemplative, le chantre autrefois si renommé d'*Ondine* avait de bonne heure fait sa paix avec la société officielle, telle que l'avait façonnée la volonté despotique de Nicolas, et s'était toujours réchauffé aux rayons de la faveur impériale. Les dignités et les honneurs ne lui ont pas manqué dans sa longue carrière de poète bien pensant et agréable à la cour; il eut toutefois une mission beaucoup plus importante et honorable : il fut chargé de diriger l'éducation de l'héritier présomptif, Alexandre, l'empereur actuel, et de son frère le grand-duc Constantin. Joukofski se voua à cette tâche avec cœur et intelligence, et il sut conserver l'affection de ses deux augustes élèves jusqu'à la fin de ses jours, ainsi qu'en témoigne entre autres une correspondance suivie qu'il entretenait encore avec eux de Francfort, et qu'on vient de publier tout récemment. Après avoir achevé l'éducation des grands-ducs, il fit un voyage d'agrément en Allemagne, trouva à Dusseldorf une compagne de vie bien plus jeune que lui, mais partageant tous ses goûts, et jusqu'à ses charmantes faiblesses, et finit par élire domicile sur les bords du Mein, à Francfort.

Ainsi qu'il arrive à plus d'un de ses compatriotes, Joukofski, tout en demeurant à l'étranger, et en répugnant même bien manifestement de retourner dans son pays natal, ne s'ingéniait pas moins à trouver l'Occident misérablement déchu et corrompu, et à ne plus espérer que dans la « sainte Russie » pour la rénovation et le salut d'un monde envahi et possédé par le démon de la révolution. Les événemens de février ne firent que l'affermir dans ces sombres visions, et le plonger de plus en plus dans un mysticisme inquiet, parfois même irritant, mais le plus souvent inoffensif et non dépourvu d'une certaine grâce maladive. La campagne de Hon-

grie fit un moment diversion à ses tristes pensées et le remplit d'allégresse. Ce n'était pas tant la gloire dont se couvrait l'armée russe qui souriait à son esprit; ce n'était point même le triomphe remporté par l'épée russe, l'épée de saint Michel, sur « la bête impure : » ses vœux, ses espérances allaient bien plus loin. Il espérait, — ainsi écrivait-il à son élève impérial, — que le grand tsar saura mettre à profit la puissance que Dieu venait de lui donner et « résoudre un problème devant lequel avaient échoué les croisades, » c'est-à-dire qu'il chassera de Byzance l'infidèle et délivrera la terre sainte... Mme Joukofska, bien que née protestante, sentait à l'unisson de son mélancolique époux; son âme avait besoin d'un « principe d'autorité » qui lui faisait défaut dans la confession réformée, et qu'elle alla chercher un jour dans l'église orthodoxe, à la grande joie du poète, sans cependant parvenir à y trouver une pleine quiétude.

C'était parfois dans le salon des Joukofski des entretiens étrangement variés et bizarres sur la littérature, la politique, les destinées glorieuses de la sainte Russie, l'inanité de la civilisation moderne, la nécessité « d'une nouvelle éruption du christianisme » et sur maintes choses invisibles et « ineffables. » De temps en temps venait tomber au milieu de ce salon, comme une apparition fantastique, comme un revenant du monde des esprits, un génie bien autrement original et puissant, mais aussi bien autrement tourmenté et ravagé que le bon poète de la cour et ancien précepteur des grands-ducs. Après avoir dévoilé les plaies hideuses de la société russe d'une main vigoureuse, implacable, après avoir présenté à sa nation, dans *les Ames mortes* et dans *l'Inspecteur*, un tableau de ses vices effrayant de vérité et de vie, Nicolas Gogol désespéra tout à coup de la civilisation, du progrès, de la liberté, se prit à adorer ce qu'il avait brûlé, n'estima plus que la Moscovie barbare, ne vit de salut que dans le despotisme, se crut en état de péché « insondable » et se mit en quête de la miséricorde divine qui le fuyait toujours. Il alla de Saint-Pétersbourg tantôt à Rome, tantôt à Jérusalem, tantôt à Paris, cherchant partout un apaisement à son âme déchirée; puis il revenait de temps en temps vers Joukofski, passait des semaines entières dans sa maison, y exhortant ses amis à la prière, à la contrition, à la contemplation des divins mystères. C'étaient alors des discussions sans fin, sans trêve, sur les « païens de l'Occident, » sur une « croisade » qui approchait, sur le rachat de l'humanité coupable par une race non souillée encore et qui avait gardé sa foi. A plusieurs reprises, les médecins durent intervenir pour faire cesser une intimité qui n'était pas exempte de péril. Un jour on trouva Gogol mort d'inanition et prosterné devant les saintes images dans l'adoration desquelles il s'était oublié !.. Qu'on veuille bien nous pardonner cette courte digression, elle fait connaître

l'état des esprits dans un certain monde russe vers la fin du règne de Nicolas, et ajoute un trait curieux au tableau des origines de la guerre d'Orient... On aime du reste à se représenter Alexandre Mikhaïlovitch dans ce salon des Joukofski, tel soir par exemple, pendant tel assaut d'armes spirituelles du pauvre Gogol. Le diplomate, aussi lettré que sceptique, était certainement fait pour reconnaître les éclairs vifs et brillans qui sillonnaient ces nuages remués par un grand esprit en désordre, et pour démêler plus d'une pensée forte et saisissante au milieu des étranges divagations sur une croisade imminente et la prochaine délivrance de Sion...

Qui l'eût cru pourtant? c'étaient ces mystiques, c'étaient ces hallucinés, qui avaient le pressentiment juste et voyaient les signes du temps! Pendant que Joukofski composait son « commentaire sur la sainte Russie, » et que Gogol se mortifiait devant les *icônes*, l'empereur Nicolas roulait dans son âme la grande pensée d'une croisade, et préparait dans le plus profond mystère la mission du prince Menchikof... Que le monarque qui avait tant fait pour l'apaisement de l'Europe et le maintien de l'équilibre se fût tout à coup décidé à jeter un tel brandon de guerre au milieu du continent à peine raffermi, que d'un autre côté l'autocrate ait précisément attendu cette époque de calme relatif et du rétablissement de l'ordre général pour annoncer ses desseins, au lieu de les exécuter hardiment quelques années auparavant, pendant la tourmente révolutionnaire qui paralysait presque toutes les puissances, et alors que ses armées étaient déjà au cœur même de la Hongrie et dominaient les rives du Danube, — ce sera là, pour l'historien impartial, la preuve évidente de la bonne foi avec laquelle le tsar entreprenait sa fatale campagne, du mystique aveuglement qui guidait à ce moment son esprit, et de la conviction profonde qu'il avait de la justice de sa cause. Le prince Gortchakof partagea-t-il au même point les illusions du maître? Il est permis d'en douter; il est permis de supposer qu'à l'instar des Kissélef, des Meyendorf, des Brunnow et de tous les diplomates distingués de la Russie d'alors, sans en excepter le chancelier de l'empire, le vieux comte Nesselrode, il eut conscience de l'énorme erreur où tombait un prince superbe qui n'admettait pas d'objections et entendait être « son propre ministre des affaires étrangères. » Cela n'empêcha point naturellement le représentant russe auprès de la confédération germanique de remplir son devoir avec tout le zèle que commandaient des circonstances aussi critiques, et de mettre les ressources variées de son esprit au service de son pays dans la sphère d'action qui lui était réservée.

L'action ne laissait pas d'être d'une importance véritable. Dans le *Bundestag* se concentraient non-seulement tous les efforts des états secondaires de la confédération, mais là aussi venaient abou-

tir ou se refléter les projets, les préparatifs et jusqu'aux velléités des deux principales puissances germaniques, dont la Russie d'un côté ainsi que de l'autre la France et l'Angleterre tenaient également à s'assurer le concours. Le prince Gortchakof n'eut pas trop à se plaindre de la tournure que les affaires prenaient en Allemagne. Frédéric-Guillaume IV était d'une fidélité à toute épreuve; le tsar pouvait compter en toute occurrence sur « son beau-frère le poète, » et Alexandre Mikhaïlovitch trouvait également un appui constant dans son collègue de Prusse, le jeune officier de la *landwehr*. Le cabinet de Berlin consentait bien de temps en temps à s'unir aux représentations que les alliés faisaient parvenir à Saint-Pétersbourg, à signer de concert avec eux telle note identique, ou analogue, ou concordante; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne le faisait que pour ralentir leur marche et les détourner de toute résolution énergique : aux momens décisifs, il s'arrêtait court, demeurait à l'écart et prétendait garder « la main libre » (*freie hand*). Bien plus sympathiques encore et très franchement gagnés à la politique russe se montraient les autres membres du *Bund;* ils ne trouvaient les exigences du tsar envers la Turquie nullement exorbitantes et se souciaient fort peu de la conservation du « malade. » Ils prétendaient également garder « la main libre, » serraient les rangs dans les fameuses conférences de Bamberg et étaient parfois tout prêts à mettre flamberge au vent. En vérité, Alexandre Mikhaïlovitch a montré dans la suite, dans la fatale année 1866, bien peu de mémoire de cœur, bien peu de justice distributive pour ces pauvres états secondaires, si dévoués, si serviables, si inébranlablement attachés lors de la crise orientale.

Pendant qu'à Londres et à Paris on commentait avec véhémence les célèbres dépêches de sir Hamilton Seymour, et qu'on y dénonçait les projets ambitieux de la Russie, on n'avait par contre à Hanovre, à Dresde, à Munich, à Stuttgart, à Cassel, que des blâmes pour les procédés des alliés et pour leurs « usurpations; » à Berlin, on gémissait de plus de voir des monarchies chrétiennes prendre si chaleureusement la défense du croissant. Une seule puissance germanique toutefois, la plus grande il est vrai alors, gardait une attitude différente; une seule donnait raison aux alliés, semblait même par momens incliner à faire cause commune avec eux, et cette puissance, c'était l'Autriche, — l'Autriche naguère encore secourue par les armées russes, arrêtée par la main forte et généreuse du tsar au bord même de l'abîme, « sauvée » par lui d'un écroulement soudain ! L'étonnement, la stupeur, l'exaspération de l'empereur Nicolas ne connurent pas de bornes; la nation russe entière partagea ces sentimens avec lui, Alexandre Mikhaïlovitch comme tout patriote moscovite. « L'immense ingratitude de l'Autriche » devint

dès lors le cri unanime, le *siboleth* de toute foi politique dans le vaste empire du nord, et l'est demeurée jusqu'à nos jours...

Il importe de bien insister sur ce sentiment né en Russie à la suite du conflit oriental et d'en discuter les fondemens légitimes, car ce sentiment a eu des effets incalculables. Il a contribué pour beaucoup aux catastrophes récentes; il a dicté plus d'une résolution extrême au cabinet de Saint-Pétersbourg; il lui a fait abandonner des traditions séculaires, des principes qui étaient consacrés par l'expérience des générations, qui semblaient immuables, devenus en quelque sorte les *arcana imperii* des descendans de Pierre le Grand : il a dominé, pour tout dire, la politique générale du successeur de Nesselrode pendant les vingt dernières années...

Assurément la Russie avait le droit de compter sur la reconnaissance de l'Autriche après le service signalé et incontestable qu'elle lui avait rendu en 1849. Les armées que le tsar envoya alors au secours de l'empire chancelant des Habsbourg contribuèrent puissamment à y étouffer une insurrection funeste, menaçante, et s'il est vrai que pour obtenir ce secours il a suffi de rappeler au tsar Nicolas une parole jadis donnée dans un moment d'effusion intime, l'action n'en devient que plus méritoire, et fait d'autant plus honneur au cœur de l'autocrate (1). Il serait malaisé de nier que cette intervention en Hongrie n'eût un caractère généreux et chevaleresque fait pour étonner les contemporains et pour confondre les habiles. Les habiles, les hommes d'état qui, à cette époque si troublée de l'Europe, avaient encore gardé assez d'esprit libre pour jeter un coup d'œil du côté du Danube, lord Palmerston entre autres, demeurèrent longtemps incrédules, et s'ingénièrent à deviner le salaire stipulé pour l'aide prêtée. Le tsar ne retiendrait-il pas la Galicie comme récompense de son concours? ne se ménagerait-il pas

(1) Un écrivain en position d'être bien informé, un ancien sous-secrétaire d'état dans le ministère du prince Schwarzenberg, raconte ainsi l'origine de l'intervention russe en Hongrie, en la faisant remonter à 1833, à la célèbre entrevue de Munchengraetz entre l'empereur François Ier d'Autriche et le tsar Nicolas. Dans une des conversations intimes d'alors, François parla avec tristesse et appréhension de l'état maladif et nerveux de son fils et successeur désigné, et pria le tsar de conserver à ce fils l'amitié qu'il a toujours eue pour le père. « Nicolas tomba à genoux, et, élevant sa droite au ciel, il jura de donner au successeur de François tout aide et secours dont il pourrait jamais avoir besoin. Le vieil empereur d'Autriche en fut profondément touché, et posa ses mains sur la tête du tsar agenouillé en signe de bénédiction. » La scène étrange n'eut pas de témoins, mais les deux souverains la racontèrent quelques momens après, chacun de son côté, à un officier supérieur qui commandait alors la division d'armée stationnée à Munchengraetz. Cet officier supérieur n'était autre que le prince de Windischgraetz, qui, nommé plus tard, en 1848, généralissime des armées d'Autriche, et parvenu au moment critique de l'insurrection hongroise, prit sur lui de rappeler à l'empereur Nicolas, dans une lettre, la parole donnée jadis à Munchengraetz. Le tsar répondit en mettant toute son armée à la disposition de sa majesté impériale et apostolique. — Cf. Helfer, *Geschichte OEsterreichs*, Prague, 1869, t. Ier, p. 68-69.

quelque assurance positive du côté des principautés? se demandait-on alors dans les offices de *Downing-Street*... Il n'en fut rien cependant : les Russes sortirent de l'Autriche sans salaire, comme ils y étaient entrés sans arrière-pensée, et les troupes de Paskévitch évacuèrent les pays des Carpathes pures de tout butin. Un jeune et fougueux orateur dans les chambres prussiennes, du nom alors encore peu retentissant de Bismarck, — celui-là même qui, quinze ans plus tard, devait méditer de porter le « coup au cœur » et armer les légions de Klapka, — admirait à ce moment l'action éclatante du tsar, et exprimait seulement le regret patriotique que ce rôle magnanime ne fût échu à son propre pays, à la Prusse : c'était à la Prusse de porter assistance à son frère aîné en Allemagne, à « son ancien frère d'armes (1)... » Mais il est permis de supposer que, même avec un roi si loyal et si poétique que Frédéric-Guillaume IV, les choses se fussent passées bien moins galamment qu'avec le barbare du nord, et que pareille assistance prussienne eût coûté à l'empire des Habsbourg telle partie de la Silésie, ou telle part d'influence sur le Mein...

Est-ce à dire pourtant qu'en intervenant en Hongrie l'empereur de Russie n'ait fait œuvre que de pure chevalerie et d'amitié platonique, n'ait eu aucun souci de son intérêt personnel et du bien de son empire? Non certainement, et le tsar avait trop de loyauté pour n'en pas faire franchement l'aveu. Il intervint en Hongrie non-seulement comme l'ami des Habsbourg, non-seulement même comme le défenseur de la cause de l'ordre contre la révolution cosmopolite; le motif le plus puissant pour le décider fut la présence dans l'armée hongroise de généraux et officiers polonais qui entendaient porter la guerre jusque dans les pays soumis à la domination russe. Dans son manifeste du 8 mai 1849, Nicolas s'exprimait ainsi : « L'insurrection soutenue par l'influence de *nos traîtres de la Pologne* de l'année 1831 a donné à la révolte magyare une *extension* de plus en plus *menaçante*,... sa majesté l'empereur d'Autriche nous a invité à l'assister contre l'*ennemi commun*,... nous avons ordonné à notre armée de se mettre en marche pour étouffer la révolte et anéantir les anarchistes audacieux *qui menacent aussi bien la tranquillité de nos provinces.* » Le langage était clair et franc, ainsi qu'il convenait à un souverain ayant le sentiment de sa dignité. Ce souverain entendait rendre service aussi bien à lui-même qu'à son allié; il allait étouffer chez le voisin un incendie qui menaçait d'atteindre ses propres domaines, et, en faisant acte d'intervention, il faisait en même temps acte de conservation bien entendue.

(1) Séance de la chambre prussienne du 6 septembre 1849. Ce discours n'est pas reproduit dans le recueil officiel des *discours* de M. de Bismarck publié à Berlin.

Eh bien! il semble de toute justice que la gratitude se mesure au service rendu, et que la loi de conservation, la loi suprême de la nature, ait force égale pour l'obligé comme pour le bienfaiteur. Il n'y a pas de politique au monde, fût-elle même *tirée de l'Écriture sainte*, qui pût conseiller la servitude volontaire; il n'y a pas de morale, si sublime qu'on veuille bien l'imaginer, qui parmi les devoirs de la reconnaissance songeât à mettre le suicide. Or ce n'était rien moins que l'asservissement absolu, l'anéantissement de sa personnalité comme grand état européen, que demandaient les Russes à l'Autriche en lui proposant de souscrire à leurs prétentions sur l'Orient. Par la géographie, par l'esprit des races, par la religion, les entreprises russes frappaient mortellement l'empire des Habsbourg, si cet empire les avait laissées triompher. Puissance danubienne, l'Autriche devait veiller à ce que le Bas-Danube restât neutre, et ne tombât pas aux mains d'un voisin redoutable qui serait alors devenu maître de ce grand fleuve. Puissance slave dans ses provinces orientales, elle devait tenir à ne pas être mise en contact immédiat avec un empire panslaviste par tradition, par fatalité, et ne pouvait désirer qu'il vînt s'implanter dans les principautés, dans la Bosnie et l'Herzégovine. Puissance catholique, il lui était défendu de reconnaître l'influence et le protectorat que le tsar orthodoxe revendiquait sur ces chrétiens du rite grec, dont elle comptait elle-même plusieurs millions parmi ses sujets. « Ma conduite dans la question d'Orient! mais elle est inscrite sur la carte, » disait à Vienne le ministre autrichien comte Buol à son beau-frère M. de Meyendorf, ambassadeur de Russie; il ajoutait qu'elle était également inscrite dans l'histoire. « Je n'ai rien innové, je n'ai fait qu'hériter de la politique léguée par M. de Metternich. » Déjà dans une crise antérieure en effet, lors de l'insurrection hellénique et de la guerre de 1828, le grand chancelier de la cour et de l'empire avait défendu ce principe de l'intégrité de l'empire ottoman avec une fermeté que rien ne parvint à ébranler; il l'avait défendu pendant huit ans, tenant seul tête à l'orage, ne se laissant décourager ni par l'impopularité alors attachée à la cause turque, ni par l'abandon de la France. Comment les Russes pouvaient-ils espérer que l'Autriche déserterait maintenant ce principe si vital pour elle, qu'elle le déserterait au moment même où il commençait à triompher de l'indifférence de l'Occident, et comptait la France et l'Angleterre parmi ses plus chaleureux champions?

Placé entre un sentiment de reconnaissance très vif et réel, quoi qu'on ait dit, et une grande nécessité politique, le gouvernement de Vienne a certes donné à la reconnaissance tout ce qu'il lui devait; il a prodigué auprès de l'empereur Nicolas les avertissemens, les prières, les bons offices, les tentatives de médiation. L'Autriche

pardonna à la Russie plus d'un manque d'égards, plus d'un mouvement de mauvaise humeur; elle lui pardonna le ton plus que léger dont il avait été parlé, disposé d'elle dans les épanchemens avec sir Hamilton Seymour, — la manière dont fut accueillie à Saint-Pétersbourg certaine lettre autographe de l'empereur François-Joseph, — l'attitude altière, presque provocante du comte Orlof lors de sa mission à Vienne. Elle n'a cessé jusqu'au bout de calmer l'irritation des alliés, de modifier et d'atténuer leur programme, d'affirmer les dispositions conciliantes du tsar, d'espérer contre tout espoir. Elle ne plaidait que le retour au *statu quo*, répudiait toute idée d'humilier la Russie ou de l'amoindrir : elle ne lui demandait que la liberté du Danube, la renonciation au protectorat, et se refusait à suivre les alliés dans leurs exigences concernant la Mer-Noire. Malheureusement, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent à celui qui veut être équitable et juste envers tous les partis, le gouvernement autrichien, par cette conduite, finit par indisposer envers lui la France et l'Angleterre, tout en exaspérant les Russes. Dans l'été de 1854, au moment même où le prince Gortchakof échangeait son poste de Francfort contre celui de Vienne, un publiciste éminent qui fut alors pour ainsi dire le porte-voix de l'Occident et de ses généreuses ardeurs désespérait presque de l'Autriche, et s'écriait avec amertume que là-bas, à la *Burg*, « l'alliance russe était quelque chose de sacré comme une religion, de fixé comme une convenance, de populaire comme une mode! » Au printemps de l'année suivante, les cabinets de Paris et de Londres repoussaient, comme trop favorable à la Russie, un nouveau projet d'arrangement présenté par le comte Buol, et le gouvernement français devait à cette occasion reprocher à l'Autriche, dans *le Moniteur officiel*, « d'offrir un expédient plutôt qu'une solution. »

La solution! l'empereur François-Joseph l'avait certainement entre ses mains, et il ne dépendait peut-être que de lui de la rendre aussi décisive, aussi radicale que pouvaient le désirer les ennemis les plus mortels de la Russie. Pourquoi ne pas l'avouer? à voir le fruit amer recueilli par l'Autriche de ses efforts honnêtes pendant la crise orientale, à voir les haines implacables et les cruels désastres que lui a valus dans la suite son attitude d'alors, on se surprend parfois à regretter que le cabinet de Vienne ait eu tant de scrupules dans cette époque mémorable, à lui reprocher de n'avoir pas fait preuve de cette indépendance de cœur qui semble, hélas! devenir de plus en plus la condition forcée, indispensable, de l'indépendance des états. Si l'Autriche avait voulu être un peu moins reconnaissante et un peu plus politique pendant cette guerre d'Orient, elle se serait résolûment jointe à la France et à l'Angleterre,

elle aurait pris part à la lutte, et au lieu de laisser les alliés rôder pendant des années autour des extrémités de la Russie, dans la Mer-Noire et la Baltique, elle leur aurait ouvert les champs de la Pologne et y serait entrée avec eux. Au lieu de « chatouiller la plante du colosse ou de lui limer un ongle, » — ainsi que devaient le dire plus tard, et non sans raison, des publicistes russes, — on lui aurait alors porté « un coup au cœur, » un de ces coups comme sait les méditer et frapper le grand solitaire de Varzin. Ce n'est pas le cabinet des Tuileries qui s'y serait refusé : dans sa dépêche du 26 mars 1855, M. Drouyn de Lhuys posait très nettement la question de Pologne; ce n'est pas non plus le cabinet de Saint-James qui aurait soulevé de sérieuses objections. Quant à la réussite probable d'une pareille entreprise, il suffit de se rappeler que la Russie était au bout de ses ressources, et que la Prusse n'avait pas encore réformé son organisation militaire, n'était pas encore en possession de son « instrument, » enfin qu'à la place de Guillaume le Conquérant c'était Frédéric le Romantique qui occupait le trône des Hohenzollern... L'esprit demeure confondu devant la contemplation des conséquences qu'eût pu avoir une pareille décision de la part de l'empereur François-Joseph! La face du monde en eût été changée; l'Autriche n'eût point certainement connu de Sadowa en 1866; l'Europe n'eût point vu le démembrement du Danemark, ni la destruction du *Bund*, ni la conquête de l'Alsace et de la Lorraine...

C'était dans l'été de 1854, on l'a déjà dit, que le prince Gortchakof fut envoyé à Vienne. Il y remplaça, provisoirement d'abord, et au printemps suivant d'une manière définitive, le baron de Meyendorf, dont la situation était devenue difficile par suite même de ses liens de très proche parenté avec le ministre des affaires étrangères d'Autriche. Alexandre Mikhaïlovitch tenait enfin ce poste de Vienne vers lequel il avait si longtemps aspiré, le poste qui, avec celui de Londres, était considéré, sous le règne de Nicolas, comme le plus élevé dans la diplomatie russe, comme le bâton de maréchal dans la carrière; mais que cet honneur était maintenant plein d'amertume, et que d'angoisses patriotiques accompagnaient une distinction autrefois ardemment ambitionnée, aujourd'hui acceptée par dévoûment envers son souverain et son pays! Sur ce terrain jadis si facile et si riant, l'envoyé du tsar ne pouvait voir partout que des ronces et des épines; dans cette capitale renommée par sa gaîté bruyante et trop souvent frivole, il ne recevait, lui, que des nouvelles désastreuses, déchirantes; enfin cette « ingratitude autrichienne » qu'il n'avait entrevue et combattue que de loin pendant sa mission de Francfort, il devait maintenant la regarder en face, — et lui sourire!.. Il y a une douleur plus grande que le *ricordare tempi felici nella miseria*, c'est de voir un rêve de féli-

cité tourner en une réalité de misère, et l'on comprend aisément quel trésor de fiel ce séjour de Vienne a dû amasser dans le cœur ulcéré du patriote russe (1).

Il est superflu d'insister sur l'activité que déploya le nouvel envoyé du tsar dans cette mission douloureuse, la variété infinie des moyens qu'il sut mettre au service de sa cause, notamment pendant ces conférences de Vienne, qui s'ouvrirent après la mort de Nicolas et l'avénement de l'empereur Alexandre II. Ce fut alors un spectacle émouvant, qui ne manquait pas certes de grandeur, que celui de deux Gortchakof, l'un derrière les remparts de Sébastopol, l'autre devant le tapis vert de Vienne, défendant tous les deux leur patrie avec une ténacité égale, ne cédant chaque pouce de terrain qu'après un combat acharné, poussés jusque dans leurs derniers retranchemens, mais honorés jusqu'au bout par des adversaires loyaux et chevaleresques. Aujourd'hui qu'une époque « de fer et de sang » nous a habitués aux procédés, — nous allions dire aux exécutions, — sommaires de Nikolsbourg, de Ferrières, de Versailles et de Francfort, et qu'une loi martiale à l'usage des diplomates en casque a remplacé ce qu'une Europe arriérée et pleine de préjugés aimait à appeler le droit des gens, aujourd'hui on a de la peine à se défendre d'un sentiment d'étonnement, d'incrédulité presque, en relisant les protocoles de ces conférences de Vienne, où tout ne respire que convenance, politesse, urbanité et mutuel respect; on se croit reporté à un âge idyllique et bien loin de nous, dans tout un monde de *bonshommes jadis*. M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères de France, lord John Russell, naguère encore président du conseil en Angleterre, n'avaient pas cru au-dessous de leur dignité d'aller en personne à Vienne pour y discuter avec le prince Gortchakof les conditions possibles d'une paix. La Russie avait perdu plusieurs grandes batailles, les flottes alliées lui avaient

(1) Qu'on nous permette de citer à ce sujet une piquante scène d'antichambre qui ne laisse pas d'avoir son côté instructif. Il y avait alors à Vienne, au ministère des affaires étrangères, une figure bien originale, un huissier dont le souvenir ne s'est pas effacé au *Ballplatz*. Il portait le nom baroque de Kadernoschka; placé dans la grande salle d'attente qui précède le cabinet du ministre, il avait la mission d'introduire auprès du chef les différens visiteurs. C'était un huissier de grand style que ce M. Kadernoschka : il avait été stylé par le vieux prince Metternich lui-même, et aimait à rappeler qu'il avait « exercé ses fonctions » déjà du temps du fameux congrès de 1815!... Un jour, après un long entretien avec le prince de Gortchakof, le comte Buol voit entrer ce bon Kadernoschka d'un air plus solennel que d'ordinaire : c'est qu'il avait à faire une communication à son excellence « dans l'intérêt du service! » Et le comte Buol d'apprendre que l'envoyé russe, après avoir quitté son excellence, avait paru tout bouleversé et suffocant de colère, — qu'il avait demandé un verre d'eau, s'était promené pendant une demi-heure dans la salle d'attente, gesticulant avec violence, se parlant à lui-même, et s'écriant de temps en temps en français : « Oh! ils me le paieront bien un jour, ils me le paieront!... »

fermé toutes les mers, et menaçaient jusqu'à sa capitale; cela n'empêcha point les plénipotentiaires français et anglais de la traiter avec toute la déférence, avec tous les égards dont pouvait disposer la diplomatie de ce bon vieux temps. Ils déployèrent un art véritable dans l'invention des euphémismes; ils s'ingénièrent à trouver les tempéramens les plus doux, les termes les plus acceptables pour le représentant d'une puissance vaincue. Cet excellent lord John Russell poussa même un jour la bonhomie jusqu'à rappeler, et cela en face de M. Drouyn de Lhuys, que l'Angleterre avait fait subir à Louis XIV des conditions bien autrement dures et humiliantes (1). C'est là peut-être le seul manque de tact qu'on pourrait relever dans ces conférences de Vienne, et encore n'était-ce qu'une gracieuseté d'allié à allié. Quant à l'Autriche, elle s'épuisa à rechercher les moyens de ménager les susceptibilités de la Russie, et finit par présenter un projet d'arrangement qui fut jugé inacceptable par les cabinets de Londres et de Paris, et lui attira le reproche du *Moniteur officiel* dont il a été déjà parlé.

Les négociations furent rompues, et on n'eut plus qu'à attendre l'issue de la lutte suprême engagée sous les murs de Sébastopol. Le plénipotentiaire russe l'attendit à son poste de Vienne dans la double angoisse d'un patriote et d'un parent. Le boulevard de la Crimée tomba, et la Russie se trouva dans la situation la plus critique. Elle était épuisée, bien plus épuisée même que ne le supposait alors l'Europe, et la prolongation de la guerre eût infailliblement transporté les hostilités sur les champs de la Pologne. A ce moment, l'Autriche intervint de nouveau. Elle s'appropria les exigences posées par les alliés lors de la conférence de Vienne, — cette clause même de la neutralisation de la Mer-Noire, qu'elle avait repoussée jusque-là comme trop blessante pour la Russie : il n'était guère possible de refuser cette satisfaction aux alliés après la prise de Sébastopol. Au fond, ce furent là les conditions les plus douces qui aient jamais été imposées à une puissance à la suite d'une guerre si longue, si sanglante, et de victoires tellement incontestables. L'Autriche fit plus; elle envoya ces conditions sous forme d'un ultimatum en déclarant faire cause commune avec les alliés, si elles n'étaient point acceptées, — et la Russie accepta. A bien le regarder, c'était là un service rendu à un jeune souverain qui, ayant hérité d'une guerre désastreuse, trouvait ainsi le moyen de ménager à la fois la mémoire de son prédécesseur et la fierté de son peuple : il lui était permis de dire maintenant qu'il ne faisait la paix qu'à cause d'un nouvel adversaire qui venait de surgir à côté des anciens et que ne connut point son père. On le dit en effet

(1) Protocole de la conférence du 17 avril 1855.

en Russie, on le crut même, on avait tant d'intérêt à le croire! Le peuple russe se réconcilia bien vite avec les vainqueurs de l'Alma et de Malakof; une seule puissance demeura à ses yeux responsable de ses désastres, la puissance qui pendant toute la guerre était restée les armes au bras! Encore à l'heure qu'il est, tout cœur russe frémit d'indignation à la pensée de l'Autriche, de son immense ingratitude et de sa grande trahison.

Alexandre Mikhaïlovitch partagea ces amertumes, ces rancunes populaires, et en devint le représentant le plus énergique et hautement avoué; il laissait éclater à cet égard ses sentimens avec une franchise qui touchait de bien près à l'ostentation. On citait un mot prononcé par lui, encore à Vienne, pendant que siégeait le congrès de Paris : « l'Autriche n'est pas un état, ce n'est qu'un gouvernement. » Ce mot le devança à Saint-Pétersbourg et y fit sa fortune. La voix publique le désigna comme le futur vengeur, comme l'homme destiné à préparer pour sa nation une éclatante revanche, et l'habile diplomate n'eut garde de s'inscrire en faux contre une pareille opinion. Déjà du reste à ce congrès de Paris se révélaient certaines tendances, certains penchans, qui pouvaient donner de l'espoir, qui ouvraient même des horizons tout à fait nouveaux. Le nom de l'Italie venait d'y être prononcé; la Roumanie elle-même y trouvait une faveur inattendue. A ce congrès étrange, qui réglait définitivement les conditions d'une paix que la France, l'Angleterre et l'Autriche avaient imposée à la Russie, l'Autriche apparaissait sombre et morose, l'Angleterre irritée et nerveuse : seules la France et la Russie échangeaient entre elles des politesses exquises, des cordialités surprenantes; l'épée de Napoléon III tournait à la lance d'Achille, guérissant où elle venait de blesser, blessant où elle venait de guérir. « Il y avait du baume dans Gilead » et de la ressource avec le souverain qui siégeait aux Tuileries... Le lendemain du congrès, au mois d'avril 1856, le vieux comte Nesselrode demandait à se retirer à cause de son âge, et le prince Alexandre Gortchakof devenait ministre des affaires étrangères.

II.

Pendant les quatre années qu'il avait passées à Francfort comme représentant de son gouvernement auprès de la confédération germanique, le prince Gortchakof, on l'a déjà vu, avait lié connaissance et entretenu les rapports les plus intimes avec un collègue dont il appréciait comme personne les rares qualités d'esprit, et probablement aussi de cœur. Les deux amis s'étaient séparés dans l'été de 1854, alors que le plénipotentiaire russe alla remplir sa mission angoissante de Vienne; mais ils ne devaient pas tarder à

se rejoindre de nouveau, et à se retrouver dans cette parfaite communauté d'idées et de sentimens qui, constatée dès les premiers jours de Francfort, ne s'est point démentie dans la suite et a duré pendant vingt-cinq ans : *grande mortalis ævi spatium.* Cet ami conquis par le prince Gortchakof sur les bords rians du Mein n'était autre que M. de Bismarck, le futur chancelier d'Allemagne.

Otto-Édouard-Leopold de Bismarck-Schœnhausen, né le 1er avril 1815 à Schœnhausen, terre héréditaire de sa famille dans la Vieille-Marche de Brandebourg, ne peut guère se flatter d'avoir, comme son ami Alexandre Mikhaïlovitch, du sang des saints dans ses veines : ses biographes relèvent même, avec une satisfaction visible, que deux au moins de ses aïeux avaient été excommuniés par l'église et sont morts dans l'impénitence finale. Ce qui est plus grave, c'est que les historiens les plus autorisés de la Marche de Brandebourg, M. de Riedel entre autres, contestent jusqu'à l'origine nobiliaire de la famille : ils démontrent que le premier de la lignée dont parlent les documens authentiques du XIVe siècle, Rulo Bismarck, fut membre et à plusieurs reprises même prévôt de la « *guilde* des maîtres tailleurs en drap » à Stendal, petite bourgade de la Vieille-Marche. Le fait ne paraît pas douteux; mais les bourgeois de Stendal n'ont-ils pas pu, tout aussi bien que ceux de certaines villes de Toscane, imposer l'obligation de se faire inscrire dans une des *guildes* à tout noble de la campagne qui voulait habiter la cité? C'est là l'opinion des *tories* dans ce curieux débat généalogique; à les entendre, les bons bourgeois de Stendal auraient marché de pair au XIVe siècle avec les grands citoyens de Florence et de Pise, et Rulo Bismarck aurait été maître tailleur en drap à peu près comme Dante, son contemporain, fut apothicaire. Les *whigs* au contraire, les biographes aux couleurs *nationales-libérales*, en prennent gaîment leur parti, et l'un d'eux conclut ingénieusement qu'en tout état de cause l'ancêtre Rulo doit « contempler du haut des cieux avec satisfaction et orgueil le splendide manteau impérial que son descendant a su tailler au roi Guillaume dans le drap de l'Europe... »

En des temps relativement plus modernes, la maison des Bismarck présente, comme mainte famille de la noblesse campagnarde de Brandebourg, une suite non interrompue de modestes et fidèles serviteurs de l'état, tantôt militaires, tantôt employés dans des fonctions civiles. Le XVIIIe siècle nous en offre deux spécimens un peu plus curieux, le grand-père et le grand-oncle du chancelier, l'un surnommé le *poète*, l'autre l'*aventurier*. Le *poète*, il faut bien faire cet aveu pénible, composait ses vers en langue française; on a notamment de lui un *Éloge ou monument érigé à la mémoire de Christine de Bismarck, née de Schœnfeld, par Charles-Alexandre*

de Bismarck, Berlin 1774; c'était à sa femme défunte que le capitaine de cavalerie en retraite a cru devoir élever ce mausolée de paroles et de rimes *welches*, pleines de la fade sentimentalité du temps. *L'aventurier* (Ludolf-Auguste) justifie mieux son nom. Il tua son domestique dans un accès de colère ou d'ivresse, fut gracié, prit du service en Russie, se mêla d'intrigues politiques en Courlande, et dut aller en exil en Sibérie. Gracié de nouveau, il entra dans la diplomatie russe, remplit plusieurs missions, et mourut général-commandant à Poltava. Disons en passant que ce Ludolf ne fut pas le seul de sa famille à servir sous les drapeaux russes, et que le nom de Bismarck se trouvait ainsi être de longtemps bien noté à Saint-Pétersbourg.

Les biographes whigs insistent beaucoup sur ce point, que la mère du jeune Otto, « femme intelligente, ambitieuse et quelque peu froide, » a été une bourgeoise, une demoiselle Menken, d'une famille de savans bien connus à Leipzig. Ils aiment à établir de la sorte que le restaurateur de l'empire relève par sa mère de la bourgeoisie, de cette bourgeoisie studieuse et lettrée qui est la grande force de l'Allemagne, — tout en tenant à la noblesse et à l'armée par son père, capitaine de cavalerie en retraite, comme le grand-père le *poète*. Ces profonds Germains ont un faible, on le sait, pour tout symbolisme; ils décorent même très souvent de ce nom ce qui n'est qu'un jeu d'esprit, voire un jeu de mots, et c'est ainsi qu'ils attachent une certaine signification à la futile circonstance que le jeune Otto a été *confirmé* (1) à Berlin par les mains de Schleiermacher, le célèbre docteur en divinité, dont la science était beaucoup plus respectable que la vie : « de la sorte et pour un moment fugitif, il est vrai, mais solennel, le jeune homme appelé à une vie d'action par excellence fut mis en contact avec notre théologie savante et notre philosophie romantique. » On n'a pas manqué non plus de relever le nom de « Cloître-Gris » (*Grauer Kloster*) que portait à Berlin le lycée où fit ses études le futur destructeur des couvens, ainsi que de noter l'origine française d'un de ses principaux professeurs, le docteur Bonnet, descendant d'une famille huguenote réfugiée dans le Brandebourg à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

Après avoir fini ses études au lycée du *Cloître-Gris*, Otto de Bismarck se rendit à l'université de Gœttingue, à la célèbre *Georgia Augusta*, pour y faire son droit. En réalité, il ne fit qu'y mener la vie des fils de la muse qui ont le bonheur ou le malheur d'être en même temps des fils de famille, des *cavaliere;* il ne cultiva que la chasse, l'équitation, la natation, la gymnastique et l'escrime. Il

(1) Cérémonie religieuse qui, dans l'église protestante, répond en quelque sorte à ce que la première communion représente dans l'église catholique.

eut plus de vingt duels et justifia pleinement le nom glorieux de *bursche*, qui devait lui rester encore longtemps, alors même qu'il fut ambassadeur et ministre. On comprend aisément que les *Institutes* et les *Pandectes* n'ont pu être beaucoup approfondis au milieu de tant d'exercices corporels, et l'essai même d'échanger la bruyante *Georgia Augusta* contre l'université plus posée et reposante de Berlin se trouva être un remède plus héroïque qu'efficace. M. de Bismarck a-t-il jamais passé d'une manière régulière cet « examen d'état » (*staats-examen*) qui en Prusse est la condition indispensable de toute fonction publique? Grave question, qui fut longtemps débattue en Allemagne, et dont on s'est fait une arme pendant vingt ans contre l'homme de parti, le député, l'ambassadeur, le président du conseil. Fait digne de remarque et qui caractérise bien l'esprit formaliste et réglementaire de la nation : M. de Bismarck avait déjà défié toute l'Europe et démembré la monarchie danoise, que, dans les journaux de l'opposition en Allemagne, partaient encore de temps en temps, comme des fusées attardées, des allusions malignes à cet examen d'état demeuré problématique! Ce n'est que depuis l'époque de Sadowa que cessèrent définitivement ces méchancetés déplacées : Sadowa fit passer bien d'autres irrégularités encore, et de beaucoup plus graves assurément.

C'est peut-être le lieu de se demander quels fruits M. de Bismarck a recueillis de sa vie scolaire et d'apprécier, ne fût-ce que sommairement, la culture et le genre de son esprit. Il paraît certain que M. de Bismarck n'est point un homme de science et d'étude, et que son éducation libérale présente plus d'une lacune. Contraste plaisant, des deux chanceliers, russe et allemand, dont l'un n'a connu qu'un lycée d'une valeur très discutable, tandis que l'autre a fréquenté le *gymnase* et l'*alma mater* les plus renommés de la docte Germanie, c'est bien l'élève de Tsarskoë-Sélò qui, en fait de connaissances classiques et de vrais *humaniora*, pourrait rendre des points à l'heureux nourrisson de la *Georgia Augusta*. Toutefois il est bon de faire observer que M. de Bismarck remplit et au-delà certain programme posé un jour par le spirituel et regretté Saint-Marc Girardin aux hommes du monde bien élevés. « Je ne demande pas, disait-il, qu'ils sachent le latin, je demande seulement qu'ils l'aient oublié. » De sa jeunesse scolaire, il est resté toujours au chancelier d'Allemagne un fonds de culture qu'il sait bien faire valoir à l'occasion, et il possède à un degré très suffisant sa Bible, son Shakspeare, son Goethe et son Schiller, ces quatre élémens de toute éducation même très ordinaire dans les pays allemands, — précieux et enviable *quadrivium* des enfans d'Arminius! Le prince Gortchakof a les raffinemens ainsi que les faiblesses de l'homme de lettres; il soigne son « mot, » il châtie sa phrase, il se mire et

s'admire dans ses compositions : on sait qu'il a été surnommé un jour le *Narcisse de l'écritoire.* Par le goût, par le sens exquis, par l'instinct d'artiste, il a une supériorité marquée sur son ancien collègue de Francfort; mais celui-ci reprend tous ses avantages dès que l'on considère le cachet original et personnel qu'il sait donner à sa pensée et à sa parole, dès que l'on cherche l'individualité, le souffle créateur, le *mens agitans molem,* ce je ne sais quoi de mystérieux et puissant que la sculpture antique rendait si ingénieusement en mettant une flamme au front de certaines de ses statues.

Le chancelier d'Allemagne n'est pas un lettré dans la stricte et un peu vulgaire acception du mot; il n'est, à proprement parler, ni un orateur, ni un écrivain. Il ne sait pas bien développer un thème, graduer les argumens, ménager les transitions; il ne construit pas sa période et ne s'en soucie point. Il a de la difficulté à s'énoncer, aussi bien à la tribune que la plume à la main; son style est heurté, parfois bien incorrect, aussi peu académique que possible; il est embrouillé, enchevêtré, trivial même par momens. Toute proportion gardée et toutes réserves faites, il y a du Cromwell dans sa manière de s'exprimer; mais bien autrement encore que chez Cromwell est-on forcé d'admirer chez lui de ces éclairs de la pensée, de ces images fortes et imprévues, de ces mots pénétrans qui frappent, qui se gravent et qui restent. Lorsque tout dernièrement, au milieu d'une argumentation assez décousue et embarrassée sur son conflit avec Rome, il vint à s'écrier tout à coup : « Soyez sûrs d'une chose, messieurs, *nous n'irons pas à Canossa!* » on dut reconnaître qu'il avait su comprimer là, dans une sorte de *cæterum censeo* menaçant, tout un monde de souvenirs et de passions. Dans un esprit bien différent, dans des temps aussi bien lointains déjà, il est vrai, parlant un jour, — il y a de cela près de vingt ans, — des principes de la révolution et de la contre-révolution, il devait dire que ce n'est pas un débat parlementaire qui pourra jamais décider entre ces deux principes : « la décision ne viendra que de Dieu, du Dieu des batailles, *alors qu'il laissera tomber de sa main les dés de fer du destin!* » On croit entendre de Maistre dans ce dernier membre de phrase, et, comme M. de Maistre, le chancelier d'Allemagne a eu, lui aussi, son passage décrié du *bourreau :* nous voulons parler de cette invocation au *fer* et au *sang,* qu'il faut replacer dans son cadre et mettre dans son vrai jour, — la remettre à sa date, — pour en apprécier tout le relief à côté de la brutalité incontestable. L'invocation fut faite alors que ces *nationaux-libéraux,* aujourd'hui d'une platitude si grande envers lui et d'une *obéissance de cadavre,* voulaient l'empêcher de réformer l'armée, tout en lui demandant de faire l'unité de l'Allemagne. L'homme qui sentait gron-

der dans son âme le tonnerre lointain de Sadowa et de Sedan lança à ce moment aux rhéteurs le défi qu'il n'a que trop justifié depuis, disant que ce n'était pas par des discours qu'on ferait l'unité de l'Allemagne : « pour faire cette unité, il faudra du fer et du sang!..» Cet orateur ne respire pas à l'aise dans l'uniforme qui ne le quitte jamais, et il ne procède que par saillies et boutades; il amasse péniblement les nuages de sa rhétorique, mais l'étincelle finit par jaillir et par éclairer toute une situation. Pour se faire comprendre, il emploiera les images les plus grandes ou les plus familières, sans choix, à tout hasard et rencontre; il empruntera une citation à Shakspeare et à Goethe aussi bien qu'aux *Guêpes* de M. Alphonse Karr ou à tel couplet de vaudeville. Une de ses inspirations les plus heureuses, les plus mémorables, il l'a trouvée un jour, soudain, dans le *libretto* de *Freischütz.*

Qu'on veuille bien nous permettre de rappeler ce dernier épisode, au risque même de nous attarder quelque peu dans des explications préliminaires dont un auditoire allemand, tout plein des souvenirs de son *Freischütz*, n'avait point besoin. Dans cet opéra de Weber, Max, le chasseur bon et malheureux, emprunte une cartouche à Robin, le mauvais génie, et abat aussitôt un aigle dont il pose une des plumes fièrement à son casque. Il demande encore quelques-unes de ces cartouches, mais Robin lui apprend que ce sont des « balles enchantées, » et que pour les avoir il faut se donner aux esprits infernaux, leur livrer son âme. Max recule, et alors Robin, en ricanant, lui apprend qu'il a beau hésiter, que le pacte est fait et qu'il est déjà engagé par la balle dont il s'est servi : « Pensais-tu donc que cet aigle fût un don gratuit?.. » Eh bien! lorsqu'en 1849 le jeune orateur de la Marche de Brandebourg eut à conjurer la chambre prussienne de ne pas accepter pour le roi de Prusse la couronne impériale que lui offrait le parlement de Francfort, il finit par s'écrier : « C'est le radicalisme qui apporte au roi ce cadeau! Tôt ou tard ce radicalisme se dressera devant le roi, lui demandera sa récompense, et montrant l'emblème de l'aigle sur ce nouveau drapeau impérial, il lui dira : *Pensais-tu que cet aigle fût un don gratuit?..* » Image saisissante et aussi profonde qu'ingénieuse! Oui, on ne se sert pas impunément des « balles enchantées » de la révolution, et on ne fait pas son pacte avec le démon populaire sans y laisser quelque chose de son âme. Tôt ou tard viendra se dresser devant vous le mauvais génie dont vous avez accepté le concours, le Robin des bois et des rues; il arrivera pour vous prendre votre salut et vous signifier qu'il n'entend pas avoir travaillé pour le roi de Prusse... Ce magnifique mouvement oratoire du jeune député de la Marche, le chancelier de l'Allemagne eût pu

le méditer avec fruit dans plus d'une circonstance décisive, le jour par exemple où il renversa tel trône séculaire, le jour aussi où il donna le signal du *combat de la civilisation*...

L'écrivain ne diffère pas beaucoup de l'orateur, et, en parlant de l'écrivain, nous pensons surtout à ces lettres intimes et familières qui ont été publiées dans le livre bien connu de George Hesekiel, et qui ont eu en Allemagne un succès mérité. C'est toujours la même obscurité, le même embarras d'élocution, le même trouble, traversés de temps en temps d'expressions vives et originales, de figures étonnantes, d'un *humour* âcre, strident, qui grince et vous pince avec une volupté cruelle. Ces lettres sont pour la plus grande part adressées à sa sœur, à la « chère Malvina » (mariée à un Arnim), et nous aurons encore plus d'un emprunt à leur faire dans la suite de cette étude. On y a signalé certaines descriptions de la nature, du clair de lune, de la Mer du Nord, de la vue du Danube des hauteurs de Buda-Pesth, qui ne manquent pas en effet de couleur et font tableau; il y a quelque chose de Henri Heine dans ces *Reisebilder* tout privés, et on en a fait la remarque : comme il y a peut-être bien aussi du Hamlet (et quel Hamlet!) dans le passage suivant, le seul passage mélancolique qu'il nous ait été donné de rencontrer au milieu de tant de saillies sanguines et robustes. « A la grâce de Dieu! tout n'est au fond qu'une question de temps, peuples et individus, sagesse et folie, paix et guerre. Au demeurant, tout sur la terre n'est qu'hypocrisie et jonglerie, et, ce *masque de chair une fois tombé*, l'homme d'esprit et le sot doivent se ressembler beaucoup, et il doit être difficile de distinguer entre le Prussien et l'Autrichien, *leurs squelettes bien proprement préparés*. Cela devrait guérir de tout patriotisme spécifique... » Ces lignes sont tombées de la même main pourtant qui depuis, et par un patriotisme bien *spécifique* assurément, a fourni tant de milliers de *sujets* aux préparateurs de squelettes!..

On voit par ces lettres que M. de Bismarck maniait déjà de bonne heure et avec prédilection cette ironie où il est passé maître : ironie froide, narquoise et qui trop souvent approche du ricanement. Il l'emploiera plus tard dans ses discours, dans ses conversations avec les ministres et les ambassadeurs, et jusque dans les négociations diplomatiques, aux momens même les plus importans, les plus décisifs de l'histoire. A des momens pareils, cette ironie affectera tantôt une grande franchise, tantôt une grande politesse, mais une franchise à vous faire tomber à genoux devant le premier mensonge quelque peu décent, une politesse à vous faire implorer une incivilité sans phrases comme un véritable bienfait. Un jour, à la veille même de la guerre de 1866, le comte Karolyi, ambassadeur d'Autriche et agissant au nom de son gouvernement, sommera M. de

Bismarck de déclarer catégoriquement s'il pense déchirer le traité de paix, le traité de Gastein; — « Non, sera la réplique, je n'ai pas cette pensée; *mais, si je l'avais, vous répondrais-je autrement?* » Voilà un exemple de cette franchise qui déroute, qui confond et semble vous crier à l'oreille avec tel diable de l'*Inferno :*

Tu non pensavi ch'io loico fossi!

Quant à la politesse meurtrière que saura parfois revêtir le sarcasme de M. de Bismarck, rappelons ici le mot qu'il lancera plus tard aux négociateurs de Versailles venant traiter avec lui de la reddition de Paris affamé, et offrir deux cents millions de contributions. « Oh! dira-t-il, *Paris est un trop grand personnage* pour que nous le traitions d'une manière si mesquine; faisons lui l'honneur d'un milliard. » — C'est là la tournure assurément originale que l'émule de Heine imaginera de donner à la *maxima reverentia* qu'on doit au malheur!.. Lorsqu'on est destiné dans l'âge mûr à exercer son *humour* avec tant d'aisance aux dépens des princes et des peuples, le moyen, étant jeune, de ne pas plaisanter spirituellement tel pauvre diable de paysan de Poméranie qui a bu trop d'eau? Dans une de ses lettres à sa chère Malvina, le jeune gentilhomme campagnard décrit avec une verve hilare une inondation qui est venue bouleverser son domaine que traverse un petit affluent de la maigre rivière Hampel. Cette inondation l'a coupé de tous ses voisins, lui a emporté tant et tant de barils d'eau-de-vie, « a introduit un interrègne anarchique de Schievelbein jusqu'à Damm, » — et il finit par ce trait : « *Je suis fier de pouvoir le dire,* dans mon petit affluent de la Hampel un voiturier s'est noyé avec son cheval et tout son chargement de goudron!.. » Combien autrement fier sera encore un jour ce gentilhomme alors que, dans l'Europe devenue son domaine, il verra disparaître au milieu des flots, des flots de sang cette fois, toute une armée et son chef, tout un empire et son empereur, — *currus Galliæ et auriga ejus!..* Cela n'a pas empêché, à un autre moment, le jeune gentilhomme campagnard de se jeter bravement à la nage pour retirer de l'eau son palefrenier et de gagner la médaille de sauvetage; pendant bien des années même, cette médaille était seule à orner la large poitrine du ministre de Prusse à Francfort. Interrogé un jour par un collègue auprès du *Bund* sur une décoration dont le corps diplomatique n'est guère coutumier, il répondit avec le ton qui n'est qu'à lui qu'il lui arrivait parfois de sauver un homme, — dans ses momens perdus, bien entendu; pour peu qu'on l'eût pressé, il était capable d'ajouter qu'il ne le faisait que pour se donner de l'exercice.

Ainsi, et pour nous résumer, de l'époque de son apprentissage au *Cloître-Gris* et à la *Georgia Augusta,* Otto de Bismarck a em-

porté un bagage littéraire qui, sans être ni trop lourd ni trop complet, lui a cependant permis de faire son tour du monde politique avec aisance et honneur. Dès cette époque également, son esprit révèle les qualités précieuses qui le distinguent encore : une imagination vive et puissante, un rare bonheur d'expressions parfois grandioses, parfois vulgaires, mais toujours frappantes; enfin un *humour* qui n'a point de pareil et qui, pour parler avec Jean-Paul, est un vrai *sirocco* pour l'âme. Avec tout cela, point de grâce, point de charme, de distinction ni de délicatesse, — aucun accent généreux, aucune corde douce et sympathique, absence complète de ce *milk of human kindness* dont parle le poète, manque absolu de cette charité qui, selon le grand moraliste chrétien, est comme le parfum céleste de l'âme. Quant à l'art ou plutôt au métier, quant au travail qui consiste à coordonner ses phrases, à les lier et les agencer, à introduire de l'harmonie et de la clarté dans les différentes parties du discours, à en effacer les aspérités et les inégalités, quant au *style* en un mot, M. de Bismarck ne l'a jamais appris ou l'a toujours dédaigné. Si nous osions appliquer à ce style une de ces images triviales, mais expressives, dont il nous offre lui-même plus d'un exemple, nous le comparerions volontiers à certaine boisson bizarre, à peine croyable, et que, d'après le dire de ses biographes, le chancelier d'Allemagne a de tout temps affectionnée : elle consiste dans un mélange de vin de Champagne et de *porter!* Le langage est à l'instar du breuvage : on lui trouve le piquant, le pétillant, l'émoustillant de l'*aï* en même temps que la lourdeur, la noirceur et surtout l'amertume du *stout*.

Chose curieuse, l'homme qui devait un jour imposer à tous les états de la Germanie les durs règlemens bureaucratiques et militaires de la Prusse, « mettre l'Allemagne en selle, » pour employer un de ses mots, la serrer dans l'étroite camisole du service obligatoire, — indirectement même dresser toute l'Europe à de nouveaux exercices et lui faire quitter la charrue pour l'épée, les occupations libérales pour les manœuvres d'automne et d'été, — cet homme n'a, pour son compte, jamais pu s'astreindre aux devoirs scolaires, ni au travail régulier du bureau, ni à la sévère discipline du soldat. Il a affirmé lui-même quelque part n'avoir entendu que *deux* heures de cours pendant tout son séjour à la *Georgia Augusta*. Le stage universitaire terminé, il essaya à plusieurs reprises la carrière administrative ou judiciaire; il l'essaya à Aix-la-Chapelle, à Potsdam, à Greifswalde, puis de nouveau à Potsdam, et dut chaque fois y renoncer, dégoûté par le travail monotone du bureau ou par des démêlés avec ses supéreiurs. On raconte à cet égard la piquante réponse du jeune *referendarius* à un chef qui lui avait fait faire antichambre pendant une heure : « j'étais venu pour vous demander

un court congé; mais pendant cette longue heure j'ai eu le temps de réfléchir, et je vous demande ma démission. » Par deux fois aussi il fit l'essai du service militaire, sans arriver à un grade plus élevé que celui de lieutenant de la *landwehr*, grade qu'il appréciait pourtant, et dont il aimait à endosser l'uniforme aux occasions solennelles, du temps même où il était déjà ministre à Francfort; on sait que la journée de Sadowa lui valut depuis les insignes de général. Ces dix ou douze années qui s'écoulèrent pour M. de Bismarck depuis son examen d'état tant discuté jusqu'à son entrée à la chambre de Prusse, les biographes allemands les décorent du beau nom « d'années d'orage et de tourmente, » qui rappelle une des époques les plus brillantes de leur littérature (1). Elles furent orageuses en effet, remplies d'avortemens de plus d'un genre, de voyages, d'embarras financiers, peut-être bien aussi d'un amour contrarié. C'est du moins le sens qu'on inclinerait à donner au passage suivant d'une lettre adressée à sa sœur Malvina : « J'ai beau me raidir, je finirai par épouser ***; le monde le veut ainsi, et rien ne paraît plus naturel, puisque nous sommes restés tous les deux sur le carreau. Elle me laisse froid, il est vrai; mais cela, elles le font toutes; il n'est pas si mal du reste qu'on ne puisse quitter ses sentimens avec ses chemises, si rarement même qu'on change ces dernières... »

Il semble avoir porté une affection très sincère à cette sœur : il lui prodigue les noms les plus tendres, il l'appelle tantôt sa petite chère, sa Malvina, sa *Maldewinchen*, sa bonne petite Arnim; il lui arrive même une fois de dire (pardonnez-le-lui, ô divinités de Walhalla) tout simplement *et en français :* « ma sœur! » Dans toutes les lettres de cette époque, datées la plupart des terres de Kniephof ou de Schœnhausen (ce n'est que plus tard que M. de Bismarck fit l'acquisition du fameux Varzin), à côté d'un *humour* toujours strident et mordant, on voit percer un certain désenchantement, à côté des soucis de fortune apparaissent de temps en temps des projets pour l'avenir, bien modestes assurément et qui visent rarement la politique. En 1846, il attache une certaine importance à être nommé intendant des digues dans le district (*deichhauptmann*). « La place n'est pas rémunérée, mais elle présente de l'intérêt par rapport à Schœnhausen et aux autres terres, car c'est d'elle que dépendra en grande partie si nous serons de nouveau sous l'eau comme l'an passé... Bernard (un ami) insiste pour que j'aille en Prusse (à Berlin ?); je voudrais bien savoir ce qu'il entend par là. Il soutient que, par mes dispositions et mes penchans, je suis fait pour le service d'état, et que tôt ou tard je finirai par y

(1) *Sturm und Drang-Periode,* première période de Goethe et de Schiller.

entrer... » Puis tout à coup, et à la veille même de la réunion du premier parlement de Prusse, on est surpris par le projet d'un voyage aux Indes, — probablement pour y faire fortune et s'y établir, — et l'on songe involontairement à Cromwell voulant s'embarquer pour l'Amérique à la veille du long-parlement. N'allez pas cependant croire que les jours passent tristes et moroses à Kniephof et à Schœnhausen : on y mène, on y surmène la vie de *junker* (hobereau), et les officiers de la garnison dans le voisinage sont de bons et solides gaillards en compagnie desquels on chasse, on danse, « on vide de grands bocaux remplis moitié de champagne, moitié de porter; » on réveille ses hôtes le matin en leur tirant des coups de pistolet tout près de l'oreiller; on effraie les cousines en entrant au salon avec quatre renards, et l'on fait honneur au nom donné par toute la contrée au propriétaire du domaine, le nom de « Bismarck l'enragé » (*der tolle Bismarck*). On est rageur et tapageur, on est prompt à dégaîner, à se battre au pistolet ou à l'épée, et l'on n'évite même pas telle scène de pugilat. Un jour, dans un estaminet à Berlin, l'ancien élève de la *Georgia Augusta* brisa sa chope de bière sur le crâne d'un inconnu peu respectueux dans son langage pour un membre de la famille royale, non toutefois sans avoir d'abord adressé un avertissement charitable à l'insolent déclamateur, ni sans avoir après, très posément, très poliment, demandé au garçon le coût de la casse (1). Ceci se passait en 1850; M. de Bismarck était déjà député depuis plusieurs années et sur le point de devenir ministre plénipotentiaire auprès de la confédération germanique.

Der tolle Bismarck, ce n'est pas seulement à Kniephof et à Schœnhausen qu'on appelait ainsi le futur chancelier d'Allemagne. Les Berlinois eux-mêmes n'eurent pas d'autre nom pour lui pendant longtemps, pendant toute la période parlementaire du jeune député de la Marche, depuis son *maiden-speech* et sa première apparition à la tribune, — alors qu'ayant provoqué un tumulte indescriptible par une sortie violente contre les libéraux il tira de sa poche un journal et se mit tranquillement à lire en attendant l'apaisement de l'orage, — jusqu'à son dernier discours du 3 décembre 1850, qui porta au comble l'exaspération de la chambre, mais valut à l'orateur un poste diplomatique. Le succès procède un peu comme la loi nobiliaire des Chinois : il fait remonter la gloire en arrière et jette du lustre sur les obscurs antécédens du favori de la fortune. Ce serait toutefois confondre les temps et déplacer la perspective historique que de vouloir assigner à M. de Bismarck dans ces années 1847-50 quelque chose du rôle important qu'il ne devait acquérir que quinze ans plus tard. La vérité est que ce rôle n'était

(1) Dans l'édition populaire du livre de M. Hesekiel, cette scène est *illustrée* par une vignette.

dans cette première période ni aussi considérable ni surtout aussi considéré que serait tenté de se l'arranger une abstraite méthode inductive. Membre actif et remuant du groupe des *junker* en 1847 et du grand *parti de la croix* qui se forma après la révolution de février, le gentilhomme campagnard de Schœnhausen fut loin d'avoir au sein de ce parti l'autorité d'un Gerlach et d'un Stahl, ou la grande situation de tel seigneur féodal de Silésie ou de Poméranie. Malgré son audace, son impétuosité et son sang-froid, malgré les saillies parfois les plus heureuses d'une éloquence alors bien autrement inégale et embarrassée encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, M. de Bismarck ne fut à cette époque que le Hotspur et l'enfant terrible de la sacrée phalange qui défendait le trône, l'autel et les principes conservateurs; c'était en quelque sorte le général du Temple des chevau-légers borusses, un général du Temple doublé d'un marquis de Piré. A tout prendre, il ne passait que pour un Thadden-Triglaff réussi, ce brave M. Thadden-Triglaff qui déclarait bien vouloir la liberté de la presse, à la condition toutefois « qu'il y eût une potence à côté de chaque journal pour y accrocher les folliculaires. » Les propos de M. de Bismarck, — ami et voisin de cet ingénieux législateur de la presse, — ne furent pas parfois beaucoup plus raisonnables; ne lui arriva-t-il pas un jour de dire en toutes lettres « que toutes les grandes villes devraient être détruites et rasées de la terre, comme des foyers éternels de révolution? »

Les Athéniens de la Sprée riaient de ces lazzis, répétaient ces mots pleins d'*humour*, et admiraient surtout certain argument *ad hominem* au moyen d'une chope de bière. Parfois aussi ils commentaient avec malice les avances faites aux purs, aux démocrates, et s'égayaient notamment sur le compte de la fameuse petite branche d'olivier que le hobereau de Schœnhausen montra un jour à son collègue de la chambre, le très radical docteur d'Ester. Cette branche, lui dit-il, il venait de la cueillir dans une récente excursion à Vaucluse, sur le tombeau de Laure et de Pétrarque; il la serrait précieusement dans son porte-cigare et comptait encore l'offrir un jour à messieurs les rouges « en signe de réconciliation... » Il a été dans la destinée étrange de cette homme extraordinaire de n'être pris au sérieux que le jour où il devint terrible. *Der tolle Bismarck*, disaient les Allemands en 1850; à Francfort, ce bon comte Rechberg l'appelait dédaigneusement un *bursche*, et il passa pour un personnage *moquable* aux yeux d'un ministre français, un homme d'esprit pourtant, encore en 1864. L'année d'après, sur la plage légendaire de Biarritz, il poursuivait de ses projets l'empereur Napoléon III, qui, appuyé au bras de l'auteur de *Colomba*, jetait de temps en temps dans l'oreille du sénateur académicien ces

mots : « il est fou! » Cinq ans plus tard, le rêveur de Ham remettait son épée au *fou* de la Marche.

« J'appartiens, — telle fut la déclaration provocante de M. de Bismarck dans un de ses premiers discours à la chambre, — j'appartiens à une opinion qui se fait gloire des reproches d'obscurantisme et de tendances au moyen âge; j'appartiens à cette grande multitude qu'on oppose avec dédain à la partie plus intelligente de la nation. » Il voulait un *état chrétien*. « Sans base religieuse, disait-il, l'état n'est qu'une agrégation fortuite d'intérêts, une espèce de bastion dans la guerre de tous contre tous; sans cette base religieuse, toute législation, au lieu de se régénérer aux sources vives de l'éternelle vérité, n'est plus que ballottée par des idées humanitaires aussi vagues que changeantes. » C'est pour cela qu'il se prononçait contre l'émancipation des Juifs et repoussait surtout avec horreur l'institution du mariage civil, institution dégradante et qui « faisait de l'église le porte-queue (*schleppentraeger*) d'une bureaucratie subalterne (1). » Il fut aussi intransigeant pour le trône que pour l'autel : il narguait le principe de la souveraineté du peuple; le suffrage universel (qu'il devait introduire lui-même un jour par tout l'empire d'Allemagne!) lui paraissait un danger social et un outrage au bon sens. Il niait les droits de la nation; la couronne seule avait des droits : le vieil esprit prussien ne connaissait que ceux-là, — « et ce vieil esprit prussien est un Bucéphale qui se laisse bien monter par son maître légitime, mais qui jettera par terre tout cavalier de dimanche (*sonntagsreiter*)! »

Adversaire résolu des idées modernes, des théories constitutionnelles et de tout ce qui formait alors le programme du parti libéral en Prusse, le député de la Marche combattait avec la même énergie les deux grandes passions nationales de ce parti : la « délivrance » du Slesvig-Holstein et l'unité de l'Allemagne. Il déplorait que « les troupes royales prussiennes fussent allées défendre la *révolution* dans le Slesvig contre le souverain légitime de ce pays, le roi de Danemark; » il affirmait qu'on faisait à ce roi une véritable querelle d'Allemand, qu'on lui cherchait noise « à propos de bottes » (*um des kaisers bart*), et il n'hésitait pas à déclarer, au milieu d'une chambre frémissante, que la guerre provoquée dans les duchés de l'Elbe était « une entreprise éminemment inique, frivole, désastreuse et révolutionnaire... (2) » Quant à l'unité de l'Allemagne,

(1) Séance de la chambre du 15 novembre 1849. On sait que le chancelier d'Allemagne a dernièrement fait voter une loi qui institue en Prusse le mariage civil. — Du reste aucun des discours qui vont être cités ne se trouve dans le recueil officiel des *discours* de M. de Bismarck publié à Berlin.

(2) Séance de la chambre du 21 avril 1849. Voyez aussi l'interpellation de M. Temme dans la séance du 17 avril 1863.

le jeune orateur des ultras la repoussait au nom du droit, de la souveraineté et de l'indépendance des princes, ainsi qu'au nom du patriotisme bien entendu. Il était Prussien, un Prussien *spécifique*, un Prussien encroûté (*stockpreusse*), et se souciait fort peu d'unir la bonne et ferme pâte borusse « aux élémens dissolvans (*das zerfahrene wesen*) du sud. » Il en appelait à l'armée : est-ce que cette armée demandait à échanger les vieilles couleurs nationales, noir et blanc, contre cette tricolore allemande qui ne lui était connue que comme l'emblème de la révolution? est-ce qu'elle demandait à échanger sa vieille marche du *Dessauer* contre la chanson d'un professeur Arndt sur la *patrie allemande?* — Il a été déjà parlé de son discours contre la couronne impériale offerte par le parlement de Francfort, de l'emprunt ingénieux fait alors au *libretto* du *Freischütz*. Tout en refusant la couronne impériale, Frédéric-Guillaume IV n'en essayait pas moins, pendant ces années 1849 et 1850, de sauver quelques épaves de ce naufrage des idées unitaires, il s'efforçait de grouper autour de lui, et avec l'aide de libéraux, une partie notable du corps germanique, de créer une espèce de confédération du nord : « l'union restreinte » devint pour un moment le mot d'ordre d'un programme que le général de Radowitz fut chargé de réaliser par la mise en scène du parlement d'Erfurt. M. de Bismarck condamnait sans pitié ni faiblesse toutes ces vaines tentatives : avec le grand théoricien de son parti, le célèbre professeur Stahl, il plaidait le retour au *statu quo* d'avant 1848; il demandait comme lui « qu'on relevât en Allemagne la colonne renversée du droit, » qu'on restaurât le *Bund* sur ses bases légales, aux termes du traité de Vienne, et ne cessait de mettre la politique prussienne en garde contre toute « course de Phaéton » dans une région de nuages et de foudre.

La foudre ne tarda pas à éclater en effet, et la « course de Phaéton » fut brusquement arrêtée par la main de ce grand ministre autrichien qui n'a fait lui-même que traverser comme un météore lumineux les régions les plus élevées du pouvoir pour disparaître soudain et laisser après lui des regrets éternels. Le prince Félix de Schwarzenberg rappelle à certains égards ces hommes d'état dont l'Angleterre offrait parfois jadis l'étonnant exemple, ces Peterborough, ces Bentinck et leurs semblables, qui ont su interrompre presque subitement une vie adonnée aux plaisirs et aux folles légèretés du monde pour se révéler d'emblée comme de véritables génies politiques et mourir avant l'âge, après avoir épuisé les ivresses du bonheur facile et de la gloire, bien autrement ardue. On sait de quelle main ferme et hardie le prince saisit le timon des affaires en Autriche et en combien peu de temps il réussit à relever une monar-

chie placée au bord de l'abîme. Sa conduite fut-elle de tout point irréprochable, fut-elle même prévoyante jusqu'au bout? Là n'est point pour nous la question; bornons-nous à constater que rarement ministre a rencontré plus de bonheur dans sa courte carrière, trouvé tant d'assurance dans le succès, et jusque dans les nécessités fâcheuses parlé d'un ton plus fier et plus hautain. Cette fois le prince de Schwarzenberg parla avec toute l'autorité que lui donnait le droit; il parla même trop durement peut-être, et la Prusse sembla un moment prête à relever le gant. Frédéric-Guillaume IV demanda aux chambres un crédit de 14 millions de thalers pour l'armement, et prononça un discours belliqueux. L'Europe devint attentive, l'assemblée nationale de France fut sur le point de décréter une nouvelle levée de troupes, et, prélude fatidique d'une tragédie qui ne devait se jouer que quinze ans plus tard, en 1850 comme en 1866, Louis-Napoléon crut devoir encourager le cabinet de Berlin, l'encourager sous main, et en opposition directe avec le sentiment général du pays! Tandis que l'assemblée nationale en France se prononçait très catégoriquement pour la neutralité et que le ministre des affaires étrangères y inclinait même pour l'Autriche, le président de la république envoyait à Berlin un confident intime, M. de Persigny, avec la mission d'engager le roi de Prusse autant que possible à la guerre. La guerre parut inévitable; déjà les troupes étaient échelonnées des deux parts, déjà même des rencontres d'avant-postes avaient eu lieu. Tout à coup, et devant un ultimatum menaçant de Vienne, corroboré d'un avis amical de Saint-Pétersbourg, M. de Manteuffel, le président du conseil de Prusse, fit proposer à celui d'Autriche de se rendre à une entrevue à Oderberg, sur la frontière des deux états; quelques heures même après avoir expédié cette proposition, il lui fit savoir *par le télégraphe* (procédé alors encore très peu usité) que, sur les ordres positifs de son roi, il irait jusqu'à Olmutz sans attendre sa réponse. Il s'y rendit en effet, et signa là (29 novembre 1850) les préliminaires de paix, les fameuses « ponctuations » par lesquelles la Prusse cédait sur tous les points aux exigences de l'Autriche.

Il n'est pas étonnant qu'une si profonde humiliation, — précédée d'une démarche de détresse jusque-là inouie dans les annales de la diplomatie, et suivie bientôt d'une dépêche autrichienne qui bien inutilement ne faisait qu'envenimer la plaie (1), — remplit la Prusse libérale de douleur et d'indignation. C'est en vain que M. de Manteuffel essaya de justifier sa conduite devant la représentation

(1) Une circulaire du prince Schwarzenberg, livrée à la publicité par une indiscrétion calculée, après avoir raconté l'incident du télégraphe et la course éperdue de M. de Manteuffel au-devant du ministre autrichien, ajoutait : « Sa majesté l'empereur crut de son devoir d'obtempérer au désir du roi de Prusse, *si modestement exprimé.* »

nationale, et affirma aimer mieux être placé « en face des balles coniques que des discours pointus » (*lieber spitzkugeln als spitze reden*); la chambre de Berlin exprima avec passion les doléances du pays, et M. de Vincke termina une philippique des plus véhémentes par les mots : « à bas le ministère! » Un seul orateur osa prendre la défense du ministre et faire à un pareil moment l'apothéose de l'Autriche. Déjà l'année précédente M. de Bismarck avait envié pour son pays le rôle de l'empereur Nicolas en Hongrie; depuis lors il n'avait négligé aucune occasion de venger l'empire des Habsbourg des injures que lui adressait le libéralisme allemand, et il demeura fidèle à cette politique jusque dans des circonstances aussi extraordinaires et au milieu des clameurs indescriptibles de l'assemblée. Il maintint qu'il n'y avait pas en Allemagne de fédération possible et légitime en dehors de l'Autriche. Un des plus grands griefs des Teutons contre l'Autriche a été de tout temps de ne pas former un état purement allemand, de recéler dans son sein des populations différentes et d'une race « inférieure : » c'était là le principal argument du parlement de Francfort en faveur de la constitution d'une Allemagne en dehors de l'empire des Habsbourg, et M. de Bismarck ne s'est pas fait faute de le reproduire en 1866 dans une circulaire mémorable. En 1850, le député de la Marche ne partageait pas cette opinion; il était convaincu que « l'Autriche était une puissance allemande dans toute la force du terme, bien qu'elle eût le bonheur d'exercer aussi sa domination sur des nationalités étrangères, » et il concluait hardiment que « *la Prusse devait se subordonner à l'Autriche* afin de combattre de conserve avec elle la démocratie menaçante... » Certes en remémorant cette séance de la chambre prussienne du 3 décembre 1850, on peut, pour parler avec Montesquieu, se donner le spectacle des vicissitudes étonnantes de l'histoire; mais l'ironie du sort commence à prendre des proportions vraiment fantastiques alors qu'on veut bien songer que ce fut précisément ce discours du 3 décembre 1850 qui décida de la vocation de M. de Bismarck et lui ouvrit la carrière des affaires étrangères. Forcé de consentir à la restauration du *Bund* et résigné à la prépondérance de l'empire des Habsbourg, le gouvernement prussien crut en effet ne pouvoir donner de meilleurs gages de ses dispositions qu'en nommant son plénipotentiaire auprès de la confédération germanique l'orateur fougueux dont le dévoûment à la cause des Habsbourg a su résister même à l'épreuve de l'humiliation d'Olmutz, et c'est comme le partisan le plus décidé de l'Autriche que le futur vainqueur de Sadowa fit son entrée dans l'arène de la diplomatie!..

La chambre fut prorogée à la suite de cette discussion orageuse. La rupture avec le parti national était consommée, et M. de Man-

teuffel, dont l'esprit froid et bureaucratique ne sympathisait au fond que très médiocrement avec les ultras, jugea cependant utile de fortifier le gouvernement en leur faisant quelques avances. Plusieurs postes éminens dans le service civil furent confiés aux membres de l'extrême droite : M. de Kleist-Retzow entre autres eut la présidence des provinces rhénanes. On ne pouvait guère songer à utiliser de la même manière les talens de l'ancien *referendarius* de Potsdam et de Greifswalde, qui avait montré si peu de dispositions et de goût pour la carrière administrative : par des considérations déjà indiquées, on imagina de l'envoyer à Francfort comme premier secrétaire de légation d'abord, mais avec l'assurance d'être nommé au bout de quelque temps représentant en titre. Le choix ne laissa pas de causer une certaine surprise : c'était un procédé tout nouveau (on s'y est habitué depuis, et ailleurs) que de récompenser un député par une mission diplomatique de son attitude ou de son vote à la chambre. On se demandait du reste si l'excentrique et impétueux chevalier de la Marche pouvait bien passer pour *the right man in the right place* au milieu de circonstances tellement délicates. Le timide et méticuleux M. de Manteuffel n'était pas sans appréhension à cet égard, et l'empressement même avec lequel M. de Bismarck acceptait la place ne faisait qu'augmenter le malaise du président du conseil. Le roi Frédéric-Guillaume IV, qui personnellement goûtait beaucoup le bouillant « Percy » du *parti de la croix*, n'en eut pas moins, lui aussi, des hésitations. « Votre majesté peut toujours faire l'essai avec moi, lui dit l'aspirant à la diplomatie ; si cela n'allait pas, votre majesté serait bien libre de me rappeler au bout de six mois ou même avant. »

Il ne devait être rappelé qu'au bout de huit ans, par le successeur de Frédéric-Guillaume IV. Et pourtant, dès les premiers jours de sa mission (juin 1851), il s'exprimait ainsi dans une lettre intime sur le compte des hommes et des choses qu'il était chargé de manier : « Nos relations ici consistent dans une méfiance et un espionnage mutuels. Si du moins on avait quelque chose à espionner ou à cacher! mais ce sont de pures fadaises pour lesquelles ces gens se tourmentent l'esprit. Ces diplomates qui débitent d'un air d'importance leur bric-à-brac me semblent dès à présent beaucoup plus ridicules que tel député de la seconde chambre se drapant dans le sentiment de sa dignité. S'il ne survient des événemens extérieurs, je sais dès aujourd'hui sur le bout du doigt ce que nous aurons fait dans deux, trois ou cinq ans, et ce que nous pourrions expédier en vingt-quatre heures, si nous voulions être sincères et raisonnables un jour durant. Je n'ai jamais douté que tous ces messieurs ne fissent leur cuisine à l'eau ; mais un potage si aqueux et si fade qu'il est impossible d'y trouver un œil de graisse ne laisse

pas de m'étonner... Je fais des progrès très rapides dans l'art de ne dire rien du tout avec beaucoup de paroles; j'écris des rapports de plusieurs feuilles, nets et ronds comme des *leading-articles*, et si, après les avoir lus, Manteuffel y comprend goutte, il est plus fort que moi... Personne, pas même le plus méchant des démocrates, ne peut se faire une idée de ce que la diplomatie cache de nullité et de charlatanisme... »

Quelques années plus tard, pendant les complications d'Orient, il écrira à sa sœur Malvina : « Je suis à une séance du *Bund;* un très honoré collègue lit un très ennuyeux rapport sur la situation anarchique dans la Lippe-Supérieure, et je pense ne pouvoir mieux utiliser ce moment qu'en épanchant devant toi mes sentimens fraternels. Ces chevaliers de la *Table ronde* qui m'entourent dans ce rez-de-chaussée du palais Taxis sont des hommes fort honorables, mais fort peu récréatifs; la table a 20 pieds de diamètre et est couverte d'un tapis vert. Pense à X... et à Z... de Berlin; ils ont tout à fait le *pli* de ces messieurs du *Bundestag*... Je prends l'habitude de me faire à toutes choses avec le sentiment d'une innocence qui bâille. Ma disposition d'esprit est celle d'une lassitude insouciante (*gaenzliche wurschtigkeit*) après que j'ai réussi d'amener peu à peu le *Bund* à la conscience désolante de son profond néant. Te rappelles-tu le *lied* de Heine : ô *Bund*, ô chien, tu n'es pas sain, etc.?.. Eh bien! ce *lied* sera bientôt, et par un vote unanime, élevé au rang d'hymne national des Allemands. »

La lassitude, le dégoût ainsi que le mépris pour le *Bund*, augmenteront d'année en année. En 1858, il pensera à quitter décidément la carrière. Il en aura assez de « ce régime des truffes, des dépêches et des grand'croix; » il parlera de « se retirer sous les canons de Schœnhausen, » ou bien mieux encore de « se rajeunir de dix ans et de reprendre le poste offensif de 1848 et 1849. » Il voudrait combattre sans être gêné par les liens et les convenances officielles, mettre bas l'uniforme et « faire de la politique en caleçon de bain (*in politischen schwimmhosen*)... »

Quoi d'étonnant d'ailleurs? De tous les hommes politiques imaginables, M. de Bismarck était certes le moins fait pour porter du respect et trouver du goût à un corps délibérant essentiellement modéré et modérateur, où tout se passait en discussions à huis-clos, en rapports longuement élaborés, longuement motivés et plus longuement encore débattus, et où les coups d'estoc et de taille faisaient absolument défaut. Un grand congrès de paix ne peut guère avoir d'attrait pour des Percy bouillans que la moindre conférence de Bangor (1) fait déjà sortir de leur peau, et le *Bundestag*, on l'a dit,

(1) Shakspeare, *Henry IV*, Ire part., acte III, scène Ire.

était un congrès de paix permanent appelé à maintenir le *statu quo* et à écarter toute cause de conflit. Les petits incidens, les petites manœuvres et les petites luttes d'influence ne manquaient pas, il est vrai, dans cette communauté, pas plus que dans toute autre : ils servaient à entretenir la bonne humeur des diplomates ordinaires et étaient généralement considérés comme des stimulans utiles pour la bonne gestion des affaires et la bonne digestion des dîners; mais qu'ils devaient paraître mesquins aux yeux d'un homme d'action et de combat, qu'ils devaient l'irriter, parfois même l'exaspérer! — Observer les affaires du monde de ce poste du Mein qui permettait de les saisir dans leur ensemble, profiter des renseignemens abondans pour en composer des dépêches brillantes propres à instruire et surtout à amuser un maître auguste, trouver à l'occasion un mot bien spirituel, bien malicieux, et s'en réjouir, en faire jouir les autres, le porter même tout chaud à Stuttgart et en confier l'expédition lointaine à une gracieuse grande-duchesse, — c'était là une occupation qui pouvait contenter un prince Gortchakof, charmer même les loisirs d'un homme élevé à l'école du comte Nesselrode et vieilli dans la carrière. Le moyen de faire agréer une pareille existence à un chevalier de la Marche improvisé ministre plénipotentiaire, le moyen d'enfermer dans un cercle si étroit, bien qu'enchanteur, un « fiancé de Bellone » tout frémissant encore des batailles livrées sans relâche pendant quatre ans sur une scène retentissante! Pour trouver une compensation telle quelle dans le milieu nouveau où il venait d'être placé, il lui aurait fallu au moins quelque grande combinaison européenne, quelque grande négociation capables d'éprouver ses facultés et de les faire valoir, — et on lui parlait du « bric-à-brac » de la Lippe-Supérieure! Une négociation aussi insignifiante que celle avec le pauvre Augustenbourg, menée à bonne fin en 1852, ne pouvait certes pas compter parmi les triomphes dignes d'un Bismarck (1), et c'était là cependant le seul et piteux « œil de graisse »

(1) Elle ne laisse pas cependant d'être intéressante et d'avoir même un côté bien piquant. Plein encore de la conviction qu'on avait fait au Danemark une guerre « éminemment inique, frivole et révolutionnaire, » le plénipotentiaire prussien auprès du *Bund* travailla en 1852 très activement à écarter pour l'avenir une cause possible de perturbation, et négocia un marché d'Ésaü avec le duc Christian-Auguste Augustenbourg, l'ancien fauteur du *slesvig-holsteinisme,* et prétendant éventuel aux duchés. Grâce à l'entremise de M. de Bismarck, le vieux duc signa, contre la somme de 1 million 1/2 de rixdalers donnée par le gouvernement de Copenhague, un acte solennel par lequel il s'engagea *« pour lui et sa famille,* sur sa parole et son honneur de prince, à ne rien entreprendre qui pût troubler la tranquillité de la monarchie danoise. » Cela n'empêcha point le fils de Christian de faire valoir impudemment ses prétendus droits en 1863, ni même M. de Bismarck de les appuyer pendant un certain temps, jusqu'au moment où les fameux syndics de la couronne vinrent jeter le doute dans l'âme du premier ministre de Berlin et lui prouver que les duchés, n'appartenant de droit à personne, appartenaient au roi Guillaume par le fait de la conquête.

qu'il lui eût été encore donné de découvrir dans le potage cuisiné pendant plusieurs années à Francfort !..

Il est vrai que la question d'Orient ne tarda pas à éclater, et qu'elle sembla même d'abord ouvrir des perspectives assez vastes. La Prusse penchait pour la Russie, les états secondaires de l'Allemagne se montraient encore plus ardens et allaient parfois jusqu'à se donner l'air de vouloir dégaîner; tant pis pour l'Autriche si elle persistait à faire cause commune avec les alliés : cela pouvait amener des modifications territoriales importantes et toutes à l'avantage de la maison Hohenzollern !.. Aussi le représentant de la Prusse auprèd e la confédération germanique (« son excellence le lieutenant, » comme on l'appelait alors à cause de l'uniforme de la *landwehr* qu'il aimait à porter) prêta-t-il dans cette crise un appui chaleureux et constant à son collègue de Russie, devenu son ami le plus intime. Il ne fut pas cependant longtemps à reconnaître que la confédération germanique ne sortirait pas de sa neutralité, que les états secondaires, malgré toutes les agitations dans les conférences de Bamberg, ne prendraient point part active soit dans un sens, soit dans l'autre, et que la guerre serait *localisée* dans la Mer-Noire et la Baltique. Il en conçut un profond dédain pour le *Bund*, eut « conscience de son insondable néant, » et fredonna au tapis vert du palais Taxis le *lied* de Heine sur la diète de Francfort. De plus il fit à cette occasion une expérience douloureuse qu'il n'oublia point, qu'il rappellera encore bien des années après dans une dépêche confidentielle demeurée célèbre. « Pendant les complications orientales, écrira-t-il en 1859 à M. de Schleinitz, l'Autriche l'emportait sur nous à Francfort malgré toute la communauté d'idées et de penchans que nous avions alors avec les états secondaires. Ces états, après chaque oscillation, indiquent toujours avec l'activité de l'aiguille aimantée le même point d'attraction... » Rien de plus naturel pourtant : ce n'est pas de l'empire des Habsbourg que le Hanovre et la Saxe avaient à redouter certaine annexion, les événemens ne l'ont que trop prouvé depuis; mais l'homme qui un jour put désirer la destruction des grandes villes, comme foyers de l'esprit révolutionnaire, n'hésita pas à condamner en son âme et conscience les petits états comme les foyers inextinguibles de « l'esprit autrichien. »

L'Autriche en effet ne tarda pas à prendre dans les préoccupations et les ressentimens du chevalier de la Marche la place que naguère y avait tenue la révolution, et le champion si chaleureux des Habsbourg dans les chambres de Berlin devint peu à peu leur ennemi le plus acharné, le plus implacable au sein du *Bundestag*. D'ailleurs tous les grands hommes de la Prusse, à commencer par le grand-électeur et Frédéric II, et sans en excepter Guillaume Ier,

ont eu de tout temps, par rapport à l'Autriche, « deux âmes dans leur poitrine » comme Faust, ou, comme Rébecca, « deux enfans s'entre-choquant dans leur sein; » deux principes en un mot, dont l'un les portait à un respect presque religieux pour l'antique et illustre maison impériale, tandis que l'autre les poussait à la conquête et à la spoliation aux dépens de cette même maison. Au mois de mai 1848, l'honnête et poétique roi Frédéric-Guillaume IV déclarait à une députation des ministres des états germaniques (1) « qu'il considérerait comme le plus heureux jour de sa vie celui où il tiendrait le lave-main (*waschbecken*) au couronnement d'un Habsbourg comme empereur d'Allemagne; » cela ne l'empêcha point plus tard de sourire de temps en temps à l'œuvre du parlement de Francfort, et de travailler à « l'union restreinte » sous les auspices du général de Radowitz. Et de même M. de Bismarck fut certainement très sincère comme député du parlement prussien dans sa « religion de l'Autriche, » alors qu'au nom des principes conservateurs il prenait la défense énergique des Habsbourg contre les agressions du libéralisme allemand; mais il était maintenant représentant de son gouvernement au palais Taxis, il rencontrait l'Autriche sur son chemin dans une lutte d'influence auprès des états secondaires, dans une lutte d'intérêts concernant les affaires d'Orient, et il commençait à s'engager dans un ordre d'idées au bout duquel il devait rencontrer la politique du « coup au cœur. » C'est ainsi qu'à l'occasion de la guerre d'Orient et dans la même ville de Francfort prit naissance chez les deux futurs chanceliers de Russie et d'Allemagne cette haine de l'Autriche qui devait avoir des conséquences si funestes, car, que l'on ne s'y trompe pas, c'est la connivence de ces deux hommes politiques, — la fatale idéologie de l'empereur Napoléon III y aidant pour une très grande part, il est juste de l'ajouter, — qui a rendu possibles les catastrophes dont nos jours ont été témoins : la calamité de Sadowa et la destruction du *Bund*, le démembrement du Danemark aussi bien que celui de la France! Chez le prince Gortchakof, ce sentiment d'hostilité a éclaté soudain par suite d'une appréciation erronée des événemens, mais que partagea avec lui toute sa nation. Chez M. de Bismarck, la haine de l'Autriche n'eut pas une origine aussi spontanée, elle n'eut pas, par exemple, pour origine les griefs d'Olmutz, dont le député de la Marche a su au contraire aisément triompher; elle fut lente à se former, elle se développa, se consolida à la suite d'une lutte longue et journalière au sein du *Bund*, à la suite d'une expérience acquise au bout de plusieurs années de vaines tentatives, et de la convic-

(1) A la tête de cette députation se trouvait le ministre de Nassau, le baron Max de Gagern.

tion définitive que le Habsbourg n'abandonnerait jamais de son plein gré les états secondaires et les défendrait contre tout essai d'absorption. Résumant l'enseignement que lui avait donné son séjour de huit ans à Francfort, le représentant de la Prusse auprès de la confédération germanique écrira en 1859, dans sa dépêche souvent citée à M. de Schleinitz, ces mots remarquables : « je vois dans nos rapports fédéraux un vice que tôt ou tard il nous faudra guérir *ferro et igne...* » *Ferro et igne!* c'est là la version première du texte reçu sur « le fer et le sang, » et tel que l'établira un jour d'une manière officielle le président du conseil dans un discours à la chambre.

En même temps que l'ancienne « religion de l'Autriche » subissait chez son ardent confesseur d'autrefois une transformation si radicale, un changement non moins curieux s'accomplissait dans son esprit par rapport à plusieurs autres articles du *credo* de son parti. Éloigné de la mêlée et ne participant plus aux luttes parlementaires, il commençait à envisager plus froidement certaines questions jadis brûlantes, et à mettre des tempéramens à plus d'une antipathie des jours passés. Dès 1852, au retour d'une excursion à Berlin, il écrit : « Il y a quelque chose de démoralisant dans l'air de la chambre; les meilleurs hommes du monde y deviennent vains et s'attachent à la tribune comme une femme à la toilette... Je trouve les intrigues parlementaires creuses et indignes au-delà de toute expression; tant qu'on vit au milieu d'elles, on a des illusions sur leur compte, et on y attache je ne sais quelle importance... Toutes les fois que j'arrive là-bas de Francfort, j'éprouve l'impression d'un homme à jeun qui tomberait au milieu de gens ivres. » Bien des choses jadis honnies et abhorrées prenaient maintenant un aspect moins repoussant aux yeux de l'homme d'état mûrissant de grands projets d'avenir. « La chambre et la presse pourraient devenir les plus puissans instrumens de notre politique extérieure, » écrira en 1856 l'ancien contempteur du parlementarisme et ami de M. Thadden-Triglaff, et c'est ainsi qu'on trouve dans la correspondance de ces temps la vague idée d'une représentation nationale du *Zollverein*, voire un penchant prononcé pour le suffrage universel lui-même, pourvu que ces moyens puissent devenir des *instrumenta regni*. L'exemple du second empire exerçait alors une influence dont l'historien devra bien tenir compte. Ce système d'un absolutisme teint de passions populaires, « tigré de rouge, » pour employer une expression caractéristique de M. de Bismarck, séduisait l'imagination de plus d'un aspirant aux coups d'état et aux coups d'éclat, et le ci-devant collègue du docteur d'Ester dut plus d'une fois ouvrir son porte-cigare, et y contempler la petite branche d'olivier cueillie sur la tombe de Pétrarque et de Laure.

Que le but semblait lointain pourtant, et que de voiles couvraient encore l'avenir indistinctement entrevu! Ce n'était pas sous le roi Frédéric-Guillaume IV, dont l'intelligence s'obscurcissait de plus en plus, qu'il était permis de songer à l'action; l'avénement même du régent, le roi Guillaume actuel, semblait d'abord ne devoir rien changer à la situation extérieure. Les nouveaux ministres du régent, les ministres de l'*ère nouvelle*, comme on le disait alors, étaient d'honnêtes doctrinaires qui parlaient du développement des libertés concédées et de l'affermissement du régime représentatif; les bons et les naïfs, ils laissaient même Guillaume Ier proclamer un jour solennellement « que la Prusse ne devait faire que des *conquêtes morales* en Allemagne! » Évidemment l'*ère nouvelle* n'était point encore l'ère de M. de Bismarck. Pendant les années qui s'écoulèrent depuis la guerre d'Orient jusqu'à son ambassade en Russie, on voit le représentant de la Prusse auprès de la confédération germanique dans une agitation constante, en voyages continuels à travers l'Allemagne, la France, le Danemark, la Suède, la Courlande et la Haute-Italie, cherchant des sujets de distraction, ou bien peut-être aussi des sujets d'observation, et ne revenant chaque fois à Francfort que pour y soulever un incident, casser quelque « bric-à-brac, » et pousser à bout le nerveux et bilieux comte Rechberg, représentant de l'Autriche et président du *Bundestag*. Ses fréquentes excursions à Paris lui firent pressentir les événemens qui se préparaient en Italie; il n'en devint que plus agressif, et il arriva un moment où son rappel fut considéré à Francfort comme indispensable pour le maintien de la paix. C'est à ce moment qu'il songea à quitter définitivement la carrière, à jeter bas l'uniforme et à faire de la politique « en caleçon de bain. » Il consentit cependant à la faire encore en « peau d'ours et avec du caviar, » ainsi qu'il s'exprimait dans une de ses lettres, autrement dit à échanger son poste de Francfort contre celui de Saint-Pétersbourg. On espérait ainsi l'éloigner du terrain brûlant, le « mettre à la glace » (encore une expression de M. de Bismarck); pour lui, il attachait peut-être d'autres espérances à ce déplacement, et trouvait en tout cas de la consolation à revoir l'ancien collègue de Francfort, devenu ministre principal d'un grand empire, et avec lequel il s'était toujours si bien entendu. Le 1er avril 1859, « le jour anniversaire de sa naissance, » M. de Bismarck arrivait dans la capitale de la Russie.

JULIAN KLACZKO.

(La seconde partie à un prochain n°.)

LA

FORTUNE D'ANGÈLE

SECONDE PARTIE (1).

V.

Paris! Paris! — Les facteurs avaient ouvert les portières du train, dont les sifflemens aigus retentissaient encore sous la haute nef de la gare. Les voyageurs se précipitèrent comme un troupeau vers les portes de sortie, et une poussée violente amena Angèle Sénéchal dans la salle d'attente des bagages. Elle avait passé la nuit sans dormir; elle s'assit dans un coin et regarda d'un air effarouché la salle nue, éclairée par la froide lumière du matin. Ses compagnons de route s'étaient groupés çà et là au milieu d'entassemens de paquets. Sous le jour gris, les figures paraissaient hâves et maussades; les femmes frissonnaient dans leurs *waterproofs;* des enfants, subitement réveillés, pleuraient; parfois, de l'autre côté du grillage bordant le couloir réservé au public, une voix interpellait l'un des nouveaux débarqués; alors c'étaient des exclamations de reconnaissance, des paroles de bienvenue, des échanges de questions amicales, qui faisaient sentir à la jeune fille les premières tristesses de l'isolement. Personne n'attendait Angèle à l'arrivée, et elle se trouvait pour la première fois seule au milieu d'une grande ville; mais l'espérance qui dans la jeunesse marche devant nous, légère comme notre ombre aux rayons du matin, l'espérance la réconforta bien vite en donnant une autre direction à sa pensée. Le Paris de

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

ses rêves n'était-il pas là? n'entendait-elle pas déjà à travers les murs sa grande voix sans cesse bourdonnante?

Quand elle quitta la gare, il était six heures du matin, et les rues commençaient à s'animer. Penchée à la portière de la voiture, Angèle examinait curieusement les longues files de hautes façades aux vitres desquelles le soleil allumait de rouges éclairs. Les platanes du boulevard agitaient au vent leur jeune verdure; les lourdes charrettes des maraîchers, chargées de légumes, encombraient les abords des halles et répandaient une bonne odeur campagnarde; les marchandes de journaux pliaient les feuilles du matin encore humides; sur les trottoirs, le long des boutiques fermées, des ouvrières marchaient de ce pas élégant et alerte qui distingue la grisette parisienne. Quand la voiture roula sur les ponts, Angèle ne put retenir un cri d'admiration en apercevant la Seine ensoleillée et bordée de quais se prolongeant à perte de vue. Tout nageait dans une fine lumière rose : les gros arbres tordus au-dessus de l'eau scintillante, les lourds bateaux amarrés aux arches des ponts, les frises des palais fièrement dressés au long des rives, et les massives rangées de vieux hôtels, que dominaient des flèches et des tours d'églises. La jeune fille n'était pas encore revenue de son éblouissement, quand la voiture s'arrêta devant la grille de l'hôtel meublé. Angèle se nomma et remit à la maîtresse de l'hôtel la lettre de sa mère. Elle s'attendait à cet accueil questionneur, mais cordial, des gens de province; elle fut déçue quand, après quelques phrases de politesse banale, l'hôtesse, la confiant à un domestique, retourna tranquillement à ses affaires. On la logea presque sous les toits, dans une triste chambre dont la fenêtre ouvrait sur une cour étroite et noire comme un puits, et sur des pignons maussades qu'avoisinait le clocher trapu de Saint-Germain-des-Prés.

Elle s'était promis de voir immédiatement La Genevraie, mais la nature fut plus forte que sa volonté; après plusieurs nuits sans sommeil, elle se sentait la tête à la fois lourde et vide. Elle se jeta tout habillée sur son lit et s'endormit si profondément que, lorsque ses yeux se rouvrirent, elle entendit quatre heures du soir sonner à l'église voisine. Il était trop tard pour faire maintenant la visite projetée, et elle s'occupa de vider sa malle. N'osant sortir, elle se fit monter un modeste dîner qu'elle mangea tristement sur le bord d'un guéridon. Le soir venait, la chambre s'emplissait d'ombre; l'*Angelus* sonna au clocher de Saint-Germain-des-Prés, et ce tintement de cloche ramena la pensée d'Angèle vers le logis de la rue de Savonnières. Elle vit en imagination les traits bouleversés de M. Sénéchal, la figure consternée de Joseph, et ses yeux se mouil-

lèrent; mais sa légèreté naturelle et la mobilité de ses impressions allégèrent peu à peu ses remords. — Maman est adroite, pensa-t-elle, et elle aura tout arrangé pour le mieux,... et puis ils changeront vite de sentiment, quand ils sauront que j'ai réussi. — Elle se remit à songer à ses espérances de fortune, à sa visite du lendemain, à Paris où René des Armoises vivait et travaillait, peut-être non loin d'elle; elle reprit courage, fit un bout de prière et se déshabilla après s'être enfermée à double tour. C'est ainsi que finit sa première journée parisienne.

Le lendemain, elle fut réveillée par les cris de la rue, où dominait la note stridente du marchand de parapluies, qui, pareil au pivert des forêts, ne donne toute sa voix que lorsque le temps menace. En effet, le ciel était gris et rayé d'une pluie menue. Elle s'habilla lentement, grignota une tablette de chocolat avec le reste du pain de son dîner, et se fit indiquer le chemin le plus direct pour se rendre chez La Genevraie.

Il demeurait non loin de la rue Jacob, cour de Rohan, dans l'un des coins les plus originaux du vieux Paris. — Quand on y pénètre par le passage du Commerce, et qu'après avoir franchi un obscur couloir voûté on débouche dans cette cour ou plutôt ces deux cours juxtaposées, on se croit transporté au fond de quelque antique ville de province. Tout y est coi et endormi; les voitures ne s'aventurent guère dans les rues voisines, et les vénérables hôtels du quartier abritent pour la plupart des librairies ou des ateliers de brochure, industries silencieuses et casanières, qui ne troublent pas la somnolence générale. Les hauts bâtimens de pierre et de brique qui encadrent les deux cours et découpent sur le ciel le profil bizarre de leurs toitures irrégulières ont la mine rébarbative et un peu grotesque de ces vieillards attardés dans les modes et les façons d'un siècle évanoui. Les croisées du rez-de-chaussée sont défendues par de solides barreaux; mais aux lucarnes des toits des géraniums rouges fleurissent dans des pots ébréchés, et des hardes sèchent à l'extrémité d'une perche. Le silence de la province y a développé des habitudes de province; le relieur du rez-de-chaussée s'est construit sur la voie publique une gloriette tapissée de vignes-vierges; le marchand de bric-à-brac d'en face étale sur les pavés herbeux les plus étranges épaves des mobiliers parisiens; dans un angle du mur est encastrée une massive boîte aux lettres avec cette inscription grosse de mystères : « boîte du journal *le Ciel.* » Vis-à-vis des tilleuls de la rue du Jardinet, au fond d'une encoignure, s'ouvre une double grille rouillée, flanquée à gauche d'un vieux puits à la poulie criarde, et à droite d'un lilas grêle et rabougri. — C'était là qu'habitait La Genevraie.

Angèle n'en pouvait croire ses yeux. Elle s'était imaginé que ce Parisien à l'air riche, aux goûts raffinés, ne parlant que de millions, de grandes dames et d'artistes célèbres, devait habiter quelque hôtel somptueux au centre même des quartiers opulens de la capitale. Elle monta lentement l'escalier obscur, aux marches carrelées, et s'arrêta, le cœur battant, devant une porte du second étage. Point de sonnette, mais, dans l'embrasure, une ardoise sur laquelle était crayonnée cette prudente recommandation : « frapper trois coups et crier trois fois son nom. » — L'étonnement de la jeune fille redoubla. Elle exécuta d'une voix mal assurée cette singulière consigne; au bout de quelques instans, la clé tourna dans la serrure, et La Genevraie lui-même, enveloppé dans une ample robe de laine blanche, ouvrit la porte. — C'est vous, ma toute belle?.. Entrez vite! s'écria-t-il de sa voix d'airain. — Il guida Angèle à travers une antichambre encombrée de livres et l'introduisit dans une chambre à coucher en désordre. Des meubles dépareillés, des bibelots curieux, des armes de luxe s'y étalaient pêle-mêle avec des objets de la plus pauvre apparence. Le bureau était couvert de livres empilés, de papiers épars et d'épreuves corrigées. La Genevraie venait de se lever, et ses yeux étaient encore gros de sommeil. — Vous voilà donc à Paris? dit-il à la visiteuse en la faisant asseoir, et comment vont ces braves gens de là-bas? Que devient cette bonne maman Sénéchal?

Angèle répondit que tout le monde était bien portant, et la conversation roula un moment sur des banalités. La jeune fille attendait toujours qu'il s'informât de l'objet de son voyage, mais La Genevraie restait muet sur ce point. A parler franc, il n'y pensait plus. En quittant Bay, il avait lestement et consciencieusement dépensé les trois mille francs des héritiers Morel en copies de pièces, en consultations et en frais de voyage; puis, une fois à sec, les difficultés contre lesquelles il se heurtait l'avaient vite rebuté. Gaspard n'était pas homme à longtemps se battre contre le même moulin à vent. Sur ces entrefaites, des amis à lui ayant lancé un journal, il était devenu l'un des plus vaillans tirailleurs de cette feuille de combat. Il ne vivait plus que pour le *journal;* Bay, la succession Morel, la famille Sénéchal, figuraient maintenant dans sa mémoire comme ces vieux dessins à demi effacés, dont on a peine à retrouver les lignes confuses. — La conversation devint bientôt languissante, et il y eut un moment de silence pendant lequel la pauvre Angèle entendait le morne ruissellement de la pluie contre les vitres. — Comptez-vous rester longtemps ici? demanda enfin La Genevraie.

— Mais oui, murmura-t-elle étonnée de la question, j'y suis ve-

nue pour débuter comme vous me l'aviez conseillé... Je compte beaucoup sur votre appui, et je suis prête à entrer au théâtre que vous me désignerez.

— Diable! diable! dit-il avec une nuance d'embarras. Vous allez un peu vite, ma chère enfant, et les théâtres ne sont pas d'un accès aussi facile... D'abord êtes-vous bien sûre de votre vocation?

— Mais, s'écria-t-elle interdite, n'est-ce pas vous qui m'avez encouragée et poussée à devenir une artiste?

— Certainement; j'ai rendu justice à vos dons naturels. Vous aviez un joli talent de province;... mais nous sommes à Paris, où les talens foisonnent sur les deux rives de la Seine, comme des nuées de moucherons. Il ne s'agit plus de se payer de complimens. Vous avez de la voix, de la physionomie et de la finesse; ce sont de précieux instrumens, à la condition de savoir s'en servir. Marcher sur les planches, remuer les bras, lancer une réplique, jouer de la prunelle, et le tout dans le ton juste, cela n'a l'air de rien! Cependant de plus fortes que vous y ont perdu leur temps et leur jeunesse. En un mot, la nature ne suffit point; il y a la grammaire du métier, dont vous ne vous doutez pas.

Il pencha la tête pour regarder la jeune fille en face, et vit les beaux yeux de bluet trempés de larmes. Ces pleurs, ces jolies lèvres entr'ouvertes et frémissant convulsivement, comme pour retenir un sanglot, firent impression sur ce bohème, qui se croyait cuirassé contre l'attendrissement par trente années de déboires et de folles équipées. Son vieux cœur durci par les horions de la mauvaise fortune s'amollit un moment sous ce bleu regard mouillé de jeune fille. Il se rappela sa première désillusion, et ce souvenir de jeunesse réveilla en lui un sentiment d'affectueuse pitié. — Allons! dit-il en tapant doucement sur l'épaule d'Angèle, allons, ma belle, ne vous en prenez pas à vos yeux. Vous avez du courage, et vous vous sentez la force d'étudier?

— Oh! monsieur, répondit-elle d'une voix tremblante, mais résolue, conseillez-moi, et je travaillerai de tout cœur.

— Bon! nous ferons de vous une artiste... Donnez-moi votre adresse; demain je vous conduirai chez un professeur de déclamation qui vous apprendra le métier. Il a un cours très suivi, et je vous recommanderai à lui.

— Merci, monsieur, murmura la triste Angèle, qui se voyait rejetée loin du but... Est-ce que cet apprentissage sera long?

— Voilà bien les femmes! répliqua-t-il en haussant les épaules, elles voudraient toutes atteindre leurs rêves en un tour de main, comme on cueille une cerise à la branche... Point de patience pour un rouge liard!

— J'aurai de la patience, dit-elle en souriant à travers ses larmes, mais aurai-je assez d'argent pour attendre jusqu'au bout?

— Ah! ah! fit-il en secouant sa crinière de lion, toujours cette satanée question monétaire!.. Bah! nous trouverons un biais d'ici à ce que votre bourse soit dégarnie. — Et puis, ajouta-t-il en reprenant ses façons cyniques, morbleu, ma mie, quand on est belle comme vous, il ne faut désespérer de rien!

Après quelques complimens du même genre, il la congédia. Le lendemain à midi, il vint la prendre en voiture à son hôtel et la conduisit à l'école de déclamation du professeur Saint-Félix. Cette école, située sur les hauteurs du boulevard Montparnasse, était connue sous le nom de *salle Corneille.* Saint-Félix était un homme de soixante ans, scrupuleusement rasé, roulant de gros yeux renfoncés et tragiques, portant de longs cheveux gris, bouclés sur la nuque, qui lui donnaient l'air d'un prêtre défroqué. Il parlait avec une volubilité nerveuse, toujours sur le mode lyrique, avec des gestes de théâtre, les bras écartés, les doigts frémissans. — Mon cher, lui cria La Genevraie, je t'amène une nouvelle Rachel, un diamant brut que je ne veux confier qu'à toi, vieux lapidaire! Quand tu l'auras taillé et mis au point, il jettera des feux, je t'en réponds!.. Il en allumera aussi, morbleu! et ton école en gardera une rutilance éblouissante qui fera pâlir toutes les chandelles du Conservatoire.

Il continua longtemps sur ce ton enthousiaste, qui contrastait si fort avec ses réticences de la veille. Bref, il fut convenu qu'Angèle suivrait gratuitement le cours de Saint-Félix, et que La Genevraie le paierait en réclames dans son journal. — Vous voilà attelée, dit ce dernier à Angèle en la reconduisant, maintenant vous n'avez plus qu'à donner le coup de collier de la volonté. Il faudra de temps à autre aller au théâtre pour vous initier à toutes les ficelles de la machine dramatique... Tenez, voici déjà une petite loge pour les Français. Emmenez-y ce soir votre maîtresse d'hôtel, cela vous conciliera ses bonnes grâces dans les jours de détresse. — Là-dessus, ma toute belle, bon courage et au revoir!

Il la déposa au seuil de l'hôtel, lui baisa galamment la main, puis s'éloigna majestueusement, tenant le milieu de la rue, pincé dans sa redingote, portant haut sa tête coiffée d'un chapeau à bords retroussés, qui s'inclinait sur l'oreille avec une crânerie impertinente.

Suivant son conseil, Angèle alla aux Français avec la maîtresse de l'hôtel et en revint enchantée. La musique de la prose d'Alfred de Musset, si admirablement modulée par les lèvres savantes des comédiens, avait charmé son esprit et ses oreilles. A la vue des acteurs, rappelés par le parterre et revenant s'incliner sous les ap-

plaudissemens, la figure souriante, éclairée de bas en haut par les feux de la rampe, un frisson d'émotion et d'envie avait couru sur les épaules de la jeune fille, et ses espérances avaient retrouv toute leur élasticité, son ambition s'était fortifiée.

Le lendemain, elle se rendit d'un pied léger à l'école de déclamation et aborda gaîment l'étude des premiers principes. Elle commençait une nouvelle vie et entrait dans un monde inconnu. Trois fois la semaine, une quinzaine de jeunes filles et autant de jeunes gens venaient à la salle Corneille suivre les leçons de l'illustre Saint-Félix, ancien pensionnaire de l'Odéon. Le personnel des élèves était recruté un peu à l'aventure. Le côté des hommes comprenait surtout des ouvriers typographes, des clercs d'huissiers et des commis de nouveautés, que les théâtres du boulevard avaient grisés, et qui avaient échangé la vie de l'atelier ou du comptoir pour les mirages toujours fuyans de la gloire dramatique. Le côté des femmes était plus mélangé encore : grisettes, bourgeoises déclassées, anciennes élèves de Saint-Denis, aventurières russes ou hongroises, en formaient les élémens. Ce monde bohème, sans attaches régulières et sans préjugés, fit d'abord sur Angèle une singulière impression. Les jeunes gens avaient cette dépravation précoce, cette affectation de scepticisme *gouailleur* et en même temps cette crédulité de gobe-mouche, qui caractérisent le gamin de Paris. Les femmes étaient hardies, vaniteuses, jalouses et bourrées d'illusions. Angèle, sans être prude, avait apporté de sa province des idées de bienséance, une retenue de langage qu'effarouchaient à chaque instant ces originales et lestes façons de vivre. Elle s'accoutuma cependant peu à peu à cette atmosphère nouvelle. Ses camarades lui apprirent la vie à bon marché dans les crémeries du voisinage, où on dînait pour vingt sous; on l'initia aux mystères du maquillage; elle connut la marchande à la toilette qui louait des robes à la soirée; elle s'apprivoisa avec cet épouvantail de la province, le mont-de-piété, où les habitués de la salle Corneille faisaient de fréquens pèlerinages. Plusieurs des jeunes gens de l'école essayèrent même de lui conter fleurette, mais elle avait un idéal trop haut placé pour être troublée par ces vulgaires déclarations. Le souvenir de René des Armoises la rendait sourde à tous les soupirs de ces *cabotins* en herbe. Elle pensait souvent à son poète, souvent elle cherchait son nom aux vitrines des libraires et sur les affiches de spectacle. Elle se disait : — Que devient-il? quand le reverrai-je? — Et elle travaillait ferme pour se rendre digne d'être aimée par lui. Le vieux Saint-Félix, qui nourrissait une tendre admiration pour la beauté d'Angèle, lui prodiguait tous ses soins et toute son attention. Elle faisait des progrès; de temps à autre, La Genevraie lui envoyait des billets pour les Français ou l'Odéon; c'était sa distraction unique.

Depuis son arrivée, elle écrivait toutes les semaines à sa mère; elle lui avait caché ses premières désillusions, et s'était évertuée à prendre un ton enjoué pour lui conter les brillantes espérances dont on la nourrissait. Dans les premiers temps, elle avait reçu une longue lettre où Mme Sénéchal lui parlait d'une indisposition de M. Sénéchal, puis, de semaine en semaine, les billets de la bonne dame étaient devenus d'un laconisme inquiétant. Un soir, en rentrant du spectacle, elle trouva un télégramme lui annonçant que son père était à toute extrémité. Elle pâlit affreusement, et son premier mouvement fut de courir à la gare, mais l'heure du dernier train était passée, et il lui fallut forcément remettre au lendemain son départ. Le reste de la nuit s'écoula au milieu des larmes et des remords. Elle s'accusait d'être la cause de la maladie de son père; il n'avait pu se faire à l'idée de la voir comédienne; peut-être à cette même heure, il mourait en la maudissant. La violence de son désespoir ne connaissait plus de bornes. Au matin, tandis qu'elle faisait fiévreusement ses derniers préparatifs, la porte de sa chambre s'ouvrit toute grande, et Mme Sénéchal roula comme une boule dans les bras d'Angèle.

— Ma pauvre mignonne! balbutiait la grosse femme en l'étouffant de caresses.

Angèle se dégagea brusquement de cette étreinte passionnée. — Il est mort? demanda-t-elle d'une voix sourde en jetant un regard navré sur les vêtemens de deuil de sa mère.

Mme Sénéchal fit un signe affirmatif et tira son mouchoir. — Mort! — murmura la jeune fille, et elle éclata en sanglots. Il y eut un long silence, puis Mme Sénéchal reprit : — Pardonne-moi de ne pas t'avoir prévenue à temps, mais c'était bien inutile, va! il n'avait plus sa connaissance, et l'attaque a été foudroyante. J'ai voulu t'épargner un voyage pénible.

Angèle l'interrompit par un regard plein de reproches. — C'est moi qui l'ai tué! s'écria-t-elle avec exaltation; pauvre père, lui qui était si bon! et je ne l'ai pas embrassé une dernière fois... C'est cruel ce que tu as fait là! Je ne te le pardonnerai jamais!

— Non, ma chérie! répondit Mme Sénéchal, qui n'était pas scrupuleuse quand il s'agissait de consoler sa fille, tu te trompes, ce qui a tué ton père, c'est la dureté de ce misérable Boblique. Les chaleurs du printemps l'ont achevé. Pauvre homme! il avait l'esprit faible, et un rien le mettait à bas. Il s'est éteint comme une lampe qui n'a plus d'huile.

— Et je n'étais pas là! dit Angèle, dont les sanglots redoublèrent.

Le reste de la journée se passa tristement à parler du défunt.

Dans un moment de calme, Mme Sénéchal prit les deux mains de sa fille, et, la regardant avec admiration : — Ah çà, et toi, demanda-t-elle, où en es-tu? Quand se feront tes débuts?

Angèle secoua la tête et répondit qu'elle n'en savait rien. — Ce polisson de La Genevraie nous a bernées, reprit la bonne dame désappointée, sa fameuse succession est dans les brouillards de la mer, et voilà maintenant qu'il t'abandonne; mais, patience, je le verrai, moi, et il faudra bien qu'il se remue. Je serai là pour te soutenir, je viens vivre avec toi.

Alors elle lui conta qu'elle avait chargé l'avocat Bouillard de louer la maison de la rue de Savonnières à un voisin, de vendre les fatras inutiles et de lui envoyer le surplus de ses meubles par le chemin de fer. Elle voulait s'installer le plus tôt possible avec sa fille, et sa première occupation fut de chercher un logement. Au bout de quelques jours, elle trouva un petit appartement au quatrième, rue Monsieur-le-Prince, et déclara que son choix était fixé. — De cette façon, dit-elle à Angèle, tu ne demeureras pas loin de ton professeur, et dans le cas où nous serions forcées de nous rabattre sur l'Odéon, tu serais à deux pas de ton théâtre.

Les meubles arrivèrent, on s'installa, puis Angèle se remit avec une nouvelle ardeur à ses études dramatiques. Sa mère l'accompagnait assidûment à la salle Corneille, et ne pouvait retenir d'enthousiastes exclamations chaque fois qu'elle était en scène. La bonne femme lançait des œillades interrogatives et compatissantes aux camarades de sa fille, et avait l'air de les plaindre sincèrement de ce qu'elles ne pouvaient rivaliser de talent avec elle; encore un peu, et elle leur aurait promis sa protection pour le jour prochain où Angèle arriverait à la célébrité. — Un matin d'octobre, tandis que Mlle Sénéchal répétait une scène de *Bérénice*, on entendit un froufrou de robe de soie à l'entrée de la salle, et une femme d'un certain âge s'élança vers Saint-Félix, qui lançait des chut! discrets, sans réussir à lui imposer silence. — C'est merveilleux, mon ami! s'écria-t-elle, cette petite a un vrai talent... Où avez-vous fait cette trouvaille?

Mme Sénéchal s'était levée, souriait et multipliait les révérences, tandis que Saint-Félix répondait que la jeune fille lui avait été amenée par La Genevraie.

— Et comment La Genevraie ne m'en a-t-il pas encore parlé? reprit impétueusement la dame; il faut qu'elle vienne à mes jeudis; je lui donnerai un rôle dans mon drame... — Oui, mon cœur, continua-t-elle avec volubilité en allant au-devant d'Angèle, qui descendait de la scène, vous jouez comme un ange, et certainement je gronderai La Genevraie de ne pas vous avoir présentée chez moi.

Vous y verrez des directeurs qui apprécieront votre beau talent, et puis nous vous pousserons. Je compte sur vous jeudi sans faute! Amenez-la-moi, Saint-Félix, ou nous nous brouillerons!

— C'est Mme de Busserolles, dit Saint-Félix à Angèle quand la dame fut sortie, elle reçoit beaucoup d'artistes et de gens du monde. C'est une bonne fortune pour vous d'être invitée à ses jeudis.

Mme de Busserolles avait la rage du théâtre, elle faisait elle-même des pièces, et tous les secrétariats des théâtres de Paris étaient encombrés de ses manuscrits, qu'on laissait précieusement dormir dans les cartons. De guerre lasse, elle prenait le parti de faire jouer ses pièces chez elle par de jeunes artistes qu'elle allait recruter dans les écoles de déclamation, et qu'elle payait en éloges, en promesses et en mauvais dîners. Elle avait cinquante ans passés, et ne conservait de son beau temps que des cheveux blonds, tombant de chaque côté de sa figure en prétentieuses anglaises, et de grands yeux bleus fort vifs. Elle avait, disait-on, été très adorée dans sa jeunesse, et les mauvaises langues prétendaient que La Genevraie ne l'avait pas trouvée trop cruelle. En tout cas, le vieux lion était resté un des fidèles de son salon. Il y trônait tous les jeudis, et trouvait pour les respectables débris de cette beauté mûre des flatteries brûlantes et risquées qui la faisaient se pâmer d'aise. — Cachez votre pied, madame, s'écriait-il en frisant sa moustache quand elle montrait sous sa robe un pied élégamment cambré, car

. . . Lorsqu'on voit le pied, la jambe se devine,

et vous avez la jambe divinement faite... N'est-ce pas, Busserolles, continuait-il en frappant sur l'épaule du maître de la maison, n'est-ce pas que nous avions une jolie jambe?

Le petit M. de Busserolles bondissait sur son fauteuil et envoyait mentalement La Genevraie à tous les diables; ce dernier, d'un air profondément mauvais sujet, allait prendre une chaise basse et s'asseyait près du divan, où la dame le tançait à mi-voix en lui donnant de légers coups d'éventail. Il baisait le bout de ses doigts osseux en riant d'un air diabolique et en répondant : — Que voulez-vous, madame?.. que voulez-vous?.. L'herbe tendre... Pauvre Busserolles!

Le mari, lui, Tancrède de Busserolles, ne s'apercevait de rien. Court, trapu, l'air grimaud, très nul, très effacé, il admirait sa femme du matin au soir. Elle en abusait et l'avait réduit au rôle de majordome. C'était lui qui comptait avec les domestiques et s'occupait avec une minutie rapace des détails du ménage. Il grommelait

fort quand il prenait fantaisie à Mme de Busserolles de retenir un visiteur à dîner, et, pour prévenir des accès de mauvaise humeur, il avait été convenu entre elle et ses amis que chaque convive apporterait son plat. La plupart des hôtes du jeudi prenaient la chose gaîment, et le dîner ainsi transformé en pique-nique présentait à l'œil la plus bizarre macédoine de plats excentriques qu'on arrosait d'un petit vin suret récolté par Busserolles sur ses terres, et dont il versait de courtes rasades en se faisant tirer l'oreille. Parfois La Genevraie promettait d'amener le directeur d'un théâtre qui serait heureux de monter la dernière pièce de Mme de Busserolles, et alors on se mettait en frais... Ah! ce directeur toujours espéré et toujours empêché, il faisait le tourment de Busserolles. On l'attendait jusqu'à sept heures et demie; puis, quand on avait renoncé à tout espoir, Tancrède allait sur la pointe des pieds dans la salle à manger réintégrer dans leur sac les petits-fours *frais*, pour les remplacer par d'antiques petits-fours qui séchaient au fond d'un placard...

C'est par ce salon, situé au troisième étage d'un hôtel délabré du quai Bourbon, qu'Angèle devait commencer ses débuts dans la vie d'artiste. Quand Saint-Félix et La Genevraie la présentèrent à Mme de Busserolles, le salon était déjà plein. Les habitués étaient pour la plupart de vieux gentilshommes ruinés, des pianistes faméliques, des artistes sans emploi et quelques vieilles filles prétentieuses. Au milieu de ces fruits passés et de ces fleurs fanées, le seul brin de verte jeunesse et de fraîche beauté était une nièce du bonhomme Busserolles, nommée Marthe de Boissimon, fille d'un haut fonctionnaire de la maison de l'empereur. Blanche, blonde, bien en chair et juste à point, la jeune fille était appétissante, et Mme de Busserolles s'en servait comme d'un appât pour attirer les jeunes gens chez elle. — Angèle, qui n'avait aperçu que de loin et pour ainsi dire par le trou de la serrure la bonne société de sa petite ville, ne put se défendre d'un mouvement d'orgueil en se voyant accueillie et choyée par ce qu'elle croyait être l'élite du monde parisien. Elle touchait donc enfin du doigt la porte qui s'ouvrait sur le jardin enchanté de ses rêves!.. Encore tout éblouie et palpitante, elle s'assit près de La Genevraie; elle était là depuis quelques minutes à peine, quand Mme de Busserolles, qui l'avait annoncée et prônée, vint la prier de dire des vers. Angèle se leva, elle agitait nerveusement son éventail et paraissait fort troublée. — Allons, ferme! ma chère, lui murmura La Genevraie, dites-nous quelque chose de corsé qui réveille les fibres racornies de cette académie d'antiques bégueules. — Debout près de la cheminée, elle attendait que le silence se rétablît. Sur la mate blancheur de son teint, encore accrue par l'émotion, le bleu foncé de ses yeux et le rouge vif

de ses lèvres tranchaient délicieusement. Elle commença lentement sa pièce favorite, — *la Vigne en fleurs* de René des Armoises, — et dès les premières strophes elle se sentit maîtresse de son auditoire. Sa voix se raffermit, tous ses moyens lui revinrent; à chaque instant, elle était interrompue par un frémissement approbatif, et aux derniers vers on applaudit bruyamment.

Un peu étourdie et grisée, Angèle ferma un moment les yeux, comme pour mieux savourer son succès. Quand elle les rouvrit, elle faillit pousser un cri de joie. Devant elle, beau et triomphant comme un dieu grec, se tenait René des Armoises. — Quelle bonne surprise! s'écria-t-il de sa voix vibrante. — Ses lèvres expressives souriaient à travers sa barbe frisée, et ses yeux pleins d'éclairs remerciaient Angèle. — Mes vers ne m'ont jamais fait autant de plaisir, continua-t-il en tendant la main à sa compatriote; merci, mademoiselle, vous les avez transfigurés!

VI.

Quelques semaines après, un jeudi, Mme de Busserolles, étendue nonchalamment sur sa chaise longue, recevait ses fidèles. Le soir tombant n'éclairait plus que vaguement les hauts lambris noircis du salon; un maigre feu fumait dans la vaste cheminée sans l'échauffer. La lueur incertaine des tisons permettait à peine d'apercevoir Tancrède de Busserolles occupé à tourner ses pouces dans une encoignure, et de distinguer les traits d'un grand et gros personnage à perruque noire, décoré, solennel et portant des lunettes d'or. — En vérité, mon cher Jolivart, disait d'une voix plaintive Mme de Busserolles, je ne comprends pas la division des théâtres. J'ai un drame à l'Odéon et une comédie aux Français, et je ne puis venir à bout d'obtenir une lecture... Vous devriez bien en toucher deux mots à votre ministre... Mon drame surtout ferait le plus grand effet à la scène, et, si vous nous restiez ce soir, vous pourriez en juger. Justement Mlle Sénéchal, une artiste d'avenir, doit en répéter des fragmens avec Saint-Félix. Je ne sais si nous avons un dîner passable... Tancrède?

Quand Mme de Busserolles voulait inviter quelqu'un, elle ne manquait pas au préalable d'interpeller son mari avec un clignement d'yeux significatif; mais ce soir-là Tancrède fit la sourde oreille. Le dîner était court, on attendait déjà trois convives, et puis en descendant à la cave le petit homme avait constaté que son vin des coteaux de Saint-Mihiel allait grand train. Aussi Mme de Busserolles eut beau répéter : « Tancrède! » et s'agiter sur sa chaise longue, Tancrède ne grouilla pas plus qu'une souche. — Allons, soupira-

t-elle, il paraît, mon pauvre Jolivart, que nous avons un maigre dîner, et vous risqueriez de mourir de faim. Ce sera pour un autre jour, à moins que... Au fait, ajouta-t-elle en minaudant, voulez-vous aller chercher votre *plat?* Entendez-vous avec Clairette; elle vous conseillera, et vous nous resterez. Nous dînerons gaîment, en famille... N'est-ce pas, Tancrède?

M. Jolivart, chef de division aux Beaux-Arts, aurait pu rendre des points à Tancrède en fait de ladrerie. Il hésita un moment, puis, songeant sans doute qu'un refus aurait mauvaise grâce, il se dirigea avec dignité vers la cuisine où trônait Clairette. Celle-ci insinua qu'un poulet ferait l'affaire. Jolivart donna l'argent, et, tout fier de sa magnificence, rentra au salon d'un pas de sénateur. Un quart d'heure après Saint-Félix arriva dans l'antichambre. Connaissant les usages de la maison, il s'enquit à son tour du menu et du supplément dont on pourrait bien l'embellir. Clairette montra le maigre poulet de M. Jolivart. — Mais c'est un pigeon! s'écria Saint-Félix avec mépris. — Une idée grotesque traversa le cerveau du comédien enchanté de mystifier un bourgeois. — Attendez, dit-il, indiquez-moi où vous avez pris ce poulet minuscule, et je cours l'échanger contre une vraie volaille, dodue et appétissante. — Clairette trouva l'idée ingénieuse. Leste comme un écureuil, Saint-Félix descendit les trois étages et les remonta l'instant d'après, apportant un plantureux poulet à la chair grenue, rosée et fondant sous le doigt.

— Que diantre portes-tu là? grommela derrière lui une maîtresse voix de basse-taille, — et, se retournant tout essoufflé, le comédien aperçut La Genevraie, drapé dans son ample manteau. — Est-ce encore quelque victuaille? continua le journaliste, dont les instincts aristocratiques avaient toujours répugné aux pique-niques de Mme de Busserolles.

— Chut! répondit mystérieusement Saint-Félix, c'est une volaille, et j'espère que tu en tâteras.

— Jamais! cette maison me dégoûte décidément. Je me bornerai à vous regarder, et quand vos mines d'affamés m'auront mis en appétit, j'irai souper chez Brébant. Je préfère cela aux galimafrées de ce pingre de Busserolles.

Ils entrèrent. Saint-Félix déposa discrètement son *plat* entre les mains de Clairette, et ils passèrent au salon, où ils furent bientôt rejoints par les deux autres convives de Mme de Busserolles, Angèle et René des Armoises.

Depuis leur première rencontre dans le salon de l'île Saint-Louis, les deux jeunes gens s'étaient revus plusieurs fois. Mme des Armoises, qui était venue à Paris rejoindre son fils et qui était cousine des Busserolles, se montrait fort assidue aux réunions du jeudi. Plus

ambitieuse que jamais pour René, elle rêvait maintenant de le marier avec la nièce de Tancrède, la jolie Marthe de Boissimon. Des Armoises ne s'amusait guère dans ce salon, qu'il appelait irrévérencieusement le *grenier aux fruits secs*. Il s'y laissait traîner en rechignant. Néanmoins depuis qu'il y avait retrouvé Angèle, il se faisait moins tirer l'oreille. L'imprévu de cette rencontre avait plu au poète; puis le séjour de Paris avait donné à la beauté de M[lle] Sénéchal je ne sais quoi de plus attirant. Avec son esprit mobile, passionné, curieux, René n'était pas fâché de jeter la sonde dans cette âme naïve, et d'être le premier à y découvrir des trésors de jeunesse et d'enthousiasme. Il pressentait au fond de ce cœur de jeune fille un sanctuaire bien clos, bien intime, dont il était le dieu, et il ne lui déplaisait pas de savourer l'encens qu'on y brûlait en son honneur. — Ce soir-là, il était plus en verve et plus séduisant encore que de coutume. Son premier livre de vers, publié récemment, avait réussi au-delà de ses espérances; les journaux en avaient cité des fragmens; on l'avait sérieusement discuté et chaudement accueilli. Cette réussite rapide avait donné à son esprit des ailes d'une plus large envergure; il se sentait léger comme un oiseau. La satisfaction du succès remplissait son cœur, irradiait au dehors et illuminait son visage. Il s'approcha d'Angèle, et sa gaîté communicative gagnait déjà la jeune fille quand on annonça que le dîner était servi.

On passa dans la salle à manger, haute, maussade et glaciale. M[me] de Busserolles s'assit entre Jolivart et René. Accoudé contre le poêle, La Genevraie, après avoir énergiquement refusé de prendre part au festin, regardait d'un air ironique les mines des dîneurs avalant leur potage. De temps à autre il décochait une méchanceté à Tancrède, ou murmurait une galanterie à l'oreille de M[me] de Busserolles. René et Angèle devisaient gaîment, sans se préoccuper de ce qu'ils mangeaient. Au second service, Clairette apporta pompeusement le poulet, qui était rôti à point, avec un coup de feu dans le dos, et répandait une succulente odeur.

— Il est fort beau! dit entre ses dents Tancrède, qui s'y connaissait.

— C'est trop, mon ami! murmura la maîtresse du logis à Jolivart, c'est beaucoup trop, et je ne permets pas de semblables folies.

— Il a gonflé à la cuisson, répliqua le chef de division, émerveillé de la bonne mine de sa volaille.

Saint-Félix riait sous cape en se frottant les mains, et, quand le rôti passa devant lui, il se servit copieusement.

— Vous aimez la volaille, Saint-Félix? demanda doucereusement M[me] de Busserolles.

— Énormément! répondit-il en se versant une ample rasade, ce qui exaspéra Tancrède. — La mauvaise humeur du petit homme fit germer une malice dans la tête de La Genevraie. Sous prétexte d'une soif ardente, il demanda un verre et il aida Saint-Félix à vider la bouteille que M. de Busserolles couvait des yeux.

— Mais mangez aussi alors! lui cria Tancrède furibond, mettez-vous à table, j'aime mieux cela!

— A propos, reprit Mme de Busserolles, qui voyait les choses se gâter et voulait rompre les chiens, où est donc le plat de Saint-Félix?

— Mon plat, dit Saint-Félix bravement, eh bien! et le poulet?

— Comment? s'exclama à son tour Jolivart indigné, c'est moi qui l'ai apporté!

— Pas celui-ci, riposta Saint-Félix avec une grimace, c'en était un autre, un tout petit que j'ai rendu à la fruitière... — Et il raconta l'échange.

Pour le coup les époux Busserolles poussèrent des cris de réprobation. Jolivart, rouge et fumant de colère, apostropha violemment Saint-Félix, qui prenait des attitudes tantôt tragiques en répondant au chef de division, et tantôt hypocritement repentantes en écoutant les semonces de Mme de Busserolles. Angèle et René étouffaient de rire derrière leurs serviettes; quant à La Genevraie, campé contre le poêle, le lorgnon dans l'œil, il souriait d'un air diabolique et déclarait s'amuser prodigieusement. A la fin, il se fit apporter son manteau, et tout en se drapant il envoya une dernière bordée de railleries à Tancrède : — Pauvre Busserolles, vous êtes volé! Allons, je vous laisse, vous m'avez creusé l'estomac, et je vais souper au cabaret... Au revoir, belle dame! Sans rancunes, Busserolles! messieurs, à la prochaine volaille, si vous avez besoin d'un troisième, faites-moi prévenir.

Son départ jeta un froid parmi les convives. Saint-Félix et Jolivart se regardaient comme deux coqs prêts à fondre l'un sur l'autre. Tancrède profitait de la distraction générale pour réintégrer les assiettes de dessert dans le buffet. Quant à Mme de Busserolles, désespérée d'une plaisanterie qui menaçait de renverser ses espérances théâtrales, ses regards courroucés jetaient des flammes, et son teint bilieux était devenu vert. Elle avisa tout à coup René et Angèle, dont les yeux étincelans trahissaient l'excessive bonne humeur. Au même moment, une remarque plaisante du jeune homme acheva de faire perdre à Angèle son sang-froid. Elle fut prise d'un fou rire qu'elle ne put étouffer et qui s'égrena dans la salle sonore en roulades perlées. Mme de Busserolles fronça les sourcils. — Je ne vois pas, dit-elle aigrement, ce qu'il y a de si risible. — Les rires redoublèrent. — Enfin! continua-t-elle outrée en se tournant vers Jolivart,

comme pour lui communiquer une observation visiblement adressée à Angèle, enfin, je n'ai pas de chance!.. On devrait y regarder à deux fois avant d'obliger les gens... Les singulières façons de certaines personnes forcent parfois une maîtresse de maison à se repentir de les avoir reçues.

Cette fois le reproche avait porté. Le rire s'arrêta net; la figure d'Angèle changea, ses joues et son front rougirent, tandis que le tour de ses lèvres devenait très pâle. On s'était levé pour passer au salon; au lieu de suivre les convives, la jeune fille se dirigea vers l'antichambre. Mme de Busserolles sentit qu'elle avait été trop loin. Angèle partie, il n'y avait plus moyen de faire entendre des fragmens de son drame à M. Jolivart. — Eh bien! qu'a donc cette petite? s'écria-t-elle en se radoucissant; monsieur René, allez voir, je vous prie, quelle mouche l'a piquée, et ramenez-nous-la.

René trouva Angèle occupée à s'envelopper dans son manteau. — Comment, vous partez? dit-il.

— Oui; je ne veux pas rester dans une maison où on m'a fait sentir si amèrement le peu que je suis... — Ses narines frémissaient et elle avait des larmes dans la voix.

— Ma foi, reprit-il, vous avez raison, je vais vous imiter!.. Vous ne vous en retournerez pas seule, et je vous reconduirai.

Ils s'esquivèrent ensemble. Quand ils furent sur le quai, des Armoises vit, aux rayons de la lune qui se levait, que les joues d'Angèle étaient humides. — Bah! fit-il, ne pleurez pas pour si peu! Cette vieille folle ne vaut pas une de vos larmes. Réjouissons-nous plutôt d'être sortis du *grenier aux fruits secs...* Prenez mon bras, nous allons marcher doucement le long des quais, et ce charmant clair de lune nous remettra en bonne humeur.

Ces paroles cordiales rassérénèrent Angèle. Elle se trouvait heureuse d'appuyer pour la première fois son bras sur celui du poète; elle se réjouissait en pensant qu'ils avaient encore un long chemin à faire ainsi, en tête-à-tête, dans cette solitude intime de la nuit. Elle oublia vite l'algarade de Mme de Busserolles pour savourer à son aise la joie d'entendre parler René. L'air était doux, le quai presque désert. La lune jetait de longues traînées diamantées sur la Seine, qui coulait avec un bruit caressant. De loin en loin, les becs de gaz se miraient dans la rivière, et leurs reflets rouges dansaient par centaines dans le courant; on eût dit une mystérieuse fête donnée par les esprits de l'eau.

— La belle nuit! s'écria René en montrant le ciel limpide et la Seine illuminée, c'est une soirée à faire damner d'envie les saints du paradis... Paris a un air de féerie, et je sens en moi-même un enchantement qui me met le cœur en fête.

— C'est que vous nagez maintenant en pleine gloire, répondit

Angèle souriante, tous les journaux parlent de vous, et votre succès vous monte à la tête.

— Croyez-vous que je me grise pour si peu ? se récria-t-il. Je ne suis déjà plus d'âge à éprouver une satisfaction béate devant un article de journal. Non, j'aspire à mieux que cela !

— Oh ! dit la jeune fille, vous êtes ambitieux, et vous en avez le droit... Savez-vous ce qui me rend heureuse ? c'est que j'ai été la première à prédire votre succès. Combien de fois j'ai répété à ce bon Joseph Toussaint : C'est un vrai poète, et il réussira !

— A propos de Joseph, que devient-il ?

— Je ne sais. Il a quitté Bay en même temps que ma mère, et nous n'avons plus de ses nouvelles.

— Comme vous dites cela de l'air détaché d'une belle indifférente ! Et pourtant il était amoureux de vous, le pauvre garçon !

— Croyez-vous ? répliqua-t-elle avec une moue coquette.

— Si je le crois !.. J'ai été plus d'une fois jaloux de lui.

— Vous ? s'écria Angèle. — Il y avait de tout dans ce simple mot : de la surprise, de la joie, de la reconnaissance, et aussi une éclatante affirmation de l'immense supériorité de René sur l'obscur Joseph. Des Armoises lut toutes ces choses dans les traits de ce jeune visage, vers lequel son front s'était penché curieusement, et il dégusta comme une exquise liqueur cet aveu ingénu qui flattait son insatiable amour-propre d'artiste. — Ne vous moquez pas de moi, reprit-elle d'une voix moins assurée. — Puis elle se tut, tandis qu'à leur tour ses regards se levaient timidement vers le visage de René. A la clarté de la lune, ses yeux bleus épanouis semblaient demander à ceux du poète si réellement la petite fille de la rue de Savonnières avait occupé sa pensée pendant seulement une heure.

René devina cette muette interrogation. — Je ne me moque pas, je vous le jure ! répondit-il en homme à qui les sermens ne coûtent rien ; lisez mes vers attentivement et vous y retrouverez plus d'un souvenir de ce joyeux bal où nous avons valsé ensemble... Je vous vois encore avec votre robe de pensionnaire, à demi montante, et des muguets à la ceinture. C'est de ce soir-là que j'ai senti mon cœur pris...

— Et pourtant, soupira-t-elle, vous êtes parti !.. — Elle s'arrêta, honteuse d'avoir osé articuler ce reproche, mais ses regards expressifs achevèrent ce que sa bouche n'avait pas murmuré. René, touché de la justesse de cette réflexion, ne savait comment répondre.

— Oui, dit-il enfin, je suis parti, mais en m'éloignant je me sentais navré, et le pis était que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi de ma souffrance.

— Ceux qui s'en vont ne souffrent guère, reprit Angèle en secouant la tête, la vraie tristesse est pour ceux qui restent.

— Chère enfant! s'écria-t-il, sérieusement ému cette fois. — Et, prenant l'une des mains de la jeune fille, il posa ses lèvres sur la naissance du poignet.

Angèle s'arrêta, oppressée par une sensation délicieuse. — Ah! ce premier baiser sur le quai désert, combien de fois elle devait se le rappeler plus tard! Comme cette rapide minute d'amour chaste, brûlant, sincère, resta gravée au fond de son cœur avec les plus minutieux détails du moment et du lieu! Ils longeaient le quai de Montebello. En face d'eux, de l'autre côté de la Seine, Notre-Dame se dressait avec ses rosaces et ses ogives baignées par la lune. Au milieu d'un nimbe de vapeur transparente, la cathédrale apparaissait comme la châsse grandiose d'un merveilleux reliquaire, tout scintillant de pierreries. Au loin, de lourdes voitures roulaient sourdement sur les ponts étoilés de becs de gaz; des mariniers se hélaient en poussant leurs barques, de rares passans affairés frôlaient le couple appuyé contre le parapet et lui jetaient des regards tantôt curieux, tantôt ironiques; mais Angèle et René n'y prenaient pas garde et se croyaient au bout du monde. Le poète tenait toujours la main de la jeune fille emprisonnée dans la sienne, et tous deux restaient immobiles dans l'ombre. — Je vous aime! murmura tout à coup René, exalté par la beauté d'Angèle, par la poésie de la nuit et aussi par ce vin de la jeunesse qui bouillonnait dans ses veines.

— Bien vrai? demanda-t-elle en levant vers lui ses yeux reconnaissans, si vous saviez comme j'en suis fière! — Puis, entraînée à son tour par le bonheur et la jeunesse, elle eut un élan de confiance et lui ouvrit son cœur. — Si vous saviez, reprit-elle, comme je vous ai aimé dès le premier jour où je vous ai vu!.. Vous passiez à cheval sur le petit pont de l'église des Augustins, et je vous regardais de ma fenêtre. Au bruit de l'écluse de la filature, votre cheval s'est cabré, mais vous vous en êtes vite rendu maître, et, dans le mouvement que vous faisiez pour le maintenir, une rose qui fleurissait votre boutonnière est tombée sur le trottoir. Personne ne la voyait; elle est restée ainsi au pied du parapet jusqu'à la nuit. J'avais si peur qu'on ne la ramassât, je ne la quittais pas des yeux; à la brune, je me suis glissée dehors, et vite je l'ai emportée toute fanée,... avec quelle joie!.. Je ne devrais pas vous dire tout cela. Quand vous saurez à quel point j'étais folle, vous ne m'aimerez plus tant.

— Charmante fille! pensait René en lui serrant les mains, tout ce qu'elle me dit me donne au cœur une émotion que je n'avais jamais éprouvée... Ma foi, tant pis, je l'aime, advienne que pourra!

L'horloge de Notre-Dame sonna l'heure lentement, et toutes les églises environnantes la répétèrent après elle avec des intonations argentines ou graves, brèves ou traînantes.

— Onze heures! murmura Angèle, il faut que je rentre... Ramenez-moi vite.

Ils se remirent en marche, mais sans trop se hâter. La nuit était si clémente, la prime-fleur de l'amour si embaumée et si douce à respirer! Angèle contait ses impressions de jeune fille; René parlait de ses projets de poèmes. Sa bouillonnante imagination s'épanchait avec une joyeuse abondance. Il se plaisait à développer ses pensées les plus enthousiastes, ses fantaisies les plus éblouissantes. C'était une jonchée de poésie colorée et pénétrante qu'il répandait aux pieds de la jeune fille comme aux Fêtes-Dieu ces poignées de roses effeuillées qu'on jette au-devant des images saintes. En l'écoutant, Angèle sentait son cœur se gonfler à éclater, tant il était plein d'admiration et d'amour. — Au milieu de ces effusions et de ces confidences, ils avaient atteint la hauteur de la rue Monsieur-le-Prince.
— Me voici chez moi, dit Angèle en soulevant le lourd marteau de la porte.

— Déjà! fit René en lui serrant longuement les deux mains.

— Au revoir et merci! répondit-elle radieuse. — Elle entra, puis, passant sa tête par la porte entre-bâillée : — Venez à la maison, ajouta-t-elle, maman sera si contente de vous revoir!.. Bonne nuit, et à bientôt!

VII.

Il était dix heures du matin, et Angèle, avant de partir pour la salle Corneille, déjeunait dans la salle à manger qui servait à la fois d'ouvroir et de réfectoire et qui était meublée avec des épaves du mobilier de Bay. L'antique armoire de chêne aux ventaux bombés et luisans, aux garnitures de cuivre, la crédence du même style, la grande horloge rustique dans sa longue boîte coloriée, tous ces vieux meubles massifs sentaient encore la province. A un coin de la table de noyer, sur un bout de nappe bien blanc, Mme Sénéchal avait disposé le déjeuner : une côtelette appétissante, une coquille pleine de beurre fin et un pain viennois doré comme une brioche. Toujours en mouvement, la bonne dame ne s'arrêtait que pour regarder avec admiration sa fille en train de manger; Angèle avait beau insister pour que sa mère déjeunât avec elle, Mme Sénéchal faisait la sourde oreille. — Non, non, ne t'occupe pas de moi, disait-elle, je n'ai pas de voix à soigner, moi; je suis solide, et toutes ces viandes rôties ne me nourrissent pas.

Une fois Angèle partie, elle dévorait gaillardement une tartine de fromage d'Italie, arrosée d'un grand verre d'eau. Elle se serait volontiers privée du nécessaire pour que sa fille eût toujours le superflu. Depuis son arrivée, elle s'était remise à son ancien métier

de couturière, et travaillait tout le jour, parfois même une partie de la nuit, pour des magasins de confection. Cette besogne mal payée suffisait à peine à faire marcher le ménage, car l'argent rapporté de Bay diminuait à vue d'œil, et ce monstre de Paris menaçait de dévorer en quelques bouchées la succession du père Sénéchal. Angèle avait des remords en voyant sa mère se tuer de travail, mais celle-ci n'entendait pas raison là-dessus. — Laisse donc! répliquait-elle, j'y suis habituée, et puis tu me revaudras tout ça quand tu auras un bel engagement. — Rien n'altérait sa confiance dans l'avenir de sa fille. Elle en parlait à qui voulait l'entendre. Le petit tailleur et la fleuriste qui logeaient sur le même carré avaient les oreilles rebattues des espérances dorées de Mme Sénéchal. — Patience! leur disait-elle, dès que ma fille pourra se faire entendre, tout Paris parlera de son talent, et les directeurs auront la main forcée. Ah! dame, c'est qu'on ne rencontre pas tous les jours une artiste tournée comme Angèle... Et puis, ajoutait-elle en clignant de l'œil, c'est honnête, — et elle faisait entendre un petit sifflement entre ses dents, — ça vaut de l'or et ça ne se vend pas!

Lorsqu'Angèle répétait ses rôles dans la salle à manger, Mme Sénéchal s'obstinait à ouvrir toute grande la porte du carré. Elle espérait toujours que quelque directeur de théâtre, montant *par hasard* au cinquième, entendrait sa fille, s'arrêterait charmé et entrerait brusquement pour lui offrir un engagement fabuleux. Elle avait lu je ne sais où des exemples de pareilles bonnes fortunes, et elle croyait fermement à ces hasards providentiels.

Ce matin-là, Mme Sénéchal était justement dans une de ses veines d'espoir; en se levant, elle avait consulté les cartes, qui lui avaient annoncé de bonnes nouvelles. — Tiens, dit-elle à sa fille en lui apportant son chocolat dans une jolie tasse où brillait une cuiller d'argent, goûte-moi cela, je l'ai soigné, et il embaume.

— Tu me gâtes! s'écria Angèle en l'embrassant, puis, écoutant un bruit de pas sur le carré : — On a frappé! murmura-t-elle.

— M. des Armoises sans doute, répondit sa mère, car René venait maintenant les voir tous les matins.

— Non, ce n'était point son pas.

Mme Sénéchal ouvrit la porte et poussa un cri. — Monsieur Joseph!

— Oui, c'est moi! s'exclama joyeusement Toussaint, j'ai eu de la peine à vous trouver, mais enfin me voici, et je suis content de vous voir.

Il embrassa la mère Sénéchal et serra timidement les petites mains d'Angèle; ses yeux étaient humides, et sa large bouche s'ouvrait démesurément pour mieux marquer sa joie.

— Êtes-vous à Paris depuis longtemps? demanda Angèle.

— Mais, oui!.. Bay et l'étude Boblique ne me satisfaisaient plus; cette misérable besogne m'alanguissait et me desséchait; la vie me semblait décolorée. J'allais m'en retourner au nid, quand j'ai appris qu'un mien neveu, mon filleul, en garnison à Paris, venait de tomber malade. Alors je me suis dit : Joseph, mon garçon, voilà un emploi pour ton besoin d'agitation, et je suis parti.

— Et votre neveu est toujours malade?

— Non! il est guéri, mais je suis resté tout de même. — Le séjour de Paris, ajouta-t-il d'un air grave et avec un soupir, m'a jeté dans une nouvelle série d'études qui, je l'espère, ne seront pas sans profit.

A ce moment, on frappa de nouveau et Angèle courut ouvrir; elle avait reconnu René des Armoises. Le poète secoua vigoureusement la main de Joseph et parut très heureux de le revoir. Puis, comme l'heure était venue pour M[lle] Sénéchal de se rendre à son école, ils descendirent et résolurent de la conduire jusqu'à la salle Corneille. En sortant de la maison, Joseph se questionnait encore pour savoir s'il offrirait son bras à Angèle, quand il s'aperçut que la jeune fille avait déjà pris celui de René. Il se résigna donc à marcher silencieusement près d'eux, et ils traversèrent tous trois le Luxembourg, dont un joli soleil d'hiver faisait scintiller les arbres poudrés de givre.

— A quoi vous occupez-vous ici? demanda René à Toussaint, faites-vous toujours du notariat?

— Non, Dieu merci! répondit ce dernier; figurez-vous que j'ai rencontré un sénateur qui est mon compatriote, et qui m'a pris pour son secrétaire. Il est bien pensant et se passionne pour les questions religieuses; seulement, comme sa culture d'esprit n'est pas à la hauteur de ses bonnes intentions, c'est moi qui écris ses discours.

— Ah! dit René en riant, c'est vous qui tonnez par sa voix contre les tendances matérialistes de l'époque. A merveille! Je suis sûr que vous finissez par vous laisser prendre à vos propres phrases.

— Oui! répliqua Joseph avec une gravité naïve; quand je lis ma prose dans l'*Officiel*, je vous avoue franchement que je suis confondu de mon éloquence, et que dans la bouche de mon patron mes phrases m'imposent un mystérieux respect. Je lui suis reconnaissant, à cet homme, de me prêter son autorité pour dire des vérités à mon siècle et de me payer encore par-dessus le marché.

— Ainsi, reprit des Armoises d'un ton légèrement dédaigneux, vous voilà devenu dévot; vous engraissez votre âme avec des oraisons onctueuses et de béates méditations?

— Je n'engraisse pas mon âme, repartit Joseph piqué, je la nettoie et je la pare; l'huile de ma lampe s'était épaissie, je lui rends

sa limpidité. Je n'ai jamais été incrédule, mais à Bay je m'étais laissé dissiper par le monde. — J'en ai été puni, continua-t-il en lançant à la dérobée un regard vers Angèle, j'en ai été puni par un déboire dont la saveur amère me reste encore à la bouche... Je me suis tourné alors vers les choses qui ne passent point, et j'ai pris un autre chemin.

— Le chemin de Damas! fit ironiquement René.

— Oui! répondit Joseph avec bonhomie, et pourtant je dois avouer que ma nouvelle ferveur a reçu récemment un coup dont je suis un peu ébranlé... Je ne sais si je puis vous le confier, poursuivit-il en regardant ses deux compagnons avec inquiétude.

— Allez toujours!

— Eh bien! j'étais entré une après-midi à Saint-Germain-des-Prés. Il régnait sous la nef une ombre fraîche et mystérieuse; les peintures de Flandrin, une mystique odeur d'encens restée dans l'air, les points lumineux des cierges brûlant près de l'autel de la Vierge, tout invitait le cœur à s'épancher. Je vis un vieux prêtre vénérable se diriger vers un confessionnal, et je me dis : Voilà le moment d'ouvrir ton âme. — Je me glissai dans l'un des compartimens, je m'y agenouillai, et, le prêtre ayant ouvert le guichet, je commençai ma confession. J'étais comme soulevé par un tourbillon religieux, je me sentais une éloquence digne du *René* de Chateaubriand, et je contai à ce prêtre toute ma vie, avec ses doutes, ses hésitations, ses douleurs intimes... J'y mettais un peu de vanité, et, me trouvant moi-même très intéressant, j'y allais de tout cœur, bien persuadé que mon confesseur devait être émerveillé de son pénitent. Quand j'eus fini, le prêtre releva lentement la tête. N'avait-il rien compris à mes effusions? avait-il dormi? ou voulait-il me donner une leçon d'humilité? Je ne sais, mais, pour toute exhortation, il me demanda d'une voix très douce : « Mon enfant, savez-vous lire? » J'étais abasourdi, j'étais vexé. J'écoutai à peine le reste de son discours, où il me conseillait la lecture d'un petit livre intitulé : *Pensez-y bien*, et je quittai tout penaud le confessionnal.

Angèle partit d'un éclat de rire qui s'envola dans l'air en notes argentines. — Vous deviez avoir une bonne figure, s'écria-t-elle, j'aurais voulu vous voir sortir de la petite cabane!

Joseph la regarda scandalisé. — Parisienne! murmura-t-il, vous riez de tout, vous autres!

— Et cela n'a pas refroidi vos ardeurs de néophyte?

— Si fait, j'ai été troublé; je le suis encore...

Ils étaient arrivés à la porte de la salle Corneille, on se sépara, et Joseph s'en revint avec René, qui l'emmena déjeuner au café.

— Ainsi, dit Joseph, cette vocation de Mlle Sénéchal est sérieuse,

et elle persiste à entrer dans cette scabreuse carrière du théâtre?

— Pourquoi scabreuse?

— Vous me le demandez?.. Je sais bien que, vous autres artistes, vous ne voyez pas le théâtre du même œil que nous. Quand on a la vocation de livrer son âme en pâture au public, c'est qu'on a vidé d'un trait sans sourciller la coupe des préventions bourgeoises; mais enfin pour une jeune fille honnête il y a l'influence d'un milieu malsain, la promiscuité de la scène... Et puis Mlle Sénéchal est-elle sûre de réussir?

— Dans l'art, répondit René, on n'est jamais sûr de réussir. Le succès est une affaire de volonté et de patience. Il faut mettre le plus de talent possible dans son jeu et attendre.

— Attendre, c'est bel et bon; mais il faut vivre en attendant, et les Sénéchal sont presque pauvres. Heureusement vous, des Armoises, qui avez déjà de la réputation, vous pouvez épauler Mlle Angèle et faciliter son engagement dans un théâtre.

Cette remarque de Joseph parut embarrasser René. — Mon pauvre ami, dit-il en haussant les épaules, vous ne connaissez pas ce pays-ci et vous vous faites illusion sur mon influence. J'aurai grand'peine moi-même à faire jouer la pièce à laquelle je travaille... Et puis de quel air voulez-vous que moi, garçon de vingt-cinq ans, j'aille recommander une jeune fille qui en a vingt à peine? On croira tout de suite qu'elle est ma maîtresse.

Le ton dégagé de René choqua Joseph, mais ne le mécontenta pas. Un moment, en voyant le poète entrer si familièrement chez Angèle, la pensée lui était venue que des Armoises aimait la jeune fille. Cette conversation le tranquillisa. — S'il l'aimait, pensait-il, il parlerait et agirait autrement... Moi, je remuerais ciel et terre pour être utile à Angèle... Non, il ne l'aime point, et c'est tant mieux!

Une fois persuadé que des Armoises ne songeait pas à Mlle Sénéchal, Joseph Toussaint sentit l'espoir rentrer tout doucement en lui. Sa mésaventure du confessionnal avait modéré ses élans religieux; la vue d'Angèle entraîna de nouveau son âme flottante vers les préoccupations mondaines. A ses heures de loisir, il devint le visiteur assidu de l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince. Il oublia peu à peu le triste écroulement de ses premiers projets, et ne se souvint que des heures délicieuses qu'il avait passées jadis au logis de la rue de Savonnières. A la lumière des yeux d'Angèle, à la musique de sa voix, le charme recommença, la chaîne des illusions se reforma plus enveloppante et plus solide. Mme Sénéchal accueillait Joseph d'une façon encourageante. Les dévoûmens aveugles se devinent. La bonne dame sentait qu'elle trouverait dans l'adoration fervente de Toussaint un puissant auxilliaire. Elle était

plus à l'aise avec lui qu'avec René pour causer de ces mille petites misères de la vie matérielle dont elle faisait un secret à sa fille. L'amoureuse abnégation de Joseph lui semblait une matière servile et maniable, — elle en usait et en abusait sans scrupule. Les temps devenaient durs; la petite provision d'argent s'épuisait, et déjà la mère Sénéchal avait été obligée de recourir à cette providence des ménages aux expédiens, le mont-de-piété. La montre et la tabatière d'or du père Sénéchal, les pendans d'oreilles et la *jeannette* qui avaient composé la modeste parure de noce de Mme Sénéchal, y avaient déjà passé. C'était Toussaint qui se chargeait, avec un secret effroi, de porter ces vieilles reliques à la succursale de la rue de Condé. On prêtait peu de chose sur ces pauvres bijoux, mais le brave garçon y ajoutait l'argent de ses économies et forçait sans trop de difficulté la vieille dame à l'accepter.

De toute cette misère menaçante, Angèle ne voyait rien encore. Elle vivait dans l'atmosphère radieuse des premières heures de l'amour. La joie de posséder le cœur de René, d'entendre le poète lui répéter d'enthousiastes formules d'admiration, la volupté de s'endormir le soir en disant : il est à moi, de se réveiller le matin en songeant : je vais le revoir, suffisaient à lui fermer les yeux sur les difficultés du présent et les menaces de l'avenir. Elle avait retrouvé sa gaîté d'oiseau, sa légèreté de papillon, et tout s'en ressentait. Joseph, charmé de la voir heureuse et de l'entendre rire, n'en demandait pas davantage. Les assiduités de René ne faisaient même pas germer un soupçon dans son esprit. Du reste le pauvre garçon, si habile à se sonder et à s'analyser, si constamment occupé à se questionner sur l'état de son âme, était d'une myopie sans égale pour tous les accidens de la vie extérieure. Il ne voyait de problèmes qu'au fond de lui; les événemens du dehors lui paraissaient d'une clarté et d'une simplicité qui n'effrayaient guère sa bonhomie. Et puis, toujours un peu intimidé par la présence d'un tiers, il venait de préférence aux heures matinales où la mère Sénéchal était seule avec sa fille. Une fois Angèle partie, il restait des heures en tête-à-tête avec la vieille dame, et prêtait une oreille attentive à ses éloges exaltés du talent de sa fille, à ses projets chimériques, à ses lamentations sur l'aveuglement du public et la stupide indifférence des directeurs.

— Et pourtant, dit un matin Mme Sénéchal, il serait grand temps que l'on rendît justice à Angèle et qu'on se décidât à lui offrir un engagement, car nous sommes au bout de notre rouleau, mon pauvre monsieur Toussaint!.. Jusqu'ici j'ai amadoué les fournisseurs en leur parlant du bel avenir de ma fille et de son entrée prochaine aux Français, mais ces gens-là n'ont point de patience!.. Notre crédit est perdu dans le quartier. M. La Genevraie nous avait promis

monts et merveilles, mais c'est un donneur d'eau bénite, et voilà un mois qu'on ne l'a revu.

Toussaint écoutait en silence et avait l'air de ruminer lentement les paroles de Mme Sénéchal. Il quitta la maison plus tôt que d'habitude et resta une semaine sans reparaître. — Allons, pensait la mère Sénéchal, encore un qui nous délaisse, parce qu'il nous voit dans l'embarras. — Elle était furieuse de l'abandon de Joseph et ne lui pardonnait pas son apparente indifférence. Comme un soir Angèle et René s'étonnaient de la soudaine éclipse de Toussaint : — Votre olibrius de Toussaint, s'écria-t-elle dans son dialecte meusien, dont l'accent et les expressions lui revenaient plus franchement aux heures de bile, c'est un flagorneur et un égoïste... On a bien raison de dire : tant qu'on est heureux, on a des amis qui vous lèchent les mains, mais sitôt que la fortune fait *quance* (semblant) de vous quitter, les amis vous lâchent d'un cran.

Elle achevait à peine sa doléance, qu'on frappa, et, une fois la porte ouverte, ce fut Joseph qui apparut avec une mine à la fois joyeuse et mystérieuse.

— Ah ! c'est vous ? grogna la dame, je croyais que vous aviez oublié le chemin de chez nous.

— Vous oublier ?.. Non !.. Seulement, avant de revenir, je voulais terminer une affaire qui a pris plus de temps que je ne pensais. — Il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et regarda ses trois auditeurs en écarquillant les yeux. — J'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Quelle nouvelle ? Votre entrée au séminaire ? dit méchamment Mme Sénéchal, dont le visage restait renfrogné.

— Nenni... Il s'agit d'une entrée dans un monde beaucoup plus profane... Devinez !

— Vous allez vous marier ? demanda Angèle en riant.

— Non ! se récria Joseph, irrité de voir une pareille hypothèse admise facilement par Angèle ; vous donnez tous votre langue aux chats ?.. Eh bien ! je vais vous dire quoi : mon patron, le sénateur, bien que très ardent catholique, n'est point insensible aux plaisirs mondains. Il ressemble à cet abbé Pellegrin,

Qui dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Il a contribué à la nomination du directeur de l'Odéon, et il a sur lui une grande influence. Je lui ai parlé du talent de Mlle Angèle, et j'ai si bien manœuvré qu'il a consenti à la recommander. Bref, nous avons obtenu une promesse d'audition, et voici une lettre qui convoque mademoiselle pour mardi à deux heures.

Il tira de sa poche une enveloppe carrée. Angèle poussa un cri de joie, et, s'élançant vers Joseph, lui prit les deux mains. —

Embrasse-le donc! s'écria la mère Sénéchal. — Elle obéit, et pour la première fois Toussaint pressa contre son cœur la poitrine palpitante de la jeune fille. Il posa sur ses joues deux gros baisers bien respectueux et bien émus. Toutes les figures avaient changé d'expression : celle de Mme Sénéchal s'était illuminée comme un paysage au soleil levant; René jouait l'indifférence, comme si cette nouvelle eût été la chose la plus simple du monde; après la première explosion de joie, Angèle était devenue pensive. Son amour pour René avait modifié toutes ses façons de sentir. Ah! si des Armoises lui eût apporté cette lettre d'audition, comme elle eût été autrement triomphante! Elle était presque triste de voir que Joseph avait réussi là où René n'avait pas même fait une tentative, et elle demeurait silencieuse.

— Eh bien! reprit la mère Sénéchal, voilà tout ce que vous lui dites pour sa peine?.. Embrassez-moi, mon pauvre monsieur Toussaint, je savais bien, moi, que vous étiez un brave cœur et qu'on pouvait compter sur vous!

Et elle fondit dans les bras du malheureux Joseph, fort embarrassé de cette effusion.

VIII.

Le lendemain, de bon matin, Angèle fut réveillée par un bruit d'eau dans la salle à manger. C'était un bain d'amidon qu'on lui préparait d'après les ordres de sa mère. — Ah! dame, s'écria celle-ci en entrant dans la chambre à coucher, il faut commencer à te soigner, ma mignonne, pour paraître dans tout ton lustre le jour de ta première représentation. C'est que tu as tout pour toi, vois-tu, continuait-elle en s'extasiant devant la blanche beauté de sa fille, qui se laissait glisser dans la baignoire, tout : éclat, fraîcheur, jeunesse et un magnifique talent!

Mme Sénéchal ne doutait pas du succès de l'audition et bâtissait de nouveaux châteaux en Espagne. Elle trouvait le logement de la rue Monsieur-le-Prince trop étroit et indigne de la future célébrité de sa fille. Elle fit tant qu'elle parvint à le sous-louer, et du même coup elle arrêta un appartement dans une maison neuve de la rue de Rennes, qui la charma à cause de l'air somptueux de la loge du concierge et du tapis qui couvrait l'escalier. Elle courut ensuite chez la couturière, et commanda pour sa fille une robe de soie noire garnie de jais, qui devait faire ressortir la blancheur de la peau satinée d'Angèle. Pour la payer, on vendit la massive armoire de chêne sculpté, dont un marchand de bric-à-brac offrait un bon prix. — Ne t'inquiète de rien, répondait la grosse dame aux remontrances d'Angèle, avant peu nous remplacerons ce vieux bahut,

nous aurons de quoi nous payer du bois de rose et du palissandre.

Enfin le grand jour de l'audition arriva. La Genevraie, qu'on avait prévenu et qui devait accompagner la jeune fille à l'Odéon, se présenta à l'heure dite dans toute la splendeur d'une de ses toilettes excentriques et raffinées. Il trouva Angèle revêtue de sa belle robe neuve et repassant les rôles qu'elle avait choisis, tandis que la mère Sénéchal donnait amoureusement de petits coups de pouce à l'étoffe de la jupe pour y dessiner de beaux plis. Le temps était sec, et on fit le trajet à pied en compagnie de René et de Joseph. La Genevraie, tout fier d'avoir au bras une aussi jolie personne, se cambrait dans sa redingote à revers de velours; Angèle, très émue et très pâle, pouvait à peine parler. Le journaliste sentit le bras de la jeune fille trembler contre le sien. — Allons donc, ma belle, lui dit-il, quand on a un organe comme le vôtre, quand on est jolie fille et qu'on arrive au bras de Gaspard La Genevraie, on ne doit pas trembler comme une pensionnaire! — A l'entrée de l'escalier de l'administration, René et Joseph serrèrent vivement la main de Mlle Sénéchal, et la quittèrent en lui criant : — Bon courage! — Puis La Genevraie l'introduisit dans le cabinet directorial.

Angèle s'imaginait que son audition aurait lieu dans ce cabinet ou au foyer; mais on la fit descendre sur la scène, qui lui parut presque sinistre avec ses vieux décors défraîchis, son plancher raboteux et ses recoins sombres. A l'extrémité d'une tringle descendant des frises, deux becs de gaz tremblotaient au-dessus de la tête de la jeune fille et promenaient sur cet ensemble maussade une pauvre lumière vacillante. Angèle, s'approchant de la rampe, distingua au-dessous d'elle les premiers fauteuils de l'orchestre, où s'étaient assis La Genevraie et le directeur; derrière, la vaste salle arrondissait sa profondeur vague. Au bord des loges béantes pendaient de longues toiles destinées à protéger les velours et les dorures; sur les siéges de l'orchestre et du parterre, les mêmes housses verdâtres s'étendaient comme des linceuls. C'était lugubre et glacial. Dans cette quasi-obscurité, adieu l'effet de cette luxueuse toilette noire sur laquelle Mme Sénéchal avait compté pour achever de séduire la direction! Seul le pompier de service, qui bâillait contre un portant, aurait pu en apprécier la coupe élégante; mais il restait impassible et astiquait imperturbablement la boucle de son ceinturon avec le revers de sa manche.

Sur un signe amical de La Genevraie, Angèle rassembla tout son courage, et commença la grande plainte de Phèdre, à la fin du quatrième acte :

. . . . . Ah! douleur non encore éprouvée,
A quel nouveau tourment je me suis réservée!

C'était un de ses rôles les mieux étudiés, un de ceux qu'on ap-

plaudissait le plus frénétiquement à la salle Corneille. Elle dit le premier couplet avec assez de passion; sa voix vibrait juste, et elle trouva des accens fort touchans pour rendre ces deux vers :

> Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux.
> Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux.

Elle entendait La Genevraie murmurer en sourdine : — Superbe! hein! quelle voix pénétrante, quel geste, quelle poésie! — Le directeur, vieux comédien aux moustaches teintes, aux yeux clignotans et à l'air paterne, se contentait de secouer la tête et éteignait l'enthousiasme de Gaspard sous des chut prudens. Angèle termina sa tirade au milieu de ce silence peu encourageant. L'un des régisseurs la pria de passer au répertoire moderne. Elle avait choisi le fragment de scène où Marion De Lorme se traîne aux genoux de Louis XIII et demande la grâce de Didier. Bien qu'elle le débitât avec toute l'énergie dont elle était capable, elle sentit que son auditoire n'était pas *empoigné*. Sa voix, assez puissante dans un salon, semblait grêle dans cette vaste salle; les vers qu'elle lançait ne passaient pas la rampe, sa physionomie délicate n'avait pas ces grands traits largement accentués qui donnent à l'actrice un masque tragique, son geste nerveux et saccadé manquait d'ampleur. La Genevraie, redevenu muet comme un poisson, ne se sentait plus en humeur d'applaudir. — C'est un *four!* se disait-il intérieurement, tandis que les derniers vers de la tirade allaient se perdre dans le vide de la salle... Le directeur était remonté sur la scène et adressait pour la forme quelques complimens à Angèle. A leur tour, les régisseurs lui prodiguaient cette menue monnaie de l'éloge banal qui ne tire pas à conséquence, mais de promesses sérieuses point.

— Eh bien! mon cher, que décidez-vous? demanda La Genevraie au directeur.

— J'écrirai à mademoiselle, j'ai besoin de réfléchir et de causer avec ces messieurs; mais d'ici à huit jours je vous promets une réponse.

Là-dessus on se quitta fort courtoisement. — Corbleu! ma mie, s'écria La Genevraie, quand il fut sous les galeries de l'Odéon, ne prenez pas cette figure d'enterrement; ça marche, l'affaire est lancée! — Il voyait l'air attristé d'Angèle, et croyait devoir la remonter, préférant dépenser sa verve en formules laudatives plutôt que d'avoir à subir une scène de larmes.

— Croyez-vous? dit la jeune fille d'une voix mal assurée, ces messieurs m'ont paru si froids!

— Ils sont toujours de même. C'est un calcul; ils craindraient, en montrant leur enthousiasme, de vous rendre trop exigeante sur

le chapitre des appointemens. Vous ne connaissez pas encore ces gens-là; ce sont des ladres verts.

— Ainsi vous pensez que je n'ai pas été trop mauvaise? reprit Angèle.

— Vous avez été superbe, et vous enfoncerez toutes les petites *grues* de leur théâtre.

Il parla si bien qu'il lui rendit confiance. Hélas! elle avait tant besoin d'espérer qu'elle ne fut pas difficile à convaincre. Quand on arriva rue Monsieur-le-Prince, on trouva la mère Sénéchal qui attendait dans la loge du concierge. — Eh bien! s'écria-t-elle avec pétulance, de combien est l'engagement?

— Rien n'est encore décidé, répondit Angèle en souriant, mais M. La Genevraie assure que les choses sont en bonne voie.

— Oui, oui, répéta ce dernier, l'affaire est dans le sac, ces messieurs sont enchantés, et nous aurons une réponse avant huit jours.

Mme Sénéchal n'en demandait pas davantage. Elle était persuadée du succès de sa fille, et pour elle la réponse ne pouvait être qu'affirmative. — Ils seront bien trop heureux de t'avoir! dit-elle en époussetant la belle robe noire. — René et Joseph étaient accourus. La Genevraie leur raconta avec force embellissemens tous les incidens de l'audition. Joseph fut de nouveau embrassé, Angèle serra tendrement la main de René, puis on dîna gaîment dans la petite salle à manger, on trinqua au succès de la débutante, et La Genevraie les emmena tous au spectacle.

Dès le lendemain, sans perdre une minute, Mme Sénéchal, avec l'aide de Joseph, s'occupa de son emménagement rue de Rennes. Tout en tracassant, elle bouillait d'impatience, et à toute heure descendait chez le concierge pour voir si le facteur n'avait rien apporté. L'anxiété d'Angèle était au moins égale à celle de sa mère. A mesure que les journées s'écoulaient, sa confiance diminuait. Elle avait la fièvre, perdait l'appétit, et souffrait de nouveau de cette surexcitation nerveuse qui avait précédé son départ de Bay. Ses accès de somnambulisme la reprenaient, et une nuit sa mère la trouva marchant tout endormie à travers la salle à manger. Elle était à demi vêtue et murmurait des paroles incohérentes. — Je veux sortir, disait-elle, on m'attend au théâtre! — Pauvre mignonne, pensait la mère Sénéchal, l'amour de son métier la tient jusque dans son sommeil! — Alors, avec de tendres précautions, elle la reconduisait jusqu'à son lit, et la contraignait doucement à s'y recoucher toute frissonnante.

Quand la plupart des meubles furent transportés rue de Rennes, Mme Sénéchal constata que le modeste mobilier qui décorait encore assez convenablement le petit logement de la rue Monsieur-le-

Prince paraissait misérable dans cette maison neuve. Les rideaux de calicot blanc, les chaises de noyer et les fauteuils dont le crin perçait l'étoffe éraillée, juraient piteusement à côté des peintures fraîches et des moulures dorées. Les concierges, dont la loge ressemblait à un salon, jetèrent un regard de dédain sur ces meubles fanés que les déménageurs transportaient au cinquième. La vieille dame en fut profondément humiliée, et une nouvelle lubie lui traversa le cerveau. Il dépendait encore de la succession de son mari deux ou trois vignes valant environ quinze cents francs. Elle résolut de battre monnaie avec ces derniers lopins de terre. Pour mettre rapidement ce projet à exécution, il fallait retourner à Bay, et il lui en coûtait de s'absenter avant la réception de la lettre de l'Odéon; mais elle fit promettre à Joseph de lui envoyer un télégramme dès qu'on serait fixé sur le taux de l'engagement. Elle songeait, non sans un certain orgueil, à l'effet que produirait aux yeux de ses anciennes voisines l'arrivée d'une dépêche télégraphique proclamant la bonne fortune de sa fille. Un matin donc, après avoir installé Angèle rue de Rennes, elle l'embrassa tendrement, promit d'être de retour dans une huitaine, et partit par le train de midi.

Restée seule, la jeune fille s'occupa d'arranger son nouveau nid. Elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur des jardins; un tiède soleil de mars y pénétra et jeta sur les meubles clair-semés une joyeuse gerbe lumineuse. Elle était occupée à accrocher des rideaux à la croisée quand on sonna. C'était René. Il entra gaîment, tenant un gros bouquet de violettes qui embaumait. — J'ai voulu être le premier à décorer votre chambre, dit-il en lui offrant son bouquet.

— Merci! répondit-elle en prenant les fleurs et les mains du poète tout ensemble. — Elle posa le bouquet dans un vase et plongea sa jolie figure dans les violettes, qu'elle respira longuement. — Quelle bonne odeur! s'écria-t-elle, cela sent le printemps! — Puis, retournant à ses rideaux, elle demanda la permission d'achever sa besogne.

Elle s'était élancée sur une chaise et avait passé une tringle dans l'ourlet de la mousseline. Ses bras levés laissaient voir dans toute sa beauté le modelé moelleux et pur de son buste; en même temps le bord de sa jupe découvrait par momens ses petits pieds, qui se haussaient sur leurs pointes. Sa tête rejetée en arrière était baignée par un rayon de soleil qui mettait dans ses cheveux comme une auréole d'or. Jamais René ne l'avait vue si séduisante. L'air du dehors agitait légèrement les bouts flottans de son ruban de cou. Ses yeux cernés et son teint pâli par les émotions de la semaine s'harmonisaient avec le négligé de sa toilette. Des Armoises l'admirait et oubliait de parler.

— Voilà qui est fait! dit-elle en sautant sur le parquet.

Elle prit une chaise basse et s'assit près du fauteuil du poète. — Maintenant je suis toute à la conversation. Avez-vous pensé un peu à moi depuis que nous ne nous sommes vus? — Elle le regardait de bas en haut en souriant de ce sourire original qui retroussait un des coins de sa bouche et donnait à sa physionomie une expression si piquante.

— Beaucoup! répliqua René. Vous sachant inquiète, je suis passé hier à l'Odéon, et j'y ai laissé votre nouvelle adresse en insistant pour avoir une prompte réponse.

— Ah! cette réponse! soupira Angèle; si vous saviez avec quelle agitation je l'attends!.. Si j'allais essuyer un refus!

— Le théâtre vous tient donc bien au cœur?

— Un peu; mais il y a une chose à laquelle je tiens surtout: votre amour, et après un échec aussi humiliant il me semble que vous m'aimeriez moins.

— C'est injurieux, ce que vous me dites là! — En même temps un éclair d'orgueil brillait dans ses yeux noirs. — Ce que j'aime en vous, ce n'est pas l'artiste, c'est Angèle, sachez-le bien.

— Vous m'aimeriez toujours, même si j'étais pauvre et en haillons?

— Enfant! s'écria-t-il avec un accent de protestation; mais son sourire avait disparu, et un léger nuage passa sur ses traits. — A cet artiste épris de luxe, amoureux de belles choses, la pauvreté ne présentait qu'une image grimaçante. L'idée de la misère détonait comme une fausse note dans la musique de l'amour. — A quoi songez-vous là? reprit-il brusquement. La femme que j'aime n'aura, Dieu merci, rien à craindre de la misère, et jamais, moi vivant, des haillons ne dépareront sa beauté.

Ils redevinrent un moment silencieux, tandis que par la fenêtre ouverte on entendait le sifflement allègre des merles épars dans les jardins du voisinage. Angèle demeurait songeuse. Ses longs cils baissés donnaient à sa figure une suave expression de chasteté mélancolique et de passion contenue. René contemplait avec admiration cette jeune fille si innocente à la fois et si tendre, et se sentait sourdement troublé. Jusque-là le frais parfum de la fleur d'amour encore en bouton avait suffi à son imagination et à ses désirs; mais par cette printanière après-midi, dans cette chambrette ensoleillée, la jeunesse tout à coup se mit à parler en maîtresse dans ce cœur de poète, où la fougue passionnée tenait plus de place que la tendresse. Il saisit les mains d'Angèle, l'attira près de lui et posa ses lèvres impatientes sur les yeux de la jeune fille. Elle fut d'abord étourdie par cette caresse; mais au moment où René, enhardi, allait la serrer dans ses bras, elle se dégagea rapidement. — Non!..

pas ainsi! dit-elle en se reculant, tandis que son cou, ses joues et son front se couvraient d'une subite rougeur.

Elle le regardait d'un air à la fois si chaste, si aimant et si attristé, que des Armoises en fut touché, et, bien que le désir grondât en lui, il s'arrêta, retenu par un sentiment d'intime délicatesse. — Il se fait tard, ajouta Angèle en allant regarder l'horloge de la salle à manger afin de cacher son trouble, il faut nous quitter; mais je vous verrai demain, n'est-ce pas?

— Demain? Non, répondit René, un peu mécontent d'avoir obéi si vite; j'ai promis cette journée à ma mère, qui se plaint de mes absences et prétend que je la délaisse.

— Eh bien! après-demain, de bonne heure. — Elle lui tendit les mains, et avec une grâce charmante : — Aimez-moi bien, dit-elle, allez, j'en vaux la peine!

Et ils se séparèrent, lui, tout bouillant de passion mal contenue, elle, toute nerveuse et troublée. Une fois seule, elle rentra lentement, se pencha vers le bouquet de violettes et prodigua aux fleurs les baisers qu'elle avait refusés à René; puis elle s'assit dans le fauteuil qu'il venait de quitter et demeura longtemps pensive.

Un coup de sonnette la tira de sa rêverie. Le concierge apportait une lettre dont l'aspect seul lui causa un violent battement de cœur. C'était une enveloppe bleue, carrée, portant son nom, et à l'un des angles, ces mots imprimés : *théâtre impérial de l'Odéon.* Elle s'enfuit toute pâle dans sa chambre, tournant et retournant la lettre dans ses doigts tremblans, et n'osant l'ouvrir. Cette enveloppe contenait sous ses plis tout son avenir peut-être... Brusquement, d'une main nerveuse, elle la déchira et en dévora le contenu. — Hélas! c'était une réponse polie dans laquelle, tout en rendant justice à son talent, le directeur l'informait que la troupe de l'Odéon était au complet, et que pour cette année il ne pouvait engager une nouvelle pensionnaire... On ne lui laissait pas même entrevoir une vague espérance pour l'avenir; rien qu'un refus impitoyable, déguisé sous des formes courtoises!.. Son cœur se serra, sa bouche devint sèche, ses yeux immobiles restaient fixés sur ce chiffon de papier bleu qu'elle avait laissé tomber et que le vent de la fenêtre faisait frémir par instans comme une chose vivante... Ses doigts déchiraient en fragmens menus le vélin de l'enveloppe et les portaient machinalement à ses lèvres. Refusée! — Qu'allait dire sa mère au retour? Comment allaient-elles vivre toutes deux? Cet engagement, si anxieusement attendu, avait été escompté d'avance; depuis huit jours, on avait largement entamé la réserve d'argent, les dettes criardes grossissaient, Angèle voyait venir la gêne, pis que la gêne, la misère, cette misère en haillons dont le nom seul avait tout à l'heure presque glacé l'expansion de René.

Au milieu de ce naufrage, il ne lui restait plus que son amour, et cet amour lui-même résisterait-il longtemps aux épreuves de la mauvaise fortune?.. Une peur horrible de perdre René la fit frissonner de la tête aux pieds. Elle aurait voulu pouvoir pleurer, mais ses yeux demeuraient secs, le sang seul lui montait à la tête, et ses tempes étaient comprimées comme dans un étau.

Par momens, une douleur aiguë traversait son cerveau et paralysait sa pensée. Alors elle essayait d'oublier ce qui venait de se passer; ses yeux, fuyant l'aspect de cette chambre devenue odieuse, se tournaient vers la fenêtre ouverte sur un large pan de ciel bruni par l'approche du soir. Des cloches d'église tintant dans l'éloignement reportaient son esprit vers les jours d'autrefois, quand, accoudée à sa croisée de la rue de Savonnières, elle écoutait les claires sonneries de la ville haute. — Oh! le temps passé, les heures insouciantes, comme elle aurait souhaité de les ressaisir!.. Cette banale maison aux minces cloisons traversées par les mille bruits vulgaires des ménages parisiens, cet appartement vide de souvenirs et où venaient de sombrer ses espérances, lui faisaient maintenant horreur. Elle regrettait l'intimité familière de son vieux logis de province où l'on entendait le bruit de l'eau courante dans la semaine et le chant des vêpres le dimanche. Que ne pouvait-elle s'y réfugier ce soir, emportée avec les notes argentines qui s'envolaient là-bas dans le crépuscule! Son attention s'attachait avec une ténacité fiévreuse à cette musique lointaine; elle en suivait les ondulations sonores, elle se berçait dans ce balancement aérien; il lui semblait que tout son être vivait de la vie des cloches, se répandait avec elles dans l'espace, et s'y enfonçait bien haut, bien loin!.. C'était une singulière attraction, une sorte de possession magnétique.

Le froid de la nuit la fit sortir de cette extase. Elle ferma la fenêtre, puis, brisée, malade, enfiévrée, elle voulut déboutonner sa robe, n'en eut pas la force et se jeta tout habillée sur son lit, où elle s'endormit avec une sensation profonde de fatigue et d'abattement. Un cauchemar étrange la poursuivit dans son sommeil; elle rêva qu'on l'avait ensevelie vivante dans un cercueil échoué au fond du canal de la rue de Savonnières; au-dessus de sa bière, l'eau coulait à pleins bords, et à travers cette haute nappe liquide elle entendait au loin les voix sonores des cloches de la ville haute. Alors elle voulait soulever le couvercle du cercueil, elle déchirait ses doigts aux planches résistantes, et toujours à travers le bruit de l'eau les cloches retentissaient... Elle se réveilla en sursaut et se trouva debout près de la porte du carré, dont ses doigts tâtaient la serrure. Chacun connaît la sensation d'égarement que produit un réveil subit dans une pièce où on couche pour la première fois. An-

gèle ne se rendait plus compte du lieu où elle était. La place des fenêtres, l'aspect des murailles nues, la disposition même des meubles noyés dans l'ombre, tout lui était nouveau et effrayant. Un rayon de lune tombant d'une croisée sans rideaux et donnant aux objets une physionomie inconnue acheva de troubler ses idées, brouillées par la fièvre. Était-ce délire ou hallucination ?.. Les craquemens des boiseries, le frémissement d'une jalousie mal attachée, tous ces menus bruits, indifférens pendant le jour, prirent pour ses nerfs impressionnables une intensité terrifiante. Le rayon bleuâtre de la fenêtre se mouvait comme un fantôme; elle crut entendre des chuchotemens dans l'ombre, elle prit peur, poussa un cri, et, ouvrant la porte du carré, s'enfuit dans l'escalier.

Le gaz était éteint, mais la lune, sur laquelle le vent chassait des nuages, promenait lentement le long des marches des losanges bleuâtres qui avaient l'air de descendre avec Angèle. Sa peur redoubla; dans son angoisse maladive, elle se croyait poursuivie par l'étrange bruit qui l'avait poussée hors de sa chambre. Elle arriva rapidement dans le péristyle, plein de ténèbres, et chercha la porte de la loge en appelant d'une voix plaintive le concierge. Celui-ci, réveillé à moitié, et croyant qu'un des locataires voulait sortir, tira machinalement le cordon et se rendormit. Le courant d'air entr'ouvrit la porte, et tout au fond du péristyle noir Angèle aperçut tout à coup devant elle la clarté de la rue baignée par la lune. Cette clarté avait quelque chose de pacifique et d'attirant; n'osant retourner en arrière, toujours poursuivie par la même terreur maladive, la jeune fille s'élança dehors.

Elle marcha droit devant elle et s'engagea dans la rue de Vaugirard, complétement déserte. L'humidité de la nuit, loin de diminuer sa fièvre, la redoublait. Des lambeaux de pensées s'agitaient confusément dans sa tête. Au milieu de ce désordre, une idée tenace persistait seule : c'est que, très loin, à un bout de Paris, il y avait une gare pleine de lumières, toute bruissante de convois prêts à partir, et que là elle trouverait le train de Bay. Partir, s'en aller à Bay, — ce désir seul se formulait nettement dans son cerveau; cette gare lointaine, elle en cherchait le chemin dans la nuit, et ne pouvait plus le retrouver. Elle s'était égarée dans le réseau de petites rues s'étendant entre le Luxembourg et la rue de Rennes, et elle ne parvenait plus à en sortir. A la fin, ses pieds, chaussés de pantoufles, se meurtrirent aux angles des pavés, ses jambes lasses plièrent; n'en pouvant plus de fièvre et de fatigue, elle se laissa tomber dans l'encoignure d'une porte et s'y blottit. Son rêve l'avait reprise, ses oreilles tintaient, il lui semblait entendre des bruits d'eau et de cloches. Elle était là depuis quelque temps déjà, grelottante, la tête courbée sur sa poitrine, quand une main lourde

se posa sur son épaule et la secoua vivement. — Hé! la petite mère, dit la voix d'un sergent de ville, ce n'est pas un endroit pour dormir; il faut rentrer chez vous!

Elle frissonna et le regardant avec des yeux grands ouverts : — Non, non, murmura-t-elle, je veux partir.

— Où demeurez-vous?

Pas de réponse, seulement de temps en temps ces mêmes mots répétés comme une plainte enfantine : — je veux m'en aller,... je veux m'en aller!

— Eh bien! partons! reprit l'agent en passant son bras sous le sien. — Elle se leva et le suivit docilement. Ils prirent une rue latérale, à l'angle de laquelle luisait le feu d'une lanterne rouge, et quelques instans après Angèle se trouva au poste de police, dans une salle étroite garnie de lits de camp. Elle s'était assise sur le bord de l'un des lits et continuait à supplier qu'on l'emmenât « là-bas!.. » La lourde chaleur du poêle finit par agir sur elle et par l'engourdir pendant le reste de la nuit. Au matin, on la réveilla pour la conduire chez le commissaire, dont le bureau était situé dans une pièce voisine. Le sommeil lui avait rendu un peu de calme, sa fièvre s'était apaisée, et son esprit avait retrouvé un peu de sa lucidité. Elle regarda d'un air effaré le triste endroit où on l'avait amenée, se leva brusquement et supplia les agens de la laisser sortir; mais, sans avoir égard à ses supplications, on la poussa violemment dans le bureau du commissaire.

Celui-ci venait de se lever et paraissait de fort mauvaise humeur. Le brigadier lui fit brièvement son rapport : — Une femme trouvée cette nuit, sous une porte, dans un état apparent d'ivresse ou de folie.

Angèle l'écoutait avec stupeur et tremblait de tous ses membres. — Votre nom? demanda sèchement l'officier de paix, tandis qu'en face de lui un expéditionnaire s'apprêtait à rédiger l'interrogatoire.

Elle répondit d'une voix faible comme un souffle et supplia de nouveau qu'on la laissât partir.

— Où demeurez-vous?

Elle le regardait d'un air inquiet et restait muette. La peur de se retrouver seule dans l'appartement de la rue de Rennes, jointe à une sorte de défiance instinctive de tout ce qui tient à la police, semblait la paralyser. Au lieu d'indiquer son adresse, elle insista de nouveau pour être conduite à la gare de l'Est, où elle promit de prendre le premier train allant vers Bay.

— Mais vous demeuriez quelque part à Paris? reprit le commissaire de sa voix la plus solennelle; dites-moi votre adresse, ou je vais être obligé de vous faire conduire au dépôt.

Toutes ces questions l'étourdissaient; la fièvre l'avait reprise,

elle ouvrait de grands yeux sans comprendre, et promenait lentement ses doigts sur ses lèvres closes. Sa bouche ne se desserra que pour murmurer de nouveau : — Laissez-moi m'en aller là-bas... chez mon père.

— Que fait-il, votre père?

— Mon père? — Elle tenta un effort pour rassembler ses idées, puis tout à coup éclata en sanglots : — Ah! s'écria-t-elle, il est mort! — Sa tête s'affaissa dans ses mains, et elle se mit à sangloter.

Les trois hommes assistaient d'un air ébahi à cette scène navrante. Le commissaire haussa les épaules, et, frappant de l'index son front orné d'une calotte de velours, il fit une grimace que l'agent traduisit en langage vulgaire. — Timbrée! grommela-t-il entre ses dents.

— Je veux partir, reprenait Angèle à travers ses larmes, laissez-moi retourner là-bas!

— Oui, on va vous y conduire, grogna le commissaire... Allez chercher une voiture, ajouta-t-il en signant l'interrogatoire, qu'il remit au sergent de ville.

Quelques minutes après, Angèle montait dans un fiacre en compagnie de l'agent. L'idée d'être reconduite à Bay l'avait calmée, et elle commençait à s'assoupir quand la voiture s'arrêta devant l'entrée spéciale de la préfecture de police qui mène à l'*infirmerie provisoire*. — Aux termes de la loi sur les aliénés, le *placement d'office* d'un malade s'effectue par l'intermédiaire de la préfecture de police, au vu du procès-verbal du commissaire. Amené à l'infirmerie du dépôt, le *présumé* aliéné est examiné par un médecin, qui donne son opinion motivée et expédie l'interné dans un asile, si la folie est constatée. — Dès les premiers pas qu'elle fit dans cette infirmerie, Angèle comprit qu'on l'avait trompée. A la vue de ces deux rangées de cellules séparées par un couloir où se promenait un gardien, en entendant les plaintes sourdes qui s'échappaient de ces cabanons, une terrible épouvante la saisit. Elle voulait s'enfuir; mais le gardien, en homme habitué à de pareilles scènes, la poussa, malgré ses supplications, dans une cellule vide dont il referma brusquement la porte. — Elles sont toutes les mêmes, dit-il en maintenant le guichet entre-bâillé, j'aime mieux avoir affaire à dix fous qu'à une folle...

Folle! Ce mot cruel secoua violemment le cerveau d'Angèle. Une lueur douloureuse éclaira soudain son esprit; la mémoire lui revenait; elle tentait de douloureux efforts pour rassembler ses idées et se prouver à elle-même qu'elle avait encore sa raison. Pendant ce temps, les imprécations qui partaient des cellules voisines la glaçaient de terreur. Elle se demandait ce qu'elle avait fait pour être

jetée dans cet enfer, et de nouveau son intelligence sombrait dans le cauchemar. Ce fut dans cet état qu'elle comparut devant le médecin chargé de la visite.

Ce médecin était un homme mûr, grave, cravaté de blanc et aux formes onctueuses. La vue de ce personnage aux allures d'homme du monde et à la parole caressante rendit à Angèle un peu d'espoir et de présence d'esprit. Elle le supplia de la prendre en pitié, et lui conta de son mieux, sans trop de suite pourtant et avec une grande animation, tout ce dont elle se souvenait : le départ de sa mère, la lettre de l'Odéon, l'épouvante de la nuit, sa fuite de la maison de la rue de Rennes. Le docteur l'écoutait d'un air attentif; la beauté de la jeune fille, la musique de sa voix semblaient lui faire impression. Un moment il parut perplexe. Les discours d'Angèle étaient sensés, bien que ses yeux brillans, son geste nerveux, son air étrange, trahissent une vive exaltation; mais, pour tout aliéniste, un fou, si raisonnable qu'il paraisse, peut à un moment donné devenir un danger public. Le médecin chargé de la visite avait pour principe que la lucidité de l'esprit n'exclut pas le défaut d'équilibre dans la raison. Cette jeune fille était intéressante, à la vérité, et il se sentait ému; mais on ne l'avait pas délégué au dépôt pour faire du sentiment. — Eh bien, soit! mon enfant, dit-il en passant lentement sa main sur son menton rasé, nous allons vous rendre la liberté; je vais donner l'ordre de vous reconduire rue de Rennes.

— Oh! non, pas là! s'écria-t-elle, et l'angoisse qu'elle éprouvait fut si forte qu'elle se remit à trembler.

— Et pourquoi? continua-t-il d'une voix perfidement insinuante, n'est-ce pas là que vous demeurez?

— Non, non!.. j'y ai peur, murmura-t-elle en baissant la tête.

— Peur de quoi?

— De tout!.. Des cloisons qui craquent, des rayons de lune qui glissent la nuit sur le parquet, des chuchotemens qui bourdonnent près de moi, comme si on me parlait à l'oreille.

— Ah! vous entendez des voix?

— Oui!.. des voix étranges qui me donnent la fièvre.

— C'est bien cela, murmura l'aliéniste en se souriant à lui-même, — et il rédigea son certificat : « monomanie mélancolique avec délire partiel, hallucination de l'ouïe. » Puis, sonnant et faisant signe au gardien d'emmener Angèle : — A Sainte-Anne! dit-il de sa douce voix mielleuse.

André Theuriet.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

L'UKRAINE

ET

SES CHANSONS HISTORIQUES

I. Antonovitch et Dragomanof, *Istoritcheskia piesni malorousskago naroda*, Kief 1874. — II. Routchenko, *Tchoumatskia narodnia piesni*, Kief 1874. — III. Roussof et Lissenko, *Kobzar Ostap Veresaï*, Kief 1874. — IV. *Zapiski iougo-zapadnago otdiela imp. roussk. geogr. obchtchestva*, Kief 1874. — V. Tchoubinski, *Troudy ethnograf.-statistitcheskoï expeditii v iougo-rouskii kraï*, Saint-Pétersbourg 1874. — VI. Koulich, *Istoria vozsoédinenia Roussi*, Saint-Petersbourg 1874. — VII. Koulich, *Zapiski o ioujnoï Roussi*, Saint-Pétersbourg 1856-57. — VIII. *Drevnaïa i novaïa Rossia*, Saint-Pétersbourg, avril 1875.

I.

La première fois que j'eus occasion de faire connaissance avec la poésie populaire de l'Ukraine, c'est en août dernier. Parmi les Russes et les étrangers venus au congrès archéologique de Kief, beaucoup étaient curieux de voir un de ces *kobzars*, chanteurs ambulans dont la mémoire est un vaste répertoire d'anciennes ballades, et dont le type tend chaque jour à disparaître. La Société géographique s'était mise en rapport avec un de ces artistes, et par une belle soirée d'été on se réunit pour l'entendre dans un bosquet des jardins de l'université. Le chanteur, comme la plupart de ses confrères, est aveugle. Son costume est celui des paysans : un large pantalon petit-russien qui plonge dans de lourdes bottes de cuir, un bonnet de peau de mouton, une *svita* ou souquenille de laine grossière, dont la couleur est à peu près celle de la poussière des routes. On le fit asseoir sur une escabelle, et les auditeurs formèrent autour de lui un cercle qui devenait à chaque instant plus

nombreux. Une seule lampe, presque enfouie dans la verdure, éclairait en plein le visage du *kobzar*, dont la voix retentissait dans la nuit aussi nette qu'un chant de rossignol. Son nez épaté, sa grande bouche aux lèvres minces, étaient vulgaires, malgré sa barbe grise de patriarche; la partie inférieure du visage rappelait qu'Ostap Vérésaï n'était qu'un pauvre vagabond; elle semblait garder l'empreinte des misères triviales et des humiliations de sa vie errante; mais sûrement ce grand front, haut et bombé, tout ridé et dénudé, ces paupières closes, profondément enfoncées et comme perdues sous d'épais sourcils, avaient leur noblesse, et portaient comme la trace de pensées et de méditations supérieures à la condition de cet homme.

Ce *kobzar* n'est pas un poète dans le sens propre du mot : il n'a rien créé, il ne fait que garder le trésor de poésie populaire que lui ont transmis ses devanciers; mais ces mélodies héroïques dont il berce sa méditation, ces fiers exploits sur lesquels revient obstinément sa pensée, ont donné une certaine élévation à son esprit et une certaine dignité à ses traits. Son existence diffère peu de celle que les légendes grecques assignent à Homère lui-même. Le paysan Ostap Vérésaï est l'héritier le plus direct de ces anciens chantres de la Slavie, qui au VIe siècle se présentèrent à l'empereur grec Maurice une cithare à la main, et qui venaient en ambassade des bords de la Baltique à ceux du Bosphore; il est le légitime successeur de Boïane et des autres « rossignols du temps passé » que l'on voit figurer à tous les festins des princes russes, célébrant la gloire des *bogatyrs* et la splendeur des dieux, et dont on récompensait les chants avec l'or et les riches étoffes de la Grèce; il est un des tard-venus de cette vaste corporation d'artistes qui sous différens noms a existé à l'âge héroïque chez tous les peuples : aèdes ioniens, scaldes scandinaves, bardes des Gaules et de la Germanie, trouvères et jongleurs de la vieille France. Par sa vie errante et son infirmité, le *kobzar* aveugle de la Petite-Russie rappelle plus complétement que tout autre le type des Homères grecs; il renoue directement le temps présent à l'antiquité classique, et, quand le dernier de ces hommes aura disparu, les récits des anciens sur le chantre d'Achille paraîtront moins vraisemblables : on cessera d'en avoir sous les yeux la vivante illustration. Or le temps où il n'y aura plus de *kobzars* dans la Petite-Russie n'est pas bien loin. Ostap en a connu dans sa jeunesse un grand nombre; aujourd'hui, à l'entendre, il n'en existe plus que deux, le vieux Trikhon à Boubni, le vieux Antoine à Vetchirki, et il ne sait pas s'ils vivent encore. Lui-même a aujourd'hui soixante-douze ans, et il a subi bien des épreuves dans cette longue carrière. Déjà les *kobzars* Arkhip Orgitski et André Chout, de la bouche desquels M. Koulich a recueilli, il y a

vingt ans, tant de belles chansons, sont allés rejoindre les anciens. Peut-être ai-je entendu à Kief le dernier de ces rhapsodes de la steppe. On comprend avec quel intérêt notre public d'archéologues écoutait ce vieux chanteur aveugle lorsque pensif et grave, sa *bandoura* entre les bras, comme étranger au monde qui l'entourait, il semblait se redire à lui-même les chants du passé.

La *kobza* ou la *bandoura* est un instrument à cordes qui rappelle la mandoline par son fond arrondi, mais qui est beaucoup plus grande. Elle est tendue de douze cordes dont six seulement vont s'enrouler aux chevilles qui sont dans la tête de la *kobza;* six autres plus petites s'attachent à des pitons placés sur le pourtour de la table d'harmonie. Le son de cet instrument est fort doux; aussi dans les fêtes de village, lorsqu'il s'agit de danses ou d'amusemens bruyans, les paysans donnent-ils la préférence à la *lira*, sorte de vielle aux sons criards et tapageurs. En revanche, la *kobza*, instrument discret et ami des nuances, est précisément ce qu'il faut pour accompagner les chansons historiques, — les *doumas*, comme on les appelle par opposition aux *bylines* de la Grande-Russie : elle ne couvre pas la voix du chanteur, elle permet d'entendre distinctement chaque parole; or pour le peuple ce sont les paroles qui sont importantes. Il en était de même, je pense, pour les auditeurs d'un rhapsode grec ou d'un trouvère français. Ce qui les intéressait avant tout, c'étaient les exploits d'Ulysse dans la caverne de Polyphème ou de Roland dans le val de Roncevaux. Pour ce public des âges épiques, la musique ne vient qu'en seconde ligne. Son rôle est encore considérable cependant : elle ajoute à la force des sentimens que fait naître le récit, elle rend les émotions plus intimes et plus pénétrantes, elle remue et amollit les cœurs, elle rend l'attendrissement et les larmes plus faciles. Elle souligne les effets dramatiques comme le trémolo que dans nos théâtres l'orchestre fait entendre à certains endroits pathétiques de la pièce. Cette musique des chansons historiques de l'Ukraine, je ne saurais en donner une idée plus juste qu'en résumant les observations d'un compositeur distingué de la Petite-Russie, M. Lissenko.

L'air sur lequel se déclament les vers d'une ballade présente assez peu de richesse et de variété mélodique, mais il admet une infinité d'inflexions vocales, de vibrations fugitives et insaisissables qu'il est presque impossible de noter. La gamme qui lui sert de base est mineure, et c'est à peine si trois ou quatre fois dans le cours d'une *douma* le chanteur repasse à un autre mode. Une phrase musicale se compose pour ainsi dire de deux membres : le premier est une espèce de récitatif où la note fondamentale de la gamme se reproduit avec insistance autant de fois qu'il y a de syllabes dans les paroles à chanter, sauf pour les deux dernières syllabes qui s'achèvent en

deux notes plus prolongées, sur la quarte ou la quinte; l'autre membre est, à proprement parler, la phrase musicale : il est plus développé, le chanteur se plaisant à le moduler et à lui imprimer le caractère mélancolique qui domine dans toute cette mélodie. Quelquefois le sentiment d'angoisse ou de tristesse, devenant tout à coup plus aigu, se traduit par un cri, un sanglot, en dehors de toute gamme. On conçoit qu'une musique si libre, qui s'attache avant tout à suivre et à exprimer tous les mouvemens de la passion, ne se laisse pas assujettir à un rhythme. Le chanteur reste absolument maître de sa mesure. Quant à l'accompagnement du chant, la ritournelle qui reprend après chaque vers, ils reproduisent, à peu de chose près, la même phrase que le chant. De toutes ces particularités il résulte une mélodie très originale, toute particulière à la Petite-Russie; un auditeur doué du sens musical distinguera du premier coup un air ukrainien d'un air de la Grande-Russie.

Outre les *doumas*, Ostap Vérésaï sait aussi des cantiques spirituels sur l'enfant prodigue, le grand saint Nicolas, le jugement dernier. Il sait des couplets satiriques d'un genre assez libre, comme *la Femme de hussard*. Le Petit-Russien est jovial par momens: à ses accès de mélancolie succèdent aisément des accès de gaîté; quand Ostap chante une de ces facéties, il faut le voir se trémousser, se dandiner de droite à gauche, et tirer de son gosier comme de sa *kobza* les notes les plus bizarres. Même s'il s'agit d'un air à danser, il se lève et se démène en cadence; on le prendrait pour un jeune cosaque à le voir plier alternativement ses jarrets et lancer en avant ses lourds talons comme dans une bourrée auvergnate. Cependant ce sont les chansons historiques qui ont toutes ses préférences : telles sont l'histoire des trois frères qui s'enfuirent des prisons turques d'Azof, de la veuve qui est chassée de sa maison par ses fils, de Féodor Bezrodni, le brave compagnon qui expire de ses blessures dans le désert, mais surtout la tempête de la Mer-Noire. Et vraiment la chanson héroïque va mieux à son talent, à son air grave, à sa grande barbe, à son infirmité presque auguste. C'est la science de ces nobles ballades qui le relève à ses propres yeux. Il les a apprises de ses maîtres, qui eux-mêmes les tiennent de leurs devanciers, et de *kobzar* en *kobzar* elles remontent dans les siècles lointains. Il ne doute pas que l'origine n'en soit divine. Il a souvent disputé à ce propos avec le pope de son village, qui apparemment les enveloppait dans la commune réprobation formulée par l'église grecque contre les « jeux et chansons diaboliques. » Un vieux cosaque osa un jour les attaquer en sa présence et soutenir qu'elles étaient une invention des hommes : c'était perdre son temps que de les écouter. « Quand j'entendis ces paroles, raconte Ostap, je sentis mon cœur bouillonner de courroux. Je crois que je l'aurais

tué, si j'avais pu. — Et de qui donc viennent-elles, lui dis-je, si ce n'est pas de notre seigneur Jésus-Christ? N'est-il pas écrit qu'il est descendu sur la terre pour nous amener au royaume des cieux et nous délivrer de toute peine? »

Les chansons qui célèbrent les exploits des héros contribuent donc au salut au même titre que les préceptes de l'Évangile. Comme eux, elles viennent de Dieu pour l'édification et le bonheur des hommes. Le *kobzar*, à ce point de vue, n'est plus un simple vagabond : il est un ministre du ciel; bien que le prêtre orthodoxe le repousse, il partage avec lui la prêtrise. C'est ainsi que les bardes gaulois participaient aux priviléges sacerdotaux de nos druides, ne formaient avec eux qu'une même église. Écouter de belles *doumas* est œuvre pie. Leurs vers ont cette vertu divine que déjà le grand poète hindou attribuait à ceux du Ramayâna : « Heureux qui lit tout ce livre! heureux qui seulement en lit la moitié! Il donne la sagesse au brahme, la vaillance au chatria, la richesse au marchand. Si par hasard un esclave l'entend, il est anobli. Qui lit ce poème est quitte de ses péchés. » Ostap Vérésaï se rencontre sans le savoir avec le chantre de Rama. Aussi, quand il accorde son instrument pour une *douma*, ses traits prennent une gravité solennelle et un silence respectueux se fait autour de lui.

Le voilà qui chante sa pièce favorite, *la Tempête sur la Mer-Noire*. Un vaisseau monté par des cosaques vient d'être brisé par les vagues, et sur un de ses débris flottent au hasard trois naufragés. L'un d'eux est un pauvre diable sans famille, sans foyer. Nulle sœur, nulle vieille mère qui dans les villages du Dniéper prie le ciel pour lui. Aussi est-il le premier dont les doigts crispés lâchent la planche de salut et qui coule à fond. Les deux autres sont deux frères : suspendus sur l'abîme, ils versent des larmes amères et font leur examen de conscience. « C'est la prière de notre père et de notre mère qui sûrement nous châtie; quand nous sommes partis pour l'expédition, nous n'avons pas demandé leur bénédition ; bien plus, notre vieille mère, comme elle voulait s'approcher, nous l'avons repoussée de nos étriers. Hélas! nous avons eu trop d'orgueil. — Notre frère aîné, nous ne l'avons pas honoré comme un père; pour notre sœur nous n'avons pas eu assez de tendresse. Nous avons refusé à notre proche voisin le pain et le sel. Vraiment nous avons eu trop d'orgueil! — Nous sommes passés devant les églises de Dieu sans ôter notre bonnet, sans faire le signe de la croix sur notre visage, sans appeler à notre aide la miséricorde du créateur! » Mais cette prière de leurs parens, qu'ils ont méprisée et qui les condamne, voici que leur repentir sincère lui rend tout à coup son efficacité bienfaisante! Le ciel s'éclaircit, la Mer-Noire s'apaise; poussés vers le rivage, ils saisissent de leurs mains la pierre blanche

du rocher; ils ont pied « sur la terre, sur la terre riante, parmi le peuple baptisé, dans les villes chrétiennes. » Leur joie n'est tempérée que par un sentiment naturel de compassion pour le malheureux sans famille qui a péri sous leurs yeux parce que personne ne priait pour lui. Toutes ces ballades petites-russiennes sont dans une langue sonore, harmonieuse, pleine de voyelles. La rédaction en est sobre et concise : jamais de grands développemens. L'art du chanteur consiste donc à mettre chaque vers en relief et à en faire comme un petit poème musical. Le *kobzar* attaque ordinairement avec beaucoup d'énergie et de vivacité le premier membre de sa phrase, la partie de récitatif, comme l'appelle M. Lissenko; puis sur quelqu'une des syllabes du second membre sa voix prend de l'insistance, se déploie en fioritures d'une fantaisie mélancolique, tandis que sa main frémit nerveusement sur les cordes de la *bandoura*. On croit alors entendre le choc furieux des vagues, ou la voix mourante des naufragés, ou cette prière qui monte au ciel comme un vagissement d'enfant, dans le sifflement de la tempête. L'âme en est assombrie, comme si les bancs de brume et les nuées livides du Pont-Euxin s'étendaient sur elle. Après chaque vers, la phrase musicale, répétée sur l'instrument, sert à maintenir l'auditeur sous le coup de sa dernière émotion. Si le vers a une importance particulière, le chanteur le reprend une seconde fois en accentuant encore plus fortement la note mélancolique. L'effet de cette déclamation musicale est toujours très-grand sur un public petit-russien. Le peuple n'échappe jamais à cette impression; l'artiste lui-même, bien qu'il raconte pour la millième fois peut-être le danger et le repentir des deux frères, partage souvent l'attendrissement de son auditoire inculte. Il retrouve au contact de ces tristesses sympathiques toute la nouveauté de ses premières émotions; les larmes font trembler sa voix et viennent mouiller ses paupières d'aveugle. Le jour où je l'ai entendu, son cercle de lettrés subissait presque aussi complétement l'influence de ses mélodies qu'un cercle d'hommes du peuple. Pour quelques-uns, les souvenirs d'enfance, les réminiscences du village paternel donnaient une force nouvelle à ces accens, dont leur oreille de citadins s'était désaccoutumée. Plus d'une tête s'inclinait, rêveuse; personne ne songeait à applaudir le vieux chanteur pendant que, semblable à l'aveugle de l'élégie de Chénier,

..... Déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers.

Ce silence était pour lui une récompense plus haute et le gage d'un succès plus complet.

Une autre chanson du répertoire d'Ostap, souvent redemandée

par son public, est intitulée *Pravda* (la vérité ou la justice); mais, avant de la commencer, il demande toujours pardon aux *messieurs* qui sont là des hardiesses qu'elle pourra contenir.

« Dans le monde, il n'est point de justice; de justice, on ne trouvera point. Maintenant la justice vit sous les lois de l'injustice.

« Aujourd'hui la justice est en prison chez les *pans* (les seigneurs) : l'injustice est assise à son aise avec les *pans* dans la salle d'honneur.

« Aujourd'hui la justice reste debout près du seuil; l'injustice trône avec les *pans* au haut bout de la table.

« La justice est foulée aux pieds par les *pans;* mais on verse à l'injustice l'hydromel dans les coupes.

« Dans le monde, il n'est point de justice; de justice, on ne trouvera point. Et pourtant la justice dans le monde, c'est comme votre père et votre mère...

« Quand les enfans sont devenus orphelins et qu'ils n'ont plus ni aide ni secours, ils pleurent, ils pleurent et ne savent que devenir. Ils ne peuvent oublier leur mère défunte.

« Oh! notre mère, notre mère aux ailes d'aigle, où te trouver? On ne peut t'acheter, ni te gagner.

« Ah! si nous avions les ailes des anges, comme nous volerions vers toi pour te voir!

« Car la fin du monde approche : même de son propre frère il faut avoir défiance.

« Aller devant les tribunaux avec les gens?.. Pas de justice à espérer. Il faut avoir de l'or et de l'argent pour assouvir les *pans.*

« *L'homme qui veut encore accomplir la justice,* que Dieu lui envoie de là-haut des jours de bonheur!

« Seul le Seigneur est la vraie justice. Il châtiera l'injustice, il brisera les superbes. »

Cette chanson semblera peut-être un tissu de lieux-communs; mais que l'on songe à la signification que lui donnaient les griefs du peuple, à l'énergie qu'elle empruntait à la déclamation du *kobzar*. Au début, c'est toujours la même idée, celle de la justice debout près du seuil, comme une mendiante, et de l'injustice assise au banquet des *pans*, qui se répète avec une fatigante monotonie; mais cette monotonie est celle des pensées douloureuses que l'esprit tourne et retourne avec une volupté poignante, et de l'obsession desquelles on ne peut s'affranchir. Si les expressions semblent un peu vagues, il n'en était que plus facile aux opprimés de leur donner un sens, chacun se remémorant alors ce qu'il avait eu déjà à souffrir. Si le parallèle de la justice et de l'injustice paraît se prolonger trop longtemps (et nous l'avons abrégé dans notre citation), il prenait fin cependant avant que la rêverie farouche du *mougik*,

bercée par l'implacable mélodie, eût défilé le chapelet de ses propres misères. Cette antithèse, qui se répète sans trêve et sans merci, tombant sur son imagination endolorie comme une eau qui tombe goutte à goutte, devenait provocante à force même d'uniformité. Cette musique du *kobzar*, sans élan, sans couleur, moins irritée que mélancolique, convenait à la prudence qu'imposait la situation. Il n'était pas nécessaire qu'elle se fît entendre hors des murs de la chaumière; le moment n'était pas venu de faire éclater les fanfares guerrières; mais elle était déjà le sourd murmure, le grondement qui précède l'explosion. Déjà dans l'âme du peuple des Ukraines s'agite un orage de pensées confuses, de colères à demi réveillées, comme un essaim de marseillaises qui essaient leurs ailes et qui frémissent avec les cordes de la *kobza*. La chanson s'enlève tout à coup jusqu'au lyrisme par cette invocation à la justice, qui est sur la terre comme un père et une mère et vers laquelle s'élancent tant d'âmes souffrantes. Non vraiment, pour le paysan des campagnes du Dniéper, ce n'était pas un lieu-commun que cette image de « la justice foulée aux pieds par les *pans*. » Et quand à la veillée d'un village ukrainien, sous le discret abri du toit de chaume, avait retenti cette chanson, on était sûr que le lendemain plus d'un travailleur manquerait à l'appel de l'intendant pour la corvée seigneuriale. Plus d'un avait senti qu'à la fin c'en était trop, et, laissant là sa charrue et ses bœufs, il était parti. Où allait-il? où tendaient les pas de ce banni volontaire? C'était encore la chanson du *kobzar* qui lui montrait le chemin. A force d'entendre célébrer les aventures sur la Mer-Noire, les lucratives expéditions contre les villes musulmanes, les grands combats contre le Turc et le Tatar, le *mougik* s'était senti l'étoffe d'un cosaque. Plutôt que de peiner pour un maître, il courait porter ses rancunes et son bras vigoureux aux « frères » du Bas-Dniéper, aux Zaporogues. Même de ceux qui restaient au village la patience était devenue plus courte à méditer ainsi sur la justice et l'injustice. Ils attendaient que la justice, avec un grand bruit d'ouragan, vînt étendre sur le monde ses grandes ailes d'aigle. Si, en apparence résignés, ils se ramassaient sur eux-mêmes, c'était pour mieux bondir à sa rencontre. Le gouvernement des seigneurs polonais savait bien ce qu'il faisait en poursuivant les *kobzars*. Leurs chants ont plus contribué que la prédication des moines orthodoxes à inspirer au paysan petit-russien la haine des *pans* catholiques, l'attachement à sa nationalité, à sa religion. De village en village, tâtonnant avec leurs bâtons par les chemins poudreux, ils allaient réveiller les colères assoupies; avec leur instrument aux doux sons plaintifs, ils étaient comme le tocsin de la liberté ukrainienne; ils étaient les recruteurs de « l'armée zaporogue, » la terreur secrète de l'intendant juif et du missionnaire latin. Sous la

chaumine enfumée, ils chantèrent tant de fois l'insolent triomphe de l'injustice, que le jour de la revanche arriva et que Bogdan Chmelniçki, « l'homme qui veut encore accomplir la justice, » se leva.

Quelques mots sur la biographie d'Ostap Vérésaï montreront comment se transmettaient de *kobzar* en *kobzar* les chansons héroïques, et avec quelle sûreté de tradition les plus anciennes ballades ont pu à travers les siècles nous parvenir sans altération. Homère nous a conservé le souvenir de deux de ses devanciers, Démodocos, le divin poète, qui célébrait à la cour d'Alcinoüs les exploits d'Ulysse, et le noble Phémios, qui, assis sur un trône à clous d'argent, chantait par contrainte dans les festins des prétendans. Ostap Vérésaï nous apprendra de même à connaître ceux qui furent les maîtres de son enfance. Il est né au village de Kaloujnitsi, vers 1803 ou 1805, sans qu'il soit possible de préciser la date exacte. Son père était aveugle et gagnait quelque argent à jouer du violon dans les fêtes de village. Ostap était venu au monde avec de bons yeux, mais la fatalité héréditaire s'étendit sur lui vers l'âge de quatre ans, et à son tour il perdit la vue. Qu'allait-il devenir? quel métier lui apprendre? Le choix pour un aveugle était tout fait. A quinze ans, on le mit en apprentissage chez un vieux *kobzar*, Siméon Kochoï, qui devait lui enseigner les premiers élémens de son art, de la « gaie science, » comme auraient dit nos trouvères français. Mais cette « gaie science » est en Petite-Russie le patrimoine de fort pauvres compagnons : Ostap avait un bel avenir de misère devant les mains. Être un musicien aveugle est une triste situation : qu'on se figure la situation d'un simple apprenti en ce métier. Et pourtant l'organisation de la corporation des *kobzars* présente quelques lointaines analogies avec celle de nos écoles de druides et de bardes gaulois, où l'écriture n'était guère moins inconnue, et où des myriades de vers ne se conservaient que par la mémoire. L'élève *kobzar* contractait avec son maître un engagement de trois années : il n'avait rien à lui payer, étant bien trop dépourvu lui-même; au contraire il recevait de lui la nourriture et le vêtement, c'est-à-dire qu'il partageait sa misère et ses haillons. Le maître, qui malgré cette dégradation apparente avait droit à tous ses respects, lui apprenait les chansons qu'il savait lui-même, et parfois quelques prières pour demander l'aumône ou remercier les bonnes gens. C'était tout, car ces fils de la muse rustique sont absolument illettrés. Quand le disciple avait fait quelques progrès, il courait les villages et les foires pour le compte de son maître, chantant les airs qu'on lui avait enseignés, recevant très peu d'espèces sonnantes, mais force biscuits, de la farine, de la graisse de mouton, et autres provisions qu'il se chargeait de vendre et dont il rapportait l'argent à son patron. Ostap eut affaire souvent à des instituteurs indignes

de leur noble mission, à des paresseux qui ne lui apprenaient rien, à des ivrognes qui le maltraitaient. Lorsqu'il les quittait avant le terme de trois ans, c'était toujours un engagement de trois ans qu'il avait à contracter avec le nouveau maître. Son temps d'études risquait de ne jamais finir. Ostap raconte ses tribulations chez l'un d'eux. Celui-ci avait déjà deux disciples qui ne savaient que manger et boire et qui n'apprenaient rien. Comme ils étaient incapables de chanter dans les foires, Ostap restait chargé de toutes les corvées. Par la pluie et la neige, c'était toujours lui qui était sur les routes. Plus d'une fois, il fut atteint de cruelles maladies, réduit à un extrême épuisement. A la fin, il perdit patience, et commit un péché, celui de murmurer contre ce maître exigeant. Il s'en confesse ingénument. « Je l'ai fidèlement servi. Était-ce ma faute, si j'étais malade? Et il m'envoyait toujours en route! quelle injustice! Mais je me suis fâché contre lui, et j'ai eu tort : il était mon maître. J'ai péché. »

Il y avait d'autres misères encore dans le métier de chanteur ambulant. Au XIe siècle, un prince russe comblait de flatteries et de présens Boïane et ses pareils; au XIXe siècle, ils étaient harcelés par une police tracassière. On s'obstinait à ne pas les distinguer des vagabonds ordinaires. L'accès des champs de foire et des cabarets où ils auraient pu trouver un nombreux auditoire leur était interdit. C'était presque en se cachant qu'ils pouvaient chanter la gloire des vieux cosaques. L'épopée russe faisait l'école buissonnière. Contre toutes ces épreuves, Ostap raidissait son courage, faisant de nécessité vertu. Il fallait bien persister, puisqu'il n'avait pas d'autre ressource. « Mon Dieu, me disais-je, mon Dieu! comment vivre en ce monde? Mon père, quoique aveugle, se suffit à lui-même. Il joue du violon, et les bonnes gens lui cultivent son petit champ. Et moi, que deviendrai-je, si je ne sais rien? » Ces pensées le tourmentaient lorsqu'il revenait à la maison paternelle et l'en chassaient toujours à la recherche d'un nouveau patron qui fît enfin de lui un *kobzar* accompli. Le jour vint où il passa maître en son art. « Sais-tu, mon fils? lui dit enfin le dernier de ses instituteurs, je te remercie. Tu m'as fidèlement servi, tu as bien travaillé. Je pourrais te garder, mais peut-être tu ne me serais d'aucune utilité et moi je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu en sais autant que moi : tire-toi d'affaire comme tu l'entendras. » C'est ainsi qu'Ostap fut reçu *kobzar*. Émancipé, il court le pays, cette fois pour son propre compte. Chemin faisant, il grossit son trésor de science poétique. S'il ne s'attache plus à aucun maître, il écoute les vieux chanteurs et fait son profit de ce qu'il retient.

Cependant au cœur de l'artiste vagabond un sentiment nouveau commence à se glisser. Maintenant qu'il a, comme on dit, une

position, il voudrait se marier. D'ailleurs à combien de dangers son infirmité, son isolement ne l'ont-ils pas exposé? Il loue parfois des gens pour le guider, et souvent les coquins l'abandonnent sur une route inconnue. Son malheur, qui devrait inspirer le respect, tente les mauvais plaisans. De méchans garnemens prennent plaisir à se coucher en travers de son chemin, pour que l'aveugle vienne trébucher sur leur corps. Un soir un ivrogne le rosse cruellement dans la rue; mais le lendemain le tapageur a honte de cette lâche action et achète le silence de sa victime par un quarteron d'eau-de-vie. Le franc-parler d'Ostap lui fait aussi des ennemis : un diacre, irrité d'une de ses satires, l'assaille à l'improviste avec une pelle de bois qu'il lui brise sur la tête. Par bonheur, l'aveugle n'était point manchot. « Je me retourne, raconte Ostap, je l'empoigne par ses longs cheveux; je l'aurais foulé aux pieds si les gens ne m'en avaient empêché. » Ces cruelles taquineries, inévitables dans la grossièreté des mœurs rustiques, reviennent souvent dans l'histoire des *kobzars*. Homère, suivant la légende, dut endurer aussi les mépris quand il mendiait son pain de porte en porte, invoquant le grand Jupiter et le « dieu dont l'arc est d'argent. » Les enfans ne sont pas toujours aussi bons que dans l'idylle de Chénier. Le *kobzar* André Chout se plaignait déjà à M. Koulich des misères que son jeune guide lui faisait souffrir. « Il est parfois à deux pas de moi, et il me laisse crier sans répondre. Il faut le supporter, car les gens disent déjà : Voyez comme cet aveugle est irritable! L'autre jour il m'a conduit dans un fossé si profond que, lorsque j'ai levé les mains, je n'ai pu en toucher le rebord. » Heureusement Ostap nous assure que les mœurs s'adoucissent, et que les enfans d'aujourd'hui valent mieux que ceux d'autrefois. Il n'en était pas moins nécessaire au pauvre musicien d'avoir enfin un foyer et une compagne, une protection. Voilà donc notre aveugle qui fait sa cour aux jeunes cosaques. La première qui reçut l'offre de son cœur se laissa conduire à l'autel; même aux deux premières questions du prêtre elle répondit *oui*; mais à la troisième, cédant aux conseils de ses amies, elle articula un *non* décisif. Une autre s'était laissé attendrir; quand elle entendait le son de sa *kobza* sur la grande route, elle laissait tout, la grange et la corvée seigneuriale, accourait auprès de lui. Le maître d'Ostap et celui de la jeune fille étaient consentans au mariage. Un prêtre avide gâta tout; il demandait 6 roubles pour les marier : jamais le musicien n'avait eu pareille somme à sa disposition. Il s'en alla bien triste et n'entendit plus parler de la belle. Avec une troisième, il fut plus heureux. Nous le retrouvons bientôt marié, père d'une fille. Il a un gendre et des petits-enfans. De ses propres mains, l'aveugle bâtit l'*isba* commune; mais, quand Ostap devint veuf, son mauvais garnement de gendre, mé-

prisant la bénédiction des parens, le chasse d'une maison qui était à lui. Roi Lear de la steppe, il recommence sa vie errante. A son âge, il lui faut se chercher une famille nouvelle et un autre foyer. Une paysanne veuve reçoit humainement ses avances; mais, comme elle attend toujours qu'il lui vienne de quelque point de l'horizon un galant plus valide, elle le fait languir sept années. Enfin elle se rend à ses prières, à ses larmes; elle a pitié de son isolement, et du sien peut-être. Depuis son mariage avec cette grosse gaillarde à mine futée, dont un nouveau recueil, *la Russie ancienne et moderne*, publiait récemment le portrait, Ostap est heureux. Il est entouré d'enfans, les siens, ceux de sa femme et ceux de ses enfans. Il a une maison à lui, des poules, du menu bétail, six brebis avec leurs agneaux. Il est presqu'à l'aise; il ne mendie plus et ne court les foires que pour se divertir. Il ne rôde plus par les routes avec sa *kobza* sur les reins, mais il est recherché par les savans, par les lettrés, qui se sont enfin avisés du mérite de la poésie populaire. A deux séances où je l'ai entendu, je lui ai vu faire une fort belle recette. On veut honorer en lui la muse nationale, on l'écoute avec déférence, et lorsqu'il s'excuse avant d'attaquer une chanson un peu hardie, les *messieurs* d'aujourd'hui lui disent : « Va toujours, ne crains rien. » Quand du plus profond de sa riche mémoire revient sur ses lèvres quelque ballade inédite, les amateurs s'en emparent avec joie. La Société de géographie a publié son répertoire de chansons avec sa photographie et sa vie racontée par lui-même.

Si nous avons insisté sur Ostap Vérésaï et les *kobzars*, il ne faut pas croire cependant que ces chanteurs aient été les seuls poètes ou les seuls agens de la poésie nationale des Ukraines. Dans l'*Iliade*, Achille, « avec une lyre artistement travaillée, charme son âme » et célèbre la gloire des guerriers. Le Volker des *Niebelungen*, le Soloveï des *bylines* russes, le Taillefer français et plusieurs de nos trouvères et troubadours ont su à la fois chanter et combattre. Un état analogue de civilisation a ramené dans la Petite-Russie les mêmes scènes. Le poète s'y confond parfois avec le héros : les braves savent manier la *bandoura* aussi aisément que la lance ou l'aviron. Une *kobza* fait nécessairement partie de l'équipement du cosaque. Une des ballades les plus en faveur est celle du guerrier mourant qui fait vibrer pour la dernière fois les cordes sonores.

« Il est assis sur un *kourgane* (tertre), le vieux cosaque gris comme un pigeon. Il joue de la *bandoura* et chante d'une voix retentissante.

« Près de lui, son cheval percé de coups de lance et de coups de feu, sa pique brisée, sa gaîne veuve du sabre d'acier, sa cartouchière épuisée. Il ne lui reste plus que sa fidèle *bandoura* et dans sa poche profonde sa pipe brune et une pincée de tabac.

« Alors le pauvre cosaque fume sa pipe, et, s'accompagnant sur la *bandoura*, chante d'une voix plaintive : « Hélas! mes frères, jeunes compagnons, cosaques zaporogues, où êtes-vous, qu'êtes-vous devenus? Reviendrez-vous jamais à notre mère la *setcha?* De vos épieux frapperez-vous le Polonais scélérat? De vos cravaches chasserez-vous, en troupeaux de captifs, les Tatars infidèles?

« Ah! si Dieu me donnait la force de remuer mes vieilles jambes et de courir sur vos traces, jusqu'à mon dernier soupir je vous jouerais les airs joyeux. Si seulement ma fidèle *bandoura* savait qu'une main chrétienne m'ensevelira!..

« Je n'ai plus la force de me traîner dans la steppe. Bientôt vont arriver les loups au pelage gris : de mon cheval ils feront leur repas, et de moi, pauvre vieux, leur collation.

« O ma *kobza*, ma fidèle amie, ma *bandoura* si bien ornée de peintures, que vas-tu devenir? Vais-je te brûler et disperser ta cendre au vent ou te placer au sommet de ce *kourgane?* Qu'ils soufflent à travers la steppe, les vents rebelles; qu'ils fassent vibrer tes cordes, qu'ils en tirent des sons tristes et plaintifs! Peut-être que les cosaques qui chevaucheront par là se hâteront d'accourir : peut-être ton gémissement frappera leur oreille et les ramènera à ce *kourgane*. »

Un héros vraiment historique, le cosaque Paleï, l'allié de Pierre le Grand contre Mazeppa, est représenté dans une *douma* contemporaine, charmant avec sa *bandoura* l'ennui de son exil, errant dans la vallée et s'asseyant sur un tertre pour chanter des airs sur ce motif : « Triste est la vie de ce monde! » A l'exposition archéologique de Kief on montrait naguère une *bandoura* qui, suivant la tradition, aurait appartenu à Mazeppa. M. Koulich parle d'une estampe très populaire où est représenté le parfait cosaque tel qu'aimait à se le figurer l'imagination des masses : il est assis les jambes croisées, la *kobza* sur ses genoux; près de lui dans la forêt son cheval paît le gazon, et à un arbre on voit un Juif ou un Polonais pendu par les pieds. Mais enfin le temps des *héros-kobzars* est passé, et il est bien certain qu'aujourd'hui ce sont les chanteurs aveugles, comme Ostap Vérésaï, qui ont recueilli tout l'héritage poétique de la Petite-Russie.

La poésie populaire en Ukraine, comme ailleurs, a reconquis le respect des classes éclairées. Cendrillon a quitté le pauvre foyer du paysan pour venir s'asseoir parmi les puissans du monde et les princes de la science. A Kief, on semble avoir pris pour devise ce mot de M. Koulich : « aimer la chanson qui court le monde comme une orpheline, la sauver de l'oubli, c'est vraiment recueillir une âme, un esprit qui sans notre sollicitude eût été anéanti. » La section petite-russienne de la Société de géographie, parmi les pré-

cieux volumes de matériaux qu'elle a consacrés à l'histoire, à la législation, aux vieilles coutumes de l'Ukraine (tout un volume est consacré à la colonie juive), a chargé MM. Tchoubinski et Kostomarof, l'historien si populaire sur les rives du Dniéper, d'éditer un recueil de poésies nationales, qui offre comme un tableau complet de la vie cosaque sous tous ses aspects : l'amour, la famille, la guerre, le commerce, le brigandage. M. Routchenko a publié les chansons des *tchoumaks*, hardis négocians qui servaient d'intermédiaires entre la Petite-Russie et les pays tatars. MM. Antonovitch et Dragomanof viennent d'éditer le premier volume des chansons historiques avec de savans commentaires. Enfin l'histoire de la réunion des Ukraines à la Grande-Russie par M. Koulich, œuvre riche de faits et de points de vue nouveaux, d'une franchise audacieuse dans ses appréciations, d'un mérite littéraire considérable et d'une lecture entraînante, va nous offrir le commêntaire animé de cette poésie cosaque.

II.

La nationalité ukrainienne s'est formée à peu près de la même façon que les nations modernes de l'Amérique, par voie de colonisation. Les incursions des Petchenègues et des Polovtsi du xe au xiie siècle, les invasions tatares depuis le xiiie avaient fait des bassins du Bas-Dniéper, du Dniester et du Boug un véritable désert. C'est vers la fin du xvie siècle que les contrées les plus éloignées de la Mer-Noire, les mieux à l'abri des irruptions musulmanes, commencèrent à se repeupler et que des centres nouveaux se formèrent sous la protection des forteresses de Bar, Bratslaf, Kief et Vinnitsa. Cependant l'Ukraine proprement dite restait inculte : c'était comme une terre nouvelle à coloniser et presqu'à découvrir. Un écrivain polonais de ce temps s'écriait : « Il est bien étrange que les Portugais et les Hollandais se soient rendus maîtres des antipodes et du Nouveau-Monde, et que nous, Polonais, nous n'ayons pas encore réussi à occuper un pays si fertile, si rapproché de nous et qui nous appartient. Nous le connaissons moins bien que les Bataves ne connaissent les Indes-Orientales. » Déjà quelques seigneurs polonais ou des magnats russes du grand-duché de Lithuanie s'étaient mis à l'œuvre. Ils s'étaient fait donner par le roi des concessions de territoires, d'autant plus étendues que le gouvernement lui-même n'en connaissait pas au juste la situation. Il était généreux à la manière d'Alexandre VI, qui accordait en bloc aux Espagnols et aux Portugais tout ce qu'ils pourraient découvrir à l'est ou à l'ouest d'un certain méridien. Pour peupler le pays, les concessionnaires en usèrent à peu près comme les créateurs de nos *villes-*

neuves françaises au XIIe siècle. Ils octroyèrent aux colons qui viendraient s'établir chez eux une exemption de toutes charges et redevances pour vingt et même pour trente années. Ils assurèrent l'impunité à tous ceux qui, dans le royaume de Pologne ou dans le grand-duché de Lithuanie, seraient sous le coup de quelque poursuite judiciaire. Le comte Zamoïski promettait que « les vauriens qui auraient tué père, mère, frère, même leur seigneur, trouveraient chez lui un asile et une protection contre la vindicte des lois. » Plus le régime agricole était devenu dur et vexatoire dans l'état polonais et lithuanien, plus les paysans avaient hâte d'échapper au servage et de venir goûter sur une terre nouvelle une liberté de trente années, qui à leurs yeux semblait la liberté à perpétuité. D'ailleurs énorme était la fécondité de ce sol vierge de culture, il surabondait d'énergie productrice; il réalisait les merveilles que les Grecs ont racontées de l'âge d'or et les Hébreux de la terre promise.

L'Ukraine se compose en grande partie de cet humus noir, de ce *tchernoziom* dont la fertilité n'a pas besoin d'engrais. Chaque grain de blé qu'on jetait dans le sillon creusé par la charrue de bois, raconte M. Koulich, donnait une récolte fabuleuse. Un économiste polonais de ce temps, Rjontchinski, cite un cas où, pour 50 *puisoirs* de blé qu'on avait semés, il y eut une récolte de 90,000 gerbes. L'herbe poussait si haute que les grands bœufs y disparaissaient presque jusqu'aux cornes. Une charrue qu'on abandonnait dans un champ y était recouverte au bout de quelques semaines d'une épaisse végétation. « La fertilité de la terre, dit le même auteur, l'abondance des fleurs et des herbes odorantes y favorisent à tel point l'élève des abeilles qu'elles s'abritent non-seulement dans les bois, dans les creux d'arbres, mais jusque sur le bord des fleuves et dans des trous en terre, où l'on trouve parfois d'énormes quantités de miel. Les paysans en sont réduits à exterminer les essaims errans pour protéger leurs élèves. On cite un campagnard à qui douze ruches, dans le courant d'un seul été, donnèrent cent essaims, sur lesquels il n'en conserva que quarante. » Pour des populations agricoles, l'Ukraine, avec ses ruisseaux de miel, était comme le Chanaan du monde slave. Les serfs des provinces russes-lithuaniennes y accoururent bientôt en nombre si considérable que l'intérieur du grand-duché sembla vouloir se dépeupler au profit des nouveaux territoires. Les déserts devinrent de florissantes colonies. Dans une seule concession aux princes Ostrojski, on put compter bientôt 80 villes ou bourgades et 2,760 villages. Les Konetspolski avaient d'une seule tenue 170 bourgs et 740 villages. L'Ukraine se développait avec l'activité fiévreuse du *far-west* américain. La liberté, ici comme là-bas, présidait à la fon-

dation d'une nouvelle nationalité; seulement, dans la Petite-Russie, la liberté n'était que temporaire. Déjà les années d'exemption s'écoulaient, et les *pans* concessionnaires attendaient avec impatience le jour où ils pourraient appliquer à leurs sujets le régime seigneurial dans toute sa rigueur, revendiquer le droit exclusif de chasse et de pêche sur ces libres rivières, fixer la corvée et les redevances, réduire ces hardis colons à la condition de serfs attachés à la glèbe. Mais sur cette terre neuve, dont ils avaient dompté l'exubérance sauvage, avait grandi une génération d'hommes qui avaient perdu tout souvenir de leur village d'origine et des chaînes paternelles, et qui ne connaissaient plus que la liberté. Il s'était formé un peuple à la nuque rebelle, *duræ cervicis*, qui allait opposer aux *pans* une résistance inattendue et qui n'admettait pas qu'on eût fait donation d'âmes humaines par une concession sur parchemin. De ce malentendu entre les maîtres et leurs prétendus sujets allait naître une crise sociale qui ébranlerait jusque dans ses fondemens l'état polonais, et, par le soulèvement de ses populations russes, l'acheminerait à une ruine certaine.

A la fin du XVIe siècle, ces conséquences inévitables semblaient encore éloignées. Alors, pour le colon, le seul, le véritable ennemi, c'était le musulman, le Tatar. Les empiétemens de la colonisation sur la steppe, qui perdait chaque jour son caractère sauvage, sa nature asiatique, semblaient aux nomades venus de l'Asie autant d'attentats à leurs droits. Les immenses richesses qui se créaient sur les bords des fleuves petits-russiens excitaient leurs convoitises. Dans le butin qu'ils s'en promettaient, la personne des colons constituait l'article le plus précieux, la denrée humaine étant à très haut prix sur tous les marchés de l'Orient. Les défricheurs de l'Ukraine se trouvèrent donc aux prises avec les Tatars de Crimée, comme les pionniers américains avec les Peaux-Rouges. Les steppes de la Nouvelle-Russie polonaise furent en proie aux horreurs de la guerre asiatique, comme les rivages de la Méditerranée aux pirateries des Barbaresques, comme les plaines de la Hongrie aux incursions des Ottomans. C'était le siècle des Sélim, des Dragut et des Barberousse. Dans l'Ukraine, les enlèvemens d'êtres humains prenaient des proportions colossales. En 1516, les Tatars enlevaient cinq mille prisonniers, en 1537 quinze mille dans la Volhynie et la Podolie, en 1575 trente-cinq mille. Pas une chaumière, pas un palais du sud, où l'on ne pleurât des morts et des absens. Cette année-là, les seigneurs ukrainiens parurent en habits de deuil à la diète polonaise.

Bientôt, pour combattre les nomades de l'Asie, surgit du sein de la chrétienté un peuple nouveau de nomades. Le nom des cosaques commence à retentir dans les annales. A côté des cosaques miliciens, organisés par les nobles pour garder les villes et faire le guet

sur les grands chemins, il y eut les cosaques d'aventure qui entendaient ne dépendre de personne, — les *indociles*, comme on les appelait par opposition aux guerriers *dociles* des villes et des châteaux. Aux cosaques de race grande-russienne qui s'étaient établis sur le Don correspondent les cosaques petits-russiens du Dniéper : ces deux républiques guerrières contiennent à l'orient et à l'occident, en se donnant plus d'une fois la main contre elle, la horde des Tatars de Crimée. Ces aventuriers ressemblaient à leurs ennemis musulmans par leur équipement, leur légère monture, leur goût pour les rapides et soudaines irruptions. Ils avaient même emprunté plusieurs termes à la langue militaire des Tatars, donnant le nom d'*atamans* à leurs chefs, de *koch* à leur camp, etc. Ils étaient non-seulement d'impétueux cavaliers, mais de redoutables pirates. Avec leurs *tchovni*, légères pirogues, qui rappelaient les flottilles que les Oleg et les Igor avaient dirigées contre Byzance, ils portaient le ravage sur les côtes de la Crimée, de la Turquie, de l'Anatolie, et s'enhardissaient parfois jusqu'à monter à l'assaut des lourdes galères ottomanes. Les cosaques miliciens se confondaient avec les populations sédentaires de la Petite-Russie et vivaient de la vie de tout le monde : autres étaient ceux qui s'établirent sur le Bas-Dniéper, au midi de ses *porogs* ou cataractes, et qui avaient élevé leur *setcha* ou forteresse dans une des îles de fleuves appelée le *Grand-Pré*. Autour de cette capitale, ils formaient un état à part, la *confrérie* ou l'*armée* des Zaporogues. Pour mieux braver le khan de Crimée et son suzerain le sultan de Constantinople, ils s'étaient retranchés sur une terre dont le Turc et le Tatar revendiquaient la propriété. Protégés au nord par les cataractes, au midi et à l'entour par les bas-fonds et les marais du fleuve, ils étaient, comme les chevaliers de Rhodes ou de Malte, une épée sanglante dans le flanc de l'islamisme. Ils n'obéissaient en somme ni au roi de Pologne, ni au tsar de Moscovie, et, pour se consacrer tout entiers à leur œuvre d'extermination, ils s'étaient volontairement mis hors la loi de tous les états voisins. Quand la chrétienté entière demandait la paix aux musulmans, ces *outlaws*, abandonnés de tous, continuaient la guerre. Vivant en la présence continuelle de l'ennemi, ils observaient une discipline particulière. Ils n'admettaient point de femmes sur leur territoire, pas même la vieille mère du cosaque. Pour mère, on avait la *setcha*, pour père le *Grand-Pré*, pour frères tous les Zaporogues. Parmi eux, il n'y avait que des égaux. Les nobles *pans* qui venaient partager avec eux leur vie d'aventure devaient oublier leur blason au seuil des *porogs :* ici on n'estimait un homme qu'à la mesure de sa valeur. Le bâton d'ataman et tous les grades militaires étaient à l'élection.

Les Zaporogues ont été traités par les historiens polonais ou russes tantôt avec une sévérité, tantôt avec une indulgence également extrêmes. Pour les uns, ils n'étaient qu'une association de pillards. Comme ils ne reconnaissaient aucune loi, aucun traité, ils firent à la Pologne, qu'ils étaient censés protéger, plus de mal que de bien. Sans doute ils portaient le ravage chez les infidèles, mais par cela même ils attiraient sur l'Ukraine de terribles orages qu'il n'était pas en leur pouvoir de détourner. La grande invasion tatare de 1575, qui dépeupla le pays, fut provoquée par leurs incursions sur les terres du khan et leurs interventions dans les affaires valaques. Eux seuls empêchaient que la Pologne pût vivre en paix avec ses redoutables voisins. Quand ils attaquaient les envahisseurs, c'était toujours à leur retour, lorsqu'ils repassaient le Dniéper, afin de s'approprier ainsi le butin que les Tatars avaient fait en Ukraine. Ils se vantaient d'être les champions de l'orthodoxie; mais au fond ils n'avaient aucune religion, et, à part quelques pratiques superstitieuses, vivaient comme des païens. Leurs apologistes ne sont pas moins ardens que leurs défenseurs. Ces nomades, assurent-ils, furent vraiment le rempart de la civilisation. Placés à l'extrême frontière de la chrétienté, ils soutinrent contre l'islamisme une croisade perpétuelle. Ces Russes rendirent à la sécurité européenne les services dont volontiers on fait honneur aux seuls Polonais. Ce sont eux qui valurent au pays ce beau nom d'*Ukraine* ou de *frontière*, et grâce à eux il fut la frontière non pas seulement de la Pologne ou de la Russie, mais du monde chrétien tout entier. Plus tard ils sont les sauveurs de la nationalité russe, de la religion orthodoxe, de la liberté humaine. Contre les Polonais, qui prétendent imposer leurs lois à la Petite-Russie, contre les jésuites et les moines latins qui, sous le nom d'*union*, lui apportent le papisme, contre les *pans*, qui voulaient transformer des hommes libres en serfs de la glèbe, les Zaporogues, pendant cent ans, ne cessèrent de protester les armes à la main. Contre toute oppression, le peuple des Ukraines était sûr de trouver protection au-delà des cataractes. « Un tel service à la nation russe, écrivait naguère encore M. Oreste Miller, est un service à l'humanité; les cosaques ne défendaient pas seulement leur nationalité, ils défendaient les droits du peuple; ils ne permirent pas qu'on le réduisît à la condition d'esclave. »

Le dernier historien de la Petite-Russie, M. Koulich, développe éloquemment la même thèse. Suivant lui, les Zaporogues ont formé sur le Bas-Dniéper une de ces nobles associations dont les ordres religieux militaires du XIe et du XIIe siècle ont donné les premiers modèles. Astreints à une sorte de vœu de célibat, affectant la pauvreté et le désordre dans leurs vêtemens, obéissans jusqu'à la mort à l'ataman de leur choix, ces moines guerriers, cette église militante de la

setcha, pratiquaient réellement un ascétisme d'un genre particulier. Même dans leurs momens de récréation, leur gaîté avait quelque chose de mélancolique. Leur joie était la joie tragique de braves dévoués à la mort, de héros philosophes, qui sur les vanités de ce monde laissent tomber le sarcasme et la hautaine ironie. Sans chemise souvent, avec leurs pantalons souillés de goudron, leur bonnet « recousu avec les herbes des champs et troué par en haut, » comme dit la chanson, sales et hérissés, couchant sur la terre nue à la belle étoile, ils étaient comme une prédication vivante contre la mollesse d'un siècle dégénéré. Leur *setcha* était une admirable école, et le héraut polonais Paprotski assure que les fils des plus nobles familles du royaume allaient servir quelque temps au midi des cataractes, pour s'y former à la discipline et à la vraie chevalerie. A leurs yeux, la bravoure guerrière ne suffisait pas; il fallait y joindre l'amour et presque la recherche des privations de toute sorte. Une foi peu éclairée, mais d'autant plus ardente, leur montrait dans une vie future la seule récompense digne de leurs travaux. Ils étaient les templiers, les chevaliers de Rhodes, les teutoniques et les porte-glaives du Bas-Dniéper. Ils avaient cette soif de dévoûment qui fait non-seulement les soldats, mais les martyrs. Quand ils avaient décidé une expédition contre le Turc ou le Tatar, on répandait cette proclamation : « Que celui qui pour la foi chrétienne veut être empalé, roué, écartelé, que celui qui est prêt à endurer toutes les tortures, que celui qui ne craint pas la mort vienne avec nous! » Le même Paprotski leur rend un hommage éclatant, les appelant les Hector et les Hercule de la chrétienté. « Montrez-moi donc, disait-il à ses compatriotes, montrez-moi des exploits comme ceux qu'accomplissent journellement ces hommes que je peux bien appeler des saints. Leur gloire est partout répandue; elle restera attachée à leur nom jusque dans les siècles des siècles, lors même que périrait la Pologne! »

La vie de la Petite-Russie sous ses deux aspects, l'infortune des colons emmenés par milliers en esclavage, les exploits des hardis Zaporogues, voilà le motif des chansons historiques de l'Ukraine. A la différence des *bylines* grandes-russiennes, elles sont avant tout le récit d'événemens réels, une peinture de l'existence quotidienne. Elles célèbrent non plus les héros mythologiques, les demi-dieux du cycle de Vladimir, mais de simples mortels qui n'ont aucune parenté avec les astres, des cosaques comme on en voit tous les jours. La note dominante des *doumas*, c'est la mélancolie. Les aventures d'esclavage y occupent une plus grande part que les hauts faits militaires. Les enlèvemens d'êtres humains, qui ont fourni aux poètes de l'antiquité la fable de mainte joyeuse comédie, n'ont inspiré que tristesse aux rhapsodes de la steppe. La réalité était trop

affreuse pour qu'on s'avisât d'en rire. Un auteur tatar, Rammal Khadja, a raconté comment on traînait en Crimée de longues colonnes de ces captifs, harassés, laissant derrière eux la trace sanglante de leurs pieds nus, entourés de cavaliers qui, à coups de *nagaïka* sur leurs épaules nues, hâtaient leur marche. Arrivés au pays musulman, on faisait le triage. S'il y avait des prisonniers de distinction, on en dressait la liste et on l'envoyait gracieusement au gouvernement polonais pour qu'il pût les racheter. Le reste était jeté sur les marchés de Caffa, d'Eupatoria, rendez-vous des trafiquans de chair humaine. Les esclaves étaient emmenés au loin, non-seulement à Constantinople, mais en Perse, en Syrie et, assure un contemporain, jusque dans l'Indoustan. Les nations chrétiennes d'Occident n'avaient pas honte d'acheter aux Turcs, pour le service de leurs galères, des captifs enlevés sur les frontières de Pologne et de Russie. Dans cette vaste dispersion des familles slaves, que d'aventures étranges, que d'infortunes! Les enfans, les beaux adolescens étaient réservés à une mutilation qui pouvait être l'origine de leur grandeur : le sultan faisait d'eux ses pages, plus tard ses favoris, ses ministres. D'autres étaient donnés aux instructeurs des janissaires, en sorte que la fleur de la jeunesse chrétienne était élevée dans l'oubli du christianisme et devenait contre lui l'instrument du Turc. L'islamisme, en sa décrépitude, se rajeunissait à chaque razzia tatare par l'infusion d'un sang nouveau. Les jeunes femmes, les jeunes filles étaient expédiées dans tous les harems de l'Orient. Quant aux vieillards, aux non-valeurs des deux sexes, très souvent, sur la route même de l'exil, un massacre judicieux en avait allégé le cortége. Les hommes robustes, marqués au front d'un fer rouge, étaient vendus comme bêtes de travail ou enchaînés sur le banc des galères ottomanes. Un écrivain lithuanien remarque que les esclves polonais ou petits-russiens se vendaient bien, mais que le Moscovite était peu estimé; il passait pour sournois et trompeur. C'est ainsi que dans l'antiquité les maquignons d'hommes avaient fait une mauvaise réputation aux esclaves ibères ou ligures, dépréciés comme vindicatifs ou enclins au suicide. Mais qui n'eût préféré toute espèce de mort à la vie du galérien? Par tous les temps nu jusqu'à la ceinture, les épaules déchirées par le fouet du garde-chiourme, rivé à ses compagnons d'infortune, il lui fallait remuer en cadence les longues, lourdes rames. On ne reposait, on ne dormait qu'à son tour et à sa place : la marche du navire ne pouvait s'arrêter. De même qu'aujourd'hui chauffe constamment la chaudière d'un *steamer*, de même alors la force humaine captive, cette puissance motrice, créée de souffrances et de misère, ne connaissait point de repos.

« Alors, dit la chanson petite-russienne, il fut donné au malheu-

reux captif de bien sentir la pesanteur de l'esclavage : les chaînes de fer pelaient ses jambes et ses bras; la rouille jusqu'à ses os jaunis rongeait la chair du cosaque. » Aussi des bancs de la galère, des marchés de la Tauride, quel cri de malédiction! « Terre de Turquie, terre des musulmans, tu regorges d'or et d'argent et de breuvages précieux; mais triste est chez toi la vie des prisonniers : chez toi, ils ne connaissent plus ni la nativité du Christ, ni la résurrection. Toujours dans la servitude maudite sur la galère turque, ils voguent sur la Mer-Noire. Et ils maudissent la terre de Turquie, la foi musulmane, car c'est toi qui es le déchirement des familles; par tes guerres, que de fois le mari est séparé de sa femme, le frère de sa sœur, les petits enfans de leur père et de leur mère! O mon Dieu! délivre le malheureux captif; conduis-le sur le rivage de la sainte Russie, au pays joyeux, parmi le peuple baptisé. »

Le sentiment vague d'espérance sur lequel se termine cet hymne désolé n'était pas toujours trompé. La chanson de Marousia Bogouslavka nous montre les chaînes qui tombent à la voix d'une femme compatissante. Marousia est une Russe, comme le fut, dit-on, Roxelane, la puissante favorite de Soliman le Grand. Enlevée par les infidèles, elle est devenue l'épouse du Turc farouche; elle tient les clés de la maison, elle garde celles qui peuvent ouvrir les fers des captifs. Parfois le souvenir de la patrie, de la religion perdue, lui revient au cœur. « Savez-vous, dit-elle un jour aux captifs, quelle est la fête qui se célèbre demain en notre terre chrétienne?.. Aujourd'hui c'est le grand samedi, et demain c'est le grand jour de la résurrection. » Les cosaques versent alors des larmes de rage. Demain les centaines de cloches sonneront joyeusement dans la ville sainte de Kief; tout le peuple chrétien sera en liesse, et partout on s'abordera avec le baiser de paix et la bonne nouvelle : Christ est ressuscité! Ce contraste entre l'universelle allégresse du monde orthodoxe et leur infortune achève d'aigrir leur cœur, et ils maudissent Marousia d'avoir réveillé ce souvenir; mais Marousia est bonne, son mari est absent, elle en profite pour ouvrir toutes les portes. « Cosaques, malheureux captifs, fuyez vers les villes chrétiennes; seulement, je vous en prie, arrêtez-vous à Bogouslava; saluez de ma part mon père et ma mère. Hélas! mon père n'a pas bien agi. Que n'a-t-il vendu tous ses biens, réuni tout son trésor, pour me racheter de l'esclavage? Et voilà que je suis devenue une Turque, une infidèle; je me suis laissé tenter par le luxe turc, par la bonne chère musulmane. » C'est donc une renégate, mais sa charité rachète son reniement, et, comme on le sent à ses tristes adieux, c'est à de moins malheureux qu'elle-même que Marousia fait l'aumône de la liberté.

Un autre thème de rêveries sans fin pour le captif, une des hy-

pothèses de délivrance sur lesquelles s'égaraient ses longues méditations, c'était la rencontre d'une flottille de Zaporogues qui monteraient soudain, comme des chats sauvages, aux cordages de la galère maudite. Souvent aussi il se voyait brisant victorieusement les fers de la chiourme et se rassasiant de vengeance. Tel est le sujet de la ballade de *Samuel Kochka*. Alkhan-Pacha, prince de Trébizonde, parcourt la Mer-Noire sur son navire pompeusement orné, tout hérissé de canons. Sous ses ordres, il a 700 Turcs, 400 janissaires; 150 captifs russes manient la rame; parmi eux, Samuel Kochka, l'ataman des Zaporogues. A bord, il y a aussi un *Liak potournak*, un Polonais renégat qui, après trente ans de captivité, a cédé, comme Marousia, aux tentations « du luxe turc, de la bonne chère musulmane. » Lui aussi tient les clés qui peuvent ouvrir les fers, mais il n'a pas la charité chrétienne de la bonne geôlière. Une nuit, Alkhan-Pacha a un songe, tout comme un pharaon. Il rêve que ses esclaves sont libres, ses Turcs et ses janissaires taillés en pièces, et que l'ataman Kochka le coupe lui-même en trois morceaux qu'il jette à la mer. Aucun de ses mécréans ne peut lui expliquer ce rêve, dont l'interprétation cependant ne demande pas un grand clerc. Le renégat seul voit clair dans cette songerie, et il donne à son maître le conseil très pratique de doubler les fers des captifs et de tripler ceux de l'ataman. Le pacha aborde en un port de la Mer-Noire, et une beauté musulmane, la fille du sandjak de Koslof, le reçoit avec une magnificence galante. Elle fait distribuer du vin à l'équipage et même aux rameurs, mais les captifs n'ont garde d'y goûter, voulant conserver leur sang-froid; au contraire leur porte-clés boit comme un cyclope, jusqu'à tomber ivre-mort. L'ataman profite de son sommeil pour lui prendre ses clés, il ouvre ses fers et ceux de ses compagnons. Il leur enjoint cependant de les garder aux pieds, de dissimuler et de laisser venir les événemens. Alkhan-Pacha revient à bord avec ses Turcs : ils se couchent sans concevoir aucun soupçon; ils s'endorment. « Alors les cosaques attendent le signal de leur chef. A ce signal, ils ôtent leurs fers et les jettent dans les flots. Ils évitent de faire du bruit, ils n'éveillent pas un seul Turc sur le bâtiment... » A ce moment solennel du récit, qu'on se figure l'effet produit par un *kobzar* du XVIIe siècle sur un cercle de braves cosaques accroupis autour d'un feu de bivouac. Les longues moustaches frémissent sur le menton rasé, les regards étincellent d'espoir et de férocité, chacun retient son souffle dans l'attente de l'explosion. « Alors, s'écrie le *kobzar*, alors Samuel Kochka prit Alkhan-Pacha dans son lit, il le coupa en trois morceaux, qu'il jeta dans la Mer-Noire. » Les 700 Turcs et les 400 janissaires allèrent l'y rejoindre. On détacha la galère du port, on leva l'ancre, et après tant de souffrances on se donna du bon temps sur la vaste mer. Arrivés

en Ukraine, les affranchis firent de leur butin trois portions : l'une pour les saints monastères cosaques de la Petite-Russie, ceux de Traktomirof et de Méjigor, et l'église de la *setcha*; la seconde fut partagée entre les vainqueurs; la troisième fut consacrée à boire et à se divertir. La gloire de Samuel Kochka « ne périra pas, n'aura pas de déclin ; fameux restera son nom parmi les cosaques, parmi les frères et amis, parmi les chevaliers, parmi les bons compagnons ! »

D'autres ballades racontent l'histoire de la jeune fille qui se noie pour échapper à la passion du Turc, ou de celle qui fut poignardée par les Tatars furieux, ou encore le rachat de l'amante par l'amoureux, ou enfin la rencontre de parens longtemps séparés : un frère, devenu Turc, reconnaît sa sœur au moment où il vient de l'acheter pour faire d'elle sa maîtresse. Qui ne serait attendri par la plainte des trois belles filles de prêtre que les ravisseurs chassent à coups de fouet devant eux, tandis que le sable brûlant « ronge » leurs pieds nus et délicats? Un document authentique, la lettre du prêtre Pierre, adressée en 1662 au tsar Alexis et citée par MM. Antonovitch et Dragomanof, est peut-être plus émouvante. La vie réelle a parfois cet avantage sur la poésie. « L'an passé, écrit le malheureux, les Tatars sont venus et ont incendié toutes nos églises avec les icônes, les livres, les chasubles; ils ont emmené prisonniers mon père, ma mère, mes frères, ma *popesse* et mes enfans, en tout dix-huit personnes. Moi seul, ton intercesseur auprès de Dieu, j'ai pu m'échapper. Et maintenant je t'implore pour mes parens, ma popesse et mes enfans, qui sont en Crimée; ordonne à l'ataman des Zaporogues de négocier leur échange. J'ai peur qu'ils ne périssent à la fin parmi ces païens, ces musulmans impies. » De combien de familles ukrainiennes l'aventure de ce pauvre prêtre n'est-elle pas l'histoire?

Mais souvent les chrétiens prenaient l'offensive, faisaient rentrer la terreur dans les repaires de la Crimée. Ce n'était pas en vain que les *kobzars* faisaient retentir dans toute l'Ukraine les voix de l'exil, la plainte du forçat rivé à la tringle de la chiourme, la malédiction des prisonniers, et qu'ils peignaient la dispersion des familles, le déshonneur des femmes et toutes les hontes de l'esclavage. On n'arrachait pas inutilement des larmes aux héros zaporogues. Sur leurs cavales rapides, sur leurs légères pirogues, ils rendaient à l'infidèle le mal pour le mal. Eux aussi ramenaient des prisonniers, et trop souvent ils égalaient, ils dépassaient leurs ennemis en cruauté. Dans l'expédition de 1575, l'ataman Bogdan Roginski mit la Crimée à feu et à sang. « Les cosaques brûlèrent tout, raconte Bielski, ne laissèrent pas une âme vivante où ils passèrent, empalèrent jusqu'à des enfans. » Peut-être Roginski voulait-il venger les injures dont parle la chanson : « O Bogdan ! ataman des Zapo-

rogues! pourquoi portes-tu des vêtemens de deuil? — C'est que les Tatars ont été mes hôtes; ils n'ont couché qu'une nuit chez moi, mais ils ont tué ma vieille mère, enlevé ma bien-aimée. » En 1675, l'ataman Sirko ramena de Crimée 13,000 prisonniers, dont 7,000 chrétiens. On sait que dans la presqu'île taurique se sont longtemps maintenus, sous le joug tatar, les débris d'anciennes populations baptisées, Arméniens, Grecs, Goths, Italiens. Dans un récent mémoire à l'académie de Saint-Pétersbourg, le professeur Brunn, d'Odessa, constate par exemple la présence des Goths et la persistance d'un idiome germanique à Mangoup-Kalé jusqu'au milieu du XVII[e] siècle (1). Sirko demanda aux prisonniers chrétiens quels étaient ceux qui voulaient retourner en Crimée et ceux qui voulaient le suivre en Russie. Le barbare champion de l'orthodoxie ne réfléchissait pas que pour beaucoup d'entre eux la vraie patrie, c'était la Crimée: c'était là qu'ils avaient leurs terres, leurs maisons, les tombeaux et les monumens de la gloire de leurs ancêtres, et même, grâce à la tolérance des khans, leurs monastères, leurs prêtres et leurs églises creusées dans le roc. Il fut bien étonné lorsque 3,000 d'entre eux déclarèrent qu'ils aimaient mieux être des propriétaires en Crimée que des indigens en Ukraine. Pourtant il les laissa partir, et du haut d'un *kourgane* longtemps les suivit du regard. Il espérait toujours qu'ils se raviseraient; mais, heureux d'échapper à leurs libérateurs, ils poursuivaient allégrement leur route vers la terre d'oppression. Sirko n'en pouvait croire ses yeux. A la fin, il donna l'ordre à ses cosaques de les poursuivre et de les tailler en pièces. Les 3,000 malheureux furent égorgés jusqu'au dernier. Sur les cadavres sanglans, le pieux ataman leur fit cette oraison funèbre : « Adieu donc, mes frères! Il vaut mieux pour vous dormir là jusqu'au jugement dernier que d'aller vivre en Crimée parmi les infidèles, que de vous y multiplier pour y devenir les ennemis du nom chrétien et y périr à la fin sans baptême. »

Ces incursions en terre musulmane amenaient de cruelles représailles; plus d'une fois la diète et le roi de Pologne essayèrent de contenir les Zaporogues, ordonnèrent de brûler leurs *tchovni*, punirent de mort leurs atamans. Condamnés par les politiques de Cracovie, les exploits des cosaques étaient chantés sur toutes les *kobzas* de l'Ukraine. La muse populaire rendit fameux les noms de Lantzkoronski, le staroste qui battit trois fois les Turcs et les Ta-

(1) *Tchernomorskie Gothi i sliédi dolgago ikh prébyvania v ioujnoï Rossii*, Saint-Pétersbourg 1874. Ces Goths de la Mer-Noire avaient encore en 1565 un vocabulaire tout germanique : *bruder*, frère, *schwester*, sœur, *alt*, vieux, *silvir*, argent, *goltz*, or, *stern*, étoile, *sune*, soleil, *tag*, jour, *handa*, main, *hus*, maison, *wingart*, vigne, *reghen*, pluie, *singhen*, chanter, *kommen*, venir, *lachen*, rire, etc. Devant chaque substantif, ils plaçaient l'article *the* ou *tho*.

tars sous les murs d'Otchakof, et d'une seule razzia leur enleva 30,000 têtes de bétail, — de Svertchovski, le conquérant de la Valachie, — de Zborovski, le noble polonais qui franchit les *porogs* au péril de sa vie, parmi les rapides et les brisans, fit oublier son blason à force de bravoure, livra bataille aux galères musulmanes avec de simples pirogues, combattit les troupes de débarquement en se servant de bauges de sangliers sauvages comme de trous ou d'abris de tirailleurs, pensa être englouti dans une tempête sur la Mer-Noire et manqua de périr de faim dans les steppes désertes. Il n'échappa à tant de dangers que pour être décapité par ordre de Batory, roi de Pologne, comme coupable d'avoir rompu la paix avec les Turcs. Les *kobzars* ont cassé l'arrêt des juges royaux et le glorifient comme un héros et un martyr. Ils célèbrent encore son compagnon, Alexis Popovitch, qui se dévoua pour apaiser la tempête et fit la confession publique de ses péchés. Les cosaques furent obligés de lier les mains de cette victime volontaire et de lui bander les yeux avec le ruban de velours noir; mais ils ne purent se décider à sacrifier un si brave criminel : ils le piquèrent à un doigt de la main gauche et firent couler quelques gouttes de son sang sur les vagues furieuses; celles-ci, à l'instant même, s'aplanirent et poussèrent les vaisseaux jusqu'au rivage.

Pour se rendre compte de ce que peut devenir dans l'imagination des poètes un événement historique, suivons les transformations qu'a subies l'histoire du prince Dmitri Vichnévetski. C'est lui qui fonda la forteresse de Khortitsa sur une des îles du Dniéper et qui dirigea la grande expédition de Valachie en 1564. Tombé au pouvoir des Turcs, il fut emmené à Constantinople. On dit que le sultan Sélim essaya de le convertir à l'islamisme : le fait est d'autant plus vraisemblable que Dmitri en 1553 avait voulu abandonner le service du roi de Pologne pour celui du padischah. Mais, comme il refusait d'abjurer, il fut condamné à mort. On le précipita du haut d'une tour sur des crochets de fer auxquels il resta suspendu par une côte. Ce genre de supplice a été plusieurs fois employé par les Turcs contre les cosaques, notamment par Osman II; mais la légende, qui commence déjà dans la chronique latine de Temberski, raconte que Dmitri vécut deux jours dans cette position, louant Dieu, insultant le prophète, et que, tirant des flèches de son carquois, il abattait les Turcs qui osaient approcher de lui : au moment de mourir, il faillit transpercer le sultan, qui était venu récréer sa vue de ses souffrances. *Sagittam in tyranni personam direxit, sed jam viribus vacillantibus.* Cette chronique, publiée en 1669, semble s'inspirer des mêmes traditions populaires que la *douma* petite-russienne intitulée *Baïda : Baïda* était, paraît-il le nom de guerre du malheureux prince. « A Constantinople sur le marché, Baïda

buvait l'hydromel et l'eau-de-vie. L'empereur des Turcs lui envoya un messager, appela Baïda auprès de lui : — Baïda, illustre guerrier, sois mon chevalier fidèle; tu épouseras la princesse ma fille; tu seras seigneur de l'Ukraine entière. — Ta foi, sultan, est une foi maudite; ta princesse est une païenne. — Alors l'empereur appela ses heïduques. — Saisissez Baïda fortement par les bras, accrochez-le par les côtes. — Baïda fut ainsi suspendu à des crochets de fer. — Mon page, mon jeune page, donne-moi mon arc recourbé, donne-moi mon carquois plein de flèches. Je percerai trois têtes à cause de sa fille. Ce que je vise, je l'atteins. — Alors il tira une flèche et abattit le sultan; dans son lit, il tua la sultane; à leur fille, il perça la tête. » Voilà certes trois maîtres coups de flèches et dont l'histoire laissera l'honneur à l'épopée. Et encore notre ballade n'a-t-elle pas épuisé toute la matière poétique, toute la masse de souvenirs légendaires qui se rattache au nom de Dmitri Vichnévetski. Les Turcs, après l'avoir tué, disent encore les traditions, le coupèrent en morceaux et mangèrent son cœur pour hériter de son courage.

Tel est le caractère des chansons dont se compose le recueil de MM. Antonovitch et Dragomanof : aventures d'esclavage, aventures de mer, aventures de guerre. Leur premier volume se termine avec la première période de l'histoire de l'Ukraine. Le moment est venu où va éclater entre les colons de la Petite-Russie et leurs seigneurs concessionnaires le malentendu originel. L'ennemi, ce ne sera plus le Turc ou le Tatar, ce sera le *pan* polonais ou russe polonisé, avec ses deux acolytes, le missionnaire de l'*union* et l'intendant ou le fermier juif qui prend tout à ferme en Ukraine, les routes et les cabarets, les chasses et les rivières, les redevances et les corvées, les clés même de l'église, où l'on ne peut plus être baptisé, ni marié, ni pleuré sans sa permission, D'autres héros vont s'emparer de la scène et passionner l'imagination des masses. Ce sera Gange Andiber qui rosse les *pans* dans les cabarets; ce sera Bodgan Chmelnięki, le promoteur de la guerre d'indépendance, celui qui donna le signal de la lutte contre cette impopulaire trinité : le seigneur, le jésuite, le *Juif-arendateur*; ce sera Paleï, le fidèle cosaque, que les mensonges de Mazeppa ont fait exiler en Sibérie, mais qui en revient pour combattre les traîtres et donner la victoire à Pierre le Grand; ce sera Kharko, en qui les Polonais crurent voir grandir un nouveau Chmelnięki, et qu'ils ne purent décapiter qu'avec son propre sabre, un sabre *héroïque*; ce seront enfin les derniers Zaporogues, qui apparaissent à la veille de la destruction de la *setcha* par les armées de Catherine II et le total anéantissement de cette confrérie militaire devenue pour les hommes d'état du XVIIIe siècle un ramas d'impurs brigands. Les quelques *doumas* déjà publiées dans les re-

cueils antérieurs, les curieuses légendes en prose recueillies jadis par M. Koulich sur les sorcelleries de Paleï et de Mazeppa, font pressentir tout l'intérêt que présentera le prochain volume des deux professeurs kiéviens.

III.

Un autre côté héroïque de la vie cosaque, c'est le négoce avec les pays musulmans. En ce temps et dans ces régions barbares, il fallait que le commerçant fût homme de main. On escortait en armes les convois de marchandises. Déjà aux premiers siècles de l'histoire russe, les trafiquans varègues en route pour Constantinople passaient pour de hardis compagnons. Les traités de commerce conclus avec Byzance donnent la mesure des défiances et des terreurs qu'ils inspiraient aux Grecs : ils se trompaient parfois d'industrie, dévalisant à l'occasion leurs cliens. Plus tard, quand les steppes de la Russie méridionale furent infestées des hordes nomades, Avars, Petchenègues, Polovtsi, il fallait quelque audace pour se hasarder sur les chemins qui menaient aux ports de mer ou bien aux villes du Danube. Protéger les voyageurs devint dès lors le premier devoir d'un bon prince russe. Dans l'histoire de ces descendans de Rourik, de ces fils des *rois de mer*, tout n'est pas, comme il semblerait, aventures, batailles et grands coups d'épée. Il faut vivre d'abord, ensuite guerroyer. Or c'était le commerce qui les faisait vivre. Quand Mtislaf Sviatoslavitch, en 1170, excite les autres princes russes à s'armer contre les Polovtsi, une des raisons les plus pressantes qu'il met en avant, c'est qu'il faut « retrouver les chemins de leurs pères et de leurs ancêtres » que ces brigands rendaient impraticables. Les dynastes varègues, frères de nos ducs normands, ne regardaient pas comme au-dessous de leur vaillance de convoyer les caravanes. En 1166, Rostislaf enjoint à ses frères et à ses fils d'aller au-devant des marchands qui reviennent de Grèce. Quand l'Ukraine, nettoyée des nomades, commença à se repeupler, elle reprit les traditions du commerce national; mais la ruine de l'empire byzantin par les Turcs, la domination des Tatars sur les rivages de la Mer-Noire, en avaient singulièrement changé les conditions. Ce furent surtout les cosaques qui se livrèrent à ce trafic amoindri. Ils avaient mieux conservé que les habitans de l'intérieur des terres la valeur indispensable au marchand. Eux seuls aussi pouvaient soutenir la concurrence avec le Juif qui dans les villes de Pologne et de Lithuanie avait ruiné la bourgeoisie slave. Eux seuls pouvaient lutter de sobriété, d'épargne, de ténacité avec les fils faméliques d'Israël. Ici encore ils furent les représentans les plus énergiques de la nationalité ukrainienne et restèrent en armes quand

tout le reste eut fléchi sous la fatalité des influences nouvelles. Le cosaque maintint la tradition commerciale de la Petite-Russie, comme il en maintenait les traditions d'indépendance religieuse et de liberté patriotique.

A certaines époques, les marchands se réunissaient; comme autrefois, ils se formaient en associations, en caravanes, et obéissaient à des chefs élus. La longue file des charrettes de bois attelées de bœufs gris s'enfonçait lentement dans les steppes herbeuses de l'Ukraine, dans les steppes sablonneuses de la Crimée. Aux villes musulmanes, aux lacs salés de la Tauride, ils allaient chercher surtout deux sortes de denrées indispensables aux riverains du Dniéper : le sel et le poisson sec. Nous sommes loin des temps où les riches marchands de Kief, de Smolensk, de Tchernigof, de Novgorod-la-Grande, achetaient à Constantinople les émaux et la bijouterie de Byzance, les soieries de Damas, les vins de Chypre et de Sicile, les plus rares produits de la Grèce et de l'Asie. Sans doute, dans une de leurs chansons, les cosaques se vantent de n'étaler dans les bazars d'Orient que des « marchandises de choix, les peaux de martre et de renard bleu, les noires zibelines; » mais sûrement c'était le petit nombre qui pouvait se permettre à Caffa, Azof ou Eupatoria ce luxe d'étalage. La plupart, assez pauvres diables, se bornaient à s'approvisionner de poissons salés qu'ils allaient colporter ensuite dans les villages de l'Ukraine et jusqu'en Pologne et en Gallicie. Des dangers, des privations infinies les attendaient dans ce long et pénible voyage. Ils avaient à braver la faim, la soif, les extrêmes chaleurs comme les froids extrêmes de la Crimée, les tourbillons de sable et les ouragans de neige, toutes les variétés de brigands dont pullulaient le monde cosaque et le monde musulman. Souvent au terme de leur voyage, dans les ports de la Mer-Noire, nos voyageurs rencontraient une mort sans gloire dans quelque lazaret. Le nom qu'on donne à ces négocians, celui de *tchoumak*, aurait même une étymologie sinistre : *tchouma*, la peste, triste produit du sale et fanatique Orient, que souvent ils rapportaient au pays. Pour s'en préserver, dès le premier jour de leur pèlerinage, ils enduisaient de goudron leur chemise et leur large pantalon. Alors ces vêtemens pendant des mois entiers ne quittaient plus leur corps. C'était pitié de rencontrer par les chemins de la Crimée ces misérables piétons, noirs et poudreux, avec leurs haillons goudronnés et leurs grandes bottes de cuir, la tête rasée à l'exception d'une queue au sommet de la tête, ayant l'air plutôt de brigands ou d'échappés de galères que d'honnêtes négocians. Autrefois c'étaient les princes russes et leurs vaillantes gardes aux armures étincelantes qui escortaient les caravanes : du XVIe au XVIIIe siècle, ce sont les Zaporogues qui ont hérité de cette corvée princière. A certaines époques de l'année où, réguliers comme

des bandes d'oiseaux de passage, devaient arriver les *tchoumaks*, les fils de la *setcha* prenaient soin d'établir des ponts de bois sur les rivières, de disposer des détachemens armés aux points les plus menacés par les brigands; parfois ils continuaient leur protection aux voyageurs jusque sur les terres du khan de Crimée qui ne songeait point à s'en plaindre, puisque du commerce avec les Russies découlait une partie de ses revenus. Le service des Zaporogues d'ailleurs n'était point gratuit, pas plus qu'autrefois celui des princes. Ils percevaient un droit fixe de 8 ou 10 roubles pour l'escorte et de tant de kopecks par chariot au passage des ponts. Ce droit servait à alimenter la caisse de « l'armée zaporogue. » Ces *tchoumaks*, si fameux dans les trois derniers siècles, subsistent encore aujourd'hui; on les retrouve partout, assure M. Routchenko, où retentit le dialecte petit-russien. Leur métier est devenu moins pénible : grâce à la gendarmerie russe, plus de *haïdamaks*, plus de *kamychniki* tapis dans les roseaux (*kamych*) des fleuves; les Nogaïs et les Tatars ne sont plus les maîtres absolus de la steppe; on arrive en chemin de fer à Odessa, à Sébastopol, à Azof, à Taganrog; on fait le tour des ports de la Crimée, Eupatoria, Féodosie, Kertch, en bateau à vapeur; mais en même temps qu'il devient plus facile, leur métier commence à perdre sa raison d'être. Avec leurs lents convois de charrettes, pourront-ils soutenir la concurrence des railways et des paquebots? En 1871 encore, les journaux de la Nouvelle-Russie entretenaient leurs lecteurs d'un fait bien curieux : il s'agissait d'un vieux *tchoumak* qui, à force de revendre 12 roubles à Kief le cent de poissons acheté 2 roubles à Azof, avait fini par amasser une fortune considérable. Il possédait 560,000 roubles, environ 2 millions de notre monnaie. Il assurait au correspondant de la *Gazette de Kharkof* que, s'il n'eût été le serf d'un avide seigneur, il eût pu acquérir plus du double; mais ce *tchoumak* était alors un vieillard de soixante-deux ans; c'est d'un autre temps qu'il faisait l'histoire : les jeunes gens qui essaieront de continuer ce commerce ruiné n'y amasseront certainement pas 4 millions. Dans la Petite-Russie comme ailleurs, les types curieux du passé s'en vont tous les jours; il n'y a plus de vrais cosaques, pas plus que de *haïdamaks*. Nous avons peut-être entendu le dernier *kobzar;* M. Routchenko trace en ces termes le portrait des derniers *tchoumaks :*

« Ce continuel vagabondage sur les grandes routes, cette existence moitié sédentaire et moitié nomade a imprimé sur le visage du *tchoumak* un cachet tout particulier. L'isolement, les alarmes de cette vie errante, ont contribué à lui donner une certaine rudesse de caractère avec une nuance de mélancolie. Le *tchoumak* est généralement silencieux, sombre : il considère la vie avec un secret mépris; toute son

attitude révèle une imperturbable confiance en lui-même. Il est enclin à l'ironie, toujours prêt à mystifier ceux qui l'entourent, tout en gardant sa dignité. Une forte charpente, des traits énergiques, ses longues moustaches, sa longue queue rejetée derrière l'oreille, lui donnent une physionomie si remarquable que du premier coup d'œil on reconnaît le *tchoumak* au milieu d'une foule. Voyez-le dans une foire avec son haut bonnet de peau de mouton, sa souquenille négligemment relevée sur l'épaule, la tête fièrement levée ; il s'avance au milieu des flots de paysans avec un air d'intime satisfaction. Il s'approche de ces grands bœufs, s'informe du prix, marchande, et, saisissant de ses poignets robustes un bœuf par les cornes, il le fait agenouiller. Il se retourne et voit une troupe de Juifs qui le regardent : il fait siffler sa houssine ou les menace du poing; les Juifs sont déjà loin. Il continue son chemin, et d'un imperceptible coup de pied renverse un tonneau de goudron, ou bien, comme par mégarde, il laisse tomber son pain dans une jarre de miel et se plaint ensuite au marchand qu'on lui ait gâté son pain. S'il rencontre une jeune fille, il lui dit à l'oreille quelques mots. Enfin il se fraie un chemin à coups de coudes dans une foule, arrive au milieu d'un cercle de spectateurs et s'arrête droit en face du joueur de *lira*. Son visage fier et ouvert, aux premiers sons de cette chère musique, prend une impression de tristesse indicible. Il fixe sur le chanteur son regard sauvage, incline sa tête sur sa poitrine, et des milliers d'autres *doumas,* des myriades de réminiscences, s'entre-croisent, se heurtent dans son âme et le plongent dans une silencieuse méditation. »

Tel est l'homme qui a partagé avec le cosaque l'honneur d'être chanté par la muse populaire. Le recueil de M. Tchoubinski renferme quarante-six chansons de *tchoumaks*, celui de M. Routchenko soixante-douze, avec de nombreuses variantes recueillies sur tous les points de la Petite-Russie, une étude sur leur commerce, et un vocabulaire fort utile pour comprendre leur dialecte petit-russien compliqué d'ailleurs de termes particuliers à leur profession. Dans ces chansons, on peut suivre la vie du hardi marchand à travers toutes ses vicissitudes. Le voilà qui se prépare à partir, qui achète quelques paires de bœufs gris et graisse les essieux de bois de ses charrettes. Que faire au village? L'existence y était trop dure. Plus d'un n'avait d'autre ressource, d'autre salut peut-être, que de s'expatrier. « Il s'attriste, le pauvre orphelin : son père et sa mère sont morts; le malheur l'a frappé, un malheur qui n'est pas venu seul. — Allons! j'attellerai mes bœufs gris à mes quatre chariots. J'irai quérir le poisson sur les bords du Don. Si je reste, je sais bien ce qui m'arrivera : le centenier me livrera pour me faire soldat. » — Mieux vaut encore partir avec les *tchoumaks*

qu'avec le sergent recruteur. Pourtant le jour du départ, que de larmes au village! Long est le voyage, tous n'en reviendront pas. Et voilà les pères à cheveux blancs, les vieilles mères, les femmes avec leurs nourrissons, les fiancées qui font la conduite aux compagnons. Souvent on brusque les adieux, crainte de s'attendrir : « Mon bien-aimé s'est mis en route, et moi j'ai couru après lui. J'ai retourné sa charrette, j'ai dételé ses bœufs et je l'ai appelé *mon cœur*. — Reviens, mon bien-aimé; reviens, mon cœur. Tes petits enfans sont en pleurs, ton père et ta mère se désolent. Sais-tu si la fortune te sera favorable? — Je ne retournerai pas, ma bien-aimée, je ne retournerai pas, mon cœur. Laisse pleurer les enfans, laisse se désoler les vieux parens. Si tu étais une bonne femme, tu n'agirais pas ainsi : tu jeûnerais le vendredi, tu chômerais le dimanche, afin que la fortune me vienne en aide. » La pauvre femme comprend bien que c'est la nécessité qui chasse le mari hors de chez lui. C'est pour vivre et faire vivre les siens qu'il est *tchoumak*. Elle s'en revient pleurant, et dès ce jour plus de bonheur pour elle. Elle pleure quand elle voit les bonnes gens deviser gaîment sur leur seuil; elle pleure quand elle entend les enfans jouer bruyamment dans la rue. Elle envie leur sort à tous. « Ils sont tous heureux; moi seule, je suis malheureuse. »

Pendant ce temps, que fait le bien-aimé? Déjà les *tchoumaks* ont perdu de vue le village natal. On se hâte lentement : comme ils veulent voyager loin, ils ménagent leur attelage. On parcourt 10 ou 15 verstes, puis on fait une halte; ensuite 10 ou 15 autres verstes, et l'on s'arrête pour la nuitée. L'ataman donne des ordres : s'il y a lieu, il fait disposer les chariots de manière à former un *tabor*, une enceinte contre les incursions possibles des maraudeurs. Le second en dignité de la caravane, le cuisinier, dont la voiture est ornée du chaudron et du sac à provisions, insignes de sa charge, prépare le gruau. Souvent quelque amateur égaie le repas avec la *bandoura* ou la *lira*. On se remet en marche. Voici que déjà on est entré dans la steppe avec ses grandes herbes, mer de verdure, où l'on ne trouve ni sentier ni poteau, pas plus que sur les flots. Le jour, on reconnaît son chemin en montant sur un *kourgane*, un de ces *tumuli* qui recouvrent les ossemens et les armes des nations disparues. La nuit, on se dirige d'après les étoiles. Jusqu'à présent, le seul ennemi à craindre, ce sont les brigands. Quand il les voit sortir de derrière la colline, l'ataman Gavrilenko, disent les chansons, « se tord les mains de désespoir et verse des larmes amères. » Larmes de héros, car il est bientôt remis de son émotion, et sort à cheval du *tabor* pour se mesurer avec le chef des brigands. Celui-ci lui porte un terrible coup de lance; mais on ne peut tuer Gavrilenko qu'avec une balle d'argent, une balle conjurée : il résiste au choc

et de la riposte abat son ennemi. Les brigands, voyant tomber leur chef, se replongent dans le fourré et disparaissent. D'autres fois la bande tout entière, dont le nombre sacramentel est toujours de quarante-quatre, est sacrifiée à la juste fureur des *tchoumaks*, qui entonnent le chant de victoire : « Sois fière, ô ville, ville de Poltava, de ce que notre gloire n'a pas péri! Ils étaient quarante-quatre, ils n'ont pu venir à bout de nous dix. »

Quand on s'éloigne du Dniéper, on s'engage dans les steppes arides du gouvernement de Tauride. Aux haïdamaks succèdent les Nogaïs, bien autrement nombreux et redoutables. Contre leur impétueuse cavalerie, on forme à la hâte le *tabor* et l'on se défend de son mieux. Souvent, mais beaucoup plus rarement dans la réalité que dans la chanson, l'affaire tourne mal pour le musulman. On le poursuit, on le fait prisonnier. Alors son sort n'est pas long à régler : comme on n'attendait de lui aucune pitié, il n'en peut espérer aucune. On lui enfonce trois piques dans le corps et l'on dresse cette potence improvisée au sommet d'un *kourgane*; pendant que la bête de proie est clouée là-haut comme une chouette malfaisante, éclate le chœur triomphant des *tchoumaks*, vengés enfin de tant d'insultes : « Contemple, ô musulman, contemple notre liberté. Ah! notre chère liberté : elle fleurit comme le rouge pavot, tandis que ta tête musulmane ruisselle de ton sang. »

On arrive en Crimée. Là du moins on est protégé par le *iarlik*, les lettres patentes du khan; mais qui peut s'en reposer sur la perfide inconstance des Tatars? Qui sait si quelque ordre nouveau n'est pas arrivé de Constantinople, si quelque incursion des Zaporogues n'a pas allumé en eux la soif de la vengeance? C'est à l'homme sage de tout prévoir. Les premières bandes de *tchoumaks* ont été averties à temps par les marchands allemands que quelque chose se prépare : ceux-là se sont hâtés de faire leur provision de sel et de regagner les bords du Dniéper. C'est sur les dernières bandes que crèvera l'orage, orage irrésistible; contre les Tatars de Crimée, que peuvent les retranchemens de charrettes, la bravoure de l'ataman Gavrilenko? « Hélas! de Pérékop à la rivière Salgir, là-bas gisent les cadavres des *tchoumaks*; ils sont couchés par trois, par quatre; leurs vêtemens sont trempés de leur sang. — Sur la rivière Salgir, le canon a retenti : de plus d'un *tchoumak* pleureront le père et la mère. — Sur la rivière Salgir, les mousquets se sont fait entendre : de plus d'un *tchoumak* resteront orphelins les petits enfans. — Sur la rivière Salgir bruissent les guérets maudits : plus d'un *tchoumak* sera vainement attendu par une cosaque aux noirs sourcils. »

Et même sans les attaques de leurs ennemis, de nos jours encore, à combien de hasards ne sont pas exposés les aventureux commerçans! Quand l'herbe manque, quand les sources sont taries, les

bœufs languissent; leur maître désespéré ne sait que faire pour les soulager. Entre le *tchoumak* et ses bœufs intervient alors une scène touchante d'églogue, d'une fraîcheur toute virgilienne. L'homme n'a plus ni fourrage, ni eau de source à donner à ces pauvres bêtes. Il cherche par ses caresses et ses bonnes paroles à endormir leur souffrance : « O mes bœufs, mes bœufs gris et tachetés, que vous êtes de braves bêtes! Voilà trois jours que sans boire ni manger vous restez au timon. » Les compagnons du *tchoumak* lui viennent en aide. Tout le convoi s'arrête en attendant que ses bœufs aient repris leurs forces. « Celui qui abandonne son compagnon dans l'embarras, dit le proverbe petit-russien, que sa peau l'abandonne comme au printemps l'écorce des saules. » Mais quelquefois c'est le maître lui-même que la maladie vient frapper. Son sort lui a été prédit par le hibou, qui au sommet des *kourganes* fait entendre son lugubre *hou! hou!* Un présage plus certain, c'est la douleur de ses bœufs. « Mes bœufs, mes bœufs gris, pourquoi ne buvez-vous pas? pourquoi faites-vous ce chagrin à votre jeune maître? » Et déjà le voilà étendu sur le devant de sa charrette, la main droite sur son cœur, et qui fait ses adieux à la vie. « Arrêtez-vous, mes fidèles camarades, jeunes *tchoumaks*, braves compagnons, pour me rendre les derniers honneurs. Près de la glorieuse Pérékop, creusez-moi une fosse profonde; sur mon corps entassez un *kourgane* élevé, et que de toute l'Ukraine on puisse apercevoir ma tombe. » Avant de mourir il veut revoir encore son cher attelage. « Ah! mes bœufs, mes bœufs gris, qui va être votre maître quand je ne serai plus de ce monde? » et ses bœufs sont attendris, et bien tristement ils s'éloignent de la place où est tombé le malheureux. « Ils mugissent plaintivement et voudraient rappeler de la tombe leur jeune maître. » Ce sont eux qui, arrivés à la cabane lointaine, annonceront à la fille du *tchoumak* qu'elle est orpheline. « Ne pleure pas, ne nous maudis pas, jeune maîtresse. Ton seigneur n'est plus, mais c'est fait de nous aussi. » Ou bien c'est le coq de la chaumière natale qui, mû par un instinct fatidique, saute éperdu sur le seuil de l'*isba*, crie son *cocorico* et avertit la vieille mère de ne plus attendre son fils. Cependant les *tchoumaks* ont creusé la tombe de leur ami; « ils ont élevé le haut *kourgane*; sur le sommet ils ont planté l'obier aux baies rouges. » Le corps du *tchoumak* est désormais à l'abri de toute profanation. Vainement le coucou arrive-t-il à tire-d'aile. « Donne-moi, mon cher, dit-il à l'aigle, donne-moi quelque chose du corps, ne fût-ce que le bras droit. — Mais l'aigle a répondu : Je le voudrais, mon cher; seulement vois comme ils ont entassé la terre humide. Je ne suis pas de force à la soulever. » On remarquera comment la poésie de ces rudes compagnons, cette

chanson éclose le soir autour des feux de bivouac, tient de près à la poésie primitive des races âryennes, qui animait tout dans la nature, aux instincts durables de l'âme russe, qui, malgré le christianisme et l'orthodoxie byzantine, n'a pu se résigner à dépeupler le monde de ses hôtes divins et a laissé aux animaux la parole et le don prophétique. Les bœufs gris ont des larmes pour leur maître, le hibou l'avertit de sa fin prochaine, le coq domestique l'annonce à sa famille, et les oiseaux de proie, caquetant au sommet du *kourgane*, donnent des louanges dépitées à la solidité de son monument, à la piété de ses compagnons. Il durera, ce monument, et quand d'autres caravanes passeront en ces lieux, chaque voyageur s'arrêtera pour donner un souvenir au mort inconnu et ajouter une poignée de terre à son tumulus. « Cela rend le voyage heureux, » assure le dicton petit-russien. Chez beaucoup de peuples primitifs le sentiment de bienveillance se manifeste par une cérémonie analogue. « J'ajouterai une pierre à votre *cairn*, » dit en manière de politesse le montagnard des *highlands*. Le Juif encore aujourd'hui apporte un caillou sur le mausolée d'une personne aimée.

La nation petite-russienne, qui s'étend sur quatre ou cinq des gouvernemens russes et qui comprend 7 ou 8 millions d'âmes, sans compter 3 millions de Ruthènes dans la Gallicie autrichienne, mérite certainement d'être mieux connue. Comme d'autres, elle a ses historiens, ses publicistes, ses poètes, ses romanciers qui ne dédaignent pas d'écrire dans la langue populaire des Ukraines. Pour le passé, si l'on veut se rendre compte de ses sentimens et de ses tendances, le plus sûr est peut-être d'étudier ses chansons. Dans les chroniques qui ont raconté son histoire, on retrouve souvent l'écho des passions de la masse; mais l'expression s'en est parfois aussi modifiée, refroidie sous la plume des lettrés, qui avaient une naturelle tendance à se rapprocher de la classe dominante, à rechercher la société des seigneurs. Au contraire, dans la chanson rustique, la pensée du peuple arrive à nous sans intermédiaire. Nous y voyons clairement ce qu'il aimait, ce qu'il haïssait, et quels hommes il prenait pour son idéal. Pendant longtemps, les *doumas* ne lui connaissent qu'un ennemi, et le Petit-Russien, placé en face du Tatar, dans la même situation que les Slaves du Danube et les Grecs vis-à-vis du Turc, retrouve presque les mêmes inspirations. Ses chants de guerre, ses ballades d'esclavage, rappellent ceux de la Hellade et de la Serbie. La dispersion des familles, la rencontre du frère et de la sœur dans d'étranges circonstances, les cruautés des musulmans égalées par les représailles chrétiennes, voilà ce qu'on raconte sur les bords du Dniéper comme sur les rivages du golfe de Corinthe. Le Zaporogue, malgré ses imperfections, est

glorifié comme le furent, en dépit de leurs crimes, les haïdamaks du Danube et les klephtes du Pinde. Faut-il s'étonner si les peuples, cruellement opprimés par l'islamisme, pardonnent tout à de braves *outlaws*,

S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent?

Plus tard l'ennemi du Petit-Russien, c'est le *pan* et ses alliés. Que la diète de Pologne n'a-t-elle prêté l'oreille aux chansons du peuple! Elle y aurait appris plus sûrement que dans les doléances de ses représentans officiels ses véritables griefs. L'Ukraine hésita longtemps entre la Pologne et la Moscovie : sa langue la rapprochait de l'une presque autant que de l'autre; mais, inquiétée dans sa religion par les intrigues des jésuites, elle s'éloigna violemment de la Pologne catholique pour se donner à la Russie orthodoxe. Elle préféra l'autocratie d'un tsar aux libertés qui dans la république polonaise, dans *le royaume des nobles*, n'étaient l'apanage que d'un petit nombre. Toutefois elle ne s'est pas donnée au *Moscovite* sans conditions. Avant de pouvoir l'assimiler à la Grande-Russie, Pierre Alexiévitch et Catherine II ont rencontré plus d'une résistance; mais il semble que ces résistances n'aient jamais été aussi populaires que l'ancienne lutte contre la *pospolite*. Bogdan Chmelnicki, le promoteur de l'insurrection anti-polonaise, est resté et restera le héros favori de la muse rustique. Au contraire elle est froide, même hostile, à l'égard de Mazeppa, l'auteur du soulèvement contre Pierre le Grand. Elle ne lui sait aucun gré d'avoir été le dernier champion de l'indépendance nationale. Son héros dans la guerre de 1708, c'est Paleï, la victime et le vainqueur de Mazeppa. Lui seul semble à ses yeux sauver l'honneur du nom cosaque compromis par une rébellion contre le tsar orthodoxe. La poésie populaire en lutte contre le *pan* russe ou polonais a une inspiration essentiellement démocratique. C'est dans la république égalitaire des Zaporogues qu'elle cherche des champions contre la république aristocratique de Pologne. Ce même caractère se retrouve encore dans ses chansons en l'honneur de marchands, chercheurs de sel et de poisson sec. Le *tchoumak*, pour faire le commerce, ne cesse pas d'être un cosaque. Parce qu'il travaille pour vivre, il n'en est pas moins noble. Il faut être aussi brave pour aller trafiquer dans les villes infidèles de Crimée que pour y porter le ravage. Voilà pourquoi le nom du *tchoumak*, répété sur la *lira* ou la *bandoura*, vole sur les lèvres des hommes et pourquoi son *kourgane* s'élève aussi haut dans les steppes désertes que celui de l'aventurier tombé dans la guerre sainte.

ALFRED RAMBAUD.

LE

MAJOR FRANS[1]

I.

LÉOPOLD DE ZONSHOVEN A M. WILLEM VERHEYST, AVOCAT A A...

La Haye, mars 186..

Cher ami, accourez chez moi par le premier *express* que vous pourrez prendre. Il m'arrive des choses miraculeuses, et j'ai besoin de m'épancher dans le sein d'un ami, ou bien je vais étouffer. Figurez-vous Léopold de Zonshoven, destiné dès son enfance à jouer dans ce bas monde le triste rôle du gentilhomme pauvre, votre ami Léopold, tout d'un coup héritier d'une fortune colossale!

C'est une vieille tante de ma mère, dont je n'avais jamais entendu parler et qui paraît avoir été brouillée avec toute la famille, c'est elle qui a voulu faire avec moi « la fée charmante » en me laissant par testament toutes ses propriétés. A moi! à moi qui ai toujours eu tant de peine à ne pas faire de dettes, qui n'ai pu me permettre ni folie, ni caprice, et qui me vois d'un moment à l'autre à la tête d'un million de florins (2)! Je faillis, en ouvrant la lettre qui m'annonçait cette incroyable nouvelle, renverser ma lampe; heureusement elle fut maintenue par mon hôtesse, qui attendait les 80 cents réclamés

(1) Nous offrons ici sous une forme réduite la dernière œuvre de M[me] Bosboom-Toussaint, auteur hollandais d'un mérite fort apprécié dans son pays. Femme du peintre éminent M. Bosboom, dont on estime surtout les intérieurs d'église, M[me] Bosboom-Toussaint s'est fait remarquer dans ces dernières années par ses romans historiques, dont le plus réputé a pour titre *de Wonderdoktor* (*le Médecin-Miracle*). *Le Major Frans* est au contraire un roman de caractère et de mœurs contemporaines, dont l'intérêt s'accroît pour nous d'une foule de détails fortement marqués au coin de la vie néerlandaise.

(2) Environ 2,116,000 francs.

par le facteur et qui crut d'abord, m'a-t-elle dit ensuite, qu'il s'agissait d'un exploit d'huissier. Je la congédiai au plus vite, et je tirai le verrou derrière elle. J'avais un intense besoin d'être seul et de me persuader que je n'étais pas la victime de quelque mystification empruntée aux *Mille et une Nuits*.

Le fait est qu'après m'être convaincu de la réalité, je fus assailli par une indescriptible confusion d'idées et d'impressions. Mon cœur battait à se rompre, je ne sais quoi me serrait la gorge, et le premier profit que je tirai de ma fortune à venir fut un beau mal de tête. Je ne suis pas un stoïcien et n'ai jamais voulu m'en donner l'apparence. Je ne cessais dans les derniers temps de me demander ce que je pourrais faire pour sortir de la misérable condition où j'ai végété jusqu'à présent, je ne trouvais qu'un expédient : me réconcilier avec mon oncle le ministre, devenir attaché de quelque ambassade; mais cela me coûterait beaucoup, depuis que son excellence m'a défendu sa porte à cause des articles que j'ai insérés dans une feuille de l'opposition. Comme je regrettais de n'avoir pu terminer mes études et de ne pouvoir m'intituler docteur en l'une ou l'autre branche! A vingt-neuf ans, on ne peut recommencer à étudier pour s'ouvrir une carrière, et j'en étais à compter sur mes doigts les arriérés qui grèvent mon humble budget, quand tout à coup je me vois devenu gros propriétaire. Flegmatique juriste, n'était-ce pas assez pour mettre une pauvre cervelle comme la mienne sens dessus dessous? Venez donc vite à mon secours, d'autant plus qu'il est un point sur lequel je dois vous consulter avant d'accepter définitivement cet héritage. Peut-être ce point ne soulèvera-t-il aucune difficulté à vos yeux de jurisconsulte; mais aux miens il pourrait créer un cas de conscience ou du moins de délicatesse, qui ferait évaporer mon million comme une brume du matin. Je ne veux rien décider sans vous avoir consulté. J'ai fait passer au notaire sur sa demande une procuration pour qu'il puisse agir en mon nom, mais sous réserve. Ici j'ai beaucoup de connaissances, mais pas un ami assez intime pour oser tout lui dire sans craindre d'être mal compris ou ridicule.

Et maintenant au revoir le plus tôt possible. Avec et sans million, toujours à vous. LÉOPOLD DE ZONSHOVEN.

L'avocat Willem Verheyst reçut par le même courrier ce billet anonyme :

« Il nous paraît probable que M. L. de Zonshoven vous consultera pour une affaire très importante pour lui. Aidez-le à surmonter toutes les difficultés qui l'empêcheraient d'accepter certain héritage et ne le laissez pas repousser sans examen sérieux telle proposition qui pourrait lui être faite. Celui qui vous écrit est complète-

ment au courant des intentions de la digne testatrice, et fait les meilleurs vœux pour que M. de Zonshoven jouisse de la belle fortune qui lui est échue. »

Willem Verheyst ne lut pas sans une certaine inquiétude ces lignes mystérieuses. La demande de son ami Léopold le surprenait lui-même dans un moment où les préparatifs d'un départ pour Java l'absorbaient entièrement. Il ne voulut pourtant pas priver l'héritier dans l'embarras des lumières de son expérience, et il s'empressa de se rendre à La Haye.

Le logis du jeune gentilhomme pauvre se composait uniquement d'une chambre assez vaste donnant sur la rue et terminée par une alcôve. Elle ne manquait pas d'une certaine élégance; un assez joli bureau, un fauteuil-voltaire, une petite bibliothèque sculptée en bois antique et plusieurs petits objets d'art compensaient ce qu'il y avait de très bourgeois dans l'ameublement de la chambre louée en garni. Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'étaient les portraits de famille qui s'alignaient le long des murs, les uns richement encadrés, les autres, et c'étaient les moins anciens, entourés de simples baguettes dorées. Des miniatures en ivoire et des photographies remplissaient les intervalles. Le jeune homme avait évidemment pris soin de réunir autant que possible les portraits de tous les membres de sa nombreuse et noble famille.

Il était occupé à écrire quand son ami Verheyst frappa à sa porte.

— Je vous attendais, lui dit-il; je savais bien que vous viendriez à mon cri d'alarme. Maintenant je suis de sens rassis, et savez-vous ce qui m'a calmé? — Il lui montra tout un cahier affreusement maculé d'encre. — Le mouvement qui faillit renverser ma lampe n'avait pas épargné mon encrier. Je ne m'en aperçus que le lendemain matin. Il y avait là trois articles, mis au net, que je devais livrer aujourd'hui. Perdus, mon cher, perdus sans remède! Il m'a fallu tout recopier pour être fidèle à ma parole. Une belle besogne pour un millionnaire, n'est-ce pas? J'ai presque fini, mais ce travail forcé m'a procuré une diversion salutaire; ce soir je suis tout à vous et nous pourrons causer librement.

Léopold vivait en effet de sa collaboration à plusieurs publications périodiques et de traductions qu'il livrait aux éditeurs dont il recevait les commandes. Bien qu'il n'eût pu compléter ses études universitaires, il avait du talent, du style, et sa plume était appréciée.

— Voici, continua-t-il, les pièces du procès, le duplicata du testament, l'inventaire des biens meubles et immeubles, les effets en portefeuille, il y en a pour plus d'un million, et, autant que je puis m'y connaître, toutes ces pièces sont régulières. Parcourez tout cela pendant que j'achève ma copie.

L'avocat examina tous les documens l'un après l'autre, et, après une revue attentive, déclara que tout était dans l'ordre le plus parfait. — Mais, dit-il, je ne vois nulle part inscrite la clause fatale qui, selon ce que vous m'avez écrit, pourrait influer sur votre acceptation.

— En effet, il n'y a pas de clause, il n'y a même aucune condition exprimée, mais il y a un désir, un vœu de la grand'tante, contenu dans cette lettre qu'il vous faut lire avant de me dire votre opinion. Pour moi, il me semble que je dois renoncer à l'héritage, si je ne puis satisfaire à ce désir.

— Serait-il donc si difficile d'y satisfaire?

— Cela dépend. Ma grand'tante désire que je me marie.

— Eh bien! n'avez-vous pas de quoi monter votre ménage?

— Sans doute; mais elle me désigne en même temps celle que je dois épouser.

— Diantre! voilà le pire.

— Assurément, car elle ne semble pas même connaître la demoiselle. Ce doit être la petite-fille d'un certain général von Zwenken, qui épousa jadis la sœur aînée de ladite grand'tante. Elle demeure chez son grand-père, et il paraît que c'est surtout par rancune contre ce dernier que la grand'tante Roselaer a testé comme elle a fait. C'est moi qui hérite de la fortune afin de l'offrir à la belle petite-nièce. Rien de plus simple, dira-t-on; cependant supposez que la belle petite nièce soit laide, ou bossue, ou acariâtre, ou coquette, vous me connaissez assez pour savoir que je m'empresserais de renoncer à l'héritage.

— Renoncer, renoncer... Au pis-aller on pourrait offrir le partage.

— Voilà précisément ce qui serait contraire à la volonté formelle de la défunte. Lisez et vous verrez.

L'avocat lut alors avec un redoublement d'attention l'écrit que lui tendit Léopold, et qui était ainsi conçu :

« Mon très cher neveu, je suis pour vous une inconnue, vous n'êtes pas un inconnu pour moi. Je suis assez bien renseignée sur ce que vous êtes et ce que vous n'êtes pas. Grâce à toute sorte de brouilles dans notre famille et aux inconséquences de ma sœur aînée, j'ai dû passer ma vie et je mourrai dans l'isolement. Mes parens les plus proches sont morts depuis des années, les autres sont dispersés et se souviennent à peine que je suis leur parente. Personne ne se soucie de la vieille tante Roselaer, qui, il est vrai, n'a jamais voulu rien faire pour leur rafraîchir la mémoire. J'ai maintenant soixante-quinze ans, et une attaque récente m'a avertie que je devais mettre ordre à mes affaires, si je ne voulais pas qu'il y eût des disputes à propos de ma succession, et surtout que celle-ci tombât dans les

mains de ceux qui ont rempli ma vie d'amertume. Je ne veux pas non plus qu'une nuée de neveux ou de cousins viennent s'abattre sur ma fortune comme des corbeaux et réduisent en miettes ce que mes parens et moi nous avons amassé à force d'ordre, d'économie et de bonne gestion. J'ai donc résolu d'instituer l'un d'eux mon unique héritier, et ce sera vous : d'abord parce que votre grand'mère maternelle est celle de mes sœurs qui m'a causé le moins de chagrin. Elle épousa un homme de son rang, dans une bonne position, avec l'assentiment de ses parens, et ce n'est pas sa faute si son mari est mort lors de cette affreuse révolution belge, laissant sept filles dont une fut votre mère, mais qui ne se soucia pas plus que les autres de sa tante Sophie. Je dois toutefois l'excuser parce que, à l'époque de son retour en Hollande, les fatales discordes dont j'ai parlé m'avaient déjà fait prendre la résolution de rompre avec tous les miens. — Ma seconde raison, c'est que j'ai bonne opinion de votre caractère et de votre indépendance. Mes informations sont de telle sorte que je vous tiens pour celui qui pourra le plus convenablement réaliser un vœu que je forme en vous priant très instamment de l'accomplir, si cela vous est possible, c'est-à-dire que vous épousiez la petite-fille de ma sœur aînée, la seule de ses petits enfans qui soit encore en vie, et que vous lui donniez de cette manière la part d'héritage que, pour les raisons susdites, je dois lui refuser en ce moment. J'avais voulu prendre cette jeune fille chez moi, quand elle était encore toute petite, pour lui donner une bonne éducation et la soustraire à l'atmosphère de corps de garde où elle a été élevée; mais cela me fut refusé, et son grand-père, le général von Zwenken, a perdu la fortune future de sa petite-fille en ne voulant pas m'accorder cette satisfaction. En y réfléchissant, je n'ai pas voulu punir cette enfant pour les fautes de ses grands-parens. Je désire au contraire qu'après ma mort elle sache que la vieille grand'tante Sophie n'était pas aussi méchante qu'on le lui a dit, et qu'elle a pensé à faire aussi son bonheur. Lui donner directement une partie de ma fortune, ce serait la donner à son grand-père, qui la gaspillerait certainement de la même manière qu'il a mangé l'avoir de ma sœur. Voilà pourquoi, mon neveu, j'ai voulu vous faire unique propriétaire de mes biens. Vous êtes un jeune homme de caractère et de bons principes, vous inclinerez à réparer un tort que je suis forcée de commettre. Peut-être les difficultés viendront-elles du côté où l'on aurait le plus de motifs d'accepter cet arrangement : dans ce cas, ne lâchez prise qu'à la dernière extrémité. Si au contraire les obstacles viennent de votre côté, si vous trouviez insupportable cette prétention de votre vieille tante, qui veut vous imposer une femme, et une femme qui pourrait ne pas vous plaire, je vous relève d'avance de cette obligation. S'il en doit

être ainsi, le notaire van Beek à Utrecht connaît mes intentions, et vous aurez à vous y conformer, si vous ne voulez pas renoncer à toute ma succession. J'attends mieux de votre bon jugement, et même je compte sur votre bon cœur, qui s'intéressera à une jeune fille déjà privée par la méchanceté de ses parens des avantages que sa naissance semblait lui garantir, et qui lui seraient bien volontiers assurés par sa grand'tante et la vôtre.

« Sophie Roselaer de Werve.

« *P.-S.* Si je dois signer simplement Roselaer de Werve, et non baronne de Werve, c'est la faute du général; mais son entêtement lui coûtera cher. »

— Voilà bien une lettre de femme, reprit l'avocat après qu'il eut achevé sa lecture, le centre de gravité se trouve dans le *post-scriptum.*

— Que ne m'a-t-elle légué une trentaine de mille florins sans condition! dit en soupirant Léopold, je serais hors de tout cet embarras.

— Sans doute, mais on n'a rien pour rien, la vieille dame vous a choisi pour exécuteur de ses vengeances, et... il faut vous exécuter.

— Je ne crois pourtant pas...

— Je suis sûr qu'elle s'est complu sur son lit de mort à l'idée qu'elle laissait derrière elle un champion de ses griefs.

— Très bien; cependant, si elle s'est imaginé que pour de l'argent je m'abaisserais jusqu'à servir aveuglément ses mauvaises intentions, elle s'est bien trompée.

— Un instant. Vous ne savez rien encore. Qui vous empêche de voir? cela ne vous engage encore à rien. Qui vous a dit que la jeune personne n'est pas digne de vos investigations, et avez-vous le droit de la priver, sans plus ample examen, des avantages que l'intention, tout au moins le désir de la testatrice était de lui assurer?

Léopold réfléchit quelques instans. — Vous avez raison, Willem, reprit-il, je suis trop prompt dans mes résolutions. J'avais fini par renoncer mentalement à l'héritage à cause de cette clause officieuse inventée par la vieille grand'tante. Vous verrez que je ferai de mon mieux pour accepter ce qui m'est offert avec les avantages et les inconvéniens qui s'y rattachent; ce n'en est pas moins une grosse responsabilité que j'assume.

— Allons! vous avez bon pied, bon œil et bon cœur. Confiez-vous à cet instinct d'honneur et de délicatesse, dont vos scrupules actuels me fournissent une preuve nouvelle. C'est peut-être une perle de femme qu'on vous prie d'enchâsser dans de l'or. A propos, savez-vous comment se nomme votre future, et où vous pourrez aller faire sa connaissance?

— Je viens de recevoir une lettre du notaire, avec prière de me rendre au plus tôt à Utrecht pour qu'il puisse me donner les renseignemens dont j'ai besoin concernant le général von Zwenken et sa petite-fille, Mlle Frances Mordaunt.

— Mordaunt? Elle s'appelle Frances Mordaunt? exclama Verheyst d'un ton de surprise et de contrariété.

— En avez-vous donc entendu parler?

— Oui, un peu... Son père doit avoir été un officier anglais retraité qui vivait dans ma province il y a quelques années; il n'y avait pas, que je sache, beaucoup à dire de lui...

— Mais la demoiselle en question, la connaissez-vous?

— Pas personnellement, et on ne peut s'en rapporter à de simples bruits. Ce que j'en ai entendu dire peut... être inexact;... mais je vous le répète, examinez, informez-vous bien et ne vous en rapportez qu'à vous-même.

— Serait-elle laide,... ou infirme? demanda Léopold avec anxiété.

— Non, il paraît même qu'elle est plutôt fort jolie, mais...

— Serait-ce une coquette?

— C'est ce qu'on ne m'a jamais dit d'elle, ou du moins ce serait une étrange coquetterie.

— Ne me mettez donc pas à la torture. Que savez-vous d'elle?

— Rien de précisément mauvais. Je sais seulement qu'un ami de mon frère a été amoureux d'elle, qu'elle l'a repoussé, et qu'il m'en a fait un portrait moral médiocrement encourageant. Ce doit être une virago qui ne veut pas se marier parce qu'elle ne veut pas de maître. Elle a si bien rudoyé le pauvre Charles Felters, le meilleur des moutons qui courent sur deux jambes, qu'il a pris la fuite de terreur. Je ne dis pas cela pour vous effrayer...

— Vous ne m'effrayez pas du tout, reprit Léopold, cela prouve qu'elle a du caractère; il y a quelque chose de piquant dans l'aventure.

— Je suis bien aise que vous pensiez ainsi. Pour moi, je ne serais pas attiré par ce buisson d'épines, mais vous, moralement obligé...

— En vérité, même sans cette obligation, je serais tenté d'entreprendre cette conquête. Voyez ce portrait du xve siècle. C'est celui d'un de mes ancêtres qui, pour sauver l'honneur de sa dame, se laissa couper la main gauche. Il était fort laid, et quand j'étais méchant ou en colère, ma bonne mère me menait devant ce portrait et me disait : — Fi! Léopold, tu ressembles au templier, car il était chevalier de cet ordre. — Elle prétendait que, dans mes momens de méchanceté, mon regard dardait comme le sien. Entre nous, il m'a semblé parfois qu'elle avait raison. Cette ressemblance m'a frappé même plus tard et en particulier lors du dernier entretien

que j'eus avec mon oncle le ministre. Je me trouvais par hasard devant une glace au moment où il avait l'indignité de reprocher à mon père d'avoir épousé une femme sans fortune; mais parlez-moi donc de ma future. Que savez-vous encore d'elle?

— Eh bien! elle serait mal élevée, de manières rudes...

— Ce n'est pas sa faute, à la pauvre enfant. Il me faudra donc être l'amant et le gouverneur de ma femme; qui sait? peut-être son maître de danse et de chant...

— En tout cas, vous n'aurez pas besoin de lui apprendre l'escrime, car d'après ce que m'a dit Charles...

— Morbleu! c'est presqu'à prendre peur!

— Charles a tout de bon pris peur. Elle était alors encore très jeune, et pourtant elle n'était connue dans la petite ville de garnison qu'elle habitait que sous le nom du *major Frans*.

— Ce surnom n'a rien de flatteur, je l'avoue; pourtant, je verrai s'il n'y a pas moyen d'enrôler ce major-là, mais pour le rendre à la vie civile.

— Je suis enchanté de vous voir prendre la chose si gaillardement, car en vérité je ne vois pas que vous ayez autre chose à faire que d'essayer.

— Ma devise a toujours été : *faire contre fortune bon cœur*, et ma destinée aussi, ajouta Léopold avec une nuance de mélancolie.

Les deux amis partirent pour dîner au restaurant. Willem apprit à Léopold qu'il allait au premier jour s'embarquer pour Java en qualité de secrétaire du nouveau gouverneur-général des Indes néerlandaises. C'était une position aussi lucrative qu'honorable et qui lui permettait d'espérer qu'il pourrait revenir, quelques années après, dans son pays natal avec une jolie fortune; mais il exigea de Léopold la promesse que celui-ci le tiendrait au courant des suites de son roman, à l'ébauche duquel il se trouvait avoir contribué. C'est en effet dans les lettres de Léopold à Willem qu'on verra se dérouler les événemens et les scènes qu'il nous reste à raconter.

II.

LÉOPOLD DE ZONSHOVEN A M. WILLEM VERHEYST.

Mon cher ami, pendant que vous voguez sur la Mer-Rouge, je vais confier au papier ce que je ne voudrais raconter à personne que vous. Le notaire est forcément le seul mortel qui soit au courant de mon histoire; mais, soit dit sans vous vanter, il ne vous remplace pas comme ami ni comme confident.

Mon cher, ma fortune est encore quelque chose d'hypothétique. Sans doute la digne testatrice a tout fait pour qu'elle me fût assu-

rée; mais il y a des momens où le goût m'en passe, où j'aimerais mieux y renoncer que d'être l'instrument des vengeances d'outre-tombe de Mlle Roselaer de Werve. Je me vois exposé à chasser un vieillard de son domicile et à condamner à la vie errante une orpheline qui avait droit par sa naissance à l'héritage de sa grand'-tante. Il me déplaît que la loi subordonne de tels droits aux caprices d'une vieille femme rancuneuse, qui a eu l'adresse de faire un testament inattaquable. Pourtant il me semble que je ne peux me soustraire au devoir qui m'est imposé, et abandonner toute l'affaire au notaire-exécuteur, un très brave homme, je crois, mais si ponctuel quand il s'agit d'appliquer la loi qu'il ne voudrait entendre parler ni de ménagemens, ni de mesures de conciliation, ni d'ajournement. Quant au mariage qui simplifierait tout, je crains qu'il ne se brise contre des obstacles pour moi insurmontables; je vais d'ailleurs vous raconter mon histoire jour par jour depuis le 28 mars, date de mon arrivée chez le notaire van Beek.

Ce digne fonctionnaire est un personnage petit et maigre avec de petits yeux très vifs, un nez long et mince, des lèvres également minces et toujours fermées. Il me reçut assis sur son fauteuil classique, vêtu d'un surtout gris et le cou engoncé dans une solennelle cravate blanche qui semblait l'étouffer. Lorsque j'eus répondu à son salut cérémonieux en déclinant mes noms et qualités, un fin sourire plissa ses lèvres, comme s'il m'eût dit mentalement : Vous êtes pourtant venu, bien que vous paraissiez hésiter! Après m'avoir brièvement entretenu de la mort subite de ma grand'tante, qui avait tenu à être enterrée sans que l'on invitât les membres de sa famille, il me dit que depuis trente ans il avait été honoré de la confiance de Mlle Roselaer de Werve et chargé par elle de la direction de ses affaires. Il était en état de me renseigner par le menu sur les relations de la défunte avec le général von Zwenken et sur ses intentions à l'égard de la petite-fille de ce dernier. Déjà, avant la naissance de Frances, le général et tante Sophie étaient brouillés à mort. Le général doit être un dissipateur, et, d'après le dire du notaire, qui connaît peut-être ses affaires mieux que lui-même, un véritable panier percé; mais cela justifie-t-il ce raffinement de haine de la part d'une dame en robe de soie noire, aux cheveux blancs recouverts d'un bonnet de dentelle fine et portant un riche collier de perles autour du cou, telle qu'elle m'est apparue sur son portrait légué par elle audit notaire parce qu'elle s'était mis en tête qu'aucun de ses parens ne le recevrait avec plaisir? En cela peut-être ne se trompait-elle pas, car il faudra que bien des choses s'éclaircissent pour moi, le plus favorisé de tous, avant que je puisse me réconcilier avec l'esprit de Shylock qui animait ses traits maigres et fins. Le notaire m'apprit qu'elle était bonne pour les pauvres,

mais assez singulière par sa façon de vivre et de penser. Orthodoxe et très conservateur lui-même, il attribuait ces singularités à ce qu'elle avait toujours été imbue des idées du XVIIIe siècle; elle admirait beaucoup Rousseau, et même elle avait dans sa chambre une statuette de Voltaire. Ne s'était-elle pas fait peindre tenant à la main un volume de la correspondance de ce dernier, quand même elle savait bien que ce détail n'aurait rien de très édifiant pour le futur possesseur du tableau! Mais elle aimait à me taquiner, ajouta-t-il avec un demi-sourire, et je la laissais aller son train, elle avait d'ailleurs beaucoup de bon. — Et beaucoup de biens, ajoutai-je à part moi, dont la gestion, qui rapportait certainement une somme rondelette au notaire, se conciliait aisément avec des sentimens de grande tolérance.

— Je dois vous dire encore, continua le notaire, qu'elle allait très rarement à l'église; encore était-ce à l'église française (1), bien qu'elle n'appartînt pas à la communauté. Elle consacrait chaque année de grandes sommes à toute sorte d'établissemens de bienfaisance ou d'industrie; toutefois elle ne donnait pas un sou pour les missions et les écoles chrétiennes (2). Quand je tâchais de l'amener sous ce rapport à d'autres sentimens, elle me disait qu'elle ne voulait pas contribuer à la multiplication des tartuffes. Vous comprenez, monsieur, qu'en ma qualité je ne pouvais plus que me taire. Du reste elle était fort économe pour elle-même. Elle habitait une maisonnette près de la ville, tandis qu'elle louait sa belle maison sise dans la ville même, et la superbe campagne qu'elle possédait en Gueldre. Elle n'avait qu'un domestique, une vieille femme de chambre et une cuisinière. Le jardinier qui avait pris à bail le potager attenant à la maison lui fournissait les légumes et devait prendre soin du jardin et des fleurs. Elle louait une voiture au mois et s'en servait rarement. Elle sortait peu et ne recevait d'autre visite que celle du docteur D..., son vieil ami, qui devait la voir tous les jours, et qui deux fois par semaine venait avec sa sœur, non mariée, faire avec elle une partie d'hombre. Une fois par mois, elle m'invitait à dîner avec ma femme et ma fille, le docteur et sa sœur en étaient aussi, et je ne me rappelle pas y avoir jamais rencontré d'autres personnes, si ce n'est le peintre à qui, sur ses vieux jours, elle commanda le portrait qu'elle m'a légué. C'était un jeune homme à belles moustaches, que je soupçonne de lui avoir

(1) Ou wallonne; on attribuait souvent dans les cercles orthodoxes hollandais un caractère plus léger, moins sévère, à la prédication en langue française qu'aux sermons prononcés dans les églises néerlandaises proprement dites.

(2) Ou confessionnelles, érigées par le parti orthodoxe à côté de celles de l'état, où tout enseignement dogmatique est interdit par la loi.

fait un peu la cour en lui débitant force plaisanteries à la Voltaire, car elle lui achetait des dessins qu'elle ne regardait jamais, et quand il était là, elle me taquinait encore un peu plus au sujet de mes croyances et de mes fonctions de membre du consistoire. Du reste, un brave garçon qui devait nourrir sa mère, et le capital qu'elle vous laisse est assez considérable pour que vous n'attachiez pas trop d'importance à ce caprice...

— Non, sans doute, interrompis-je, ou plutôt je suis bien aise d'apprendre que ses derniers jours ont été un peu égayés; mais puis-je accepter son héritage, moi qui, une fois en possession, me croirais tenu de favoriser certaines institutions qu'elle n'aimait pas?

— Oh! elle savait très bien, monsieur, que vous ne pensiez pas là-dessus comme elle. D'ailleurs elle était assez libérale quant aux opinions des autres. Sa vieille femme de chambre est rigidement orthodoxe et ne va entendre que les prédicateurs les plus renommés par leur parfaite orthodoxie; cependant la voiture était tous les dimanches à sa disposition, et sa maîtresse a largement pourvu à son entretien. Peut-être a-t-elle vu en vous quelqu'un qui fera après elle ce que par fausse honte ou autrement elle a négligé de faire de son vivant. Si elle avait eu d'autres idées, elle était femme, croyez-moi, à prendre soin que ses intentions ne fussent pas ignorées.

J'appris ensuite que le château de Werve est situé sur les limites de la Gueldre et de l'Overyssel, au milieu de bois, de bruyères et de terres arables; qu'il est habité aujourd'hui par le général von Zwenken; qu'il appartenait aux parens de la grand'tante Sophie, et qu'à la possession de ce vieux château se rattachent le titre de baron et des droits seigneuriaux qui de nos jours ont perdu toute leur valeur, et auxquels la tante Sophie tenait énormément.

Son père, Roselaer, baron de Werve, n'avait pas de fils, mais trois filles, dont ma grand'tante Sophie était la seconde, et ma grand'mère, du côté maternel, la plus jeune. L'aînée, Marie-Anne, avait, à l'insu de ses parens, noué des relations d'amour avec un jeune officier suisse, le capitaine von Zwenken; comme elle craignait de ne jamais obtenir leur assentiment, elle se fit enlever par son amoureux et se maria en Suisse. Suivant les hommes de loi et la tante Sophie, ce mariage était irrégulier, partant nul, ce qui n'empêcha pas les parens trop faibles de se réconcilier plus tard avec leur gendre et de recevoir les bras ouverts leur fille égarée tombée dans la misère.

Il paraît que la tante Sophie, dans cette histoire, joua le rôle du fils aîné de la parabole. Elle ne voulut jamais pardonner à sa sœur romanesque, ne vit dans son beau-frère qu'un vil séducteur et rompit en visière à tous ceux de ses parens qui montrèrent quelque in-

dulgence pour les coupables. La famille fut partagée en deux camps hostiles qui se firent une guerre de Capulet et de Montégu. Ce furent de mauvais procédés et des représailles sans trêve ni merci, puis des procès qui embrouillèrent encore les cœurs et les affaires. A la mort de sa mère, qui avait toujours été la plus indulgente, tante Sophie prit les rênes de la maison et pensa qu'il lui serait facile de pousser le vieux baron à des mesures de rigueur; mais celui-ci, tout en dissimulant ses sentimens devant sa terrible fille, était incapable de bannir de son cœur le jeune ménage, depuis surtout qu'il lui avait donné un petit-fils. Il allait visiter en secret les von Zwenken dans la ville où le capitaine était en garnison, et le résultat fut qu'à sa mort on découvrit qu'il avait favorisé autant que possible sa fille aînée et ses enfans; entre autres, il leur avait assigné pour leur part le château de Werve et ses dépendances. On devine la colère de la tante Sophie. Abandonner ce château dont elle se croyait pour toujours la maîtresse, et le laisser dans les mains qu'elle en jugeait les plus indignes! Voilà l'origine de cette haine inextinguible qu'elle nourrit toute sa vie contre ceux qu'elle accusait d'avoir, par de basses intrigues, changé les volontés de son père.

Le capitaine de son côté lui intima de vider les lieux au plus vite. Pourtant il ne vint pas habiter lui-même le château. Sa femme et ses deux enfans venaient seulement y faire de temps à autre un court séjour. La femme mourut deux ans après son père, et les enfans restèrent auprès du capitaine jusqu'à ce que la fille fût d'âge à être envoyée dans une pension suisse; le fils, sous la direction d'un gouverneur, se préparait pour entrer à l'université.

Tante Sophie en un sens avait raison. Von Zwenken négligeait sa belle propriété, la laissait entre les mains d'un intendant aussi incapable que malhonnête. S'il y faisait une apparition annuelle, c'était au temps de la chasse, avec une troupe d'amis chasseurs, et il ne se souciait pas de l'état de délabrement qui accusait en tout la mauvaise administration du domaine. La tante Sophie, bien que retirée dans une autre province, n'ignorait rien. L'intendant de son père, renvoyé par le capitaine, passa à son service, resta dans le voisinage et la tint minutieusement au courant de tout ce qui se passait. Le capitaine fut promu au grade de major, mais il avait de grands besoins d'argent, tant pour lui-même que pour son fils, qui lui en mangeait beaucoup. Les hypothèques lui en fournirent, et, quand sa fille épousa un officier anglais nommé sir John Mordaunt, il dut vendre une partie des terres et des bois pour être en état de lui rendre la fortune à laquelle elle avait droit du chef de sa mère. De nouvelles ventes furent encore nécessaires, et quand il prit sa

retraite comme colonel pensionné, avec le rang honoraire de général, il ne possédait plus que le château lui-même avec le jardin et les avenues qui en dépendent.

Tante Sophie au contraire avait su doubler sa fortune personnelle et avait hérité d'une riche cousine. Elle s'y prit de façon à devenir sous le nom d'intermédiaires acquéreur de tout ce que le général avait dû vendre. Un avoué demeurant dans la ville voisine prêtait à celui-ci tout l'argent qu'il lui demandait, exigeait sans miséricorde les arrérages, le poussait à de nouvelles ventes, et tante Sophie pouvait presque calculer le jour et l'heure où von Zwenken serait à sa merci.

Elle lui fit proposer par van Beek l'achat du château et de la seigneurie pour un prix que personne n'eût voulu donner; mais le général était trop aigri contre sa belle-sœur pour se prêter à de telles propositions. Il les repoussa avec hauteur. Cependant son état de gêne empira de jour en jour. La tante Sophie était en possession de toutes les créances exigibles qu'il ne pouvait payer, et il ne dépendait plus que d'elle de prononcer l'arrêt suprême qui devait enlever au vieux général son titre de baron et son château, quand il arriva quelque chose, dont van Beek lui-même ne peut se rendre compte, qui la détermina à ne pas se prévaloir de sa puissance. Ce qui est certain, c'est que trois mois avant sa mort elle ordonna à van Beek de changer son testament, et c'est de ce changement que je suis, comme vous voudrez, le favorisé ou la victime. Imaginez votre ami, qui n'a jamais possédé une brique, obligé de répondre à van Beek, qui lui demande s'il consent à continuer aux locataires actuels le bail de la grande campagne de Runenberg! Tout restera en l'état jusqu'à ce que je sache si je puis épouser Mlle Frances. J'oubliais de vous dire que la grand'tante a légué à son notaire sa petite maison près d'Utrecht à la condition que la vieille femme de chambre y restera jusqu'à sa mort. Je voulus pourtant aller voir la demeure où elle avait passé ses dernières années. C'était comme un pèlerinage, et en même temps j'espérais trouver dans cette visite quelques lumières de plus sur les idées et le caractère de l'étrange personne qui y avait vécu.

Mon espoir fut presque entièrement déçu. La vieille femme de chambre nous reçut avec un visage glacial et fit en termes pieux l'éloge de la défunte. La jeune cuisinière versa des torrens de larmes en saluant « monsieur, qui certainement devait aussi être bien affligé. » Le domestique me regarda de travers comme si j'étais venu lui contester son legs. La maison était meublée sur un pied médiocrement confortable. Sauf quelques meubles du style empire, on n'y voyait que de l'ébénisterie sans aucun caractère. Il n'y avait

qu'un seul canapé pour tout le logis, qu'un seul grand fauteuil où la grand'tante allait s'asseoir une heure chaque après-midi. Elle doit avoir été une femme active et d'esprit très éveillé. — Elle était toujours à chiffrer ou à écrire, me dit la vieille femme de chambre, quand elle n'était pas à lire ou à tricoter.

— Et que lisait-elle? demandai-je.

— Presque toujours des livres incrédules, monsieur, quelquefois, mais rarement, dans la Bible. Elle ne voulait rien savoir du grand débat de nos jours entre la vraie foi et l'erreur, et elle ne lisait d'autre journal que celui de Harlem.

Parmi les livres « incrédules » que je retrouvai soigneusement rangés dans une petite bibliothèque, je pus distinguer Fénelon, Bossuet, Pascal, pacifiquement alignés en compagnie de Voltaire, de Rousseau, des encyclopédistes et des chefs-d'œuvre de la littérature allemande. Je veux conserver cette petite bibliothèque en souvenir de la testatrice, et van Beek n'y fait pas la moindre objection. Voilà la première jouissance profonde et sans mélange que me procure mon splendide héritage.

— J'aurais pensé que monsieur aurait eu envie de conserver aussi la Bible de mademoiselle, me dit la vieille femme de chambre en manière de reproche, car mon goût pour ces livres « impies » lui paraissait sacrilége.

— L'un n'empêche pas l'autre, chère demoiselle, si du moins vous-même ne tenez pas à la posséder.

— Non, monsieur, je n'ai point de goût pour ce livre mondain, dicté par l'esprit novateur, ce n'est pas la parole de Dieu, et je n'ai jamais compris comment mademoiselle pouvait y trouver de l'édification.

— Qu'a-t-elle donc contre cette Bible? demandai-je à van Beek.

— Oh! c'est une Bible des états tout ordinaire, seulement elle est imprimée en caractères modernes (1).

— Ma parole d'honneur, la grand'tante doit avoir été vraiment bien libérale pour avoir supporté si longtemps une pareille servante de la lettre.

Le lendemain, je me mettais en route pour la petite ville de Z..., d'où je comptais gagner le château de Werve; mais mon épître est déjà si longue que, voulant profiter de la malle qui part ce soir, je remets la suite à une autre fois. Vous aurez, cher ami, de quoi lire à votre arrivée. Toujours bien à vous, LÉOPOLD

(1) Les orthodoxes rigides en Hollande ne veulent se servir que de la version approuvée par les états-généraux au XVII[e] siècle; mais les plus raffinés veulent de plus qu'elle soit imprimée comme autrefois en lettres germaniques.

III.

Château de Werve, avril 186..

Vous le voyez, mon cher Willem, j'ai pénétré dans la forteresse.

Muni par van Beek d'une lettre de crédit auprès de son collègue Overberg, notaire et avoué à Z., je me présentai chez cet homme de loi. Cet Overberg a été l'agent principal de Mlle Roselaer, et c'est par ses soins qu'elle s'est rendue peu à peu maîtresse des propriétés de von Zwenken, à qui, d'autre part, il fournissait toujours de l'argent. Après tout, il a peut-être été plus heureux de tomber dans ces mains rigides, mais probes, que si ses biens étaient devenus la proie d'usuriers qui auraient uniquement spéculé sur sa faiblesse et l'eussent bientôt réduit à la mendicité. Overberg avait conseillé au général d'accepter les propositions de sa belle-sœur. Vous savez comment ce conseil fut suivi. C'est pour cela qu'il m'avisa, si je voulais avoir mes entrées au château, de ne pas me présenter comme l'héritier de Mlle de Roselaer. Cela gâterait tout dès la première heure. Je pouvais m'introduire simplement comme parent et sous un prétexte quelconque.

J'interrogeai Overberg au sujet de Mlle Frances. — Je n'ai eu qu'une fois, me dit-il, l'honneur de lui parler, c'est toujours le général qui vient chez moi; quant à elle, on ne la voit plus en ville. Une fois seulement, et quand le général était encore ici commandant de la garnison, elle vint me voir pour une affaire personnelle, mais il y a déjà longtemps.

Le notaire-avoué, bien qu'ignorant mes plans matrimoniaux, lut sans doute sur mon visage un certain désappointement, car il reprit comme pour s'excuser de la maigreur de ses renseignemens: — Voyez-vous, monsieur, le général, alors colonel, vivait sur un grand pied; il y avait dans ce temps-là une certaine distance entre le cercle militaire et la société bourgeoise, j'étais veuf, très occupé, et je n'allais pas dans le monde. Depuis que je me suis remarié, il en est autrement. J'ai ce soir du monde chez moi. Soyez des nôtres, vous rencontrerez de jeunes dames qui ont connu de près Mlle Mordaunt. Il me suffira de faire tomber l'entretien sur la famille von Zwenken, et vous n'aurez qu'à ouvrir les oreilles.

J'acceptai avec empressement. Cet Overberg est au fond un brave homme, partisan des mesures de conciliation. Me sachant héritier de toute la fortune de ma grand'tante, et par conséquent de ses créances sur le général, il m'exhorta à ne pas être trop exigeant ni surtout trop prompt à réclamer le paiement de ce qui m'était dû. Il ne savait pas qu'il prêchait un converti; mais je me hâte d'arriver

à la soirée, où j'entendis des choses au moins très étranges sur le passé de Mlle Frances. Il est vrai qu'il faut se tenir en garde contre les médisances d'une petite ville; d'ailleurs vous allez juger vous-même.

Parmi les dames auxquelles je fus présenté se trouvait une très jolie jeune veuve, aux yeux noirs, aux traits piquans, cousine éloignée des Roselaers, et dont la vue me fit regretter qu'elle ne fût pas la petite-nièce élue par la grand'tante. Je ne tardai pas à rabattre de mon premier enthousiasme, quand je l'entendis découdre sans la moindre pitié sur le compte de la pauvre Frances.

— Oui, disait-elle, nous avons été « bonnes connaissances » du temps que son grand-père commandait la garnison, mais amies, jamais. Elle était pour cela trop bizarre et de trop mauvais ton. Figurez-vous, monsieur, qu'un soir elle vint à une soirée de musique et de danse en robe montante de mérinos foncé, avec un col rabattu, une cravate de soie comme en porterait un jeune homme, et des bottines! oh! des bottines de roulier. Je crois vraiment qu'il y avait des clous dans les semelles...

— Peut-être ne savait-elle pas que l'on danserait, me permis-je d'objecter.

— Pas du tout! on l'avait invitée huit jours d'avance. Et ne voilà-t-il pas que, deux jours après, à l'occasion d'une simple réunion de dames, elle nous arrive en grande toilette, décolletée, des diamans dans les cheveux...

— Lors du bal en question, elle a dû faire tapisserie toute la soirée.

— Oh! de quelque manière qu'elle fût habillée, elle trouvait toujours autant de danseurs qu'elle en voulait. Les jeunes officiers étaient tenus d'être galans envers la petite-fille du colonel; d'ailleurs elle savait parfaitement attirer les cavaliers. Malgré toutes ses bizarreries, elle était entourée, complimentée, courtisée...

— Oui, mais pas considérée, interjeta une vieille fille. Ces messieurs ne songeaient qu'à la provoquer à des plaisanteries risquées ou à des sorties qui l'ont rendue célèbre.

— Enfin, repris-je pour savoir quelques particularités plus positives, que fit-elle pendant cette soirée dansante?

— Elle fit ce qu'elle voulait, je pense. Elle déclara si catégoriquement sa résolution de ne pas danser ce soir-là qu'il ne fut plus question de l'y engager.

— C'est parce qu'elle craignait de ne pas trouver de cavalier, murmura de nouveau la vieille fille.

— Le fait est, reprit la jolie veuve, qu'il aurait fallu du courage à nos messieurs pour inviter une danseuse ainsi fagotée. Pourtant, à la fin du bal, quand le cotillon fut annoncé, elle dut bon gré mal gré y prendre part. Le lieutenant Willibald, adjudant de son grand-

père, prit son courage à deux mains, et l'entraîna dans la danse; mais elle fut si récalcitrante, si inattentive, si gauche, qu'elle brouilla toutes les figures, et que son cavalier eut la plus grande peine pour réparer ses méprises. Pourtant c'était un vrai sacrifice qu'il faisait là, car il était engagé avec une charmante jeune fille qu'un deuil de famille retenait chez elle.

— Pardon, madame, interrompit un assistant qui m'avait été présenté sous le nom du capitaine Sonders, votre interprétation n'est pas tout à fait exacte. Ancien ami du lieutenant Willibald, je puis vous affirmer que ce n'était pas du tout une corvée pour lui que de danser avec Mlle Mordaunt, quel que fût d'ailleurs son costume, car il en était alors fort épris, et si Mlle Mordaunt avait voulu... Bref, elle a bien contribué à lui faire épouser « une fortune. »

— Il paraît toutefois qu'elle ne s'est pas mariée elle-même, dis-je en feignant l'ignorance.

— Non certes, repartit la vieille fille d'un ton de triomphe, jamais dans notre société elle n'a eu de prétendant sérieux.

— En effet, ajouta la jeune veuve avec un accent sentimental, il ne lui était pas difficile d'attirer des adorateurs pour un jour; mais c'est par le cœur seulement qu'une femme peut inspirer une affection sérieuse, et Frances Mordaunt n'a pas de cœur, elle n'aime que les chevaux et les chiens.

— Vous oubliez son grand-père, objecta le capitaine.

— Que dirai-je? répliqua la vieille demoiselle, son grand-père a peur d'elle, il pouvait bien faire des scènes à ses officiers, mais il n'aurait pas osé en avoir une avec Frances.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, reprit le capitaine, le colonel von Zwenken ne faisait pas de scènes à ses officiers, je parle d'expérience; la vérité, c'est qu'il laissait beaucoup trop sa petite-fille à elle-même. Il était toujours à la table de jeu, tandis que Mlle Frances commettait des imprudences qui exposaient son caractère à la calomnie. Ce que je dis ici est bien connu de tout notre monde.

— Oui, connu aussi bien que les allures excentriques du *major Frans!*

— Songez donc, dit à son tour une dame âgée qui n'avait rien dit encore, qu'elle s'est terriblement compromise avec cet étranger qui logeait au *Saumon d'or*, à qui le colonel avait fermé sa porte, et avec qui elle avait des rendez-vous secrets. N'a-t-elle pas osé se promener avec lui en plein jour au Plantage! Je sais de source certaine qu'elle a dû mettre ses diamans en gage pour payer ses frais de séjour, elle voulait même les vendre.

— Pour moi, j'ai toujours soupçonné qu'il y avait là plus de bienfaisance qu'autre chose, dit l'infatigable champion de la pauvre fille.

— Une jolie bienfaisance! reprit la vieille dame, se commettre ainsi avec des intrigans, des vagabonds sans sou ni maille! Il était déjà fortement question parmi nous toutes de la bannir de nos réunions. Si nous ne le fîmes pas, ce fut par égard pour le colonel; mais nous fûmes bientôt tirées d'embarras, car elle s'exila d'elle-même.

— Ce fut à la suite d'une autre aventure, ajouta la charmante petite veuve, ce fut sa propre conscience qui l'y força après cette histoire avec son cocher.

A mon grand déplaisir, cette fois le capitaine resta muet.

— Que lui est-il donc arrivé avec son cocher? demanda un petit monsieur à lunettes, que j'appris à connaître comme directeur de la poste.

— Malheureusement on ne le sait pas au juste, répondit la vieille fille, on croit généralement qu'elle voulait se faire enlever par ce cocher. Peut-être y aurait-elle réussi;... mais cet homme était fiancé, et quand la chose lui fut connue...

— Elle l'a jeté du haut en bas de son siége dans une course furieuse en voiture, acheva la vieille dame avec un sourire diabolique.

— D'autres prétendent qu'elle l'a tué à coups de cravache, ajouta la jeune veuve. *Horrible, most horrible!*

— J'ai entendu dire, murmura une autre voix, qu'elle s'était battue avec lui, que les chevaux avaient pris le mors aux dents, et que le malheureux cocher avait été écrasé.

— Permettez, mesdames, fit observer Overberg; s'il y avait eu quelque chose de ce genre, la justice s'en serait mêlée.

— Bah! répliqua la veuve, le procureur du roi était partenaire quotidien du colonel; pour sauver les apparences, il fit une visite officieuse et naturellement Frances en sortit blanche comme neige. Enfin le fait est que, depuis cette aventure, elle n'a plus osé reparaître dans notre société et que son grand-père s'est retiré du service.

— Oui, mais avec le titre de général, ajouta le capitaine, et il s'est retiré au château de Werve.

— Où commande actuellement le major Frans, et où elle passe son temps à cheval et à la chasse, riposta la petite veuve.

— Oh! le général, je puis vous le certifier, reprit Overberg, ne chasse plus et n'a plus de terres pour y chasser.

La conversation prit bientôt un autre tour. J'en avais entendu assez pour me demander si je ne ferais pas bien de renoncer à toute nouvelle enquête.

Le lendemain toutefois, Overberg, toujours imbu de l'idée que je voulais simplement voir Mlle Mordaunt pour lui proposer quelque arrangement amiable, me fit observer que je ne devais pas sans plus ample information m'en rapporter uniquement à des commé-

rages de petite ville. Par exemple, il en savait un peu plus long que les autres sur cette histoire de diamans mis en gage. C'est lui qui, d'accord en cela, comme sur tous les autres points, avec M[lle] Roselaer, avait prêté de l'argent sur cette garantie et contre un intérêt raisonnable; mais la grand'tante n'avait exigé ni la remise des diamans, qui étaient encore chez lui, ni le paiement de la rente. Frances avait eu besoin d'une somme assez importante pour venir au secours d'un inconnu, en faveur duquel elle ne pouvait intercéder auprès de son grand-père. Voilà tout ce qu'il pouvait me dire à ce sujet. Quant à l'affaire du cocher, il était évident pour lui que les choses n'étaient pas aussi noires que l'imagination de ces dames se plaisait à les voir. M[lle] Mordaunt avait la réputation d'être brusque, souvent inconsidérée dans ses reparties, bizarre dans ses manières, mais aussi de montrer une grande droiture de cœur et beaucoup de noblesse dans ses sentimens. Overberg avait évidemment raison. Je ne devais pas m'en retourner sans avoir vu, je commandai une voiture, et partis pour le château de Werve.

Il serait trop long de vous raconter comment il se fit que mon cocher, qui ne connaissait pas la route, s'égara dans un bois qui semblait avoir eu jadis quelque prétention à passer pour un parc, comment nous nous trouvâmes sur la lisière du bois en face d'un fossé plein d'eau qu'on ne pouvait franchir que sur un pont capable tout au plus de porter un piéton, et comment à ma stupéfaction profonde mon cocher me désigna de loin un cavalier ou une cavalière, car je ne pouvais distinguer, qui passait au grand galop de sa monture, et me dit : — Regardez donc le major Frans! Elle va sans doute voir le petit. — Quel petit? lui demandai-je avec anxiété. — Le petit dont elle paie la pension. Elle ne paierait pas, si elle n'y était pour rien. — Tout en grommelant, il tâcha de mieux s'orienter à travers le bois, et bientôt le nouveau chemin devint si étroit que la voiture ne put aller plus loin. Je dus descendre et aller à la découverte. Au bout de peu de temps, je me retrouvai sur une autre lisière, en face d'un autre fossé, cette fois à moitié sec, et qui bordait une bruyère semée de quelques sapins et de champs de pommes de terre. Le terrain s'élevait par places jusqu'à former de petites collines. Très contrarié, j'eus une altercation avec mon cocher. Tout à coup un éclat de rire retentit sur la hauteur la plus rapprochée de nous. — Voilà encore le major Frans! — s'écria mon butor sans se soucier d'être entendu.

C'était lui en effet, ou plutôt c'était elle. Le fait est que l'on pouvait à peine reconnaître son sexe. Sa robe d'amazone était retroussée d'une façon qui lui donnait l'air de pantalon de zouave; pardessus elle avait endossé une espèce de vareuse boutonnée jusqu'au menton. Son chapeau gris était sans voile, en revanche les bords

pendaient, un ruban de soie vert le maintenait contre le vent et allait rejoindre un mouchoir rouge roulé autour du cou. Cependant la taille, autant qu'on en pouvait juger sous cet affreux costume, paraissait mince et élancée; il y avait malgré tout un air de distinction répandu sur son étrange personne, et au lieu des traits mâles et même rudes que je lui avais attribués en imagination, je voyais devant moi une tête blonde aux traits fins et au nez romain; mais en ce moment j'étais peu disposé à des appréciations favorables, et je lui demandai d'un ton assez raide le chemin que je devais suivre.

— Où allez-vous? me cria-t-elle.

— Au château de Werve. — Et que voulez-vous faire au château de Werve? me dit-elle en se rapprochant et d'un ton qui décélait une certaine gêne. — Rendre visite au général von Zwenken et à Mlle Mordaunt, sa petite-fille. — Le général n'attend pas de visites, et si vous avez quelque chose à dire à sa petite-fille, vous pouvez vous adresser à moi sur-le-champ. Je suis Mlle Mordaunt.

— J'ai quelque peine à le croire, lui dis-je avec fermeté; mais s'il en est ainsi, j'ose prier Mlle Mordaunt de m'indiquer un endroit plus favorable que le bord d'un fossé vaseux à l'entretien que je désire avoir avec elle.

— Eh bien! retournez avec votre voiture jusqu'à l'autre bout du bois, gagnez le village, et de là vous pourrez facilement trouver le château.

Oui, pensai-je, pour que vous me fassiez fermer la porte au nez, beau major. Je pris une résolution, je renvoyai le cocher, et, prenant mon élan, je fis un bond désespéré qui me permit de retomber sur mes pieds et à sec de l'autre côté du fossé. — Bravo! bien réussi! — s'écria l'étrange apparition d'une voix qui cette fois me parut douce à entendre; quelques pas encore et j'étais près d'elle, le chapeau à la main. — Mais si vous voulez aller au château par cette direction, me dit-elle en saluant de la cravache, il va falloir traverser la bruyère que vous ne connaissez pas, et vous vous perdrez encore.

— Vous oubliez, mademoiselle, que j'ai maintenant quelque droit de compter sur votre compagnie.

— Un droit! Vous êtes comme les autres; vous tirez un droit d'un mot échappé...

— Mademoiselle Mordaunt a bien voulu me promettre un entretien; peut-elle trouver étrange que je la prenne au mot?

— Soit; mais, moi-même, c'est tout au plus si je connais mon chemin par ces bruyères. Mon cheval a perdu un fer, je l'ai laissé chez le garde forestier, et je revenais un peu au hasard; avez-vous

vraiment affaire au château? Le général n'est pas très hospitalier, je vous en préviens.

— Je venais seulement lui faire visite, ainsi qu'à vous. Je dois passer quelque temps dans le voisinage, et je me suis rappelé que du côté de ma mère nous étions parens.

— Pire encore! Au château de Werve, on n'a pas précisément le culte de la famille.

— Mais enfin je ne m'appelle pas Roselaer, je suis un Zonshoven.

— Je ne connaissais jusqu'à présent aucun parent de ce nom; mais, n'est-ce pas, vous ne venez pas parler d'affaires au général? Si tel était le cas, dites-moi ce que vous voulez de lui. Il est vieux, septuagénaire, il a eu beaucoup de chagrins dans sa vie, et je ne vous cacherai pas, ajouta-t-elle en soupirant, que les soucis ne lui manquent pas. C'est pourquoi je vous demande avec instance de me confier sans réticence le but de votre visite. Peut-être trouverai-je quelque moyen...

— Je vous proteste que mon seul désir est de vous aider à épargner toute fatigue et tout ennui à votre grand-père.

— Et vous êtes de notre famille! Alors vous êtes une grande exception. Vous serez donc reçu exceptionnellement au château, où nous ne laissons guère entrer de nouveaux visages.

— Vous ne pouvez pourtant désirer de vivre dans une solitude complète.

— Au contraire, me dit-elle d'un ton quelque peu dédaigneux; je connais assez les hommes pour me passer volontiers de toute relation avec eux.

— Si jeune et déjà si misanthrope!

— Je ne suis plus jeune, j'ai vingt-six ans, mon cousin, et des années de campagne qui comptent double, comme dit le grand-père. Mon expérience a quarante ans.

— Les femmes parlent ainsi quand elles veulent être contredites.

— O mon cousin, dit-elle avec un accent de mépris indescriptible, ne me rangez pas au nombre de ces créatures que les hommes appellent des femmes. Pour qui m'avez-vous prise au premier moment? J'aime la franchise.

— Eh bien! dis-je en hésitant, mais finissant par me décider, je vous ai prise... pour un forestier... qui avait mal aux dents.

Elle se mordit les lèvres, ses joues s'empourprèrent, et elle me regarda avec des yeux qui dardaient comme des flèches.

— C'est grossier, ce que vous me dites là.

— Vous avez exigé de la franchise.

— Au fait, vous avez raison. Tôpez là, mon cousin, dit-elle en me tendant une main dégantée, blanche et fine, ma foi! et que je

retins dans la mienne un peu plus que cela n'était strictement nécessaire. J'espère que nous serons amis, et maintenant appelez-moi Frances comme je vous appellerai Léopold.

— Bien volontiers, cousine, et je pressai de nouveau la main, qui cette fois se dégagea vite.

— Mais le cocher vous a appris aussi mon autre nom, *le major Frans*.

— C'est vrai, et ne trouvez-vous pas inconvenant, Frances, qu'on vous applique ce surnom?

— Que m'importe? j'en sais l'origine; je n'en suis ni meilleure ni pire. Ils me prennent ici pour une espèce de cosaque parce que je sors beaucoup à cheval et que je m'habille plutôt à ma convenance qu'à leur goût.

— Cependant, me permis-je d'objecter, nous devons, ne fût-ce que par respect pour nous-mêmes, prendre quelque soin de notre extérieur, et même sous les habits les plus simples on peut faire preuve de bon goût.

Je la vis de nouveau rougir un peu. — Vous croyez donc, repritelle, que je manque de bon goût parce que je me promène en vareuse par ce vent froid?

— Je ne déciderai pas à la suite d'une expérience fortuite; mais je maintiens qu'une femme ne doit pas afficher d'indifférence absolue pour sa mise extérieure, et qu'on a mauvaise opinion du goût d'une jeune femme qui s'emmitoufle la figure dans un vilain mouchoir rouge...

— Qui lui donne l'air d'un forestier qui a mal aux dents, ajouta-t-elle d'un air rapide et sec; il y a du remède.

Aussitôt elle dénoua le mouchoir, laissa retomber son amazone, et vraiment, Willem, elle était belle, d'une beauté sinon régulière, du moins très réelle, très distinguée, avec de grands yeux bleus qui respiraient la franchise, les joues légèrement colorées, la physionomie à la fois fière, animée et comme marquée par des souffrances précoces. J'avais remporté dès la première rencontre une petite victoire; mais j'avais à en faire accepter les conséquences. L'amazone s'accrochait à tous les petits buissons, elle dut la relever pour avancer sans craindre de me montrer un jupon usé de mérinos bleu. Je lui offris mon bras, elle refusa, j'insistai; cette fois je fus battu. Je lui fis un reproche amical de l'éclat de rire qu'elle avait fait résonner à la vue de deux pauvres voyageurs égarés. Elle me répondit que rien ne la mettait plus en gaîté que de surprendre en plein embarras ceux qui se piquent d'être seigneurs et maîtres sur la terre. — D'où vous vient donc cette antipathie contre les hommes? lui dis-je, très intrigué de ses continuelles sorties contre notre sexe.

— Le major Frans, répondit-elle, n'a eu que trop d'occasions de connaître les hommes.

— C'est-à-dire qu'après avoir trop cru aux brillans uniformes le major Frans a eu des déceptions, et qu'il en fait porter la peine à l'habit civil aussi bien qu'à l'habit militaire?

— Vous vous trompez entièrement. Le major Frans a vu défiler sous ses yeux toute l'armée et tous les grades, il a vu aussi beaucoup d'habits noirs et de boutonnières décorées, et sa conclusion est que la discipline est encore le meilleur moyen de faire ressortir ce qu'il peut y avoir de bon dans un homme. Du reste il lui serait impossible de reconnaître une supériorité quelconque dans un sexe où règne et triomphe la médiocrité.

—Voilà qui n'est pas encourageant pour votre futur mari, Frances.

— Mon futur mari! s'écria-t-elle en riant d'un rire amer, on voit bien, Léopold, que vous nous tombez des nues. Rassurez-vous, je ne me marierai pas.

— Qui sait? Les circonstances...

— Écoutez, Léopold, si on vous a parlé de moi, on vous a dit du mal de moi. C'est pourquoi je ne vous en veux pas; mais je vous prie de croire que je n'irai pas immoler ma fierté, ma dignité, ma personne, à de vils intérêts, à ce qu'on appelle un mariage de raison, la plus grande immoralité que je connaisse. Il ne manquerait plus que cela. Vous me direz, continua-t-elle avec une animation croissante, que ma résolution de rester libre et complétement maîtresse de moi-même m'expose à des traits envenimés à l'abri desquels me mettrait un mariage, et vous croyez que je serais assez lâche pour me réfugier derrière le don Quichotte ou le niais qui s'exposerait à les recevoir à ma place! Oh! que vous me connaissez mal, et comme j'aime mieux les affronter de face et avec le mépris dû à ceux qui les lancent! D'ailleurs il n'y a pas de danger. Don Quichotte est mort, et sa descendance est éteinte.

Un homme averti en vaut deux. Je compris que, pour ne pas tout gâter dès la première entrevue, il me fallait user de la plus grande prudence. Cependant je ne courais aucun risque à tenter une fausse attaque. J'étais un peu en avant d'elle. — Et si j'étais venu au château de Werve pour vous faire une telle proposition? lui dis-je en me retournant brusquement.

— Quelle proposition? dit-elle en fronçant les sourcils.

— Vous demander en mariage?

— Moi! Ce n'est pas vrai, dites que ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle avec violence. Si c'était vrai, je vous planterais là en pleine bruyère, vous arriveriez au château comme vous pourriez, et voilà quelle serait ma réponse.

Elle faisait déjà comme elle disait. — Écoutez, Frances, lui dis-je en la rejoignant, si je venais au château dans cette intention, ce n'est pas votre réponse qui m'arrêterait. Je suis un peu têtu, moi aussi; mais, comme je ne voudrais pas blesser les sentimens délicats d'une femme, souffrez ce mot, je vous prie, je me garderais bien de lui demander sa main avec brusquerie, et surtout de la lui demander sans avoir quelque espoir que ma demande serait prise en considération.

— Soit, mais votre plaisanterie n'est ni spirituelle ni originale.

Au même instant, un coup de vent s'amusa à lui enlever son chapeau, qui n'était plus maintenu. Une véritable cascade de cheveux blonds se précipita sur ses épaules et son dos, au point de cacher presque entièrement l'horrible vareuse. Oh! dans ce moment elle aurait pu poser pour une madone. Je n'en croyais pas mes yeux, ou plutôt mes yeux ne pouvaient se détacher de ce ravissant spectacle. Elle lut sans doute son triomphe dans mes regards et sembla même s'y complaire un instant. Décidément la femme chez elle n'avait pas entièrement abdiqué; mais cet instant fut court. — Eh bien, dit-elle, voilà comme vous êtes galant? vous restez cloué sur place au lieu de courir après mon chapeau! — Je ne me le fis pas dire deux fois, je courus après le malheureux que j'eus le bonheur d'atteindre au moment où il allait s'envoler dans les sables. Elle courait elle-même après moi, mais, ô malheur! la queue de son amazone s'était accrochée à un buisson, elle était tombée et, dans ses efforts pour se relever, sa belle toison d'or s'était emmêlée dans les ronces. Il lui fallut bien accepter mes services pour se dégager. Elle était furieuse d'être ainsi réduite à recourir à mon aide. Je m'agenouillai près d'elle, et Dieu sait avec quelles précautions je détachai l'une après l'autre les boucles soyeuses. Cette opération exigeait une certaine lenteur. Elle était nerveuse, impatiente, et dans ses mouvemens de colère elle détruisait souvent en une seconde ce que j'avais mis des minutes à exécuter. — Voyez-vous bien, me disait-elle, ce que j'ai gagné à suivre vos précieux conseils? J'aurais bien mieux fait de conserver mon mouchoir au mal de dents. Pourquoi m'être écartée de mon principe? pourquoi ai-je obéi à d'autres convenances que les miennes?

— Vous êtes délivrée! m'écriai-je enfin, les doigts bleuis par le vent.

Aussitôt elle se remit sur ses pieds avec un bond de chevrette, et m'ordonna de marcher en avant sans me retourner, parce qu'elle avait à réparer le désordre de sa toilette. J'obéis. Quand je pus revenir près d'elle, l'horrible chapeau était de nouveau fixé, et le vilain mouchoir de nouveau roulé autour du cou. Je n'avais plus rien à dire. Cette fois ce fut elle qui prit mon bras et qui me dit

d'un ton joyeux : — Léopold, c'est pour vous récompenser de ce que vous ne vous êtes pas vengé.

— Et comment aurais-je pu me venger?

— Vous n'avez pas ri.

— Mais, Frances, j'avais peur.

Nous discutâmes encore quelque temps sur le chapitre des convenances féminines et mondaines, elle réclamant le droit, non de réformer des abus ou des préjugés enracinés, mais de vivre absolument à sa guise et sans se soucier de l'opinion, moi prétendant que la réserve et la douceur convenaient mieux à une femme, à tous les points de vue, que des airs de matamore. J'appris en même temps que je ne trouverais pas le général seul dans le château, et qu'il avait un compagnon d'ermitage, le capitaine Rolf, vieil officier retraité, soldat de fortune sans éducation, mais de bon cœur, et dont le baron ne savait plus se passer. Devenu avec l'âge gourmand et friand, très capable de suppléer la cuisinière, il pêchait, élevait la volaille et discutait chaque matin avec le général la question fort importante à leurs yeux : — Que mangerons-nous aujourd'hui?

Nous en étions là de notre causerie, quand tout à coup Frances s'écria en me le montrant du doigt : — Voici le château de Werve!

IV.

Le château présentait toutes les marques d'une ancienne opulence et d'une décadence datant déjà de loin. On y arrivait par un pont-levis, depuis longtemps immuable, menant droit à une grande porte moisie dont les battans tenaient à peine sur leurs gonds rouillés. Reconstruit dans le style riche, solennel, un peu maniéré du temps du stathouder Guillaume III, l'édifice se composait d'une grande partie centrale se dessinant en rotonde, relativement mieux entretenue que le reste, et de deux ailes se prolongeant en arrière, qui semblaient inhabitées et même inhabitables. Les carreaux des fenêtres étaient brisés pour la plupart, quelques-uns remplacés seulement par du papier gris. Des vases ébréchés dans lesquels végétaient des aloès étaient censés orner le large perron qui montait vers la porte d'entrée. Le capitaine Rolf s'avançait vers nous. Jaquette et pantalon bleus, gilet boutonné jusqu'au menton, col noir qui semblait faire partie de sa peau, tout, sans parler de l'ordre de Willem et de la croix de métal dont il portait les insignes, ni même du bonnet de police posé assez crânement sur l'oreille, dénotait en lui le vieux militaire. Il devait avoir dépassé la cinquantaine, mais ses cheveux étaient encore bruns, et la raideur de sa longue moustache pointue dénonçait un usage immodéré de cosmétique. Il avait le teint rouge, les yeux bruns et durs, les traits

rudes avec quelque chose de sensuel dans ses grosses lèvres et de commun dans son gros menton court. Il tirait assez péniblement une jambe en s'appuyant sur une canne, il portait à la bouche une longue pipe allemande, et voici la singulière façon dont il nous salua.

— Eh bien! major, vous avez fait un prisonnier! Nous, nous avons eu un satané déjeuner : attendu une demi-heure, les œufs trop durs, le *beefsteak* comme du cuir, le général de mauvaise humeur, et tout cela parce que mademoiselle trouve bon de sortir à cheval à la male heure, de revenir à pied au quartier, et d'y ramener en triomphe le héros de cette belle aventure!

— Tout cela, capitaine, répliqua Frances, parce que votre major, entendez-vous, votre major a eu le plaisir de rencontrer M. Léopold de Zonshoven, son cousin; que cela vous suffise, et si vous avez encore à vous plaindre, consignez vos plaintes sur le rapport.

Là-dessus je la suivis dans le vestibule, où un domestique nous reçut avec le salut militaire et nous fit entrer dans un immense salon, tendu de cuir doré, où le général sommeillait sur un fauteuil dossier très élevé.

Au lieu du pourfendeur que je m'étais figuré d'après les accusations de la vieille tante, j'aperçus un petit vieillard maigre, dont le visage avait de la distinction, enveloppé dans une robe de chambre de damas usé. Le nez était long et droit, les lèvres minces et pâles, les yeux, qui s'ouvrirent à mon entrée dans le salon, d'un bleu clair avec une expression d'assoupissement habituel ou de fatigue. Les mains étaient blanches et sèches, avec les veines très apparentes. Il avait au doigt un gros anneau d'or avec un chaton de cornaline à ses armes, qui pouvait servir de cachet et qu'il faisait continuellement tourner, tout en parlant, avec une certaine agitation nerveuse. Frances lui déclina mes noms et intentions.

— De la famille! M. de Zonshoven! Ah! oui, je me souviens, je comprends, dit-il avec un certain embarras qui prouvait que ses souvenirs étaient très vagues. Il m'invita pourtant à m'asseoir, tandis que Frances demandait au capitaine s'il ne restait rien du déjeuner à l'usage de deux promeneurs affamés. Je dus me contenter d'un peu de viande froide, relevée par un verre de porto que le capitaine réclama en l'honneur des « messieurs. » Tout d'un coup ledit capitaine se campa devant moi et me dit du ton le plus dégagé : — Laissez-moi donc vous considérer à mon aise; un jeune homme qui comme vous a trouvé grâce devant notre major doit avoir quelque chose de particulier. — J'hésitais à répondre comme j'en aurais eu le droit à cette impertinence, quand le général intervint d'un ton d'autorité. — Rolf, dit-il, il y a des plaisanteries permises entre nous; mais vous oubliez que nous ne sommes pas seuls, et vous manquez à la déférence que vous devez à Mlle Mordaunt.

— Excusez-moi, général; on aurait dû me donner d'avance la consigne; à présent je ne l'oublierai plus.

Il était clair pour moi que le capitaine avait depuis longtemps l'habitude de ces familiarités vulgaires, et que je ne devais pas les prendre trop au sérieux. Lui-même fit de son mieux pour réparer sa faute en buvant cordialement à ma santé. Je mangeai le plus vite possible pour renouer conversation avec le vieux général. Frances était sortie. Le général me rappela de lui-même près de son fauteuil. — Dites-moi, jeune homme, me dit-il, est-ce la première fois que vous rencontrez ma petite-fille? — La première fois, général; — et je lui fis un récit rapide de mon pèlerinage dans les environs du château. — Tant mieux! reprit-il avec un soupir de soulagement, Frances a d'excellentes qualités, je puis vous le certifier; mais elle a ses habitudes et même ses petites manies, elle ne craint pas de brusquer les gens et elle aime à tout braver. Cela lui a valu plus d'une inimitié, et je craignais qu'elle n'eût à réparer envers vous quelque tort momentané. — Je protestai du contraire. — Alors expliquez-moi quelque chose, continua-t-il. Frances dit que vous êtes de notre famille, et je me souviens en effet d'avoir entendu parler dans le temps d'un Zonshoven apparenté à ma défunte femme. Il y a si longtemps... — Ma grand'mère, général, était une demoiselle de Roselaer. — C'est cela. Et n'a-t-elle pas épousé un gentilhomme français? — Un Belge, général, le baron d'Hermaele. — Soit; mais c'était du temps des Français, et on ne regardait pas de si près à la nationalité. Nos différends avec Mlle Sophie nous empêchèrent de faire sa connaissance. Les deux époux se fixèrent en Belgique, et j'appris seulement plus tard, sous Guillaume Ier, que le baron d'Hermaele était très bien en cour. — Ce qui lui a coûté la vie, ajoutai-je, car il fut fidèle à son prince lors de la révolution belge, son château fut pillé par la populace, et lui-même périt dans la bagarre. — Et que sont devenus sa veuve et ses enfans? — La veuve revint en Hollande avec son fils et ses sept filles, dont l'aînée épousa mon père, le chevalier de Zonshoven. Je suis leur fils unique.

— Je suis donc votre grand-oncle, jeune homme.

— C'est aussi ce que j'ai calculé, général, et c'est pourquoi...

— Vous ne venez pas me parler d'affaires de famille, j'espère?

— Mais, mon oncle, on peut pourtant parler d'affaires de famille sans que cela entraîne nécessairement des désagrémens.

—Hum! vous êtes un Zonshoven, étranger à toutes les vieilles rancunes des Roselaer. Il y a eu des trésors engouffrés dans les procès qu'elles suscitèrent. Frances et moi en souffrons encore. Voyez-vous, si vous veniez nous apporter quelque nouvelle pénible pour Frances ou humiliante pour moi... Je le sais, on conteste la validité de mon mariage en Suisse. Soyez gentilhomme, épargnez-lui ce tourment

qu'elle ignore. Peut-être, tout vieux et courbé que je suis, trouverai-je quelque moyen de boucher les trous; mais soyez sincère et dites-moi rondement...

— Je vous jure, général, que tout mon désir, comme je l'ai d'ailleurs promis à Mlle Mordaunt, est de vous éviter toute espèce de désagrément. Je voudrais simplement renouer les liens trop relâchés de notre famille, et mon vœu sincère serait qu'un Zonshoven eût le bonheur de guérir les blessures faites jadis par les Roselaer.

— Il faudrait bien des choses pour cela. Il faudrait d'abord beaucoup d'argent. Et, permettez, si je ne me trompe, les Zonshoven n'étaient pas riches.

— En effet, général. Ma grand'mère et ses enfans durent vivre de la pension allouée à la veuve du baron d'Hermaele, et cette pension s'éteignit avec elle.

— Et le roi n'a rien fait pour ses filles?

— Que voulez-vous, mon oncle? Le fils unique fut puissamment aidé, mais mourut à la fleur de l'âge. Le roi pouvait-il se rappeler ses sœurs? Au surplus nous n'aimons pas à quémander les faveurs, et nous nous sommes jusqu'à présent tirés d'affaire par nous-mêmes comme nous avons pu.

— Vous me surprenez. Il y a pourtant à cette heure un Zonshoven ministre des affaires étrangères.

— C'est mon oncle paternel; mais je l'estime peu. Il a fait un mariage d'argent, il a épousé des millions et une fille couleur de café qui les rapportait des Indes, dépourvue de toute éducation, de tout esprit et même de cœur. Je suis du reste en froid avec lui et j'y resterai, car je devrais me mettre à genoux devant lui pour recouvrer ses bonnes grâces.

— Toujours le sang des Roselaers!

— Pardonnez, général; je ne suis pas vindicatif, mais je suis fier. Pauvre et tenant à mon indépendance, j'ai vécu sobrement, sans besoins factices, je n'ai jamais aliéné ma liberté, et, pour tout vous dire, j'y tiens encore plus qu'à ma noblesse.

— Bravo! bien parlé! — proféra au fond du salon une voix qui n'était autre que celle de Frances, rentrée sans que je m'en aperçusse.

— Frances, reprit d'un ton amer le vieux général et comme si cette exclamation de sa petite-fille eût retenti à son oreille avec le son d'un reproche, il est dur à mon âge de devoir supporter des accusations même indirectes... Eh!

En ce moment, le capitaine reparut pour proposer au vieux baron une partie de piquet, pensant, disait-il avec une certaine ironie, que le général avait eu son entretien de famille, et que son remède habituel contre la mélancolie serait le bienvenu; mais le général

refusa, et Frances ordonna au capitaine d'aller chercher la cravache qu'elle avait laissée tomber sur la bruyère à la lisière du bois. — Une drôle de corvée que vous m'imposez là! répliqua-t-il d'assez mauvaise humeur; enfin, puisque vous y tenez et que je ne suis pas de service aujourd'hui, je vais essayer.

— Vous êtes bien un peu despote, dis-je à Frances, qui souriait.

— Ah! monsieur, ce n'est rien, reprit le vassal redevenu soumis, quand Mlle Major était enfant, c'était bien autre chose, et elle m'en a fait voir de grises.

— C'est précisément parce que vous m'avez tellement gâtée que votre pénitence est si dure aujourd'hui. Donnez-moi la main, mon vieux Rolf. Je ne vous promets pas encore l'absolution, mais une trêve.

Le vieux soldat prit la main qu'on lui tendait. Ses yeux s'étaient humectés, je discernais une affection profonde sous cette grossière enveloppe, et, honteux de son émotion, il voulut faire prompte retraite. Tout à coup il revint sur ses pas, se rapprocha de Frances. — Je sais bien, mademoiselle, que je vous dérange encore; mais mieux vaut moi que Fritz. Le cocher de monsieur demande à quelle heure il compte repartir. — Et je l'entendis qui ajoutait d'un ton plus bas : — J'ai été passer la revue des dindons, il y en a un qu'on pourrait mettre à la broche, mais pas aujourd'hui...

Je me hâtai d'intervenir. — Je ne demande pas mieux que de passer la journée ici; quant au dîner, je réclame la fortune du pot.

— Certainement vous dînez avec nous, dit le général, n'est-ce pas, Frances? ajouta-t-il en parlant à sa petite-fille, qui acquiesça après une certaine hésitation.

— Et même j'entends qu'il passe la nuit au château plutôt que de repartir cette nuit par nos mauvais chemins.

— Mais où loger notre parent? Nous n'avons pas de chambre.

— Allons donc, interjeta le capitaine Rolf, nous pourrions loger une compagnie.

— De votre compagnie à la bonne heure, répondit Frances avec une certaine amertume; mais notre parent, habitué aux maisons de La Haye...

— Votre parent est habitué à une chambre garnie dans une modeste maison, Frances, et sait parfaitement dormir sur la première paillasse venue.

Le vieux baron souffrait visiblement des réflexions de Frances.

— Eh bien! soit, dit-elle, vous voulez rester ici, restez. Je tâcherai de vous trouver une chambre où les carreaux ne soient pas brisés. Capitaine, vous êtes relevé de la corvée d'aller chercher ma cravache. Aujourd'hui vous faites fonction de maréchal des logis.

En avant, marche! — Et, le prenant par le bras, elle l'entraîna hors du salon.

Elle rentra quelques minutes après, tandis que son grand-père cherchait à pallier ce qu'il y avait de peu encourageant dans la réception dont j'étais l'objet. Les manières de Frances envers moi étaient redevenues froides, hautaines, dénotant même du dépit et de l'irritation. Elle fit cependant un effort sur elle-même, et, comme le temps s'était remis au beau, elle nous proposa une promenade à trois dans le jardin.

En arrière du château se trouvait une ancienne volière vers laquelle nous nous dirigeâmes. La volière, très délabrée comme tout le reste, n'était plus qu'un poulailler régi par le capitaine. En montant, on arrivait à un kiosque en forme de coupole, dans le goût du XVIIIe siècle, rongé par l'humidité, et qui ne servait plus qu'à protéger contre les vents du nord les promeneurs qui voulaient bien s'asseoir sur ses bancs vermoulus. Par compensation, une fois arrivé là, on jouissait d'une échappée magnifique sur la bruyère et les ondulations du terrain qui se succédaient à perte de vue. Frances admirait sans se lasser ce paysage à la fois étrange et simple; mais je voyais son grand-père livré à de tout autres préoccupations que celles des beautés pittoresques. Toutes ces terres, les bois voisins, les fermes dont on distinguait la toiture, tout cela avait jadis constitué le domaine du château de Werve, tout cela aurait dû revenir à sa petite-fille, et il ne lui laisserait pas un pouce de terre.

— A propos, mon neveu, dit-il brusquement, que sont devenues les six autres demoiselles d'Hermaele, sœurs de votre mère?

— Oh! grand-papa, vous voulez savoir si le cousin Léopold a encore la chance de devenir riche, s'il n'a pas de ce côté-là quelque tante à héritage!

— C'est bien facile, me hâtai-je de répondre, trois sont mortes depuis longtemps; deux autres se sont assez bien mariées, n'ayant pas reculé devant une mésalliance, mais elles ont des enfans; j'ai encore une tante Sophie que le reste de la famille et moi soutenons de notre mieux.

— Ah! une tante Sophie! Est-ce que par hasard on aurait eu chez les d'Hermaele la bonne idée de lui donner pour marraine cette vieille sorcière de Sophie Roselaer?

— Peut-être, général, mais je ne le sais pas au juste; ma mère me parlait rarement du passé de la famille.

— Enfin il paraît qu'elle ne l'a pas désignée pour son héritière. Et sans doute que comme nous, Léopold, vous n'avez pas reçu communication de sa mort et que vous n'avez pas été invité à ses funérailles? Pour ce qui me concerne, cela me laisse fort indifférent, ou

plutôt je m'y attendais. Cependant je ne comprends pas qu'elle ait poussé la haine jusqu'à dépouiller l'unique petite-fille de sa sœur.

— Quant à moi, dit Frances du ton de la plaisanterie, je n'ai jamais rien attendu d'elle. Et qui sait pourtant? si j'avais voulu... Je ne l'ai rencontrée qu'une fois en ma vie, et il paraît que la première rencontre qu'on fait de moi ne laisse pas une impression très heureuse (elle me lança de côté un malicieux regard). Enfin il ne tenait qu'à moi de prolonger la connaissance, et qui sait si à cette heure le major Frans ne serait pas brillamment couché sur le testament?..

— Comment! vous avez vu la vieille chipie! interrompit M. von Zwenken, et vous ne m'en aviez rien dit! Quand et où donc l'avez-vous rencontrée?

— Au commencement de cette année, quand je dus me rendre à Utrecht pour certaine affaire que le cousin n'a pas besoin de connaître...

— Elle ne veut jamais qu'on sache le bien qu'elle fait, murmura le général.

— Bah! c'était un devoir très simple à remplir. Je devais consulter le docteur D... au sujet d'une malheureuse folle. Arrivée devant la porte du docteur, j'eus une altercation avec son domestique, qui jugeait bon de me renvoyer au lendemain sous prétexte que l'heure des consultations était passée, et que son maître déjeunait en famille. Je montai sur mes grands chevaux, et j'intimidai si bien le lourdaud qu'il n'osa me refuser de porter ma carte au docteur. Celui-ci donna ordre de m'introduire; je le trouvai en effet déjeunant avec deux dames qui me furent présentées l'une comme sa sœur, l'autre comme son amie; il m'invita poliment à prendre ma part du repas, d'ailleurs très simple, et, comme j'avais une faim vorace, j'acceptai sans façon. Je remarquai bientôt que la dame amie m'observait avec des yeux noirs qui semblaient me percer de part en part. Sa conversation était amusante. Elle mordait à belles dents sur le tiers et le quart, sans miséricorde; cela m'allait, je me piquai au jeu, et de répartie en répartie nous allâmes presque jusqu'à une dispute. C'était ma grand'tante Sophie en personne, comme je le sus peu après; mais imaginez-vous que la malicieuse fée trouva moyen de mêler son nom à ses médisances, et de me demander si je la connaissais et quelle opinion j'avais d'elle! Je lui dis simplement que j'avais entendu parler d'elle, qu'il y avait eu des démêlés entre elle et mes parens, mais que je ne me croyais pas en droit pour cela de l'attaquer en son absence devant des inconnus. Elle me répondit que j'avais raison. Le docteur ne semblait pas à son aise, et leva la séance en m'invitant à passer dans son cabinet.

La consultation terminée, j'allais m'éloigner, lorsque je rencontrai la vieille dame dans le vestibule; elle me demanda de l'accompagner quelque temps, ayant encore une visite à faire à un ami chez qui sa voiture devait venir la prendre. Je consentis, mais je savais déjà qui elle était, et je me tins sur la réserve, surtout quand elle m'eut invitée à passer une journée auprès d'elle. Je refusai...

— C'était impoli et imprudent, interrompit le général.

— C'était conforme à l'esprit de toutes vos relations avec elle, grand-papa, et je ne sais trop comment elle prit mon refus; mais elle n'eut guère le temps de la réflexion. Une bande d'étudians, de ceux qui fréquentent plus assidûment leur cercle que leurs cours, s'étaient mis à nous suivre et nous régalaient des remarques les moins flatteuses. Il est vrai que ma toilette était fort négligée, et que la vieille demoiselle avec son chapeau impossible et son châle boiteux ressemblait fort à une caricature : tant il y a que notre mise, et surtout le chapeau, excitaient la verve de ces messieurs, et qu'ils nous poursuivaient de quolibets à voix haute. Je me sentis frémir, mais je me contins et je sus leur dire en face qu'il était bien honteux et bien lâche à des jeunes gens de se conduire ainsi comme des gamins. Mon allocution ne fut pas trop mal reçue. Le fait est qu'ils se retirèrent assez penauds, quelques-uns même en balbutiant des excuses. Nous étions tout près de la maison du notaire van Beek, c'est là que Mlle Roselaer voulait se rendre, et elle ne me quitta pas sans m'avoir remerciée avec une certaine chaleur de ma protection et de ma présence d'esprit. Si j'avais su, grand-papa, que le récit de cette petite scène vous amuserait, vous en auriez été régalé depuis trois mois; mais je craignais que vous ne fussiez contrarié en apprenant que j'avais été en contact avec la tante Sophie.

— Et vous n'avez plus rien entendu d'elle? demanda M. von Zwenken.

— Non, et pourtant j'ai lieu de croire qu'elle a voulu m'obliger. J'avais dû prendre à Utrecht des arrangemens pour procurer à ma pauvre folle le traitement dont elle avait besoin. La grande question était une question d'argent, et je vous avoue qu'elle m'embarrassait; mais je reçus le soir même un billet du docteur D... m'annonçant que la difficulté était levée par une personne amie et riche qui désirait rester inconnue. Voilà tout ce qui est résulté de ma rencontre avec la tante Sophie, et voilà pourquoi j'ai quelque motif de m'étonner qu'elle m'ait enveloppée dans la haine qu'elle portait à toute la famille.

— Cette femme était capable de tout, grommela le général.

Pour moi, tout s'éclaircissait. Il était clair que ma grand'tante

avait changé son testament après cet incident, deux mois environ avant sa mort. Je me sentais plus lié que jamais à faire de mon mieux pour réaliser ses intentions. Je devais conquérir, je devais épouser Frances, et je puis avouer que cette perspective m'attirait déjà beaucoup. Ce caractère droit et ferme, cet esprit à la fois solide et fin, sa beauté originale et piquante, m'animaient du désir déjà passionné de lui demander sa main; cependant il fallait encore voir. Il y avait dans son passé plus d'un mystère inquiétant dont il fallait à tout prix avoir le cœur net, et puis comment venir à bout de ses répulsions contre le mariage, contre les hommes, contre la vie sociale tout entière? Dire tout dès cette heure, comme j'en eus un moment la velléité, c'était risquer de tout perdre. Une fois son refus prononcé, elle était femme à se laisser torturer plutôt que de le retirer. Il fallait attendre, profiter de quelque bon moment, l'étudier encore. Notre entretien fut interrompu par Fritz, qui vint, de la part du capitaine et faisant le salut militaire, rappeler à Frances qu'on avait besoin d'elle pour la sauce du pudding et pour préparer le dessert. Elle me fit ses excuses et me laissa seul avec le général. Je profitai de la circonstance pour me faire inviter à prolonger mon séjour. Fritz dut me mener à la chambre qu'on me destinait. Je montai par un large escalier de chêne au premier étage de l'aile gauche, et j'entrai dans une grande chambre dont un grand vieux lit à rideaux de moire rouge occupait le fond. Je fus surpris de l'obscurité relative qui y régnait. Elle était ou du moins aurait dû être éclairée par trois grandes fenêtres; mais les volets des deux fenêtres extrêmes étaient restés fermés et celle du milieu n'était ouverte qu'à moitié. Il n'y avait pas de rideaux et les vitres des deux fenêtres aveuglées étaient en grande partie brisées.

Je compris. La lumière près de la fenêtre encore en activité de service était suffisante, un seul carreau cassé était remplacé par une feuille de papier blanc. Mes yeux s'habituèrent au demi-jour, et je distinguai les vénérables restes d'une belle chambre style Louis XV, avec des boiseries et des dessus de porte en peinture très attaqués par l'humidité et les rats, un vaste sofa de damas rouge passé et çà et là éventré, des chaises assorties dont aucune n'était rassurante, une table à trois pieds d'ours allongeant des griffes jadis dorées et recouverte d'un marbre en mosaïque où plusieurs pièces manquaient à l'appel. Sous un miroir rococo, où l'on ne pouvait plus se voir, se trouvait un très simple lavabo tout moderne, qu'on avait évidemment transporté là à mon intention. La vue, de mon unique fenêtre disponible, était du reste fort belle. C'était un beau paysage de Gueldre, relevé par les ruines d'un vieux castel qui se dessinaient à quelque distance. Je faisais déjà toute sorte de

plans de propriétaire pour le relèvement et l'embellissement de toute cette grandeur déchue, toujours sous la réserve : si Frances veut bien,... quand une cloche retentit pour annoncer le dîner, et je me hâtai de descendre avec la ponctualité militaire qui était évidemment dans les habitudes de la maison.

J'étais fort curieux de voir si Frances avait daigné faire un brin de toilette. Hélas! mon espoir fut déçu. Ses magnifiques cheveux étaient négligemment renfermés dans une résille de soie qui semblait prête à crever sous le poids. Elle n'avait pas quitté la vieille blouse couleur pensée qui avait remplacé sa robe d'amazone, et un affreux petit châle défraîchi était noué autour de son cou comme pour en cacher tout exprès l'élégance et la blancheur. S'aperçut-elle de ma déception? Le fait est que ses beaux yeux me regardaient d'un air qui voulait dire : Mettez-vous bien dans l'esprit que je ne donne rien de l'impression que je peux vous faire!

Du reste elle s'acquitta avec beaucoup de prestesse et de zèle de ses devoirs de dame de maison. Je dus même souffrir qu'elle changeât elle-même les assiettes, vu que Fritz ne reparut plus après qu'il eut apporté les plats. A ma grande surprise, le dîner était abondant et même recherché. Un excellent potage, un *roastbeef*, des conserves de choix, une poule au riz, le fameux pudding dont Frances avait confectionné la sauce, un dessert complet, c'était là un menu que je ne savais comment concilier avec la gêne évidente de mes hôtes. Les vins de diverses marques, et des plus fines, se succédaient rapidement sous la main généreuse du capitaine et avec des commentaires prolongés de M. von Zwenken sur leur âge, leurs qualités, leurs origines. Habitué, et pour cause, à une grande sobriété, je dus l'affliger plus d'une fois par mon abstinence. Quant à la porcelaine, elle était vieille, ébréchée, et remplacée de temps à autre par de la faïence commune. La nappe, très fine et damassée, représentait le mariage de l'infante d'Espagne et remontait au même temps. Elle avait subi pendant ses années de service plus d'un accroc assez mal réparé. L'argenterie était certainement réduite au nombre indispensable, car Frances renvoya et fit revenir plus d'une fois les mêmes pièces pendant le repas. En revanche, les verres étaient d'une élégance et d'une finesse extrêmes. J'appris du capitaine que le général ne goûtait le bon vin que dans la verrerie de choix, et que comme la demoiselle-commandante était sur ce point d'une grande indifférence, c'était lui qui se chargeait de tenir en bon état le buffet de son excellence.

Je remarquai, dans le cours de cette conversation gastronomique, qu'il y avait une lutte latente entre Frances, qui ne buvait que de l'eau, et le capitaine, qui non-seulement ne buvait que du vin,

mais de plus approuvait systématiquement tout ce qui pouvait augmenter le luxe relatif du régime alimentaire. Elle fit même une demi-allusion à la disproportion qu'il y avait entre ce genre de prodigalité et les ressources disponibles; le vieux général paraissait donner complétement raison au capitaine. — Le luxe, c'est le nécessaire, — dit-il une fois en soupirant. Il buvait beaucoup, ses joues pâles étaient montées en couleur sous l'action du vin. Au dessert, Frances sonna Fritz pour qu'il offrît des cigares, et elle se retira, malgré les signes furieux que lui faisait son grand-père, dans le salon voisin, où je pus la suivre des yeux, grâce à un grand miroir qui me faisait face.

Je la vis se jeter sur un vieux canapé, se tordre les mains sur la tête et se mordre les lèvres comme pour comprimer des sanglots. Pour la seconde fois de la journée, je vis ses beaux cheveux échapper à leur prison et inonder ses épaules. Elle restait ainsi, les lèvres serrées, les yeux fermés, immobile, comme une statue de la Tristesse. Je ne la quittais pas des yeux, tandis que le capitaine me racontait une histoire à n'en pas finir sur ses campagnes en Belgique et que le général s'endormait lentement. Je me rappelle que, juste au moment où le capitaine s'emparait d'un drapeau belge, je vis Frances éclater en pleurs et porter son mouchoir à sa figure pour étouffer ses gémissemens. Je n'y tins plus, je laissai le capitaine à ses exploits et à son cognac, je jetai mon cigare et rejoignis Frances.

Elle fut d'abord un peu troublée de se voir ainsi surprise, mais elle se remit vite. — Vous pouvez bien fumer en causant avec moi, me dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Ce n'est pas mon habitude devant... Je voulais ajouter *les femmes*, le mot me resta dans la gorge.

— Allons donc! je ne suis pas sotte à ce point, vous le savez bien. Voulez-vous que je vous fasse du café? Ces messieurs n'en prennent pas; ils demeurent à fumer et à boire jusqu'à ce que...

Ce fut à son tour de s'arrêter interdite, ne sachant comment finir sa phrase. — Dites-moi tout de suite, reprit-elle avec animation, comprenez-vous maintenant pourquoi je suis si peu hospitalière?

— Écoutez, Frances, je ne veux pas être indiscret; mais je vois clairement que vous êtes malheureuse, et cela me fait de la peine. Si vous vouliez m'accorder votre confiance, peut-être trouverions-nous ensemble le moyen d'écarter la cause de vos souffrances.

— Ne donnez pas dans la chimère, Léopold; vous tenteriez l'impossible, me dit-elle d'un ton profondément triste. Vous voyez en ce moment ma société quotidienne; tous les jours c'est la même chose. Mon grand-père dort le cigare aux lèvres; le capitaine a as-

sez de cognac comme cela et va se traîner dans la salle de billard pour y ronfler tout seul. Parlez-moi plutôt de vous. Pourquoi donc n'êtes-vous pas avocat?

On eût dit qu'elle me soupçonnait d'avoir été un mauvais étudiant. Puisque je lui demandais sa confiance, il était juste que je lui prouvasse la mienne. Je dus par conséquent lui raconter comment la mort de mon père, en laissant ma mère et moi dans la gêne, m'avait forcé de quitter Leyde sous prétexte que je n'avais plus de goût pour les études, en réalité parce que ma mère s'imposait, pour que je les continuasse, des sacrifices et des privations dont je ne pouvais supporter l'idée, et qui ne suffisaient même pas à notre entretien à tous les deux. Je lui dis comment j'avais réussi à vivre de ma plume, non sans de grandes difficultés, en traduisant sur commande des romans étrangers et en écrivant dans quelques recueils littéraires. Ma mère s'éteignit peu à peu dans une maladie de langueur, et j'eus du moins la satisfaction de n'avoir pas affligé ses derniers jours en lui découvrant le motif réel de l'interruption de mes études.

— Ah bien! je ne vous en aime que mieux, interrompit étourdiment mon étrange cousine, un homme qui sacrifie à une femme son égoïsme et son ambition, c'est aussi beau que rare. Léopold, je veux vous regarder en face pour bien me souvenir de vous. Cela me fera du bien, car en vérité j'ai mes raisons pour ne pas avoir une trop haute idée de votre espèce.

— Voudriez-vous donc déjà me renvoyer? lui dis-je sans vouloir tirer parti du quasi-aveu qui venait de lui échapper, mais qu'avec une fille comme elle je devais me bien garder de prendre trop à la lettre.

— Léopold, vous voyez pourtant bien que vous ne pouvez pas rester ici. Sérieusement croyez-vous que l'on puisse habiter ce château avec une pension de colonel pour toute ressource et se permettre un pareil luxe de table?

— Ne vous ai-je pas dit, Frances, que j'étais habitué à la cuisine la plus simple?..

— Oui, mais le capitaine...

— Eh bien! n'êtes-vous pas reine et maîtresse ici?

— Au fait, j'aime mieux tout vous dire. Je vous crois un cœur loyal et généreux, et, si je me trompe sur votre compte, comme cela m'est déjà arrivé avec tant d'autres, tant pis, une déception de plus ne fera pas grand changement au total... Lorsque mon grand-père eut pris sa retraite, et que nous vînmes nous confiner ici, nous avions besoin de vivre sur le pied d'une stricte économie. Nos habitudes jusqu'alors avaient été luxueuses, mais pour différentes causes

notre état de fortune avait toujours été en diminuant. Mon grand-père comprenait comme moi cette nécessité, et pendant le premier été que nous passâmes ici, tout marcha comme je le désirais; mais vint l'automne, les soirées longues, le rhumatisme du général, et je vis avec effroi combien notre genre de vie austère et notre complète solitude lui pesaient. L'ennui, un ennui désespéré, auquel j'opposai en vain la lecture et la musique, vint s'abattre sur mon pauvre grand-père comme une chape de plomb. Il tomba dans une mélancolie qui me fit peur, et je fus bien aise qu'un ancien compagnon d'armes retiré à Arnhem l'invitât à passer quelque temps chez lui. C'était le rappeler dans son véritable élément. Arnhem, vous le savez, est une ville de plaisir et de société brillante. Mon grand-père y resta trois mois.

— Et vous?

— Moi, je restai ici, on avait oublié de m'inviter, et quand on pensa à réparer cet oubli, ce fut si bien du bout des lèvres, que je n'aurais pas accepté, lors même que je n'eusse pas pris la ferme résolution d'éviter les dépenses de toilette et de représentation qu'un tel séjour entraînait nécessairement.

— Pourtant, même ici, un peu de toilette ne serait pas nuisible, interjetai-je pour profiter de l'occasion de la chapitrer un peu.

— Allons donc! je dis comme une certaine Française : *Du temps que j'étais femme*. Ce temps est passé, et qu'importe comment le major Frans s'habille?

— Le major Frans, repris-je, doit savoir porter l'uniforme qui convient à son rang et aux circonstances où il se trouve. Ce n'est pas de la coquetterie, c'est de la convenance.

— Mais, Léopold, répliqua-t-elle d'un ton dépité, tandis que son petit pied battait le tapis avec impatience, depuis que je suis ici, je n'ai rien commandé de neuf et même j'ai dû me défaire d'une grande partie de mon trousseau en faveur d'une pauvre fille d'officier qui devait entrer comme gouvernante dans une riche famille, et qui ne savait comment s'habiller. Maintenant, mon cousin, que vous êtes initié aux mystères de mon armoire, comprenez-vous pourquoi je ne puis venir à table en costume de bal? Mais assez là-dessus et ne me poursuivez plus de vos sottes remarques. Je continue. Mon grand-père revint d'Arnhem, guéri de sa mélancolie et plus ruiné que jamais. Le séjour, même chez un ami, avait été coûteux, il avait fallu dépenser beaucoup en habits, en régalades, au jeu surtout, cet abominable jeu que je maudis... Bref il était cousu de dettes. Il s'en tira en vendant sous main la ferme qui nous appartenait encore, et dont le prix suffit à peine à désintéresser les créanciers. Mon grand-père se jura cette fois à lui-même que jamais il ne

remettrait le pied dans le monde, et il se tint parole; mais bientôt je le vis retomber dans l'ennui sombre dont il s'était quelque temps émancipé. Il ne pouvait même plus toucher sa pension tout entière, un créancier impitoyable avait mis arrêt sur le tiers. Vint alors le capitaine Rolf, ancien protégé de mon père, brave soldat qui malgré ses mérites n'aurait pu sans cette protection parvenir au rang d'officier. Dès avant ma naissance il avait été brosseur, même un peu domestique à tout faire chez mes parens. Sa sœur fut ma nourrice, et, ma mère étant morte peu après ma naissance, la bonne femme fit de son mieux pour que je ne sentisse pas cette perte cruelle; malheureusement elle n'avait ni l'éducation ni le caractère qu'il aurait fallu pour une pareille tâche. Avec les meilleures intentions, elle me gâta de son mieux, aidée par son frère, le sergent Rolf, qui aurait mieux aimé se montrer insubordonné devant son colonel que ne pas obéir à un des caprices de celle qu'il appelait déjà son « petit major. » Sa visite au château fut une diversion pour mon grand-père. Il était arrivé au rang de capitaine retraité; la distance des grades n'empêchait plus les relations suivies, il pouvait tout aussi bien manger sa pension ici qu'ailleurs. Il avait du reste hérité d'un petit bien dans le Nord-Brabant. Bref, il s'installa chez nous; je repris mon commandement sur lui; ses plaisanteries, bien que vulgaires, déridaient mon grand-père, et je calculais que la quote-part du capitaine dans les dépenses domestiques nous permettrait de procurer au vieillard certaines jouissances auxquelles il tient beaucoup. Rolf et lui sont tous les deux gourmands et friands. Vous ne sauriez croire ce que je souffre quand je les vois tous deux rivaliser d'entraînement pour les plaisirs de la table, et que j'assiste chaque jour à l'humiliation, à l'abaissement de mon pauvre grand-père...

Au même instant, Fritz apporta le plateau pour le thé, le général et le capitaine le suivirent. La conversation était pénible et Frances ne faisait rien pour m'aider à l'animer, quand tout à coup le capitaine remarqua le désordre de sa chevelure. — Ah, ah! dit-il, la lionne secoue sa crinière pour nous faire peur.

Frances prit la balle au bond et se retira dans sa chambre sous prétexte de ramener ses beaux cheveux dans leur prison. Le général trouva que ce brusque départ était une impolitesse, puis tout à coup proposa de jouer une partie. Cette proposition fut pour moi la bienvenue, quoique je n'aime pas les cartes. J'échappais en tout cas au supplice de faire causer des gens qui ne causent pas. On commença une partie d'hombre, et je trouvai que, pour un homme ruiné, le général mettait la fiche à un taux fort élevé.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais affaire à des joueurs

pour qui le jeu était plus qu'une distraction. Le vieux baron surtout se montrait passionné. Ses yeux endormis jetaient des étincelles quand il relevait ses cartes, ses doigts tremblaient, ses narines se gonflaient ou se rétrécissaient selon les chances du jeu. Il devinait le mien avec une certitude mathématique. Il était hardi, téméraire même, dans sa manière de jouer, et cela lui réussissait presque toujours. Quant à moi, je commis fautes sur bévues; cela dérida mes compagnons, j'avais déjà perdu bon nombre de fiches quand la porte du salon s'ouvrit; Frances reparut, elle était en toilette.

Je jetai mes cartes sur la table et me précipitai à sa rencontre. Le général ne savait à quoi attribuer ce qui lui paraissait de la dernière inconvenance. Le capitaine s'écria : — Le major en grande tenue! — Je lui offris mon bras, qu'elle voulut bien accepter, pour la conduire au canapé.

— Quel diantre de caprice vous a donc saisie, Frances? dit d'un ton courroucé son grand-père, qui avait en main des cartes superbes, vous courez toute la journée comme une cendrillon...

— Mais la fée est venue, et je reparais en princesse, répliqua Frances. — Et la jolie pantoufle de vair est à vos pieds, ajoutai-je en montrant du doigt les petits souliers de salon qui dépassaient le bord de sa robe. — Peut-être; mais j'aurai soin de ne pas la perdre. — Pourquoi pas? lui dis-je hardiment en la fixant. — Parce que je ne veux pas faire du roman d'une heure une question de vie.

— Tout ce que vous dites à Frances peut être du dernier galant, s'écria le terrible général; cependant il n'est pas poli, mon cher Léopold, de quitter ainsi une table de jeu.

Je dus retourner en pénitence, pendant que Frances allait dans la salle à manger, s'asseyait au piano et laissait errer ses doigts sur les touches comme sa fantaisie l'inspirait. Elle était bonne musicienne et devait avoir eu d'excellens maîtres. Son jeu fut d'abord fantasque et bizarre comme toute sa personne; peu à peu il devint doux et mélancolique à faire pleurer. Vous comprenez que je prêtais bien plus d'attention au piano de ma belle cousine qu'aux cartes que je ramassais et abattais machinalement. Le général en était furieux et me le laissait bien voir. Naturellement je perdis jusqu'à ma dernière fiche. Je voulais payer ma dette, lorsque Frances entra précipitamment et déclara d'un ton décidé, si décidé même qu'il me déplut, que je ne paierais pas. Je lui répondis sur le même ton, et de manière à couper court à toute nouvelle instance, que je paierais. Ne voulait-elle pas arracher à Rolf le billet de banque que je lui avais remis pour qu'il fît le compte! Je dus lui signifier que je trouvais son intervention fort peu convenable. Elle retourna fâchée

et piquée au piano, tandis que le général, qui s'était tu pendant cette petite scène, savourait visiblement le plaisir de palper son gain. Dans d'autres circonstances, pauvre comme je l'étais encore il y a huit jours, j'aurais eu le droit de considérer comme un guet-apens la partie qu'il avait proposée à son neveu inexpérimenté dans les mystères de l'hombre.

En ce moment, je ne croyais pas avoir payé trop cher l'avantage de lire à livre ouvert dans le caractère et les défauts d'un homme dont le passé avait dû avoir une influence fatale sur le présent de Frances. J'allai la rejoindre près du piano. — Voulez-vous jouer? me dit-elle brusquement. — Je ne m'y sens pas disposé. — A votre aise. — Et se retournant vers l'instrument, tandis que je faisais semblant de parcourir un vieux journal, elle se mit à frapper les touches comme si elle eût voulu les briser. A la fin, elle joua un prélude et se mit à entonner l'air de Ketly dans *le Chalet.* Elle possède une voix d'alto forte et vibrante, et il y avait quelque chose d'ironique, une sorte de défi à mon adresse dans la manière dont elle lançait le fameux refrain : *Liberté chérie, règne toujours là.* — Savez-vous, lui dis-je à l'oreille, comment finit ce charmant petit opéra? — Assurément; cela finit toujours ainsi au théâtre; mais dans la vie réelle c'est tout le contraire, et moi je tiens à la réalité.

La soirée se termina bientôt, et à la façon dont Frances me tendit le bout de ses doigts quand nous nous séparâmes pour gagner nos chambres, je vis bien qu'elle continuait à me bouder.

L'étrange et incompréhensible caractère! Fière, généreuse, le cœur noble, de l'esprit, de la beauté, un charme que je ne ressens déjà que trop, et tout cela gâté par une éducation détestable, par des manières de cantinière et une rudesse de mauvais genre, sans compter que je ne sais rien encore de son passé, de ce terrible passé qu'on m'a dépeint sous de si noires couleurs! Et quand même je verrais qu'elle a été calomniée sur tous les points, pourrais-je envisager sans crainte la vie en tête-à-tête avec un caractère aussi emporté, aussi dominateur? pourrais-je supporter longtemps ses bizarreries? Que dis-je? le major Frans, avec son antipathie contre les hommes et le mariage, consentira-t-il jamais à devenir Mme Frances de Zonshoven? — Voilà toutes les questions que je roulais dans ma tête en m'allongeant dans le vaste lit aux rideaux rouges, où, je dois l'avouer, je dormis délicieusement d'un seul trait jusqu'au matin.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE SCOLAIRE

EN ALLEMAGNE

II.

LA REALSCHULE ET LES ÉCOLES TURGOT.

L'un des objets d'étude les plus intéressans que présente l'organisation de l'instruction publique en Allemagne sont ces établissemens, connus sous le nom de *realschulen*, qui offrent à la jeunesse un enseignement moins littéraire et plus pratique que celui des gymnases. Je m'étais promis, durant mon voyage en 1873, de les examiner avec une attention particulière. Précisément dans le temps où je me rendais à Berlin, le conseil supérieur de l'instruction publique était occupé chez nous à faire disparaître la trace des réformes de M. Jules Simon. Des innovations accueillies avec empressement par une portion du public étaient suivies d'un prompt retour à l'ancien état de choses. Ces brusques reviremens (car une tentative du même genre s'était déjà produite sans plus de succès à une autre époque), ces tiraillemens périodiques, montrent que notre système scolaire ne laisse pas assez de choix aux besoins de la société et aux exigences des familles. Partout où l'on constate de ces soubresauts, on peut être sûr que les voies ne sont pas suffisamment ouvertes à la jeunesse. A des intervalles plus ou moins

rapprochés, les diverses sortes d'éducation se disputent les colléges de l'état comme les différentes opinions politiques se disputent le pouvoir. Il y a deux ans, ces questions se mêlaient de controverses personnelles irritantes; aujourd'hui, grâce à la diversion amenée par d'autres débats, une sorte de trêve est intervenue sur ce point. Le moment est donc favorable pour étudier une question aussi importante, et il ne sera pas inutile de consulter l'expérience d'une nation voisine, qui, moins de dessein prémédité que grâce aux circonstances, a su donner une solution au problème qui nous occupe. En Allemagne comme chez nous, l'enseignement classique s'est vu en butte à des attaques : le gymnase (on sait que c'est le nom donné aux établissemens qui correspondent à nos colléges) a eu sa période de contestations et de luttes; mais depuis vingt ans, outre une prospérité qui n'avait jamais été atteinte jusque-là, il a retrouvé la sécurité : il doit ce repos à la *realschule*.

I.

L'histoire de la *realschule* contient plus d'une sorte de leçon. Ce n'est pas du premier coup ni sans tâtonnemens que l'Allemagne est arrivée à placer à côté du gymnase un établissement parfaitement distinct et non moins complet, ayant un enseignement à part et poursuivant un but qui lui est propre. On fait d'habitude remonter jusqu'au XVIIe siècle les premiers essais de l'Allemagne en ce genre. Sous l'influence des écrits de Bacon, Amos Comenius (1592-1681), le dernier évêque des frères moraves (1), publia le plan d'un nouvel enseignement qui obtint une grande célébrité. Il s'agissait de substituer aux livres l'étude directe de la nature. « Ne demeurons-nous pas aussi bien que les anciens dans le jardin de la nature? Pourquoi ne pas ouvrir ce livre vivant?.. Ce ne sont pas les ombres des choses, ce sont les choses elles-mêmes qu'il faut présenter à la jeunesse. L'enseignement doit commencer par la vue des objets, et non par leur description en paroles. Si quelquefois les objets manquent, il faut au moins en présenter les images. » Il réalisa cette idée dans son *Orbis pictus*, ouvrage longtemps populaire, et qui encore aujourd'hui, sous une forme renouvelée, sert à l'éducation de la jeunesse. Les sciences physiques et naturelles devaient tenir dans l'instruction la première place. A côté du latin, la langue maternelle obtenait une plus grande part d'attention qu'on ne lui en avait accordé jusque-là. Toutes ces idées frappèrent vivement l'at-

(1) Son véritable nom était Komensky, du nom de Komna en Moravie, sa ville natale.

tention publique; mais, ainsi qu'il arrive pour les réformes prématurées, les moyens d'exécution manquèrent. Comenius, après avoir condamné l'usage exclusif des livres, fut à son tour obligé d'enseigner l'histoire naturelle d'après Pline et la mécanique d'après Vitruve. Le latin, malgré tout, restait le commencement et la fin de l'éducation. Cependant le souvenir de Comenius, dont le caractère vénérable et l'existence traversée d'épreuves avaient excité la sympathie de toute l'Europe, demeura longtemps vivant dans les contrées où il avait enseigné.

Trente ans plus tard, un théologien inclinant au mysticisme créa le premier grand établissement où furent mises en pratique les idées de Comenius : nous voulons parler d'Auguste-Hermann Francke (1663-1727), le chef de la secte des piétistes. On voit souvent que le zèle religieux et le talent d'organisation sont réunis dans le même homme : Francke possédait l'un et l'autre à un haut degré. Après une jeunesse tourmentée par le doute, il se sentit un jour, au moment de prêcher, subitement éclairé de la foi, et il résolut d'employer sa vie à l'instruction et à l'édification de ses semblables. Appelé à Halle comme pasteur en même temps que comme professeur de grec et des langues orientales, il y créa, dans l'espace de trente ans, avec le seul secours de la charité, le plus vaste ensemble d'écoles de toute sorte qui existe au monde. En 1695, trouvant un jour 7 florins dans le tronc des pauvres fixé près de sa porte : « Voici un honnête capital, dit-il. Avec cela, je veux fonder quelque chose. » Le même jour, il commença une école pour les indigens. Peu de semaines après, comme on lui amenait trois enfans de familles aisées, il joignit à son école un pensionnat. Vinrent ensuite un séminaire pour les instituteurs, une école bourgeoise supérieure, un orphelinat, une école latine, un collége oriental, un établissement pour les missions dans l'Inde, une société biblique, sans parler d'une librairie et d'une pharmacie alors fort renommées. Pour loger tant d'institutions diverses, il élevait d'importantes constructions. Les dons affluaient entre ses mains à mesure qu'il multipliait ses fondations. En 1698, il réunissait dans ses diverses écoles 400 élèves et 60 maîtres; l'année de sa mort, le nombre des élèves s'élevait à 2,200, celui des maîtres à 175.

Dans les écoles de Francke, on ne se contentait pas d'étudier les langues anciennes, il y avait des cours de mathématiques, d'astronomie, d'anatomie, de botanique; un cabinet d'histoire naturelle, chose toute nouvelle alors, avait été formé. Des leçons spéciales étaient données aux jeunes gens qui ne voulaient pas continuer les études savantes, mais qui étaient dans l'intention de se vouer au commerce, à l'économie agricole, aux arts utiles. On leur faisait

visiter les fabriques des environs; dans la maison étaient installés des ateliers pour apprendre à tourner, à forger, à polir le verre. Ces nombreuses fondations, encore augmentées dans la suite, finalement entretenues sur les fonds de l'état, ont toutes subsisté jusqu'à ce jour : ce groupe d'édifices, dont quelques-uns sont encore ceux même du XVIIe siècle, où s'assemblent tous les jours plus de 3,000 élèves et de 150 maîtres, et dont la réunion fait presque l'impression d'une ville, est un curieux témoignage de la puissance de l'initiative privée.

C'est également à Halle et dans le même temps que le nom de *realschule* fut pour la première fois donné à une école. L'inventeur du mot était un collègue de Francke, l'aumônier et pasteur Semler (1669-1740). Il aimait fort les mathématiques et était lui-même un mécanicien habile. En 1706, il fonda à Halle une « *realschule* mathématique et mécanique, » dans laquelle on instruisait les jeunes gens aux connaissances comprises aujourd'hui sous le nom de technologie. Toute sorte de mécanismes et de modèles étaient mis sous leurs yeux. Le terme même de *realschule* y fait allusion : il doit former antithèse avec l'enseignement *verbal* des gymnases.

Nous arrivons à la fondation d'une *realschule* qui existe encore aujourd'hui après cent vingt-huit ans de durée, et qui servit de pépinière à beaucoup d'autres. Jean-Jules Hecker (1707-1768) est également un théologien. Il connut Francke dans les derniers temps de sa vie et il professa pendant six ans dans ses écoles. Appelé comme aumônier et comme inspecteur des écoles à Berlin, il y créa d'abord, sans le secours de l'état, six écoles primaires, et en 1747 il y adjoignit une *realschule*. Frédéric II, qui s'intéressa au nouvel enseignement, accorda à l'institution de Hecker toute sorte de privilèges destinés à en accroître les revenus, et lui permit de prendre le nom d'établissement royal. D'après les principes de ses prédécesseurs, il y amassa des objets en nature et des modèles de toute sorte, depuis l'assortiment complet d'une boutique d'épicerie jusqu'à la représentation du déluge et l'image du tabernacle de Moïse, depuis des instrumens aratoires et des métiers de tisserand jusqu'à des reliefs de fortification. Un jardin botanique, une plantation de mûriers, étaient joints à la nouvelle école. L'enseignement ne présentait pas moins de variété : à côté des cours de mathématiques, de physique, d'histoire, de géographie, d'allemand, de français, d'anglais, d'italien, on pouvait suivre des leçons d'économie rurale ou de construction civile et militaire. L'ensemble des cours ressemblait au programme d'une université des arts et métiers. Hecker avait recruté dans la ville tous les hommes capables d'instruire la jeunesse en ces matières : il envoyait des maîtres dans les mines du Harz

pour rapporter des connaissances en métallurgie; en vue de chaque enseignement, il faisait rédiger des manuels. Dès 1748, il annexa à son école un séminaire destiné à former des professeurs.

A l'imitation de la *realschule* de Berlin, il s'en fonda bientôt d'autres sur différens points de l'Allemagne; mais ces créations n'eurent point en général une existence durable. Il ne faut pas s'en étonner; deux défauts graves étaient inhérens à cette organisation. Au lieu d'un enseignement disposé et gradué avec ordre et uniformément donné aux élèves d'une même classe, comme il convient dans l'instruction secondaire, on offrait aux enfans le choix parmi une quantité de leçons sans cohésion ni gradation. En outre cette sorte d'institution était plutôt une agglomération d'écoles spéciales et techniques qu'un établissement destiné à donner une instruction générale.

Les guerres de la révolution et de l'empire, qui bouleversèrent l'Allemagne et diminuèrent la richesse publique, arrêtèrent ces essais; mais après la chute de l'empire l'essor imprimé au commerce et à l'industrie, le réveil de l'esprit public dans les classes moyennes, l'intérêt qu'excitaient partout les découvertes de la science, donnèrent une impulsion nouvelle aux esprits. Cependant on faillit d'abord faire fausse route : en certaines villes, les réformateurs se tournaient vers les gymnases pour les inviter à transformer leur instruction en raison des besoins nouveaux qui s'étaient manifestés. On leur demanda de réduire la part des langues anciennes pour donner une plus large place aux mathématiques, aux sciences physiques et naturelles, aux langues vivantes. Heureusement que dans l'intervalle le gymnase avait lui-même repris des forces grâce au mouvement historique et philologique dont Ernesti, Heyne, Wolf, furent les premiers promoteurs; il pouvait opposer à ses détracteurs les œuvres éminentes en tout genre que produisait alors l'étude de l'antiquité. Derrière le gymnase, pour le soutenir, se trouvaient les universités, où enseignaient des hommes comme Niebuhr, Gottfried Hermann, Böckh, Otfried Müller. On put reconnaître alors que le plus sûr rempart de l'enseignement classique des colléges, c'est une solide organisation de l'instruction supérieure. Le gymnase, tout en faisant quelques concessions, se trouva en mesure de maintenir l'unité et l'intégrité de son programme. Les municipalités comprirent que le parti le plus sûr et le plus court était d'établir le nouvel enseignement à côté et en dehors des anciens cadres. En vingt ans, l'Allemagne se couvrit de *realschulen* sans que les gouvernemens, surtout en Prusse, intervinssent dans ces fondations.

Il restait à déterminer le programme des études. Sur ce point

encore il y eut longtemps des tâtonnemens et des erreurs. En certaines villes, on crut bien faire en donnant à l'enseignement un caractère professionnel. On installait dans l'école des ateliers de menuiserie, de serrurerie, de cartonnage; ailleurs on apprenait le commerce ou la banque. Les écoles professionnelles de ce genre ont certes leur utilité, et il s'en fonde encore tous les jours en Allemagne (*gewerbe-schulen*) ; mais l'expérience montra que le but n'était point placé assez haut, et qu'une partie moyenne de la population restait toujours sans l'instruction qui lui convenait.

Celui qui, après les hommes que nous avons nommés, a le plus fait pour l'organisation de la *realschule*, est un philologue, A. G. Spilleke. Élève du célèbre helléniste Wolf, il professa d'abord dans différens gymnases de Berlin, où il se fit remarquer par ses aptitudes didactiques. En 1821, il fut nommé à la direction de l'école fondée autrefois par Hecker. Il comprit que le nouvel enseignement ne devait rien avoir de professionnel, mais qu'il devait conduire les jeunes gens depuis les premiers élémens jusqu'à un assez notable degré de culture scientifique. Sous sa direction, la *realschule* royale de Berlin se débarrassa en grande partie de l'appareil technique dont son fondateur l'avait encombrée, et devint un établissement d'instruction générale (1).

C'est ainsi que des expériences multipliées et l'initiative des directeurs, qu'aucun règlement trop étroit n'enchaînait, firent peu à peu entrer la *realschule* dans sa véritable voie. L'opinion qui prévalut et qui aujourd'hui règne à peu près sans partage en Allemagne, c'est que la *realschule*, pour occuper à côté du gymnase une place incontestée et respectée, doit être une institution à la fois scientifique et littéraire, sans aucune vue d'utilité immédiate, — qu'elle doit être non l'antithèse du gymnase, mais un gymnase mitigé, où les connaissances historiques et littéraires tiennent encore une belle place, tout en laissant du champ aux mathématiques, à l'histoire naturelle, à la physique et à la chimie. Elle doit avoir le même nombre de classes que le gymnase, mais en disposant les matières de façon à pouvoir au besoin congédier une partie des élèves avant la fin; dans les hautes classes, elle doit dépasser le gymnase sur le terrain des études scientifiques, mais renoncer à lutter avec lui sur celui des études littéraires. Enfin, comme la différence essentielle entre les deux établissemens se trouve dans ce fait que les élèves du gymnase, leurs classes finies, continuent à l'université leur éducation, et que la plupart des autres, en sortant

(1) Cette école, à laquelle est aujourd'hui adjoint un gymnase, et qui reçoit 1,400 élèves, est dirigée depuis 1842 par M. Ferdinand Ranke, le frère du célèbre historien.

de la *realschule*, entrent de plain-pied dans la vie, l'enseignement de la *realschule* doit être plus varié, mais nécessairement aussi sur certains points moins approfondi.

Le gouvernement prussien, qui jusque-là n'avait rien fait pour ces sortes d'écoles, regagna subitement en 1859 tout le temps perdu en définissant le caractère de l'institution et en lui assurant des avantages considérables. « Le gymnase et la *realschule*, dit une circulaire ministérielle, sont deux écoles de même rang. Le progrès des sciences et les changemens survenus dans la société ont rendu cette division nécessaire. Tandis que le gymnase atteint son but par l'étude des langues, et surtout par l'étude des langues classiques de l'antiquité, et secondairement par les mathématiques, la *realschule* se tourne plutôt vers le présent, c'est-à-dire vers la langue maternelle et les langues étrangères, auxquelles elle joint les sciences mathématiques, naturelles et physiques; mais, comme le présent ne peut être compris sans la connaissance du passé, la *realschule* ne pourra négliger l'étude de l'histoire... En réalisant ce programme, elle dissipera l'erreur de ceux qui pensent qu'elle doit transmettre des connaissances d'un emploi immédiat dans la vie. Sans doute l'école doit avoir égard aux exigences de la vie et l'institution des *realschulen* est là pour prouver qu'effectivement on y a égard; mais il ne faut pas oublier que l'école a affaire à des enfans, à des jeunes gens, chez qui on doit se contenter de poser un premier fonds de connaissances générales et durables. »

Le gouvernement prussien ne s'en tint pas à une profession de foi. Il accorda aux *realschulen* qui présenteraient un ensemble complet d'études le droit de délivrer des certificats de sortie, exactement dans les mêmes conditions que les gymnases. Certaines grandes écoles de l'état s'ouvrirent aux élèves pourvus de ce diplôme : l'école des ponts et chaussées (*Bau-Akademie*), celle des mines (*Berg-Akademie*), celle des forêts (*höhere Forst-Lehranstalt*), celle des arts et manufactures (*Königliches Gewerbe-Institut*). Les élèves qui voulaient entrer dans l'armée étaient dispensés de l'examen conduisant au grade d'enseigne (*porte-épée-fähnrich*); même, sans avoir achevé le cours complet des études, les élèves pourvus d'un certificat satisfaisant pouvaient entrer dans certaines administrations officielles ou embrasser quelques professions demi-savantes. Ainsi l'élève qui a achevé sa seconde peut entrer comme surnuméraire dans les postes ou dans les contributions, ou comme employé dans les bureaux de l'intendance; il peut devenir vétérinaire, arpenteur, vérificateur des poids et mesures; chose non moins appréciée, il est admis au volontariat d'un an (1). Ce n'est

(1) Cette mesure a été étendue depuis aux élèves qui ont fait la troisième, et même la moitié seulement de la troisième.

pas sans motif que le gouvernement prussien a gradué les privilèges que confère la *realschule;* il savait bien que le public d'élèves auquel elle s'adresse n'a pas toujours l'envie ou les moyens d'aller jusqu'au bout des classes.

Dès lors l'ambition des villes qui possédaient déjà un institut de ce genre fut d'obtenir pour lui le titre de *realschule de premier ordre,* car c'était seulement à cette condition que les certificats délivrés par l'établissement avaient leur plein effet. Pour mériter ce titre, il fallait installer une série complète de huit classes, ouvrir des laboratoires, en assurer le service, enseigner le latin et n'employer que des maîtres pourvus des grades scientifiques. Le nombre des *realschulen* de premier ordre monta rapidement de 21 à 56; il est aujourd'hui de 80 (1). Pour donner une idée de l'importance de ces établissemens, je citerai celui de Cologne, où le budget annuel est de 100,000 francs, ceux d'Elberfeld et de Dusseldorf, où il est de 80,000 et de 78,000 fr. A Mayence, le budget est de 60,000 fr.; les bâtimens avec les collections représentent une valeur de 300,000 fr. La rétribution des élèves ne fournit qu'une partie de ces sommes. — C'est le moment de dire un mot du prix payé par les élèves. A Berlin, le prix de la *realschule* est le même que celui des gymnases: il est d'environ 95 francs par an. Dans d'autres villes, le tarif va en augmentant à mesure qu'on s'élève vers les hautes classes (disposition que je suis loin d'approuver) : à Cologne, il est de 90 francs dans les classes inférieures, et de 140 francs à la fin des études. Dans le midi de l'Allemagne, par exemple à Stuttgart, le prix descend à 75 et à 50 francs (2). — Pour assurer à la *real-*

(1) Les *realschulen* de second ordre sont au nombre de 16, les écoles bourgeoises supérieures au nombre de 86.

(2) Il serait difficile de dire ce que représente le budget des *realschulen* pour toute l'Allemagne; nous pouvons du moins présenter pour la Prusse en 1864 un tableau comparatif du budget des gymnases et des *realschulen.* On sera frappé de la faible contribution de l'état. Le budget a été calculé en thalers (le thaler vaut 3 fr. 75 cent.). On a fait entrer dans la dépense totale les revenus particuliers des établissemens.

Gymnases.

Dépense totale	sur laquelle l'état fournit		Les communes.	Dotations non confiées à l'état.	Les élèves.
	directement.	sur dotations à lui confiées.			
1,937,399	271,547	230,368	208,483	61,795	817,774
	501,915				

Realschulen.

Dépense totale	directement.	sur dotations à lui confiées.	Les communes.	Dotations non confiées à l'état.	Les élèves.
635,785	13,871	3,436	192,563	13,842	375,281
	17,307				

schule la considération du public, il fallait aussi s'occuper des professeurs. On haussa le niveau des examens : le personnel enseignant, qui jusque-là s'était un peu recruté de partout, fut dès lors pris parmi les anciens élèves des universités. Le gouvernement tint la main à ce que les traitemens fussent les mêmes que dans les colléges, et les municipalités accueillirent en général avec empressement cette mesure équitable.

Que devenait pendant ce temps l'enseignement du grec et du latin? Le gymnase vit cesser peu à peu les attaques qu'on dirigeait contre lui; profitant de cette paix inespérée, il se voua avec plus de liberté qu'il n'en avait eu depuis longtemps à l'étude des langues et des littératures anciennes. Le nombre de ces établissemens n'a pas cessé d'aller en augmentant. En 1818, la Prusse comptait 91 gymnases et progymnases (1); en 1866, elle en avait 154; en 1873, 210. Dans cette énumération, nous faisons à dessein abstraction des pays que la Prusse s'est annexés depuis neuf ans. Il est intéressant de rapprocher le nombre total des élèves dans les deux sortes d'établissemens. En 1868, l'enseignement des gymnases et progymnases comptait en Prusse 58,000 élèves, et celui des *realschulen* et des écoles supérieures qui leur peuvent être assimilées 35,000 (2). Dans le midi de l'Allemagne, la proportion s'élève en faveur de la *realschule*; les deux espèces d'écoliers sont en égal nombre dans le Wurtemberg.

Tout récemment la *realschule* a fait un grand pas de plus : elle a forcé l'accès de l'université. En 1868, de nombreuses pétitions adressées à la chambre des députés de Prusse avaient réclamé pour les élèves diplômés de ces établissemens le droit aux études académiques (on appelle ainsi les études d'enseignement supérieur faites auprès des universités). M. de Mühler, alors ministre de l'instruction publique, prit l'avis des corps savans, et, malgré l'opinion défavorable exprimée par la plupart d'entre eux, il décida par un rescrit du 7 décembre 1870 qu'à l'avenir les élèves diplômés de la *realschule* pourraient se faire inscrire aux universités comme étudians en mathématiques, en sciences naturelles et en philologie moderne (3). La conséquence de cette décision, c'est que les élèves des *realschulen* peuvent arriver aux examens d'état et à la carrière de l'enseignement. Ce succès inattendu et peut-être prématuré a causé une vive agitation qui dure encore.

(1) On appelle *progymnases* les colléges latins qui n'ont pas une série complète de classes : ils s'arrêtent ordinairement à la classe correspondant à notre troisième ou à notre seconde.

(2) Wiese, *Das höhere Schulwesen in Preussen*, t. II, p. 536-550.

(3) Il est bon de dire expressément que la médecine est exclue.

Tel est en peu de mots l'histoire de la *realschule*. On voit que, comme toutes les institutions qui sont amenées par des besoins nouveaux, elle n'a pas cessé de gagner et de s'étendre. Les gouvernemens furent à l'origine pour peu de chose dans le développement de ces écoles; mais l'état intervint au moment opportun pour donner à l'enseignement nouveau, sorti de l'initiative des villes, des garanties et des droits. Entrons maintenant dans un de ces établissemens et voyons les études qui s'y font.

II.

La plus grande difficulté que la *realschule* ait eu à vaincre ne lui est pas venue du dehors : elle résidait dans son propre enseignement, qu'il n'était pas facile de constituer et de limiter. L'instruction qu'on appelle classique est au fond assez simple : l'étude du latin et du grec en forme la substance, à laquelle s'ajoutent l'étude de la langue maternelle, l'histoire et la géographie, et que viennent compléter, comme exercice logique, les mathématiques. Une longue tradition maintient et consacre ce programme; mais il n'en était pas de même pour le nouvel enseignement : le désir de la nouveauté tendait à l'éloigner des anciennes voies, des nécessités de toute sorte l'y ramenaient malgré lui. Il a fallu quarante ans pour établir quelques principes, et la discussion est loin d'être close.

La première question qui se posait était celle du latin. Fallait-il le rayer du programme des études ou le maintenir soit à titre facultatif, soit comme matière obligatoire? La pratique des états de l'Allemagne était fort différente à cet égard. Dans le sud, en Wurtemberg, dans la Hesse, dans le grand-duché de Bade, en Bavière, le latin avait été exclu de la *realschule;* au contraire en Prusse beaucoup d'établissemens l'admettaient. Cette question du latin à la *realschule* alimente les discussions pédagogiques depuis cinquante ans. Le lecteur français se figurera aisément les argumens qui sont échangés de part et d'autre; la même polémique a été engagée chez nous, quoique souvent d'une façon très déplacée et sur un terrain qui ne la comportait pas, car, en retirant au lycée le latin, on lui enlèverait son caractère propre.

Sans entrer dans ce débat, disons que la Prusse en 1859 a donné jusqu'à un certain point gain de cause aux partisans du latin en exigeant l'enseignement de la langue latine dans les établissemens qui veulent avoir le titre de *realschule de premier ordre*. Devant cette décision, les directeurs, convaincus ou non, durent s'incliner. On installa partout des classes de latin, au moins à titre facultatif,

depuis la huitième jusqu'à la *prima* (1). Seulement on rencontra une difficulté : comme les *realschulen*, pour répondre à leur but, doivent donner dans les hautes classes un enseignement scientifique plus étendu que celui des gymnases, le latin, à l'aise dans la huitième classe, se trouve à l'étroit dans la première. En même temps qu'il monte, il s'amincit. Voici le tableau des heures, tel qu'il est généralement adopté :

Classes. . . .	VIII	VII	VI	V	IV	III	II	I.
Nombre d'heures.	8	6	6	5	4	4	3	3.

Si l'on tient compte de cette distribution du temps et si l'on songe que les élèves de la *realschule*, à mesure qu'ils grandissent, montrent moins d'empressement pour la culture classique, on ne sera pas étonné que les résultats ne soient pas très satisfaisans. J'ai assisté à Berlin à une explication latine en *prima :* le livre était une chrestomathie de Virgile, d'Horace et d'Ovide, précédée d'un certain nombre de sentences en vers destinées à être apprises par cœur, et suivie d'un glossaire. Les élèves, hésitant et trébuchant, parvenaient tant bien que mal à faire la construction d'une phrase d'Ovide ; mais on sentait que les conseils d'Apollon à son fils Phaéthon les intéressaient peu : le résultat, il faut le dire, n'était pas en rapport avec le nombre d'heures, après tout considérable, que les élèves avaient dépensé en huit ans pour cette étude (2).

Le professeur, qui au fond était bien du même avis, me donna cependant une raison en faveur du latin. S'il se trouve des élèves qui, à un moment quelconque de leurs études, sentent en eux la vocation littéraire, les ponts ne sont pas coupés derrière eux, ils peuvent se présenter au gymnase. Jusqu'à quel point ce cas, qui se produit de temps à autre, est-il de nature à justifier le maintien du latin sur le programme, c'est ce que je m'abstiens d'examiner. On ne peut nier cependant que, si faible qu'il soit, cet enseignement ne soit un lien qui rattache la *realschule* au gymnase, et établit entre les élèves des deux institutions une certaine unité de culture. J'ajoute que la question, si elle doit un jour se débattre chez nous pour des établissemens du même rang, ne se posera pas exacte-

(1) Tout le monde cependant, même en Prusse, ne se soumit pas. Ainsi les deux grandes *gewerbe-schulen* de Berlin, qui sont de véritables *realschulen* par la valeur des études, continuèrent à ne pas admettre le latin.

(2) Je trouve la confirmation de cette impression dans un document officiel. « C'est dans les hautes classes de la *realschule* que les résultats en latin sont les plus faibles : les élèves de *prima* en savent moins que ceux des classes intermédiaires. Aucune *realschule* ne remplit l'obligation, qui lui est imposée par les programmes, de mettre les élèves en état de lire Tite-Live, Salluste, Horace. » (*Protokolle der im october 1873 gehaltenen Conferenz*, p. 44.)

ment dans les mêmes termes : le latin est plus nécessaire à l'écolier français, s'il veut entrer un peu profondément dans l'histoire de sa langue, de son droit, de sa religion, de sa littérature.

Nous passons maintenant aux autres branches d'enseignement. D'abord l'allemand : on y consacre en général plus de temps que dans les gymnases. Aussi les élèves de la *realschule* arrivent-ils à composer des devoirs qui supportent la comparaison avec les travaux analogues de leurs camarades du collége latin. Le même fait se produit dans les écoles supérieures de jeunes filles. Cela ne veut pas dire que ces compositions soient brillantes : la clarté dans la distribution du sujet, la netteté dans les idées, l'abondance et le choix judicieux des exemples, une certaine force de dialectique, sont les qualités qu'on s'attache surtout à obtenir; j'ai entre les mains un assez grand nombre de ces devoirs. Ce sont tantôt des explications de proverbes : « il ne faut pas dire heureux jour avant le soir, » — *audaces fortuna juvat*, ou des récits qui se rapportent aux auteurs expliqués en classe et au cours d'histoire : « la guerre de César en Espagne, — Rodolphe de Habsbourg, » — ou bien encore des analyses de drames : *Guillaume Tell*, *Emilia Galotti*, *Macbeth*. Ces devoirs sont en général plus étendus que ceux qu'on demande en France aux écoliers. On donne plus de temps à l'élève pour les composer et on exige qu'il y fasse entrer le produit de ses lectures et de ses réflexions. Un écolier de troisième répond d'une manière sensée à cette question : « que devons-nous au moyen âge? » Il énumère successivement, avec des exemples à l'appui, l'architecture gothique, la musique, la division de l'Europe en plusieurs états, la liberté politique. Un autre devoir a pour sujet : « avantages et inconvéniens de la position insulaire de l'Angleterre. » Les élèves vantent le climat, l'étendue des côtes, le nombre des marins, l'esprit d'entreprise; mais les Anglais ont le tort de trop négliger leur armée de terre. Un autre compare les caractères de Terzky et d'Illo dans le drame de Wallenstein, et montre comment ces deux personnages se distinguent dans la manifestation d'idées et de passions semblables. On constate en général dans l'expression une certaine vulgarité qui n'exclut pas l'érudition littéraire. Il ne faudrait pas trop se presser de mettre ce caractère au compte de la *realschule*, car on le retrouve dans les compositions des gymnases. Même à la *realschule*, on donne à l'allemand sa base historique en faisant dans les classes supérieures des leçons sur le moyen et sur le vieux haut-allemand, avec des notions d'histoire littéraire, depuis Ulfilas jusqu'à nos jours. Le personnel des professeurs, composé en partie de philologues germanistes, est spécialement préparé à ce genre de leçons. Une opinion que j'ai entendu

exprimer, c'est que des cours de cette sorte, nécessairement un peu superficiels, mais propres à éveiller la curiosité, sont particulièrement à leur place à la *realschule*, peut-être plus qu'au gymnase, qui peut se reposer, pour cette portion de l'instruction des élèves, sur les leçons de l'université.

Tandis qu'en général le gymnase se contente d'une seule langue étrangère, à savoir le français, la *realschule* en enseigne deux, le français depuis la huitième, l'anglais à partir de la quatrième. Quatre heures par semaine sont données au français pendant tout le cours des études; l'anglais obtient trois ou quatre heures. L'explication du mécanisme grammatical est faite avec un grand soin, mais on s'attache à connaître la structure de ces langues plus qu'à les parler. Loin de se tourner vers le côté pratique, beaucoup de maîtres cherchent à donner au français dans les écoles le rôle que le latin joue au collége.

Les mathématiques sont poussées plus loin qu'au gymnase : pour obtenir le certificat de maturité, qui se délivre à la sortie, les élèves doivent savoir résoudre les équations du premier, du second et du troisième degré, posséder la trigonométrie rectiligne, les élémens de la géométrie analytique et de la géométrie descriptive ainsi que de la mécanique. En certaines *realschulen*, on enseigne la trigonométrie sphérique et le calcul différentiel. Dans les écoles polytechniques qui se sont fondées en Allemagne à l'imitation de la nôtre, il y a une section mathématique où les élèves sortant de *prima* doivent être en état d'entrer; mais ce sont surtout les sciences d'observation qui appartiennent en propre à la *realschule*, car, si la botanique et la zoologie ont leur place dans les classes du gymnase, il n'y est guère question de physique et encore moins de chimie. A la *realschule*, la botanique pendant l'été, la zoologie pendant l'hiver, sont enseignées depuis la huitième jusqu'à la quatrième inclusivement. La classe de botanique à laquelle j'ai assisté en sixième à Berlin est une des plus intéressantes que j'aie vues. Les écoliers avaient reçu l'ordre de rapporter pour la leçon du lundi deux plantes à leur choix, mais à autant d'exemplaires chacune qu'il y avait d'élèves dans la classe. Ils s'étaient entendus pour rapporter des coquelicots et des *vicias villosas*. Chaque enfant une fois pourvu (la classe en était toute fleurie), on procéda au déchiffrement. Un élève était appelé à répondre pour le coquelicot, l'autre pour la *vicia villosa*. Au commandement : comptez les feuilles! ouvrez le calice! on voyait toutes ces jeunes têtes se pencher avec attention, compter à voix basse, écarter avec précaution les folioles du calice. Il était aisé de voir qu'ils étaient déjà habitués à ménager leur plante, à exécuter leur dissection avec soin. — Combien y a-t-il de feuilles? Un élève ré-

pond : Dix, un autre : Douze, d'autres : Neuf, onze, treize. — On fixe alors une limite. Nous dirons que le nombre des feuilles n'est pas déterminé, et qu'il varie de huit à quatorze. Chaque propriété était inscrite au tableau, qu'on avait divisé en deux colonnes pour montrer les ressemblances et les différences des deux plantes. L'explication allait lentement, car chemin faisant le professeur disait ou faisait dire à ces commençans ce qu'est et à quoi sert la corolle, l'ovaire, la tige, la racine. Il rappelait aussi les plantes vues antérieurement : un commencement de classification était donné. Les élèves, à qui il était défendu de prendre des notes, devaient rapporter par écrit pour la prochaine leçon ce qui avait été ainsi constaté en commun. Le maître apportait à son enseignement une grande sévérité, ce qui ne l'empêchait pas de se laisser aller à des digressions et à des récits écoutés avidement par les enfans. Ainsi le pavot donna l'occasion de parler de l'opium, et du commerce d'opium fait autrefois par l'Angleterre avec la Chine. Nous avons en France l'excellente habitude des courses botaniques; mais ce que j'ai vu, c'était une exploration botanique faite en classe. Les élèves ont tous leur herbier : s'ils font un voyage, ils doivent rapporter quelque objet nouveau pour enrichir le cabinet d'histoire naturelle.

Le même caractère se retrouve dans les leçons de physique et de chimie : l'interrogation s'y mêle constamment à l'enseignement. Le professeur de physique, par exemple, après avoir exposé un ordre de phénomènes et avant de montrer l'expérience qui doit en fournir la loi, s'adresse à un élève : « Comment vous y seriez-vous pris? » La démonstration vient de la sorte se présenter sous forme d'un récit, et les élèves apprennent à connaître les hommes qui ont le plus contribué au progrès de la science. Ce mode d'enseignement, — dont il ne faut pas abuser, car il est un peu long et pourrait devenir monotone, — s'il est employé à propos, fait chercher et réfléchir.

Quand nous aurons ajouté l'histoire, la géographie, le dessin, nous aurons à peu près énuméré tous les objets d'étude de la *realschule*. Une si grande diversité de matières n'a pas laissé que d'inquiéter la pédagogie allemande. Depuis plus de vingt ans, une question à l'ordre du jour dans les journaux scolaires et dans les livres, c'est la « concentration » de cet enseignement. Il s'agirait de trouver la matière qui serait regardée comme le noyau autour duquel les autres vinssent se placer par couches concentriques, ou encore, pour employer un terme favori de ce long débat, il faudrait découvrir le centre de gravité de la *realschule*. La discussion, qui s'est poursuivie parfois avec une grande vivacité, dure encore. Les uns ont cru découvrir le point central dans les mathématiques, d'autres

dans les sciences naturelles, quelques-uns dans l'allemand, d'autres encore dans les langues étrangères ou enfin dans le latin. Un disciple de Herbart insinue que le centre, c'est l'intelligence de l'élève; un directeur a répliqué que c'était le personnel des professeurs. Il est clair que cette polémique, comme toutes celles où les mots jouent le principal rôle, pourra encore être continuée longtemps. Ce qui est plus important, c'est l'ordre dans lequel doivent se succéder et se superposer ces connaissances. Tandis que l'étude du français et des élémens de l'histoire naturelle commence dès les plus basses classes, on n'aborde la géométrie que vers la douzième année : la physique et la chimie sont réservées pour la fin des études.

Telle est la *realschule*, ou du moins telle elle devrait être, car il faut maintenant montrer quel en est le côté faible et dire le mal dont elle souffre. Le plus petit nombre seulement des élèves va jusqu'au bout des classes : une fois qu'ils ont acquis les connaissances qu'eux ou leurs familles jugent suffisantes, ils quittent l'école pour entrer dans l'industrie, dans le commerce, dans l'économie agricole. Les chiffres que publient à ce sujet les statistiques allemandes sont significatifs. Après la seconde, dont le certificat donne droit au volontariat d'un an, il se produit une désertion presque générale (1). Déjà avant cette classe les départs sont fréquens : le maximum d'élèves se trouve en cinquième et en quatrième. Aussi, malgré tous les avantages qui lui ont été accordés, la *realschule* n'est pas satisfaite. Elle a naturellement, il faut le dire, le tempérament inquiet et mécontent. Dans le conseil qui fut convoqué en octobre 1873 au ministère de l'instruction publique à Berlin pour délibérer sur un certain nombre de questions scolaires, quatre questions soumises à l'assemblée concernaient la *realschule*, et ce furent celles qui soulevèrent la discussion la plus prolongée et la moins concluante. Une véritable anarchie d'opinions se fit jour. Ce qui frappe surtout, c'est que tous les fonctionnaires qui par leur position appartiennent à la *realschule* demandent des réformes et des remaniemens. Les uns veulent la création d'un nouvel enseignement sans latin qui soit un intermédiaire entre l'école et la *realschule ;* d'autres proposent l'incorporation de cette dernière dans le gymnase; quelques-uns veulent pour elle un élargissement, quelques autres une restriction du plan d'études. Au contraire elle trouve ses panégyristes et ses défenseurs parmi les directeurs de gymnases. La raison de

(1) A Carlsruhe, en 1872, sur 244 élèves, 24 sont en seconde, 4 en première. A Mannheim, sur 314 élèves, il y en a 40 en seconde et seulement 4 en première. D'après un travail d'ensemble, sur 100 élèves, il en arrive moins de 10 jusqu'à l'examen de maturité.

cette attitude se devine : le gymnase se félicite d'une séparation qui le met à l'abri d'un voisin incommode; il sait que l'arrivée d'une quantité d'élèves qui dès le premier jour sont résolus à ne point achever leurs classes serait pour lui une médiocre acquisition. Nous devons d'ailleurs ajouter que, malgré les dissentimens de détail, tout le monde reconnaît qu'il est bon d'ouvrir plusieurs voies à la jeunesse : personne ne songe à revenir en arrière et à refondre ces deux instructions en une seule. C'est même un fait d'expérience que, partout où il existe une *realschule* et un gymnase, les élèves se séparent sans difficulté dès les premières classes et même dès l'école primaire. C'est ce qu'avait prévu M. Saint-Marc Girardin dans son livre sur l'*Instruction intermédiaire*. « On ne saurait marquer de trop bonne heure le but de l'éducation... Dès le premier coup de ciseau qu'un sculpteur donne à son marbre, il sait ce qu'il veut en faire. Il doit en être de même pour l'enfant... Quoique certains objets d'enseignement soient les mêmes, il y a une différence dans la méthode d'enseigner, et l'esprit ne se développe point de la même façon dans l'école élémentaire qui correspond à une école industrielle que dans celle qui correspond à une école classique. »

Cette séparation, pour le dire ici en passant, repose sur un tout autre principe que celle qu'un ministre de l'empire, sous le nom de bifurcation, avait voulu introduire dans nos lycées. Ce qui était contre nature dans la bifurcation de M. Fortoul, c'était la prétention de faire tenir deux séries de classes sur une base commune, et de réunir encore à certaines heures des élèves qui suivaient des directions différentes; mais ici il y a séparation dès la base, comme elle doit exister dans une société où tout le monde ne suit pas les mêmes voies. J'ai entendu dire parfois qu'une séparation de ce genre était contraire à l'égalité démocratique. Je suis prêt à m'incliner devant cette objection, si l'on me montre que tous nos enfans ont part à l'enseignement secondaire; mais entre ceux qui vont au lycée et ceux qui, à partir de dix ou douze ans, ne reçoivent d'instruction d'aucune sorte, la bifurcation n'est-elle pas plus profonde? Comme je sortais de la *realschule* de Mayence en compagnie du directeur, nous fûmes salués dans la rue par un cocher qui était assis sur le siége de sa voiture. « Vous voyez cet homme, me dit M. Schödler, ses deux fils ont suivi chez moi la série complète des classes; ils sont aujourd'hui premiers commis dans deux maisons de banque. » Valait-il mieux pour eux qu'ils restassent sans moyen d'instruction sous prétexte qu'il est plus conforme à l'égalité d'avoir pour tous les élèves un seul modèle de culture?

III.

Il serait peut-être naturel qu'après avoir esquissé l'histoire et montré l'organisation de la *realschule* allemande, nous fissions un retour vers la France pour voir ce qui y correspond chez nous; mais une telle étude nous entraînerait trop loin. Nous pouvons nous en dispenser d'autant mieux que ce sujet a été traité l'an dernier avec plus de compétence (1). J'indiquerai seulement comment le problème, par suite des circonstances, a été autrement posé en France qu'en Allemagne, et j'essaierai de résumer les leçons que nous devons tirer pour l'avenir de cette comparaison entre les deux pays.

Avec sa bourgeoisie intelligente et riche, la France, commerçante et industrielle comme elle l'est depuis longtemps, a dû sentir de bonne heure, ce semble, le besoin d'un enseignement pratique. On a souvent cité à cet égard Montaigne, Rabelais, qui raillent les latineurs de collége. « C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et le latin, dit l'auteur des *Essais*, mais on l'achète trop cher... Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon écolier. » Mais il faut prendre garde de tomber dans une confusion. Il y a ici autre chose qu'une question didactique. Le point capital, c'est de savoir si l'on songe à appeler aux bienfaits de l'instruction les parties de la population jusqu'où elle n'a pas l'habitude de descendre. Dès qu'on prend la question de ce côté, il faut bien convenir que les noms de ces écrivains ne sont pas ici tout à fait à leur place. On ne saurait leur reprocher de n'avoir pas devancé leur temps; mais il est certain qu'ils ont en vue l'instruction du petit nombre. Montaigne fait l'éducation d'un gentilhomme et Rabelais celle d'un prince.

Sans remonter si haut, il semble que dans le même temps où cet enseignement s'est fondé en Allemagne, c'est-à-dire au milieu du XVIIIe siècle, il aurait dû commencer aussi en France. Les conjonctures étaient favorables. En 1763, après la publication de l'*Émile*, après l'expulsion des jésuites, les questions d'éducation excitaient l'intérêt général et donnaient lieu à de nombreux projets. Les parlemens semblèrent vouloir prendre la direction de ce mouvement. Le président du parlement de Paris, Rolland d'Erceville, en divers écrits, faisait la critique des colléges, et présentait les plans d'une sorte d'université polytechnique qui selon lui devait les remplacer.

(1) Baudrillart, *la Famille et l'éducation en France.*

« La première difficulté qui se présente à mon esprit porte sur les bornes et sur l'uniformité du plan que l'université a exposé. J'y vois tous les jeunes gens entrer dans la même carrière, suivre le même cours de classes dans le même nombre d'années, et dans un espace étroit tendre tous au même genre et au même degré de connaissances, et cependant, parmi les jeunes gens réunis dans le même collége, j'en vois de différentes conditions qui doivent remplir des emplois différens, et dont la destinée doit être aussi variée que leur fortune... Les écoles publiques ne sont-elles destinées qu'à former des ecclésiastiques, des magistrats, des médecins et des gens de lettres? Les militaires, les marins, les commerçans, les artistes, sont-ils indignes de l'attention du gouvernement, et, parce que les lettres ne peuvent se soutenir sans l'étude des langues anciennes, cette étude doit-elle être l'unique occupation d'un peuple instruit et éclairé?.. »

On trouverait dans les écrits du président Rolland beaucoup de pages conçues dans le même sens; mais à un certain nombre d'idées justes il se mêle des erreurs qui devaient en arrêter ou en compromettre la réalisation. Ainsi il croit que cet enseignement usuel doit être placé surtout dans les grandes villes et auprès des grands colléges. D'un autre côté, il demande qu'on réduise le nombre des colléges et il approuve le vœu formé par l'université de Bordeaux en 1748, laquelle s'élevait contre la multiplicité des maisons d'instruction publique, « parce qu'il est à craindre que le trop grand nombre d'étudians ne dépeuple les campagnes et ne nuise aux arts et à l'agriculture. »

Cette même idée, qu'il faut prendre garde à la trop grande extension de l'instruction, se retrouve dans l'*Essai d'éducation nationale* publié dans le même temps par le procureur-général au parlement de Bretagne, La Chalotais. « Par exemple, dit-il, on demande s'il y a trop ou trop peu de colléges en France. La résolution de cette question dépend de savoir s'il y a assez de laboureurs, assez de soldats... Il n'y a jamais eu tant d'étudians dans un royaume où tout le monde se plaint de la dépopulation : le peuple même veut étudier; des laboureurs, des artisans envoient leurs enfans dans les colléges des petites villes, où il en coûte peu pour vivre... Les frères de la doctrine chrétienne, qu'on appelle *ignorantins,* sont survenus pour achever de tout perdre; ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime, mais qui ne le veulent plus faire... Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus loin que ses occupations. Tout homme qui voit au-delà de son triste métier ne s'en acquittera amais avec cou-

rage et avec patience (1). » Un autre livre sur les mêmes questions fut publié par l'avocat-général au parlement de Bourgogne, Guyton de Morvau. Dans son *Mémoire sur l'éducation publique,* il s'occupe surtout de questions pratiques : il est partisan de l'enseignement laïque, de l'internat, des grands colléges. Lui aussi, il songe à restreindre le nombre des étudians. Il ne va pas jusqu'à demander l'abolition des cours gratuits, mais il propose de supprimer la plus basse classe, celle qu'on appelle la sixième, dans tous les colléges des petites villes (2). On rendra de cette façon la première éducation plus coûteuse, et l'on forcera les enfans des artisans et des laboureurs à se livrer tout de suite à des travaux plus conformes à leur état.

On a vu souvent depuis se reproduire les mêmes craintes. Je les trouve par exemple chez les ministres du roi Charles X à la veille de la révolution de 1830. Ils représentent au comte de Guernon-Ranville, chargé alors du ministère de l'instruction publique, « les dangers d'une instruction qui ne sert qu'à éveiller des sentimens d'ambition et le dégoût des travaux obscurs du cultivateur et de l'artisan (3). » C'est ainsi que les maux s'appellent et s'engendrent l'un l'autre. Le même esprit d'exclusion qui veut barrer la route de l'instruction aux classes populaires empêche de trouver un modèle d'école qui leur convienne, et le jour où ces classes, augmentant en force et en richesse, s'ouvrent l'accès des colléges, elles réclament la transformation du seul enseignement solidement organisé qu'elles y trouvent.

Une autre cause de retard, ce fut la centralisation, qui précisément dans les temps dont nous parlons commença de s'établir. Il est intéressant de lire à ce point de vue les propositions du président Rolland : la future université impériale s'y trouve déjà esquissée. Le ministère de l'instruction publique, l'École normale, l'agrégation, les inspections, l'avancement, le plan d'études uniforme, le concours général des colléges de Paris, rien n'y manque. Mais du moment que les réformes prenaient ce tour on sent combien il devenait difficile au nouvel enseignement de se fonder : les administrations n'ont pas l'habitude d'encourager des essais mal définis, ni de souffrir longtemps les tâtonnemens. La difficulté devint bien plus grande une fois que Napoléon Ier eut créé sa hiérarchie universitaire, dont le personnel manquait à la fois de liberté et de

(1) Ce livre de La Chalotais contient d'ailleurs d'excellentes parties, et notamment sur l'histoire et sur la critique il présente des pages d'une pénétration et d'une profondeur remarquables.

(2) L'externat des colléges était alors (1764) gratuit.

(3) *Mémoires* du comte de Guernon-Ranville, publiés par l'académie de Caen, p. 104.

fixité, et où les innovations et les perfectionnemens devaient venir d'un conseil supérieur.

Malgré ces obstacles, telle était la pression de la nécessité que l'instruction nouvelle finit par trouver une place. La convention, par le décret du 7 ventôse an III, avait établi dans les chefs-lieux de département les *écoles centrales,* dont le programme répondait assez bien à celui du président Rolland; mais elles furent d'abord réduites (11 floréal an X), puis supprimées (17 mars 1808). L'université impériale, organisée à la même époque, marque le retour vers le règne exclusif de la tradition classique. C'est en 1821 que la première pensée d'une seconde branche d'enseignement reparaît. Les élèves sont autorisés, au sortir de la troisième, à entrer dans un cours spécial. En 1829, un véritable enseignement professionnel est fondé au collége de Nancy. Après 1830, ces cours deviennent beaucoup plus nombreux. « Un cri s'élève d'un bout à l'autre, écrivait M. Cousin en 1831, et réclame pour les trois quarts de la population française des établissemens intermédiaires entre les simples écoles élémentaires et nos colléges. Les vœux sont pressans, ils sont presque unanimes. » Des cours annexes furent établis sous le règne de Louis-Philippe en divers colléges; malheureusement le voisinage des études classiques leur nuisit. M. Saint-Marc Girardin, dont nous avons déjà cité quelques lignes expressives, avait signalé le danger. « Pour prospérer, les écoles usuelles ont besoin d'être séparées des écoles classiques. Dans l'union des deux sortes d'écoles, il y en a toujours une de sacrifiée... Il y aura toujours une école principale et une école accessoire. » Dans la plupart des lycées, ces cours n'avaient ni locaux, ni collections, ni laboratoires, ni instrumens. L'insuffisance des traitemens, ajoute un rapport officiel, avait trop souvent pour conséquence l'insuffisance des maîtres.

Nous assistons sous le règne de Louis-Philippe à une double série d'efforts pour constituer l'enseignement usuel. D'une part, ce sont ces cours annexes des lycées; d'autre part, la loi de 1833 divisa l'enseignement primaire en deux degrés, appelés l'un élémentaire, l'autre supérieur. Le premier degré comprenait un minimum d'instruction, c'est-à-dire les notions nécessaires pour se tirer des difficultés les plus ordinaires de la vie; le second degré donnait accès à un enseignement plus nourri et plus étendu. Ce second degré pouvait lui-même se prolonger et se continuer assez loin : « selon les besoins et les ressources de la localité, disait la loi de 1833, l'instruction primaire supérieure pourra recevoir les développemens qui seront jugés convenables. » Sous la protection de cette loi, un certain nombre d'écoles primaires supérieures s'étaient fondées (il en existait 603 en 1843), et quelques-unes avaient poussé leur en-

seignement jusqu'à un niveau tout à fait digne d'éloges. La plus célèbre de ces écoles, créée en 1839 par M. Pompée, rue du Vert-Bois, est la même qui, sous le nom d'école Turgot, devait servir plus tard de modèle aux établissemens de la ville de Paris. Malheureusement la loi de 1850, inspirée sans doute par la même crainte dont nous avons donné quelques exemples, arrêta presque partout ce mouvement. Elle garda le silence sur l'enseignement primaire supérieur : les établissemens de ce genre, cessant d'avoir une existence officiellement reconnue, tombèrent ou se transformèrent en pensionnats privés. Cependant la question de l'instruction intermédiaire restait à l'ordre du jour et les commissions se succédaient, faisant régulièrement un rapport favorable à la création d'un enseignement « spécial » pour les élèves qui veulent se vouer au commerce et à l'industrie.

Nous arrivons au ministère qui donna une forme précise à ces projets. Qu'il s'agisse d'instruction supérieure ou d'instruction primaire, de fondations d'écoles ou de programmes d'études, c'est toujours, dans la longue histoire de nos essais et de nos tâtonnemens, M. Duruy qu'on rencontre passant de la parole à l'exécution. Quand même les voies employées auraient parfois été défectueuses, il faut reconnaître la puissance de volonté et l'amour du bien public qui ont marqué les actes de son ministère. Des hommes compétens sont d'abord envoyés à l'étranger pour étudier l'organisation de l'enseignement en Angleterre, en Écosse, en Belgique, en Suisse, en Allemagne; pour ce dernier pays, qui nous occupe ici particulièrement, une excellente et substantielle relation est faite par M. Baudouin (1) : on y voit nettement exposés le plan et l'économie de la *realschule*. De l'étude préparatoire, M. Duruy passe bientôt aux actes. Une série de lois, de décrets et d'arrêtés organise, de 1863 à 1866, l'enseignement secondaire spécial. Pour avoir des professeurs, une grande école normale est créée à Cluny; l'état, les départemens, les communes, sont invités à y fonder des bourses. On institue un ordre particulier d'agrégation pour les maîtres, un brevet équivalant au certificat de maturité allemand pour les élèves. Un plan d'études parfaitement conçu, des programmes pour chaque branche d'enseignement rédigés par les plus hautes autorités scientifiques, sont publiés. Quand on lit le volume in-quarto qui renferme cet ensemble d'actes et d'instructions (2), on ne peut s'empêcher

(1) Rapport sur l'état actuel de l'enseignement spécial et de l'enseignement primaire en Belgique, en Allemagne et en Suisse, par M. J. Baudouin, inspecteur-général, 1866, 1 vol. in-4°.

(2) Enseignement secondaire spécial. Décrets, arrêtés, programmes et documens relatifs à l'exécution de la loi du 21 juin 1865.

d'admirer la quantité de savoir et d'expérience pédagogique qui y est déposée.

« Le plan général des nouvelles études, dit entre autres choses M. Duruy, diffère essentiellement de celui des études classiques. Lorsqu'un élève entre au lycée, c'est pour en suivre successivement toutes les classes. Nous sommes donc assurés de son attention et de son travail pour sept ou huit ans, et nous disposons nos méthodes en conséquence. Presque tous les fruits de l'enseignement classique seraient perdus pour celui qui n'achèverait pas le cours entier des études du lycée; mais l'enseignement spécial a été institué en faveur des enfans qui ne peuvent disposer d'un aussi gros capital de temps et d'argent. Beaucoup n'iront pas jusqu'à la fin des cours; quelques-uns même n'y resteront qu'une année ou deux. Il a donc fallu distribuer les matières de cet enseignement de telle sorte que chaque année d'études formât un tout complet en soi, et que les plus indispensables fussent placées dans les premiers cours, afin que, si les exigences de la vie forçaient un élève à quitter prématurément le collége spécial, il fût assuré d'en emporter, à quelque époque qu'il en sortît, des connaissances immédiatement utiles. L'enseignement littéraire occupe plus de place dans les premières années, et l'importance des études scientifiques va croissant avec l'âge des élèves. Les programmes ne sont d'ailleurs pas obligatoires pour toutes les écoles spéciales : en mettant à part certains cours qui seront partout nécessaires, le caractère fondamental de cet enseignement est de varier selon les besoins de chaque localité. Aussi un conseil de perfectionnement, choisi parmi les notables commerçans, industriels et agriculteurs et présidé par le maire, est-il adjoint à chaque école. Depuis le cours préparatoire jusqu'à la dernière année de l'enseignement spécial, il faudra diriger constamment l'attention des élèves sur les réalités de la vie, les habituer à ne jamais regarder sans voir, les obliger à se rendre compte des phénomènes qui s'accomplissent dans le milieu où ils sont placés, et leur faire goûter si bien le plaisir de comprendre que ce plaisir devienne un besoin pour eux, en un mot développer dans l'enfant l'esprit d'observation et le jugement, qui feront l'homme à la fois prudent et résolu dans toutes ses entreprises, sachant gouverner ses affaires et lui-même. En même temps que les sciences appliquées mettront son esprit dans cette voie pratique, les cours de littérature, d'histoire et de morale lui donneront le goût de s'élever au-dessus des réalités du monde physique. »

Un si grand effort, s'il avait eu son plein effet, aurait pourvu la France en quelques années d'une forme d'école que l'Allemagne avait mis cent ans à créer. Que manqua-t-il pour que la réussite

fût complète? Une seule chose, l'argent. M. Duruy avait très bien vu que cette instruction devait avoir sa place dans des établissemens à part; mais par économie il y dut renoncer. « Supposez, dit le rapporteur, M. Langlais, dans son exposé des motifs au conseil d'état, supposez un collége seulement pour chaque département, c'est-à-dire en tout 89 colléges; certes ce serait là un nombre bien insuffisant, et cependant il nécessiterait une dépense supérieure à 50 millions. » La France, en 1865, ne pouvait donner ces 50 millions. Une autre raison, c'était la crainte d'affaiblir les lycées et les colléges en congédiant les élèves des cours annexes. « Personne, dit le même document, ne peut contester qu'ils ne forment un des élémens considérables de leur prospérité. » Faute de ressources suffisantes, le nouvel enseignement fut donc placé dans les lycées et colléges, et en même temps que leurs bâtimens il emprunta leurs administrateurs. Je n'ai pas besoin de revenir sur les dangers de cette cohabitation. Aussi longtemps que le ministre qui avait conçu le plan de l'instruction secondaire spéciale resta au pouvoir, il veilla sur son œuvre; mais que devait-il arriver sous des successeurs indifférens ou distraits par d'autres soins? Les proviseurs virent dans les élèves des cours spéciaux un élément considérable de prospérité; mais la *realschule* française, placée sous la tutelle de chefs qui, même en les supposant favorables, se doivent encore à d'autres élèves et à d'autres études, ne put avoir cette émulation, cette ambition, ce besoin de s'accroître et de se développer qu'elle a montrés en Allemagne. Les cours se bornèrent à une série de deux ou trois classes. Les programmes furent bientôt jugés trop ambitieux. Les collections, si nécessaires à une instruction de ce genre, restèrent presque partout sur le papier. Les anciens fonctionnaires de l'Université se chargèrent des leçons à donner, en sorte que l'école normale de Cluny vit ses débouchés se rétrécir. L'ordre particulier d'agrégation eut peu de notoriété : le brevet décerné à la sortie des classes, s'il donna droit au volontariat d'un an, n'ouvrit aucune carrière. On put constater une fois de plus combien les grandes administrations sont peu faites pour essayer et pour encourager les nouveautés. Quelques écoles largement dotées et pourvues d'un personnel bien choisi auraient peut-être eu des effets plus profonds et plus rapides que cette vaste organisation. M. Duruy ne s'y était pas trompé, et partout où il l'avait pu, à Mont-de-Marsan, à Mulhouse, à Cognac, il avait provoqué la création d'établissemens voués sans partage à une seule espèce d'instruction.

La vue de ces nombreuses tentatives suivies d'insuccès ou de demi-succès, et plus encore les conseils d'un homme qui a autant

fait en France pour l'enseignement intermédiaire qu'ont pu faire en Allemagne les Hecker et les Spilleke, nous voulons parler de M. Marguerin, le successeur de M. Pompée à l'école Turgot, ont enfin dirigé la ville de Paris dans la vraie voie. Les maisons adoptées ou créées par elle, Turgot, Chaptal, Colbert, Lavoisier, l'école supérieure d'Auteuil, auxquelles il faut ajouter les deux écoles commerciales entretenues par la chambre de commerce, montrent assez par leur prospérité qu'elles reposent sur une idée juste, et qu'elles répondent à des besoins réels. Il est intéressant d'observer comment, sous l'empire de circonstances analogues, les mêmes particularités que nous avons constatées pour la *realschule* allemande se reproduisent dans ces écoles. Les embarras des deux côtés sont surtout dans la constitution du programme d'études et dans la difficulté de retenir une jeune population pressée de gagner sa vie. Un mot sur l'un et l'autre point ne paraîtra sans doute pas déplacé.

Ce n'est pas la partie scientifique du programme qui est embarrassante : il est assez aisé de choisir dans les études physiques et mathématiques ce qui convient à la généralité des élèves; le goût des jeunes gens les porte d'ailleurs de ce côté, et ils recueillent avec avidité des leçons dont ils comprennent le prix; mais la partie littéraire préoccupe visiblement les directeurs. Pas plus en France qu'en Allemagne, on n'a encore su trouver la forme et les limites qu'il lui faut donner. « Nos maîtres de français, me disait le directeur de l'école Colbert, M. Focillon, sont habituellement de deux sortes : ou ils enseignent les règles, de manière que les enfans apprennent l'orthographe et la grammaire, mais alors ils ignorent le vocabulaire et l'histoire de la langue, — ou bien le maître sait intéresser les écoliers par l'exposition des étymologies et par des notions de littérature, mais les règles restent en souffrance. » Ce que j'ai pu observer m'a confirmé la justesse de ces paroles. On est surpris de voir des jeunes gens de quinze ans, qui possèdent des connaissances étendues et qui résolvent avec facilité des questions difficiles, embarrassés pour exposer une idée par écrit et incapables de parler d'abondance sur un sujet d'histoire ou de géographie pendant trois minutes. On ne saurait nier que la *realschule* l'emporte ici notablement. Nos élèves ne sont pas exercés à faire de ces devoirs qui exigent des lectures, de la réflexion, et pour lesquels on leur laisserait un délai de douze à quinze jours. Ils n'ont pas entre les mains un choix assez varié de livres. Je crois que le remède à ce défaut doit être cherché dans une augmentation des classes de français et dans la diminution du nombre des élèves réunis en une même classe. Les chiffres sur ce point sont inquiétans : à Turgot, en première année, 120 jeunes enfans sont entassés dans

le même amphithéâtre, et il y a peu de temps, avant la séparation de cette classe en deux divisions, le nombre des élèves réunis sous un même professeur dépassait 200. A Colbert, à Lavoisier, les chiffres sont à peu près pareils. Comment le maître aurait-il le temps d'exercer les enfans à réfléchir et à parler? C'est beaucoup s'il peut en une semaine obtenir de chacun une courte réponse.

Même en réalisant cette amélioration, la constitution de l'enseignement littéraire restera encore longtemps une question à l'étude. Il convient de laisser aux directeurs une grande latitude pour le choix des maîtres et pour l'extension des programmes. L'administration municipale, représentée par M. Gréard avec la supériorité que tout le monde connaît, semble en effet disposée à ne rien forcer; depuis l'école Lavoisier, qui confine à l'école professionnelle et où une partie des élèves manient les outils de forgeron, jusqu'au collége Chaptal, qui admet le latin sur son programme, il y a place pour une assez grande diversité de types, que l'initiative privée pourra augmenter encore (1).

L'autre difficulté, c'est le départ anticipé des élèves. Dans toutes ces maisons, le nombre des écoliers suit une progression ascendante au cours des trois premières classes jusqu'aux environs de quatorze ans, et il s'abaisse rapidement pendant les trois dernières années. A Colbert par exemple, la population par classe monte de 55 à 98 et 185, pour redescendre ensuite à 130, 75, 36. Nous n'avons pas, comme en Allemagne, des règlemens attachant un avantage à chaque année de prolongation. Le privilége si envié du volontariat d'un an, l'entrée dans certaines administrations comme les télégraphes et les postes, pourraient donner au certificat de sortie une valeur immédiate, et permettraient d'ajouter un ou deux ans à la série des classes. En attendant, les directeurs ont suppléé par leur initiative à l'insuffisance de la loi : si les hautes classes ne sont pas vides, c'est à leurs efforts qu'on le doit. L'auteur de cette innovation est encore M. Marguerin. Comme les maîtres d'usines et les chefs de comptoirs venaient le trouver pour lui demander des employés, il fit comprendre aux écoliers et aux familles qu'une place serait au bout d'une nouvelle année, de deux années d'études. Aujourd'hui une partie des jeunes gens reste dans ces écoles jusqu'à quinze ou seize ans. Les uns entrent comme employés dans la grande industrie ou dans les chemins de fer, les autres dans des maisons de

(1) On peut à peine ranger ici l'école Monge, qui, en sa jeune ambition, veut faire succéder à un excellent enseignement primaire poursuivi jusqu'à douze ans une instruction littéraire non moins étendue que celle des lycées. Par le prix élevé de sa pension, l'école Monge ne s'adresse qu'aux classes riches. On en peut dire autant de l'École alsacienne, qui, sur la rive gauche, poursuit un but analogue.

banque ou de commission. Les cours de la division supérieure préparent à l'École centrale. Quand on consulte l'annuaire des anciens élèves de Turgot, on est surpris de la diversité des routes qu'ils suivent : on y trouve des architectes, des ingénieurs, des banquiers, des professeurs de mathématiques spéciales, des instituteurs, des facteurs de la halle, sans parler des mécaniciens, des dessinateurs, des doreurs, des horlogers, des fondeurs, et toutes les innombrables spécialités de l'industrie et du commerce (1).

Tel est le modèle d'école que nos villes de province devraient s'attacher à reproduire et que la ville de Paris elle-même doit continuer à multiplier. On peut avoir confiance à cet égard dans le conseil municipal, qui a volontiers la main ouverte quand il s'agit d'instruction. Berlin, beaucoup moins riche, moins industrieux et moins populeux que Paris, possède neuf *realschulen*, et il en accroît le nombre en ce moment. Paris n'en a encore que cinq : à peine fondées, nos écoles municipales se sont vues remplies; l'ardeur des élèves est telle qu'on en voit venir le matin de Sèvres, de Joinville, de Villeneuve-Saint-George. Les maîtres sont unanimes à reconnaître cet empressement pour l'étude et à constater chez les écoliers un esprit plus docile et des dispositions plus reconnaissantes que chez beaucoup de nos lycéens. La dépense qu'entraîneront de nouveaux établissemens sera considérable sans doute, mais elle ne sera pas excessive, si l'on renonce à toute idée d'internat. Il faut espérer aussi que l'on continuera de laisser aux directeurs la responsabilité du choix de leur personnel de professeurs. Un autre point non moins important, c'est que la rétribution scolaire reste modique : le prix mensuel a été porté récemment de 15 francs à 18. C'est une limite qu'il ne faudrait pas dépasser; nous sommes déjà loin des 95 francs par an qu'on paie à Berlin : pour prendre un autre terme de comparaison, à l'école commerciale de Liverpool, dont le programme est à peu près celui de l'école Turgot, le prix annuel est de 4 livres 4 shillings.

Je terminerai par une dernière réflexion. On entend souvent dire qu'il serait utile et urgent de transformer une partie de nos lycées et le plus grand nombre de nos colléges communaux en établisse-

(1) Ces établissemens seront naturellement appelés à fournir des élèves aux écoles supérieures de commerce, qui, grâce à l'intelligent et patriotique appui de quelques citoyens, commencent à se multiplier dans nos ports de mer et dans nos grandes villes de province. Donnons ici un souvenir à l'école commerciale de Mulhouse, que ses fondateurs, MM. Siegfried, sans se laisser décourager par les événemens, ont transportée et relevée sur de nouvelles bases au Havre. Nous souhaitons, dans l'intérêt de la richesse publique et de nos relations d'outre-mer, qu'un certain nombre d'élèves des écoles Turgot prennent cette direction.

mens d'instruction pratique. Je ne suis point tout à fait de cet avis. Pour arriver au but qu'on désire, une transformation de ce genre ne serait pas le moyen le plus sûr, ni le plus rapide, ni le plus juste. En effet, un collége où l'on apprend le latin et le grec ne renonce pas si facilement à ces études : il croit déchoir en les perdant, et s'il les remplace par un autre enseignement, c'est sans conviction et de mauvaise grâce. Dans cette résistance, il a ordinairement pour alliée une partie de la population, et non pas la moins bien posée, qui demande le maintien des leçons dont elle a besoin pour ses enfans. De là une lutte qui finit le plus souvent par un compromis où l'un et l'autre enseignement trouvent une satisfaction imparfaite. Le véritable parti à prendre, c'est de conserver nos colléges et nos lycées, c'est d'élever à côté d'eux, en dehors d'eux, des établissemens d'une autre nature. Il ne faut pas objecter le manque d'argent. Nos villes sont-elles moins riches que les municipalités d'Allemagne, de Belgique et de Suisse? Dans telle commune du canton de Berne, située au milieu des montagnes, comptant 4,000 habitans, on trouve une école primaire, une école supérieure, une *realschule*, un collége latin, sans parler de l'école primaire et de l'école supérieure pour les filles. Au lieu de tiraillemens fâcheux et de stériles récriminations, l'émulation s'établira entre l'un et l'autre enseignement; le nombre des habitans s'intéressant à l'instruction, prêts à faire des sacrifices pour elle, s'étendra. Il se trouvera que, notre *realschule* une fois fondée et remplie, le collége n'aura pas vu diminuer le nombre de ses élèves. Libre désormais de se vouer aux études de son choix, il pourra les approfondir à son gré, et il reconnaîtra que la création de l'enseignement pratique est pour lui-même une garantie de sécurité et une condition de force.

MICHEL BRÉAL.

LE

SALON DE 1875

Le Salon de peinture est particulièrement étrange et intéressant cette année. Jamais on n'a constaté autant d'efforts individuels et moins d'unité, une infécondité plus générale et une fièvre de production plus ardente; jamais on n'a vu plus de prétention jointe à plus de faiblesse, plus de confiance et moins de foi, plus de talens et moins d'œuvres. Au milieu des décombres de nos grandeurs, il y a un chaos de fermentations singulières, une confusion d'individualités ardentes qu'on dirait prêtes à tout. Les grandes batailles d'école à école ne sont plus qu'une mêlée d'aventuriers sabrant au hasard, n'ayant ni drapeau, ni chef, ni croyances, ni respect, ni tactique, et ne songeant qu'au butin, de sorte que ceux qui croient voir dans l'art d'une époque l'expression de son état moral pourraient de l'aspect du Salon tirer d'étranges conséquences.

Le scepticisme, l'esprit d'analyse à outrance et d'indépendance quand même, en anéantissant le passé tout entier, ont détruit du même coup certains préjugés qui lui étaient propres, et par suite ont pu donner aux sciences un essor nouveau et leur ouvrir une route qu'on ignorait; mais ils ont produit un effet tout contraire dans ce monde des arts où la foi, fût-elle doublée d'une erreur, est la seule source féconde, et où l'on ne comprend tout qu'à la condition de ne pouvoir rien créer.

Ce qui est curieux à constater au milieu de l'incrédulité générale, c'est la facilité d'enthousiasme dont le public est atteint. Est-ce bien de l'enthousiasme? On ne saurait dire. C'est tout au moins le besoin d'y faire croire et d'afficher des émotions qui sentent leur gentilhomme et complètent l'homme enrichi. Certains se font amateurs et connaisseurs en art comme d'autres se font maquignons. L'emploi de mots techniques, la connaissance superficielle de certains

détails spéciaux, de certaines finesses du métier, remplacent chez ceux-là le vrai sentiment de la peinture, chez ceux-ci le goût véritable des chevaux, car les uns et les autres souhaitent avant tout que leur admiration n'ait point l'apparence naïve d'une ferveur de fraîche date. Ce n'est point en dévots convaincus et recueillis qu'ils entendent s'extasier, c'est en initiés habiles, en raffinés ayant l'habitude des coulisses et connaissant les êtres de la maison.

De là ces engouemens bruyans et inexplicables pour des qualités de pâte, des vibrations de tonalité, des adresses de facture; de là ces enthousiasmes pour les étrangetés d'un jour et les audaces qui sortent de terre. On invente un homme, on improvise des célébrités, et les plus étranges sont celles qu'on porte le plus haut. On découvre une œuvre comme on déniche une vieille faïence, on y signale des trésors inouis, les voisins se pressent et s'échauffent, la spéculation s'en mêle, l'or pleut sur les toiles; on achète, on revend, on joue sur la peinture comme sur une valeur cotée ou un cheval à la mode, et le monde des arts finit par ressembler à une agence de course.

Dans un milieu semblable, où la fortune et le retentissement du nom semblent être un coup du sort et tiennent à un maniement de brosse ou à une étrangeté de coloration que le hasard a pu faire naître, comment les artistes ne perdraient-ils pas la tête? comment n'auraient-ils pas le désir d'exposer avant le temps, d'envoyer des produits hâtifs et mal digérés, de profiter enfin d'un jour qui pourrait bien ne pas avoir de lendemain? comment, déjà sceptiques et peu respectueux du passé par le seul fait de l'air qu'ils respirent, n'auraient-ils pas renoncé aux lentes et patientes études, aux soumissions modestes, aux efforts obscurs qu'exigeait la solide et féconde éducation d'autrefois? N'ont-ils pas mille exemples pour se prouver à eux-mêmes que la fantaisie est souveraine en cette affaire, que l'originalité et la hardiesse peuvent remplacer l'étude, et que l'imprévu, le je ne sais quoi, le tempérament, tiennent lieu de tout aux yeux d'un public ami de l'aventure et d'autant plus facile à duper qu'il affecte plus bruyamment des connaissances spéciales? Ici, comme ailleurs, chacun rêve un coup d'état et songe à s'imposer de vive force en écrasant le voisin. Toutes les étrangetés deviennent bonnes pour faire violence à l'attention, et c'est ainsi qu'il n'y a plus ni école française, ni goût national, mais qu'il y a simplement une réunion d'individualités riches ou pauvres, ridicules ou remarquables, douées ou absolument rebelles, mais enfiévrées, ardentes et pressées. Ajoutons que cet état maladif est arrivé à la période aiguë. Si maintenant on pénètre dans cette montagne de sable et qu'on l'agite un peu, on est émerveillé des trésors qu'elle contient, les parcelles d'or y sont presque aussi nombreuses que le gravier. Quel beau lingot réduit en poussière et quel est donc le

pays qui possède seulement le quart de ces richesses? Que de talent dépensé stérilement, que d'impressions, d'émotions vraies, charmantes et inutiles, que de tentatives avortées, de trouvailles incomplètes, que d'ardeur, de courage, de travail, que de séve qui s'évapore, de goût et de finesse qui se perdent!

Cela dit, commençons notre rapide promenade en examinant les quelques tentatives de grande peinture qui figurent au Salon, comme les lambeaux décolorés de notre gloire éteinte. Les peintres d'histoire, c'est ainsi qu'on les appelait, sont difficiles à classer et à définir; considérons comme tels les artistes qui ne peignent spécialement ni le paysage ni le portrait, et qui ne sont point non plus peintres de genre assermentés.

I.

A force de répéter que les études classiques étouffaient l'individualité, que le respect des maîtres éteignait toute flamme, on en est arrivé à considérer le patient apprentissage de l'école avec son vénérable bagage de vieilles traditions comme une cause d'abaissement moral, comme une servitude honteuse. Il faut bien admettre qu'il y a là une erreur grave, car la grande peinture est à l'agonie depuis qu'elle a brisé ses chaînes, et, si elle meurt, ce sera d'un excès de liberté. Que d'audacieux cependant armés seulement de leur génie, dégagés de toute entrave, de tous les respects humilians, ont cru que le tempérament suffisait à tout, et ont frappé la terre de leurs talons avec la persuasion que le grand art de l'avenir allait apparaître armé de pied en cap!

C'est M. Becker qui s'est chargé cette année de renouveler cette vaine tentative. Il a choisi pour sujet : *Respha protégeant les corps de ses fils contre les oiseaux de proie.* La toile est immense, la hardiesse du peintre est plus grande encore, mais après avoir constaté ce qu'il y a d'honorable en somme dans l'intention d'un pareil travail et de courageux dans l'exécution, ajoutons que cette grande scène à effet ne dépasse pas la mesure d'un mélodrame de second ordre. Il n'y a là ni souffle ni élévation, c'est dans la toile qu'est la grandeur et dans la brosse seulement qu'est l'énergie. Cette colossale figure manque d'élan et de vie; on croit avoir sous les yeux un modèle déjà fatigué à qui le peintre a dit vers la fin de la séance : Veuillez me donner l'expression passionnée. Elle ouvre la bouche et ne crie pas; ses jambes écartées comme les branches d'un compas font craindre une chute prochaine, et son bras soulevé avec une intention de sauvage énergie n'est que faiblement dessiné et emmanché d'une façon insuffisante; la draperie violette est chiffonnée, mais ne vole pas plus dans l'air que ne vole ce vautour sus-

pendu. La fièvre de la brosse, ses violences et ses brutalités ne dissimulent pas assez le labeur et l'absence d'inspiration véritable qui se traduisent un peu partout. Toutefois les cadavres accrochés au gibet ont des qualités fort grandes; ils constituent la partie intéressante du tableau, et nous donnent la mesure et le caractère du talent de M. Becker. On retrouve là cette précision de contours, cette facture minutieuse et soignée particulières à M. Gérome. On retrouve aussi son goût spirituellement archéologique dans cet arrangement d'armes étranges et d'oripeaux bizarres qui égaie la partie supérieure du gibet.

Il y a donc dans cette grande toile deux tableaux absolument différens comme caractère : l'un qui est personnel à l'auteur et contient sept académies bien dessinées, très faites, d'une exécution un peu mince et sèche, mais précise, ferme, scrupuleuse, correcte, et un autre tableau d'allure fougueuse qui n'est que le résultat d'un emportement passager.

L'artiste qui a peint avec tant de soin ces cadavres aux formes jeunes et élégantes a trop d'esprit et de critique pour ne pas voir combien est vulgaire cette mise en scène de mélodrame, pour ne pas constater qu'il est mal à l'aise dans ce décor absolument faux et conventionnel, qu'on prendrait pour l'œuvre d'un vieux décorateur connaissant à fond les procédés du métier, mais sans enthousiasme et sans aucune illusion.

M. Jules Goupil n'avait nul besoin de recourir à une excentricité de costume pour attirer l'attention. Les qualités de son talent ne sont pas de celles qui passent inaperçues. Le gigantesque personnage qui apparaît dans le tableau intitulé *En 1995* est dessiné avec une sûreté et un aplomb que l'on rencontrerait difficilement ailleurs. Tout est peint avec autorité dans une harmonie calme et contenue qui laisse tout son éclat à une tête lumineuse, parfaitement modelée, et d'un caractère original. C'est là vraiment une fort bonne figure et qui révèle un talent dans toute sa maturité. Lorsqu'un peintre en arrive à ce degré d'exécution, il a pour ainsi dire charge d'âmes et le public est en droit de lui demander autre chose qu'une robe superbement peinte et une tête remarquablement modelée; il ne peut plus être un virtuose étonnant et stérile. Les sujets manquent-ils à M. Goupil, n'a-t-il pas l'univers tout entier, le monde sans limite de l'histoire et de la fiction pour lui fournir le sujet d'une œuvre digne de son talent? Est-ce de lui qu'il doute, ou du public? Ne semble-t-il pas dire : Voyez dans quelle impasse se trouve un peintre remarquable à une époque de doute universel, de petitesse morale, où l'on ne demande aux arts que des sensations pour l'œil et des amusemens faciles pour l'esprit, où tout élan poétique, toute conception élevée, tout ce qui

peut ressembler à une foi quelconque, excite le sourire des sceptiques, qui n'entendent plus être dupes de quoi que ce soit?

Si M. Goupil pense ainsi, il se trompe, croyons-nous. Le public est déjà las de cet art né d'hier, où l'habile combinaison, le travail des saveurs, la vibration des dessous, la souplesse du dessus, voudraient remplacer tout. La peinture matérialiste a été une protestation toute naturelle contre les emportemens romantiques de 1830. Pour n'avoir voulu peindre que des âmes, on s'est mis à ne peindre que des corps; mais il se prépare une réaction nouvelle dont les symptômes sont dans l'inquiétude générale. Le public et les artistes se cherchent mutuellement, et si cette prodigieuse confusion d'efforts et de tentatives doit arriver à enfanter quelque chose, le moment de l'éclosion pourrait bien n'être pas aussi éloigné qu'on le pense. Dans tous les cas, M. Goupil n'est pas fait pour assister à ce mouvement en spectateur et l'arme au bras.

Son petit tableau intitulé *Intérieur d'atelier* a les qualités rares et sérieuses de sa grande toile : un dessin sûr, beaucoup de sobriété et de simplicité. Pourquoi faut-il qu'en fin de compte cet excellent tableau ressemble à une nature morte, et qu'on ne puisse regarder longtemps ces trois femmes si bien peintes, mais immobiles, muettes, sans vie et comme figées dans leur perfection extérieure?

Dans son groupe de *la Vierge entourée de l'enfant Jésus et de saint Jean-Baptiste*, M. Bouguereau pousse la perfection des procédés matériels jusqu'à l'écœurement. Il est impossible de polir avec plus de talent et d'adresse un pain de savon moins digne d'intérêt, impossible d'avoir pour le vide un culte plus respectueux, plus calme, plus convaincu. Ne cherchez là ni os, ni muscles, ni épaisseur, ni modelé, ni structure; tout cela s'évanouit dans un blaireautage idéal où certaines âmes peuvent entrevoir des puretés raphaélesques, où nous ne trouverons, nous, que suavités de confiseur et aromes de parfumerie.

Le groupe de *Flore et Zéphire*, que le même auteur nous offre dans un cadre circulaire, a plus de franchise. M. Bouguereau s'y est moins contraint, et son talent s'y manifeste avec plus d'aisance et de liberté. Une draperie rose négligemment jetée sur le corps divin de Flore endormie, une aile de papillon avec un œil au milieu, exprimant très spirituellement le caractère de suavité aérienne qui est propre à Zéphire, puis la pureté d'un paysage à la fois doux et sévère, enfin quelques roses éparses sur le gazon,... telles sont les notes dominantes de cette œuvre que les gens de goût prendront soin de qualifier.

Il y a du trouble et du malaise dans la grande page biblique qu'expose M. Cabanel. L'auteur, lui aussi, semble atteint par la contagion des colorations osées. Voici les rouges les plus cruels, les

bleus les plus insoumis, les verts, les violets, les tons oranges les plus indomptés. Il y a du circassien dans cette coiffure hébraïque dont le turban vient de Turquie, dont les bijoux sont d'origine indienne. L'architecture est assyrienne et byzantine, les coussins et les meubles sont dans le goût de Tunis et des bazars d'Alger... On a accumulé dans cette toile les dépouilles éclatantes du monde entier. Ajoutez à cela que le sujet du drame semble dicté par Shakspeare, que l'infortunée Thamar, dans tout le désordre de la passion, se tord aux pieds de son frère Absalom, qui, la rage au cœur, atteste le ciel par le geste le plus énergique qu'il vengera l'honneur de sa sœur outragée... Eh bien! chose étrange, l'ensemble est doux, fade et terne, sans ressort, comme décoloré et tout à fait dépourvu de véritable émotion et d'originalité. C'est ainsi que dans une assemblée politique les violences parlementaires, se déchaînant de tous les côtés à la fois, s'annulent mutuellement, et que les journées les plus orageuses sont précisément celles qui produisent les plus petits effets. Quoi qu'il en soit, une chose est remarquable dans ce tableau, c'est la trace persistante d'une éducation solide et sérieuse, c'est l'acquis d'un homme formé par l'étude des maîtres. Tous les nus y sont abordés franchement, sans la moindre intention d'en dissimuler les difficultés sous les séductions de la facture. Cela est net, bien construit, dessiné sans faiblesse et sans détour, bien que le puissant thorax d'Absalom soit d'une largeur exagérée, étant donné que la partie droite cachée sous la draperie est égale à la partie gauche qui se laisse voir tout entière.

Le talent de M. Carolus Duran a l'éclat retentissant de la trompette, il en a aussi le registre peu étendu, le manque de souplesse et l'horreur des nuances. Ce peintre excelle aux fanfares, aux appels vigoureux et hardis, qui lui constituent une spécialité dont le public sympathique qui l'entoure voudrait le voir sortir. M. Carolus Duran est tout en façade, ses séductions sont toutes extérieures; il vous attire, ne vous retient pas, et il a tout dit lorsqu'il vous a appelé. Le ciel, qui fut sévère en lui refusant bien des choses, l'a sous d'autres rapports doté royalement. A regarder isolément certains morceaux de sa peinture, enlevés avec une aisance et une sûreté merveilleuses, on se dit : Voilà qui est d'un maître; on est ébloui par ses ramages osés et harmonieux, par l'éclat de ses velours et de ses satins.

Le portrait d'enfant qu'il expose cette année mérite d'être admiré autant que critiqué : la jupe violacée et le pardessus gris sont d'une facture et d'une couleur vraiment fort belles; la tête plate et par trop simple de modelé ressemble à une aquarelle. Lorsque Deveria s'abandonnait à sa facilité, il peignait ainsi ses têtes. La draperie rose qui occupe tout le fond est d'une tonalité voyante et pé-

nible pour certains yeux. Quoi qu'il en soit, c'est là un bon portrait et qui paraît d'autant meilleur que le tableau voisin laisse plus à désirer.

Dans ce second tableau, M. Duran a eu l'intention de se mesurer avec les difficultés de la composition ; ce n'est plus une suite de notes qu'il a voulu émettre, c'est une mélodie qu'il a voulu jouer. Il n'a pas réussi complétement. Cinq ou six jeunes femmes absolument nues sont déposées dans un parc que sillonne une petite rivière d'aspect glacial. L'étrangeté de cette situation explique assez leur gêne évidente. Il y a une intention manifeste d'idéalisation en même temps qu'une gaucherie surprenante. Les maîtres du XVIIIe siècle, ces grands faiseurs de baigneuses, ont été feuilletés soigneusement, on croit même reconnaître certaines de leurs poses préférées; mais ce qu'on ne retrouve pas, c'est leur aisance, leur fécondité d'arrangement, c'est leur science de composition, c'est la sûreté de leur dessin facile et vivant, c'est surtout l'harmonie entre les personnages et le paysage qui les entoure. Les baigneuses du XVIIIe siècle ont la grâce et l'aisance de leur nudité ; ce sont des nymphes flânant dans quelque bosquet de l'olympe. Les baigneuses de M. Duran sont des femmes sans vêtemens qui profitent indiscrètement d'une heure où le bois est solitaire. Quant au paysage proprement dit, il est, quoique d'une coloration aimable, tout à fait vide et sans profondeur; ce n'est qu'une mince décoration dont l'inexpérience est encore accentuée par des violences de brosse que l'on pourrait prendre pour les aveux d'un grand embarras, visible d'ailleurs, et les indices d'une extrême timidité.

La Folie de Hugues van der Goes est un tableau d'assez grande dimension et matériellement excellent, solide, largement peint et bien composé. Assurément M. Wauters possède son métier d'une façon supérieure, et l'on se demande pourquoi cette toile qui lui fait honneur ne cause pas une plus vive impression. Peut-être cela tient-il à ce que M. Wauters n'a vu dans son sujet qu'une occasion d'exécuter une suite de bons morceaux reliés ensemble fort habilement, et qu'il a oublié de souffler une âme dans son œuvre, ce qui d'ailleurs n'était pas aisé : *Le peintre Van der Goes, atteint d'une maladie mentale, est ramené au refuge de Bruxelles, où l'on tente sur lui l'effet de la musique.* Imaginez que nous assistions dans la nature à une expérience semblable; il est certain que toutes les oreilles seront ouvertes pour saisir le son des instrumens, des voix, tandis que les yeux seront fixés sur le visage du malade, où nous voudrons lire l'effet de la musique. Tout l'intérêt de la scène sera donc dans la sensation que nous cause cette musique, à nous spectateurs, puis dans l'émotion qu'en ressentira le malade et que nous voudrons comparer à la nôtre; mais admettez que nous soyons sourds,

les changemens de physionomie du pauvre fou, dont nous ne pouvons apprécier la cause, ne seront plus pour nous que des grimaces sans intérêt. Or nous sommes sourds devant ce tableau. M. Wauters a pu nous montrer les musiciens et leurs instrumens, mais il ne peut nous faire entendre l'air qu'ils exécutent, de sorte qu'au point de vue scénique il manque le personnage principal, celui que l'on ne peut voir, mais que l'on devrait entendre. Cela est si vrai que le tableau est inexplicable sans le secours du livret, et que, même après en avoir lu la notice, les yeux se portent avec inquiétude du fou aux musiciens et des musiciens au fou; on sent qu'il y a là une lacune, un vide, et ces chanteurs pourtant si vrais et si bien peints sont des automates sans vie. Tout cela n'enlève rien aux qualités spéciales de cette peinture; mais il n'est pas sans intérêt de constater qu'un tableau de quelque importance ne peut se passer d'une composition morale, si on peut dire, et que l'artiste n'a pas moins besoin de sa tête et de son cœur que de son œil et de sa main.

L'Attente, de M. Butin, est un tableau des plus touchans en même temps qu'il est peint avec beaucoup de talent. Sur le quai, au bord de la mer, la femme d'un pêcheur tenant par la main son enfant attend le retour des barques. Cela ne sent pas le labeur pénible qui caractérise la plupart des tableaux de genre. Le sentiment de l'effet, tout aussi bien que celui du sujet, y dominent, et l'on sent l'artiste en même temps que le peintre.

Soudain elle aperçoit sur la terre un corps palpitant... Pyrame, réponds-moi! C'est Thisbé qui t'appelle! On connaît cette scène des *Métamorphoses* d'Ovide. M. Delobbe y a trouvé le sujet d'un grand tableau qui ressemble un peu trop à un dessin au crayon blanc sur papier bleu. La lune ne décolore pas à ce point. Cependant cette composition a l'immense mérite d'être très consciencieusement étudiée et d'avoir été dictée par un sentiment élevé. Si M. Delobbe n'y met pas son génie en évidence, il y fait preuve de goût, de science, et nous montre son respect pour les maîtres du commencement de ce siècle, à l'ombre desquels il s'abrite honorablement.

L'*Abel* de M. Bellanger est une fort bonne étude, bien construite, harmonieuse. Je vois parfaitement que le peintre a cherché tout exprès une pose compliquée, qu'il a choisi pour étaler son Abel un endroit où le terrain, comme une marche d'un escalier, s'abaissait brusquement; mais il fallait, tout en nous faisant sentir la difficulté, qu'il en triomphât sans choquer personne.

M. Comerre a exposé une *Cassandre* digne d'intérêt. La figure est jetée comme celle de M. Bellanger sur les marches d'une sorte d'escalier et la tête en bas; disons tout de suite que M. Comerre eût fait plus sagement de choisir un mouvement moins compliqué. Comment se fait-il que cette marche n'existe plus sous le corps

ou se laisse pénétrer par lui aussi complaisamment? Ce n'est certainement pas étendu sur un escalier que le modèle a dû poser; le ventre est soufflé dans sa partie inférieure, le bras levé n'a qu'une silhouette, mais point de formes intérieures, la poitrine, si jolie de ton d'ailleurs, a des soulèvemens que l'on ne comprend pas. Tout cela n'est pas d'une construction rassurante, mais le modelé est fin, la coloration charmante, le goût délicat, et ce n'est pas une mince difficulté que de peindre aussi honorablement une figure de femme dans des proportions semblables.

M. Olivier Merson a un goût fâcheux pour les élégances exagérées et les détails voyans. Son *Saint Michel* est d'une ornementation terriblement prétentieuse et compliquée. Je sais qu'il s'agit là d'un modèle de tapisserie, mais ce n'est pas une raison suffisante pour pousser aussi loin la recherche de l'ameublement. Ce n'est pas une raison surtout pour nous offrir un saint Michel d'une structure aussi fantasque, ainsi qu'un diablotin dont le mal-bâti dépasse toute limite. Dans *le Sacrifice à la Patrie*, du même auteur, il y a moins d'affectation. *La Religion* est une figure bien ajustée, d'un sentiment élevé, et serait irréprochable, si elle soutenait son calice d'une main mieux dessinée. *La Gloire militaire*, qui souffle dans une trompette d'or, est d'une élégance réelle, quoiqu'un peu étrange. Je ferai cependant, à cette figure, le reproche de ne point faire partie du tableau. Pourquoi le vent violent qui soulève ses draperies et agite follement l'écharpe enroulée autour de ses ailes comme la paraphe d'une signature, pourquoi ce grand vent laisse-t-il tout le reste du tableau dans le calme le plus absolu? Une allégorie comporte, il est vrai, toutes les conventions imaginables; encore faut-il qu'une certaine logique préside à ces mensonges artistiques, et que l'unité de l'ensemble coupe court à toute critique de détail. Or l'ensemble de cette toile n'est pas dans ces conditions d'unité et de simplicité. Il y a là des réminiscences de bien des sortes, mille impressions contraires et mal soudées ensemble. Il semblerait que M. Merson a beaucoup vu, beaucoup feuilleté, beaucoup travaillé, et qu'il ne s'est point assimilé le fruit de ses efforts. Il n'a point encore l'équilibre, l'expérience, la mesure et la simplicité; il a du moins l'horreur du banal, ce qui est un don précieux ou funeste suivant l'usage qu'on en sait faire.

M. Gustave Jacquet expose une des toiles les plus séduisantes du Salon. Sa *Rêverie* vous attire et vous retient, non pas seulement par les qualités qu'elle renferme, mais à cause des espérances qu'elle fait concevoir. Il y a dans ce talent quelque chose d'ouvert, de jeune, d'aisé, d'ému, qui est d'un véritable artiste. Ce n'est pas là cette perfection banale qui ressemble à un éloge funèbre; les défauts de M. Jacquet rassurent bien plutôt qu'ils n'effraient; ils indiquent une

certaine inquiétude et le désir du mieux. Sa rêveuse est une jeune fille pâle et maladive, entortillée d'une robe en velours rouge et assise sur une chaise à grand dossier recouvert d'un cuir de Cordoue. Rien de plus simple, ni tapage, ni fracas; tout cela, peint largement, est d'un sentiment très fin, d'une harmonie délicieuse. Ce qui manque à ce joli tableau, car enfin il mérite qu'on le regarde de près, ce sont les dessous. Un sculpteur aurait de la peine à modeler une figure d'après celle de M. Jacquet, on ne sent pas assez le corps de la petite rêveuse sous le velours dont elle s'entortille. Ce qui est suffisant dans un petit tableau de genre, où la touche, le jeu de la brosse, peuvent tenir la place d'une forme et faire illusion, ne l'est plus dans une figure grande comme nature, et je crains que M. Jacquet ne se soit contenté trop aisément des séductions extérieures de sa facile peinture. S'il eût cherché davantage, il eût trouvé pour la robe un ajustement plus heureux, il eût évité ces plis parallèles à la cuisse qui l'amaigrissent, la déforment, et font croire qu'au moment où il l'a peinte, elle ne renfermait qu'un mannequin; il eût donné plus de consistance aux chairs, plus d'épaisseur à la poitrine, et, son personnage devenant plus solide, il eût bien compris que ce fauteuil nuageux et indécis était incapable de le supporter. Il y a des défaillances de modelé; à côté d'un morceau très *poussé*, j'en trouve un autre manquant de ressort et d'étude; il s'ensuit une légère inégalité, je ne sais quoi de décousu qui trouble un peu.

Ces inconstances, ces inégalités sont surtout apparentes dans un autre tableau du même artiste, *Halte de lansquenets*. J'aime beaucoup moins cette toile, quoique la recherche du caractère y soit visible et que l'exécution très personnelle n'ait point les défauts particuliers à presque tous les peintres de genre. Le goût du bibelot y joue un bien grand rôle. Cette halte n'est qu'un prétexte à cuirasses, et toute cette jolie ferraille, si finement copiée d'après nature, est trop réelle pour le milieu légèrement fantastique où elle se trouve, trop réelle surtout pour les mannequins qui la supportent. Il n'y a là ni vie ni mouvement; le terrain manque de solidité et la façon dont la scène s'éclaire est incompréhensible. Toutefois la tête que l'on voit à droite en profil perdu, puis celle de l'enfant casqué, sur le premier plan, sont des morceaux solides et bien peints. Pourquoi ces intermittences de conviction et de découragement, d'entrain et de mollesse? Si j'avais l'honneur de connaître M. Jacquet, comme je lui conseillerais de renoncer aux haltes de lansquenets et de tenter l'aventure d'un grand sujet où les rares qualités de poète et de peintre que la Providence a mises en lui trouveraient un épanouissement digne d'elles! Le moment est propice, on a soif d'une œuvre élevée, et si M. Jacquet est homme

à lutter contre son extrême facilité, s'il est jeune, ce qui me paraît évident, s'il aime assez l'art pour s'imposer un rude labeur sans profit immédiat, on peut lui prédire hardiment un bel avenir.

La *Saint-Jean* que M. Jules Breton expose cette année me paraît supérieure à ses derniers tableaux. Par un effet crépusculaire, sous un ciel où commence à paraître le croissant de la lune, une bande de grosses filles dansent joyeusement autour d'un grand feu qui, chose assez singulière, ne les éclaire pas. La coloration est harmonieuse, certains morceaux sont d'une extrême vérité de ton, et enfin une aimable nuance de mélancolie rustique donne du charme à cet ensemble, qui paraît séduire beaucoup le public. A tort ou à raison les tableaux de M. Breton ne nous ont jamais ému profondément, et celui-ci n'a pas sur nous beaucoup plus de prise que les autres. Il y a là un mélange de réalisme convaincu et de poésie qui met mal à l'aise, cet effet crépusculaire toucherait sans doute sans ces vilains pieds crottés et grossièrement dessinés, sans ces jambes empâtées avec tendresse, ces jupes malpropres et informes. Il est bien certain que dans la nature les vendangeuses, les blanchisseuses et les filles de ferme n'ont pas des pieds de duchesse; aussi n'en voudrais-je pas à M. Breton s'il se contentait d'être vrai et restait ce que Dieu l'a fait, c'est-à-dire le réaliste à tous crins, l'auteur convaincu de cette fameuse procession dans les blés que beaucoup de gens ne prirent pas au sérieux, et qui était la réalité elle-même, vue par un œil implacable, sans illusion et particulièrement porté à l'examen des durillons et des callosités.

L'Excommunication de Robert le Pieux, par M. Paul Laurens, est d'une mise en scène un peu cherchée, extrêmement ingénieuse, et qui rappelle les spirituelles combinaisons dont M. Gérome a usé avec tant de bonheur. La cérémonie de l'excommunication a eu lieu avant notre arrivée; les derniers évêques s'éloignent dans le fond, le roi et la reine restent seuls dans cette grande salle vide, en face d'un cierge renversé et fumant encore, assis sur leur trône et plongés dans un accablement qui nous fait deviner combien fut terrible et solennelle cette scène que nous avons manquée. C'est ajouter le talent du romancier à celui du peintre et spéculer habilement sur notre curiosité de spectateurs arrivés trop tard. A cette façon anecdotique et piquante de traiter l'histoire, l'effet dramatique gagne en intensité ce qu'il perd en noblesse, et se fait un public plus nombreux. *L'Interdit* n'est pas moins saisissant. Ces cadavres abandonnés, cette porte d'église que rend inaccessible un amas de branches et de poutres surmontées d'une draperie noire, sont un décor qui frappe étrangement l'imagination. Tout en rendant pleine justice au sentiment littéraire et scénique contenu dans ces deux

toiles, dont le succès est fort grand, j'avoue que je suis touché surtout par les qualités excellentes et toutes spéciales de cette peinture solide, harmonieuse, résistante, qui appartient en propre à M. Paul Laurens et fait de lui l'artiste remarquable que l'on sait.

Tous les personnages sans exception qui figurent dans les tableaux de M. Émile Levy ont l'immense avantage d'avoir fréquenté la meilleure compagnie et d'être extrêmement bien élevés. De complexion faible, tous plus ou moins convalescens, ils ont des pâleurs exquises, des gestes à la fois gracieux, languissans et distingués. La petite bergère qui, sous le numéro 1364, passe un ruisseau tout en filant, serait admise, au seul aspect de ses pieds d'ivoire, dans le pensionnat le plus aristocratique de Paris. Il pleut de la veloutine et de la poudre de riz dans le paysage où respire ce petit ange, et le soleil qui l'éclaire ne roussit point la peau. Les arbres y ont des pudeurs coquettes, et les herbes des airs penchés.

L'autre tableau, intitulé *Une Idylle*, et représentant deux petits paysans adorables dans une barque charmante, a comme le précédent des qualités d'ineffable langueur. Si jamais, dans un moment d'enthousiasme romantique, M. Bouguerau voulait peindre une bergère, il la peindrait ainsi; mais hâtons-nous de dire qu'il n'aurait ni la finesse de coloration, ni les raffinemens, ni la distinction, que M. Levy pousse à l'excès, mais qui lui sont des qualités très personnelles.

Son portrait de Mme la comtesse de E*** a du charme; il est élégamment dessiné. Le modelé est tout plein de petites délicatesses qui, à deux pas de distance, se confondent et s'évanouissent en un ensemble un peu plat et décoloré. La tête, charmante d'ailleurs, est plaquée sur le fond, dont le fauteuil semble faire partie intégrante. Oserai-je dire que le bras droit de Mme de E*** me paraît positivement trop court?

Le bon gros bébé étalé dans son fauteuil qu'expose M. Brion est réjouissant à voir... L'ensemble est d'une couleur un peu voyante, ruisselante, mais joyeuse, franche et fraîche. On connaît les qualités de M. Brion, elles se retrouvent toutes là, avec un surcroît de bonne humeur et de bonne santé.

Les *Pêcheurs de crevettes fuyant le gros temps*, de M. Cogen, sont d'une peinture légèrement molle, mais simple et sincère; l'effet est remarquablement juste et bien compris; c'est là une fort bonne chose et pleine de sentiment.

M. Henner est un raffiné : sa petite naïade et sa tête de femme sont deux bijoux de coloration délicate et de fin modelé. Au milieu de ce tapage, de cette agitation fiévreuse, qui font de l'exposition de peinture un véritable champ de foire, ces deux petites toiles si

calmes et si harmonieuses semblent avoir été placées tout exprès pour reposer et rafraîchir les yeux. Il est vrai qu'il serait encore préférable de les emporter loin de ce bazar, où l'art délicat et discret produit un peu l'effet d'un joli morceau de musique de chambre exécuté par quatre maîtres de l'archet au milieu des Champs-Élysées. On aura beau dire et beau faire, l'art véritable est un mets de privilégié, d'aristocrate, dont la foule qui passe ignorera toujours les saveurs; il faut, pour le déguster, le loisir, le calme. L'œuvre d'art de son côté veut être placée dans le milieu qui lui convient; il faut qu'on l'ait sous le regard à l'heure où les yeux en ont besoin, où l'esprit est disposé à en jouir; c'est pourquoi l'exhibition brutale de plusieurs milliers de toiles accrochées pêle-mêle sous un jour dévorant est bien plutôt faite pour étouffer le véritable sentiment des arts que pour le faire naître ou le développer.

Que M. Léon Glaize ait pris son sujet dans Plutarque, je ne le nie pas; mais je peux affirmer que, si Plutarque pouvait voir le tableau de M. Glaize, il en recevrait une désagréable impression. Où trouver dans les grandes et nobles pages du vieux philosophe grec un seul mot qui puisse servir de prétexte à cette scène mélodramatique de la *Conjuration?* Ces jeunes gens des meilleures familles, comme dit le livret, groupés autour d'un cadavre, ne vous rappellent-ils pas ces tirades infernales de l'Ambigu qui font couler à la foi les larmes et les sueurs dans les régions élevées du théâtre? Que tout cela est peu dans le sentiment de Plutarque, monsieur, et comme votre bon goût eût préservé de ces grossièretés M. Glaize, si vous ne vous étiez cru dans l'obligation d'attirer les regards par quelque coup d'audace! Ce qui est curieux dans cette grande toile où le talent ne manque pas d'ailleurs, c'est cette exhibition de réalités brutales jointe à une recherche timide du classique. Ces académies, très convenablement peintes et correctement dessinées, semblent désorientées dans cette scène de sang. Vainement ces braves gens froncent le sourcil, contractent leurs muscles, gesticulent; on devine leur bonne volonté, mais leur peu de conviction saute aux yeux. La scène d'ailleurs est confuse, s'explique fort mal, et tous ces nus sont d'un ton uniforme qui n'ajoute rien au caractère et rappelle le pain d'épice. M. Glaize n'en mourra pas, il a été victime d'un coup de tête, et Plutarque est de taille à lui pardonner cette collaboration forcée.

M. Puvis de Chavannes, qui, lui aussi, fait de la grande peinture en indépendant, ne parvient pas à remplacer par la puissance de son individualité cette éducation classique qui lui manque. Il continue à épeler son alphabet avec une conviction de martyr sans se douter que depuis Cimabüe il s'est produit un grand nombre de

maîtres et que ce n'est point être original que de bégayer un art où tant de gens ont excellé avant vous; cependant M. Puvis de Chavannes est un artiste, il a des aspirations vers la grande décoration monumentale, il a des intentions excellentes, il entrevoit son but, mais à travers un nuage de plus en plus épais, et s'il ne l'atteint pas, c'est que les armes lui manquent, et que la Providence a voulu que ses toiles restassent comme un enseignement et une menace.

La *Boutique au Caire*, de M. Mouchot, est une petite toile d'une coloration séduisante, peinte avec une sûreté et une aisance remarquables. Le grand tableau intitulé *Système d'irrigation dans la Haute-Égypte* a un charme extrême. Dans un paysage immense, au bord du Nil limoneux, deux pauvres diables brûlés par le soleil et brisés à la peine puisent lentement de l'eau. Rien de plus simple que cette scène certainement vue dans la nature, rien de plus calme, de moins tapageur, et cependant l'impression est profonde. C'est là l'Égypte vraie et poétique, avec son ciel profond, ses grandes étendues dénudées, son caractère de grandeur, de mélancolie, et ses lointaines montagnes qu'un soleil fatigué dore faiblement. A l'heureux choix du sujet ajoutez une coloration délicate, l'harmonie distinguée, le goût fin, la facture large et simple qui constituent le talent très personnel de M. Mouchot.

M. Jules Lefebvre pousse loin la précision des contours et dépouille trop volontiers la nature de ce voile transparent dont elle a l'habitude, et qu'on appelle l'atmosphère. Si loin qu'on se place de ses toiles, il semble qu'on en soit trop près, car entre elles et vous il manque toujours un intermédiaire, et l'œil éprouve une sensation analogue à celle que l'on ressent en touchant la lame d'un rasoir ou quelque objet en acier poli. La précision, que M. Lefebvre exagère ainsi, est sûrement une fort grande qualité, mais peut-être bien les mérites de son dessin et de son modelé ne demandent-ils pas à être accusés avec cette inflexible autorité. Veuillez examiner avec attention la *Chloé* par exemple, et vous verrez que la pureté du dessin n'est qu'une apparence trompeuse; les mains et les poignets ne vous rappellent-ils pas ces gants en peau glacée et de couleur printanière que les marchands emplissent de coton pour figurer à leur devanture? Et cette cuisse qui tourne trop, tandis que la jambe ne tourne pas assez, prise entre deux contours tranchans, inflexibles et peu étudiés! Voyez ce profil qui n'est qu'une silhouette et cette petite oreille accrochée comme au hasard... J'ai le regret d'insister autant, mais il n'est pas inutile de constater combien la propreté de l'outil et la pureté du dessin sont deux choses différentes. Je ne parle pas du paysage qui entoure cette jolie fille; cette transparence, cette fluidité, cette coloration fausse et nacrée, vous ont cho-

qué comme moi. M. Lefebvre, qui a du talent malgré tout, a le tort de s'affirmer avec trop d'assurance; ses qualités n'y gagnent pas, ses défauts en sont plus apparens.

L'*Idylle* de M. Raphaël Collin est une grosse fille peu élégante de forme, mais remarquablement bien dessinée et modelée. Il n'y a pas au Salon de cette année beaucoup de figures de femmes qui puissent lutter avec cette modeste et consciencieuse étude. Veuillez l'examiner avec attention, elle le mérite d'autant plus qu'elle ne cherche point à se faire remarquer, et qu'elle est tout bonnement simple et vraie.

M. Stanislas Torrents expose un tout petit portrait de jeune fille qui est un bijou de coloration et de facture aisée, puis un grand tableau qu'il intitule *le Mort*. Quel est le mort inconnu qui sert de prétexte à cette grande page? L'artiste ne nous le dit pas. Quoi qu'il en soit, le cadavre est étendu au premier plan, entouré d'un moine en robe blanche, d'un porte-cierge et de quelques assistans. Il suffit de regarder les mains pour constater la valeur de M. Torrents; elles sont d'une peinture excellente; l'ensemble de la composition, qui d'ailleurs parade un peu, est d'une grande harmonie, et chaque tête est un morceau de choix qui mériterait à lui seul la médaille qu'a obtenue le tableau tout entier. Souhaitons que M. Torrents choisisse pour sa prochaine œuvre un sujet qui donne lieu à des mouvemens, des expressions, et à un effet un peu moins circonscrit et renfermé.

M. Sylvestre a pris pour sujet la *Mort de Sénèque*. Il y a des aspirations de toute sorte dans cette toile, pleine d'imperfections et de rares qualités. Les draperies, d'un ton criard et d'un dessin boursouflé, sont des violences qui fort heureusement semblent empruntées. Le drap blanc du milieu, si abondamment ensanglanté, est d'un effet mélodramatique un peu vulgaire et contestable historiquement, puisque, après s'être fait ouvrir les veines, et le sang ne venant pas, Sénèque dut avoir recours au poison, et finalement ne trouva la mort que dans une étuve où il se plongea; mais peu importe. Le groupe des disciples est confus, certains bras sont d'une construction et d'un emmanchement problématiques. Le Sénèque lui-même, dessiné avec un aplomb quelque peu affecté, rappelle beaucoup le *Marcus Sextus*, de Guérin; cette figure sent un peu trop l'académie d'atelier, de même que l'ensemble du tableau fait songer aux esquisses de concours... Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là un caractère de vigueur et de simplicité, un instinct du grand, un désir de s'élever. C'est l'effort d'un jeune homme cherchant sa voie et s'appuyant encore sur tout ce qui l'entoure, confondant dans un même enthousiasme le passé, qu'il admire, et le présent, qui le grise. Autant la fougue de M. Becker

me paraît factice et son tapage artificiel, autant l'ardeur convaincue de M. Sylvestre, si fort inexpérimentée qu'elle soit, m'inspire de confiance et de sympathie.

Sous ce titre : *la Veille d'une exécution capitale à Rome*, M. Sautai nous représente un groupe de gens tournant le dos et fort occupés à lire une affiche. Le tableau se tient bien, l'harmonie est simple et distinguée, le dessin est correct et soigné ; mais enfin voilà beaucoup de murs et bien des habits ! Quelques mains et quelques têtes eussent donné au tableau une animation qui ne l'eût point déparé, et M. Sautai nous eût montré qu'il n'est pas homme à reculer devant la difficulté.

M. Gervex aime Corot tout autant que Prud'hon et n'en fait pas mystère. Son tableau de *Diane et Endymion* est cotonneux, embrouillé, décousu, et pourtant a une saveur charmante. La Diane, sous les indécisions par trop rêveuses de son dessin, a de l'élégance, et dans le torse d'Endymion il y a des parties finement modelées.

M. Cormon fait preuve de talent et de grande expérience dans son vaste tableau de la *Mort de Ravana*. C'est là du Delacroix adouci, égalisé, soignant sa fougue et ménageant ses moyens. Il y a dans le tableau de M. Cormon des morceaux d'une coloration délicieuse et du modelé le plus délicat. Delacroix était le torrent aux eaux furieuses, M. Cormon fait songer à un beau bassin entouré de marbre poli où ces mêmes eaux calmées s'étalent et se reposent.

Les innombrables épisodes de combat qui chaque année depuis nos défaites encombrent le Salon me causent une répulsion dont je ne suis pas maître. Je trouve on ne peut plus triste cette façon d'attirer les regards du public par l'exhibition laborieusement étudiée des misères et des souffrances du champ de bataille. Assez de Français blessés, surpris et fuyant, assez de cadavres au premier plan, de plaies béantes et de vêtemens déchirés ! A montrer aussi complaisamment ses blessures, on s'attire moins de sympathie que de commisération. Et avons-nous donc un si grand besoin de pitié pour qu'à chaque coin de l'exposition et dans toutes les devantures de nos marchands de tableaux nos braves petits troupiers viennent avec une balle dans le dos tendre leur main mutilée pour demander l'aumône d'une larme ? Est-ce un sentiment humanitaire et l'horreur de la guerre que l'on entend inspirer par là ? Il ne nous convient pas plus d'être triomphans et fanfarons que d'être larmoyans et philanthropes. Il ne nous sied pas plus de faire parade de nos plaies que de les nier ou d'accuser le sort. Quand on souffre, il est décent de fermer sa porte et de crier le moins fort possible. Cette rage d'exactitude matérielle, cet amour du *trompe-l'œil* qui poussent les peintres à concentrer toute leur attention sur un détail, à étudier à la loupe les champs de bataille, en arrivent à dé-

naturer singulièrement les choses. C'est la guerre envisagée au point de vue de l'infirmier, du photographe, du fuyard ou du chroniqueur qui flâne après l'action sur le lieu du combat, compte les mourans et décrit les horreurs. Nous ne dirons donc rien de toutes ces toiles militaires que n'excuse pas une valeur intrinsèque, et nous nous arrêterons seulement devant les deux tableaux de M. de Neuville, qui reste Français et a beaucoup de talent. Scribe devenu peintre n'aurait pas composé *l'Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée* avec plus de bonheur et d'habileté que ne l'a fait M. de Neuville. Tout cela s'agite, vit, remue, et voilà de braves gens qui vont à l'ennemi de bon cœur. Si la facture est un peu mesquine, martelée uniformément d'innombrables petites touches qui attirent l'attention, du moins on ne sent ni le labeur du peintre ni la fatigue du modèle qui pose. Il y a du souffle, de l'animation, un vif intérêt et du cœur.

II.

De tous les portraits du Salon, le plus remarqué à coup sûr est celui de Mme Pasca, par M. Léon Bonnat. Deux choses expliquent le grand succès de cette toile : tout d'abord le talent très réel et très sympathique du peintre, puis en second lieu le soin avec lequel M. Bonnat a su mettre cette année ses qualités en évidence. J'avoue qu'elles me paraissaient plus naturelles et plus séduisantes alors qu'il nous les laissait voir moins décolletées. Dans un antre obscur, où par hasard une chaise en bois doré a été oubliée, apparaît une femme vêtue d'une robe blanche zébrée de noir, droite, immobile, les bras nus, et... sans chemise. Cela sent un peu l'apprêt. Le peintre d'ailleurs, trop uniquement préoccupé de ses pâtes, a oublié de rendre l'élégance, l'expression, l'esprit et la physionomie de son modèle. C'est Mme Pasca que l'on regarde, et c'est M. Bonnat que l'on voit. Quant à la puissance des tons, je la constate volontiers; voilà certes de puissans tons, mais comme ils le savent!

Un autre portrait qui se voit de moins loin, mais qui me séduit bien davantage, est celui qu'expose M. Bastien Lepage; point d'apparente coquetterie; l'ensemble est sans éclat, la pose est fort simple, le costume sombre, et la tête, énergique et intelligente d'ailleurs, est sans beauté. C'est par ses qualités intimes que cette peinture est remarquable, par la sûreté, la précision, la sincérité du dessin, par un sentiment délicat et respectueux de la forme qui fait songer à Holbein. Suivez le contour savant et précis de la bouche et du nez, la construction honnête et ferme de cette tête, où vous ne trouverez ni une faiblesse, ni une indécision, voyez les mains si vraies, si individuelles dans leur structure et détaillées avec un mélange de

bonhomie, de vigueur, d'énergique conviction et de simplicité, et demandez-vous quel est le peintre vivant qui saurait dessiner avec cette autorité et cette exactitude. Je sais qu'il ne s'agit là que d'un portrait où les difficultés d'arrangement et de composition se sont trouvées tout naturellement écartées; mais les qualités qu'on y remarque y sont tellement personnelles et si rares, s'y manifestent avec une telle intensité, qu'il est impossible, pour nous du moins, de rester indifférent,... pourvu maintenant que M. Bastien Lepage, que l'on dit fort jeune, ne devienne pas trop vite à la mode, pourvu qu'il ne gagne pas trop facilement et trop rapidement de l'argent, et qu'on le laisse encore un peu à ses études et à son art! Je ne dis rien de son petit portrait de la communiante, dont l'aspect est un peu trop étrange et japonais, et cependant au milieu de ces blancheurs confuses que de qualités peu ordinaires dans la tête, quel dessin ferme et sincère dans les petites mains gantées!

Le grand portrait de femme vêtue d'une robe jaune, par M. Delaunay, est une décoration d'une couleur agréable qui rappelle Couture. On souhaiterait toutefois un modelé plus sévère et plus solide. La main qui soutient l'éventail et le massif avant-bras semblent sortir directement de la poitrine, l'on songe malgré soi à quelque accident phénoménal; cette main et ce bout de bras laissent d'ailleurs beaucoup à désirer comme forme. L'autre bras qui tombe, se détachant sur le jaune discret et fort harmonieux de la jupe, est d'un ton très fin; je le trouve en revanche insuffisamment modelé: le poignet en est trop large et plat; la partie pleine de la main est énorme, tandis que les doigts sont comme atrophiés. Si maintenant nous remontons à la naissance de ce bras, nous voyons que l'épaule, le cou et l'étrange boursouflure dont il est surchargé à sa partie postérieure ne forment qu'une seule masse d'un ton uniforme où les différences de plan ne se sentent pas, de sorte qu'il n'y a là qu'une teinte plate maintenue par un contour.

Le petit portrait d'homme exposé par M. Delaunay est d'une couleur peu agréable, il est de plus d'une exécution âpre, égratignée, qui nuit beaucoup à l'expression de la forme. Pourquoi ces empâtemens exagérés et sans effet, ces rugosités un peu grossières, en même temps que cette recherche de nuances? Pourquoi dans les nus tant de petits travaux compliqués qui sentent le labeur et l'hésitation, et ces fougues de grosse brosse, ces négligences préméditées dans l'indication des vêtemens? Il y a quelque chose d'incertain et d'affecté chez M. Delaunay: sa peinture n'est ni d'un coloriste puissant, ni d'un dessinateur savant et convaincu, on y sent un homme de goût qui se cherche.

La petite tête de femme encadrée d'une bordure noire est la meilleure des trois toiles de M. Delaunay. La tonalité en est charmante,

elle a un petit parfum de vieux maître italien qui séduit. Il y a là une recherche assez distinguée pour faire passer par-dessus le manque de simplicité. Je remarquerai cependant que cette tête n'est pas construite d'une façon rassurante. Les yeux sont-ils bien d'ensemble? Mon plus grand désir est que, vérification faite, vous trouviez que je me suis trompé.

Que dirons-nous de l'énorme portrait exposé par M. Machard? Une jeune femme au visage joyeux et affable, vêtue simplement d'une robe en velours rouge sang de bœuf et puissamment décolletée, se dirige vers un rideau d'un vert radical. Ce rideau soulevé laisse voir le fût d'une colonne monumentale qui fait songer au péristyle de la Bourse. Il y a donc un palais obscur derrière ce rideau? Que veut dire tout cela? Mon Dieu, mon Dieu! si vous ne reculez pas devant un miracle, faites germer dans le royaume des arts la bonhomie et la simplicité!

Il y a beaucoup d'air et de lumière dans le tableau de M. Fantin La Tour, — un homme à barbe regardant une gravure. — La main, dont on ne sent pas suffisamment la structure, est d'un vif éclat et d'une fraîcheur charmante, et le portefeuille sur lequel elle s'appuie d'une réalité saisissante. La tête se maintient à côté de ces éclats, et c'est beaucoup. Quant à la personne en gris qui se tient debout dans un visible embarras, je comprends son désir de rentrer dans le fond, qu'elle n'aurait jamais dû quitter. M. Fantin La Tour compose et ordonne ses toiles moins heureusement qu'il ne les peint.

Il faut croire que les personnes chargées de placer les tableaux ne sont pas très désireuses d'en jouir ensuite, car je vois dans ce placement d'étranges anomalies. Telle toile que l'on aurait dû accrocher un peu haut et loin du regard, ne serait-ce que par politesse pour son auteur, est mise en évidence et semble vous inviter à un scrupuleux examen, tandis qu'une peinture vraiment intéressante et pleine de mérite se perd dans les hauteurs où les yeux ont peine à l'atteindre. Je veux parler d'un excellent portrait de M. Durangel, qui mériterait une place d'honneur et ne l'a pas. Il représente une jeune femme vêtue d'une robe de soie jaune garnie d'une étroite bande de fourrure noire. Ce portrait a un caractère de simplicité et de conviction qui séduit extrêmement; il est d'un dessin sûr, ferme et consciencieux. La robe et le bras sont parfaits. Je regrette que la tête, peinte dans une tonalité roussâtre, n'ait pas la solidité de ce beau bras; elle paraît un peu trop transparente et reflétée. Encore faut-il dire que le jour détestable, qui fait miroiter et creuse toute la partie supérieure de cette toile, peut être pour beaucoup dans cette imperfection. Il n'en est pas moins vrai que c'est là une excellente chose et qui rappelle ces beaux portraits du

siècle dernier qui parfois apparaissent dans une vente comme les fantômes d'un grand art évanoui.

M. Cot a de la distinction, de l'acquis, une grande finesse de dessin et le mérite exceptionel de ne point aimer le tapage. Son portrait de Mlle H... est d'une discrétion et d'une élégance tout à fait charmantes. On y sent la personnalité d'un modèle délicat. Le portrait de Mme la marquise d'H..., tout aussi purement dessiné, n'a pas le ressort et l'éclat que comporterait le costume. Le gris du fond nuit beaucoup, ce semble, au bleu de la robe.

La tête de femme peinte par M. Hippolyte Dubois est un peu froide de couleur, mais bien construite; elle serait parfaite, si le peintre pouvait donner à son exécution un peu d'harmonie et de souplesse. Les trois toiles de M. de Vinne sont des plus remarquables sous le léger voile qui les recouvre. M. de Vinne veut qu'on vienne à lui et qu'on prête l'oreille. Il parle bas, mais vous charme et vous persuade. Le portrait de femme qu'expose M. Blanchard est brillant, réjouissant à l'œil. On ne peint pas avec plus d'entrain, de coquetterie et de bonne humeur. Si M. Blanchard doit redouter quelque chose, c'est l'excès de ses qualités faciles et séduisantes, l'abus des petits ramages et des détails tourmentés, si joliment tourmentés qu'ils soient; quelques éclats de moins dans cette robe blanche et un peu de fermeté en plus dans la tête donneraient plus d'autorité à cette très charmante toile.

III.

Parmi les peintres de genre, voyons d'abord ceux qui n'ont pas tout sacrifié à l'exécution matérielle, et qui cherchent encore à rendre une idée ou un sentiment par la composition de leur tableau et l'expression de leurs personnages. De ces représentans de la vignette d'autrefois, l'un des plus charmans est à coup sûr M. Louis Leloir. Son tableau intitulé *la Fête du grand-papa* est une jolie petite scène qui se passe au XVIe siècle : voici le grand-papa qui embrasse de bon cœur le bambin, les jeunes filles qui se pressent, les valets qui n'osent approcher... Tout cela est vif, joyeux, papillotant, composé avec aisance. De cette toile bourrée de détails, encombrée de petites curiosités archéologiques, pas un centimètre carré qui ne soit copié d'après nature avec une adresse merveilleuse, en sorte que ce charmant fouillis est une mine inépuisable de petits étonnemens, de petites surprises. Le tapis, la tenture, les meubles, les rubans, les visages, les coiffures, les mains, les souliers, sont d'un intérêt égal auquel on ne résiste pas. Pour exécuter un tableau semblable, il faut beaucoup de talent, mais dans le cas présent il se montre un peu trop, ce talent, et l'inspection de toutes

ces adresses fatigue à la longue. Si encore M. Leloir était seul à user ce procédé qui consiste à considérer un tableau comme une mosaïque de petits morceaux admirablement copiés; mais que d'autres autour de lui exploitent la même mine avec autant ou presque autant d'habileté!

M. Louis-Émile Adan est un exécutant tout aussi prodigieux que ses prodigieux confrères. Son *Dernier jour de vente* est une collection de petits morceaux délicieux, une réunion de petits tours de force plus étonnans les uns que les autres. Tout cela frétille, étincelle. Au plaisir d'admirer tant de prestesse et d'habileté se joint celui de fouiller dans ce magasin de bric-à-brac où chacun s'amuse à faire un choix. On croit lire une page de nouvelles à la main fraîchement pondues par quelque malicieux causeur.

Les *Patineuses hollandaises* de M. Kaemmerer sont dessinées et habillées avec beaucoup de goût, peintes avec un soin pieux. Je ne sais pourquoi l'idée de mettre sous verre ces merveilles vous vient à l'esprit. On tremble pour elles comme pour un biscuit de Sèvres ou un verre de Venise que le moindre mouvement peut réduire en miettes. Impossible de grouper d'une façon plus aimable des toilettes plus coquettes.

M. Caraud et M. Charles Hue, qui le suit à quelques pas de distance, sont déjà d'une autre époque, et leurs toiles, qui constatent les modifications du goût, sont intéressantes à observer. Ces messieurs continuent à peindre avec un soin extrême et d'une façon un peu plate des scènes gracieuses, légèrement maniérées, qui toutefois ne manquent pas de charmes. Ici c'est *le doigt piqué,* là c'est *l'ami indiscret.* Ces jolies vignettes coloriées ont un petit parfum du siècle dernier affadi par une correction monotone et des scrupules de brosse consciencieuse et bien élevée que l'on ne retrouve plus guère chez les flamboyans peintres de genre de création récente.

M. Vibert, sec et poli, fort peu peintre, possède en revanche une gaîté qui a la vogue. Le *Repos du peintre,* ou, pour mieux dire, le peintre profitant du sommeil de son modèle pour embrasser la servante, a des accens comiques. On souhaiterait que M. Vibert eût une exécution plus en rapport avec l'esprit de ses sujets, et qu'il prît une brosse plus grosse. On se demande comment son éclat de rire a pu durer assez longtemps pour lui permettre de l'exprimer avec ce soin de miniaturiste scrupuleux.

L'*Ambulance* de M. Eugène Le Roux est un des rares tableaux de genre qui ne sentent ni la photographie ni la miniature. Cela est largement et grassement peint. Les fonds sont légèrement noirs, et manquent de transparence; mais la scène est touchante, sans affectation de sentimentalité ni violence d'effet. Puisque le mot de photographie vient de m'échapper, regardons le tableau de M. Worms,

qui peut représenter toute une famille de peintres de genre. Ici l'idée fait défaut. La nature humaine n'est plus considérée que comme une nature morte. Ces petites scènes espagnoles ont les qualités et les défauts de la photographie : c'est la vérité moins la vie, la nature moins le souffle, le sentiment, le frisson.

Le Retour d'une chasse aux oiseaux de mer de M. Goubie a des séductions : un break garni de chasseurs est arrêté sur la plage. Au premier plan, un joli petit poney blanc, le tout se détachant sur un ciel nuageux; l'exécution est extrêmement soignée. Les harnais en particulier, qui ont pu poser dans l'atelier aussi longtemps qu'on a voulu, sont faits avec une tendresse, et ont une vérité, une expression saisissantes. Les personnages leur font un repoussoir heureux.

Étant donné que, dans le genre de peinture où M. Detaille excelle, l'exécution du petit détail réel est la chose importante, il n'est pas extraordinaire que l'habile exécutant ait mis parfois de la négligence dans le choix de ses sujets. On se rappelle ce régiment de cuirassiers, s'aventurant dans une rue d'un village ennemi, arrêté tout à coup par une échelle et deux chaises qui lui barrent le chemin, et massacré dans cette impasse. On se demanda quel pressant besoin de faire assassiner des braves gens pouvait pousser un peintre à imaginer une scène aussi naïvement repoussante. Je suis convaincu que M. Detaille n'avait eu aucune mauvaise intention, que l'idée de son tableau était le moindre de ses soucis, et que son seul but était de peindre des cuirasses, ainsi qu'un fouillis de petites choses qui flattait son œil. Le tableau de cette année, où la pensée fait absolument défaut, est une sorte de réponse aux reproches de l'année dernière et comme une profession de foi du peintre. Il paraît d'ailleurs tout à fait à son aise dans cette nouvelle œuvre, il y semble délivré d'un souci, et jamais son talent ne s'est montré d'une façon plus évidente. La photographie ne rendrait pas avec plus de vérité l'aspect du boulevard de Paris au moment où la foule se range pour laisser passer un régiment de ligne précédé de ses tambours. Voilà bien nos maisons avec leurs enseignes connues, l'omnibus de la Bastille, le sergent de ville dans sa tenue d'hiver, le gamin au nez rouge, le tambour-major avec ses bottes crottées... L'auteur ne nous a pas fait grâce d'un tuyau de cheminée, et a rendu tout cela avec un talent, une sûreté, une justesse, qu'il est impossible de ne pas admirer. Voyez en particulier ce sol couvert d'une fange jaunâtre toute parisienne, mélangée de neige fondue et de macadam dans lequel les voitures ont roulé, n'est-ce pas d'une réalité prodigieuse?

En observant ce tableau, on se rappelle malgré soi ce fameux diorama qui avait été fondé autrefois à Paris dans le dessein d'y

répandre le goût des arts. Grâce à un éclairage habilement ménagé et à l'emploi de moyens mécaniques que je ne saurais expliquer, on y obtint de merveilleux résultats. Je vois encore l'intérieur d'une cathédrale à la fin de la grand'messe, au moment où le prêtre donne la bénédiction : ces rayons de soleil tombant des vitraux sur la foule pieusement prosternée, ces chapelles dans l'ombre, ces enfants de chœur, ce suisse... L'effet était extraordinaire. M. Detaille a atteint cette exactitude d'aspect, mais ne l'a pas dépassée. Je dois dire que le diorama avait l'avantage d'offrir au public deux spectacles en un seul : à un certain moment, et lorsqu'on avait examiné tout à son aise la scène de jour, l'obscurité se faisait tout à coup, on entendait une musique douce, et bientôt le même tableau apparaissait de nouveau par un effet de nuit; l'autel était éclairé de mille cierges, les lustres étincelans se balançaient dans le sanctuaire, et l'on ne saurait dire lequel de ces deux spectacles était le plus étonnant. Depuis que ce souvenir lointain m'est revenu à l'esprit, je ne peux plus regarder *le Régiment qui passe* sans me figurer que la nuit va venir, que les lanternes des voitures vont étinceler et que les boutiques vont s'éclairer de mille feux.

On éprouve je ne sais quel sentiment de tristesse et de regret en face de certains tableaux de genre où les qualités sont pourtant remarquables. Cela ressemble à l'émotion d'un gourmet qui voit arriver sur la table un plat savoureux et qui n'a plus faim. Nous sommes rassasiés vraiment par toutes ces réalités sans vie et sans idée qui nous entourent, nous assiégent et de tous les côtés de l'horizon se précipitent dans notre œil, si bien que, la fatigue et la satiété s'en mêlant, on ne saisit plus qu'imparfaitement les nuances qui séparent entre elles ces petites œuvres égales ou presque égales par la monotone perfection de l'outil qui les a fouillées. On glisse alors du meilleur au moins bon sans presque s'en apercevoir. Les sympathies s'attiédissent à mesure que chez le peintre le sentiment s'affaiblit et que le procédé se perfectionne; l'indifférence arrive, et l'on tombe de M. Detaille dans M. Saintin sans heurt ni cahot. M. Saintin, que vingt autres imitent et égalent, ne perdra-t-il pas la vue au métier qu'il fait? Ne sera-t-il pas atteint de cette crampe des peintres de genre, assez semblable à celle des écrivains et dont on commence à parler? Et cependant il y a plus étonnant que M. Saintin. M. Firmin Girard a dépassé la photographie dans sa recherche de la vérité, et ce sont de véritables effets stéréoscopiques qu'il arrive à produire. Son *Jardin de la marraine* nous représente deux jeunes femmes élégamment vêtues, ainsi qu'une charmante fillette en train de cueillir des fleurs. Dans *les Premières caresses*, nous voyons une gracieuse petite maman souriant à son bébé que la nourrice tient dans ses bras. Le sujet d'ailleurs importe peu. Ce

qui est remarquable, c'est la patience surhumaine du peintre, qui a compté les feuilles des arbres et numéroté les brins d'herbe sans se laisser troubler par les obstacles que la distance et l'air opposent à un pareil travail. Les plus petites branchettes, que le raisonnement nous dit être à vingt mètres de nous, — je dis le raisonnement, car il n'y a plus de plans dans ces tableaux, et il faut un effort de l'esprit pour retrouver la place de chaque chose, — ces petites branchettes éloignées sont peintes avec autant de précision, de netteté, de saillie que l'œil de cette dame ou le ruban de son chapeau qui est à deux pas de nous. Il n'est pas un point de l'horizon que l'on ne puisse toucher du doigt. Cet excès de réalité dans chaque détail en particulier donne à l'ensemble un aspect fantastique qui tient du cauchemar, et rien ne ressemble plus à un mensonge que ce fouillis de vérités brutales. C'est que, pour nous, il n'y a pas dans la nature de vérité matérielle qui ne soit vivifiée par une vérité pour ainsi dire morale. Il n'y a pas de contour qui n'ait un caractère, une expression, point de coloration qui n'ait une harmonie et une saveur particulières.

Nous n'avons pas, comme les mouches, des yeux à mille facettes qui nous permettent de voir de tous les côtés à la fois et de percevoir du même coup les mille détails d'une scène avec une égale intensité. Nos organes sont instinctivement artistes, ils choisissent dans la nature, effacent, élaguent autour du point qui les séduit, en sorte que tout le reste n'est plus qu'un accompagnement et comme un murmure. De cette faculté particulière naît l'impression, l'effet, le charme. Eh bien ! c'est ce charme que nous demandons à l'artiste lorsque nous regardons un tableau quelconque. C'est dans son œil ému que nous cherchons l'image de la nature, c'est à travers son esprit ou son cœur que nous voulons la voir. C'est en un mot une œuvre d'art que nous attendons, et non pas un chef-d'œuvre de patience et d'industrie.

M. Alphonse Gros est élève de M. Meissonier. Cela se voit dans les mains et la tête de son fumeur, qui sont solides et bien dessinées. Je ne dis rien de la veste, de la culotte et du soulier, qui ne craignent la concurrence avec aucune autre veste et aucun autre soulier. Voilà un petit fumeur bien construit et bien peint, qui fume tranquillement et a l'air satisfait. Un autre tableau du même auteur est plus vaste et a une couleur historique. *Les Importans conspirent contre le cardinal*, dit le livret. Ils conspiraient il n'y a qu'un instant, je le veux bien, mais quant à présent ils posent devant M. Gros et paraissent extrêmement fatigués... d'avoir conspiré avant la séance sans doute. Voilà d'ailleurs un pourpoint orange, une main, la moitié d'une oreille et un pied de chaise vraiment du temps, qui sont des morceaux de haute facture.

La peinture de M. Pille est de charpente un peu grossière, mais solide. Elle a de gros os; on la sent vigoureuse, patiente, tenace, et pourtant elle a les pâles couleurs comme une fillette. Il y a d'ailleurs une certaine précision dans les contours, et l'ensemble a de l'harmonie, harmonie légèrement emplâtrée et mourante toutefois. Deux petits tableaux, pas plus grands que la main, par M. Maxime Claude, *le Parc, souvenir de Londres*, et *la Plage*. Il s'agit dans l'un et l'autre cas de jeunes amazones élégantes et bien montées. Rien de fin, de distingué et de délicat comme ces deux toiles microscopiques, où l'exécution trouve le moyen d'être large et aisée. Tous ces personnages ont du mouvement, vivent, et aucun d'eux ne se doute que M. Maxime Claude les regarde. — *Les Tapageurs* de M. David Col ont ceci d'agréable qu'ils sont tout à leur vacarme, ne posent pas et n'ont aucun souci d'être des tapageurs remarquablement exécutés. Dans la situation très tendue où nous placent les prodiges de la brosse, cette aisance fait du bien. On n'est plus dans un atelier, mais dans un cabaret véritable; cela change et soulage.

On n'est pas plus en bois que ne le sont *les Amateurs de bois sculpté* que nous offre M. Lesrel. Comment rire de ces pauvres vieillards, dont les intentions sont comiques, lorsqu'on a devant soi tant de détails étonnans et que l'on est comme écrasé par la vue de ce travail prodigieux, où il semble que toute une fourmilière ait picoté, fouillé et refouillé depuis deux ou trois ans!

Les produits que M. Eakins nous expédie de Philadelphie sont d'un bon enseignement. Vous les avez vus sans doute? Ces deux toiles, contenant chacune deux chasseurs dans un bateau, ressemblent tellement à des épreuves photographiques recouvertes d'une légère teinte locale à l'aquarelle, que l'on se demande si ce ne sont pas là les spécimens d'un procédé industriel encore inconnu, et que l'inventeur aurait malicieusement envoyés à Paris pour troubler M. Detaille et effrayer l'école française. M. Ferrandiz, qui possède, comme M. Eakins, quelque secret inconcevable, a juré de nous faire baisser les yeux, et nous les baissons, comme il le souhaite, devant l'effet de lumière électrique qui éclaire son *Départ pour la fête de Monte-Vergine*.

Les deux grands tableaux de M. Castiglione : *le Château de Haddon-Hall au moment où les soldats de Cromwell l'envahissent* et *une Visite chez l'oncle du cardinal, — Frascati, près de Rome*, ont été accrochés là par la Providence pour résumer la question et montrer à M. Firmin Girard où peut conduire le culte du stéréoscope lorsqu'il n'est plus accompagné comme chez lui par la sûreté du crayon et la jeunesse de l'œil. Ces deux tableaux doivent enseigner aussi à M. Leloir à quel mince effet historique on arrive par

l'abus des détails servilement copiés, et comme toute cette friperie, si exacte qu'elle soit, peut devenir fastidieuse, — comme le goût tourne vite à la manie, comme un personnage bien habillé en arrive facilement à n'être qu'une marionnette, et comme la peinture de pure exécution est une triste chose lorsqu'elle a perdu la beauté du diable !

Après l'école photographique, voici venir l'école de la sensation pure, du ramage, de la coloration sans forme, ni contour, ni dessin, ni idée, ni sujet. Cette peinture très particulière touche à la fois à la cuisine, à la chimie et à la musique. Il faut avouer maintenant que ces effets de kaléidoscope procurent aux yeux des éblouissemens fort doux. Citons au hasard le tableau de M. Rio-Joris : *une Visite chez un antiquaire espagnol.* Dans une cour fermée par de hautes murailles blanches et nues apparaissent quelques personnages aux vêtemens voyans ainsi qu'un fouillis d'objets colorés. Pas trace d'ombre et de modelé dans ce milieu reflété de toutes parts. Ce ne sont plus là que des taches harmonieusement étranges ou étrangement harmonieuses suivant l'œil qui les regarde : carte d'échantillons extrêmement curieuse où les peintres de fleurs et les fabricans d'étoffe peuvent puiser de précieux renseignemens. Passons devant les intérieurs italiens et espagnols, les nombreuses mosquées où l'on retrouve des ramages presque semblables et où notre sensation s'émousse lorsque nous constatons que l'impression sincèrement éprouvée par l'inventeur donne lieu à des douzaines de contrefaçons, et qu'en fin de compte nous sommes maintenant en face d'un procédé. M. Benjamin Constant, qui est un adepte fervent des colorations étranges et des vibrations dans le clair, nous appelle à lui; arrêtons-nous, — non pas devant ses *Prisonniers marocains*, mais en face de son *Harem.* Il est certain que voilà des murailles blanches puissamment éclairées par le soleil et que, dans ces ombres lumineuses et reflétées de toutes parts, ces tapis et ces étoffes sont d'une audace de coloration et en même temps d'une vérité d'effet absolument exceptionnelles. Puisque la vibration est à l'ordre du jour, il faut convenir que c'est là vibrer avec beaucoup de talent, et qu'on ne fait pas clignoter les yeux des passans avec plus d'art et d'adresse, et maintenant étendez une gaze légère sur ces ramages inexorables; — ne sont-ce pas là des tours de force de virtuose, des difficultés de palette, des étrangetés d'harmonie qui dépassent la mesure? Pour vouloir être trop coloriste, on finit par ne plus l'être, et le but de la peinture est-il bien de vous donner la sensation très vraie que cause aux yeux une muraille blanche brûlée par le soleil du midi ?

A la suite des peintres de genre, dont l'importance industrielle demanderait un examen plus approfondi, viennent se placer assez

naturellement les peintres de nature morte et les peintres d'animaux. Allons donc tout droit au *Fromage* de M. Rousseau qui est le plus séduisant du monde, solide, épais, grassement peint et d'une harmonie délicieuse. Que cela ressemble beaucoup à un Chardin, c'est possible, mais je suis trop charmé pour m'en plaindre. Le *Cochon* de M. Vollon est une pochade chaudement enlevée, mais véritablement bien peu faite pour aller ainsi dans le monde. Le grand tableau des *Armures* est au contraire en grand costume, paré, poli et le sourire aux lèvres. Si attrayant qu'il soit par sa coloration fine et harmonieuse, par sa délicate et spirituelle facture, je lui trouve quelque chose d'un peu décousu : il y a des parties fluides et abandonnées, à côté d'autres morceaux où la richesse du travail est prodigieuse. Si l'on s'approche, on aperçoit toute une combinaison de grattages de glacis, d'égratignages. C'est travailler le fer en bijoutier, et merveilleusement, ma foi! Le personnage qui se faufile dans le coin s'évanouirait d'un souffle, et peut-être souhaiterait-on qu'il fît un peu de vent.

La toile de M. Leclaire, où figure son joli chien, est particulièrement bonne, d'une peinture agréable, brillante et consciencieuse. Moins séduisans, moins coquets de ton, exécutés en décoration, les deux *Chiens de Vendée* de M. Hermann sont d'une facture solide, ferme et bien portante. Un sourire en passant au chaudron de M. Servin, et arrivons devant les bons et beaux *Bœufs* de M. Van Marcke. Ses trois toiles ont un éclat et une vigueur dont les voisins doivent se plaindre. Cela est savoureux, large et chaud à l'œil, comme un bon vin l'est à l'estomac. On ne saurait dire que l'exécution est trop sûre, mais on peut reprocher à la brosse un peu de lourdeur, un excès de franchise dans les fonds en particulier. M. Van Marcke a la mémoire si bien meublée et une palette si riche qu'il n'éprouve pas le besoin d'aller chercher au loin de nouvelles impressions. Il vit noblement sur son fonds, mais peut-être une nuance de curiosité, d'inquiétude, lui vaudrait-elle, tout en troublant sa sécurité, quelques notes plus fines, quelques nuances qu'il n'a pas.

Les tableaux de M. Eugène Lambert n'ont rien perdu de leur piquant; c'est toujours la même observation délicate et malicieuse. J'y trouve en plus des qualités spéciales et sérieuses, une exécution sobre et sûre, de la conscience et de l'étude, qui donnent à ses jolis tableaux une valeur particulière qu'ils n'ont pas toujours eue à un égal degré. La peinture de M. Jules Didier est comme endormie, ou du moins elle a sommeil. Douce, juste, correcte dans des limites fort honorables, il lui manque l'entrain, le ressort, l'expression vive.

M. Vuillefroy expose deux toiles fort bonnes : *La rue d'Allemagne à la Villette*, où nous voyons passer un troupeau de bœufs, et surtout *un franc Marché en Picardie :* au milieu de la poussière et du soleil, bêtes et gens s'agitent. L'impression est des plus vives et des plus justes, l'effet charmant et chaudement rendu. Dirai-je qu'il me paraît y avoir des lourdeurs dans le dessin des chevaux?

L'individualisme, l'esprit de critique, l'insoumission aux règles acceptées, qui ruineront notre grande peinture, ont fait éclore le paysage contemporain. C'est un art absolument nouveau, sans précédens dans le passé et qui est l'expression la plus exacte de nos tendances morales. C'est le citoyen peintre émancipé, n'acceptant plus ni code ni règle, ne reconnaissant comme vraie que sa propre émotion devant la nature et usant pour la rendre de n'importe quels moyens. Ce sensualisme tout païen, que les anciens avaient trouvé sous une autre forme, en est arrivé chez nous à une telle délicatesse de sensation qu'on ne saurait lui rien reprocher. Il n'y faut pas chercher, bien entendu, les grandes allures nobles, la composition savante, les lignes bien ordonnées et tout l'appareil grandiose et pompeux du Poussin. C'est la nature sans apparat ni toilette que cherche le paysagiste actuel; c'est son intimité qu'il souhaite; il la veut surprendre en déshabillé, il veut étudier les moiteurs de sa peau, le duvet de son épiderme. C'est moins sa structure qu'il veut rendre que sa carnation, son parfum, sa physionomie, son âme matérielle, si on peut dire; il se dégage une poésie très réelle de cette étude minutieuse et recueillie. Les paysagistes me font l'effet de chimistes amoureux. Il y a en eux un mélange de tendresse et d'analyse critique bien fait assurément pour troubler le jugement des hommes d'un autre âge.

Disons qu'un pareil art ne peut naître et se développer que dans des conditions particulières et au milieu d'une société singulièrement travaillée, et qui a vécu. Il faut à une semblable végétation un engrais profond et riche en fermentations. Les paysagistes auront beau dire : « Nous sommes simples et naïfs devant la nature, » et peut-être croire ce qu'ils disent, il n'en est pas moins vrai que leur simplicité naïve est le résultat d'une cuisine bien compliquée et ressemble beaucoup à celle de Jean-Jacques Rousseau, qui d'ailleurs fut un des pères inconsciens du paysage actuel. Quoi qu'il en soit, cet art nouveau existe, pousse de jolis rameaux et des racines vivaces parce qu'il est dans la terre qui lui convient, et s'il est en peinture un filet d'art véritable coulant de source et librement, c'est au milieu des paysagistes qu'il faut aller le chercher.

Ils ne nous ont point envoyé de chefs-d'œuvre cette année, mais

un nombre prodigieux d'impressions originales, d'émotions sincères, qu'il est à peu près impossible de décrire et qu'il faut voir pour en être charmé. Le plus rêveur et en même temps le doyen parmi ces amoureux indépendans de la nature était certainement M. Corot. Je n'ai jamais pu regarder un tableau de ce peintre célèbre sans songer à la Madeleine à qui il sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Corot a beaucoup aimé la nature; il a éprouvé à une heure de sa vie une émotion si vraie et si profonde que cette émotion suffit à embaumer son œuvre entière et à populariser son nom. Aromes du grand air au matin d'un beau jour de printemps, parfum des bois après la pluie, impression des grands ciels encore chargés de vapeurs endormies, solitudes rêveuses, sentiment vague et délicieux de l'espace, Corot a dégusté toutes ces saveurs et nous en a fait entrevoir le poétique idéal, à travers une gaze malheureusement.

Sans doute une précision plus grande dans les formes, une exécution plus réelle, un dessin plus sûr, eussent fait envoler le léger rêve. Ces senteurs si fines ne pouvaient être contenues et conservées que dans du coton. Sans atténuer le moins du monde le charme et la délicatesse du poète, on peut dire que le peintre a quelque peu abusé de ce précieux coton. Quand par hasard, comme dans les *Bûcherons* de cette année, le parfum a été oublié ou s'est évaporé trop vite, on se trouve en présence d'une masse indécise et confuse, qui cause aux yeux le plus grand embarras. La vérité est qu'il manque beaucoup de choses à cette personnalité exceptionnellement délicate et originale, dont toute la séve se porta dans une seule branche.

Corot sentait mieux que personne l'insuffisance de son dessin; je n'en veux pour preuve que ses figures peintes et certaines études où il contraignait sa main rebelle à suivre un contour et à préciser une forme. Si, vers la fin de sa vie, il a affecté l'indécision et la mollesse, c'est que, désespérant d'en triompher, il voulait du moins donner à ses défauts une apparence de conviction. Les charmes exceptionnels de ce peintre ne pouvaient être goûtés que par des raffinés; ce ne sont pas eux cependant qui ont fait émeute autour de son nom. On a confondu dans une même admiration qualités et défauts, et on a recherché ceux-ci avec un enthousiasme que celles-là seules méritaient.

De M. Ségé, une plaine immense, un ciel pur et profond sur lequel se détache au loin la silhouette d'un hameau; voilà tout le tableau : l'impression est juste et pleine de poésie. Que de fois n'a-t-on pas cherché l'ombre d'un pommier pour s'asseoir devant ce tableau-là! et pendant une heure on baignait ses yeux dans ces grandes teintes pures et calmes, tandis que l'esprit flânait et qu'on se sentait vivre.

M. Léon Belly rend une impression analogue dans sa mélancolique *Lande de Sologne*. Ce sont bien là ces espaces immenses avec leurs lointaines silhouettes de sapinières sombres, je reconnais ces petits moutons rudes et secs comme le sol. La facture de M. Belly est précieuse et apparente. Dans son ciel, excellent d'ailleurs, ces rayons de soleil traversant les nuages et coupant l'espace de larges bandes alternativement claires et foncées sont vrais sans doute, mais paraissent légèrement affectés. Tous nos complimens à M. Belly; on s'attarde devant cette toile émue.

Les deux tableaux de M. Harpignies ont du caractère et de la tournure, et en même temps une saveur un peu âpre d'originalité et de conviction qui séduisent beaucoup. A première vue, cela est rude, osseux et dépouillé, on souhaiterait plus de grâce, de souplesse, et quelques voiles, quelques sourdines par-ci par-là, et puis on se fait à ce goût de sauvageon, on se prend de tendresse pour cette peinture personnelle et distinguée, qui reste en dehors et au-dessus des concessions à la mode, et où l'on sent la recherche d'un véritable artiste. M. Harpignies n'imite personne; qu'il craigne de s'imiter un peu lui-même.

Les paysagistes contemporains sont des causeurs, des humoristes. Que leur toile soit grande ou petite, c'est une œuvre intime qu'ils vous livrent, une confidence qu'ils vous font. De là l'originalité, la valeur et le caractère tout spécial de cet art né d'hier. M. Français, qui fut causeur en son temps et charmant causeur sous les bois de Clamart et sur les berges du Bas-Meudon, est devenu orateur, et ce sont des discours en trois points qu'il prononce. Tout d'ailleurs y est irréprochable : composition savante, exorde clair, péroraison parfaite, geste sobre et digne, pathétique contenu. M. Français ne livre plus rien de ses impressions personnelles; ce sont des questions qu'il traite, et il le fait en professeur érudit et autorisé. M. Bénouville occupe une bonne place à côté de M. Français; il ne laisse rien aux hasards d'une fantaisie vagabonde, sa peinture soignée, précise, ne manque ni de distinction ni de caractère.

La *Vallée de Porteville*, de M. Daubigny, est largement exécutée. Le ciel est un peu cahoté. Au premier plan, un vide bien grand; l'ensemble n'en est pas moins d'une belle impression. Cela rappelle les maîtres anglais. M. Pelouze s'est mis en colère, et il a eu tort. Il dépasse la mesure des empâtemens violens et des déchaînemens de brosse. Citons les deux bons tableaux de M. Zuber, — *la Ferme* et *le Printemps*, de M. Defaux, — les toiles élégantes et fines de M. Lapostolet; sa *Vue de Rouen* est peinte dans une harmonie grise et calme qui est d'une vérité charmante, et je lui passe bien volontiers ses accens un peu noirs dans les toits de la ville.

Les toiles de M. Clays sont lavées comme une aquarelle, mais très vivement enlevées, éclatantes et harmonieuses. Ses *Environs de Londres* ont le mouvement d'une improvisation et le charme d'une impression juste et originale. Les paysages de M. Bernier sont solides, riches, féconds, pleins de bons gros arbres bien portans. Point de rêveries, de préoccupations inquiètes, mais un sentiment de plénitude réjouissant à constater. M. Boudin aime le gris peint dans le gris, c'est sa passion. Éloignez-vous de trois pas, et tout se révèle comme le sens d'un rébus d'abord incompréhensible. Les premiers plans font positivement défaut; mais quels jolis ciels!

Quant à la peinture de M. Wahlberg, elle éclate comme un feu d'artifice. *La Nuit à l'entrée de l'archipel de Gothemberg* est d'une étrangeté exceptionnelle. Le ciel tacheté, veiné comme un marbre, dépasse en rêverie les limites connues; mais que de talent, d'impressionnabilité nerveuse dans cette étonnante exécution!

Les *Bouleaux*, un peu trop crûment mouchetés de noir, ont un caractère de distinction et d'élégance. Ces harmonies si fort originales et vibrantes vous entrent dans l'œil, comme pénètrent dans l'oreille les sonorités complexes et travaillées de la musique moderne; elles charment beaucoup et font un peu souffrir en même temps.

M. Lambinet peint avec plaisir, et on a plaisir aussi à voir ce qu'il a peint; son bord de l'eau par un matin d'été est charmant. Le soleil, qui dort encore d'un œil, commence à percer la vapeur. On a les pieds dans la rosée, et il semble que l'air est embaumé. Voici le bosquet très connu et toujours agréable où M. de Cock invite ses amis à s'asseoir. Voici le ruisseau, la joyeuse harmonie des petits tons verts et frais, et aussi la branchette lumineuse sillonnant comme un éclat de rire ce fouillis printanier. On se retrouve et cela repose. *Le Chemin sous la futaie*, de M. de Hagemann, ne plaisante pas : vrai comme une photographie, rugueux comme un vieux mur. Il y a bien du talent dans cette construction, mais comme j'attendrais pour aller me promener par là que le soleil un peu plus bas à l'horizon eût nuancé cette coloration!

Le Boulevard Rochechouart par un temps de neige, dont M. Delpy est l'auteur, rentre dans la catégorie des effets de chambre claire. M. Delpy a l'œil fort juste et la main très habile; mais je n'en suis pas plus désireux pour cela d'habiter le boulevard Rochechouart. Non, tout n'est pas bon à peindre. Cette perfection des moyens matériels est un moyen, non un but. On fatigue le public à faire admirer trop longtemps ses outils, et j'estime qu'il y a quelque prétention dans le choix des réalités laides où l'habileté de l'exécutant reste seule isolée, trop en vue, étonnant tout le monde et ne touchant personne.

Les Falaises près de Gênes, de M. Olive, sont d'un ton cru et froid, mais d'une réalité de relief que les stéréoscopes atteignent sans la dépasser. C'est à crier. M. Olive peut se dire que personne ne peindra les falaises près de Gênes avec plus de vérité que lui. Il faut avouer cependant que M. Masure est arrivé dans ses marines à des effets de trompe-l'œil tout à fait surprenans. Le clignotement du regard dont on ne peut se défendre en regardant une mer clapotante, on l'éprouve aussi en face de ses toiles.

Il faut s'arrêter là; mais que d'autres paysages intéressans et bons à voir, et qu'il est difficile de choisir parmi cette foule, où le talent et le goût sont partout et ne se révèlent nulle part avec une évidente supériorité!

IV.

La sculpture est évidemment en meilleure santé que la peinture. On y trouve moins d'individualités éparses et tapageuses, plus d'unité, un nombre plus considérable d'œuvres sérieuses et des tendances plus élevées. La sculpture doit cette bonne fortune à ce qu'elle est un art peu élastique, plus profond que large, où la fantaisie a peu d'espace pour s'agiter. Les individualités les plus indépendantes y sont maintenues par des exigences sévères, que l'on ne peut éluder sous peine de ridicule. Dans ce grand art, dont les principes sont immuables et éternels, on n'escamote pas les difficultés par un trait d'esprit; il faut en triompher par le travail ou être écrasé par elles. Le sculpteur n'a pas les séductions de la coloration, l'illusion des effets, les jeux de la brosse et les mille mensonges à l'aide desquels le peintre peut éblouir et tromper le public. Il lui est impossible de cacher son ignorance, et il ne peut parler à moins de savoir sa langue et d'avoir quelque chose à dire.

Cette dure et bienfaisante nécessité a maintenu la sculpture dans une sphère plus relevée, et la sauve de l'esprit d'aventure qui souffle un peu partout autour d'elle. Une raison secondaire est aussi la difficulté où sont les sculpteurs de gagner de l'argent. On ne se précipite pas dans cette carrière-là comme dans une mine d'or, la fièvre dans l'esprit et le pistolet au poing. On en connaît trop les rudes épreuves et les amères déceptions. Pour se faire sculpteur, il faut en vérité avoir une certaine dose de désintéressement, de sincérité et de simplicité, ce qui n'empêche pas les tentatives folles et les grosses vanités, mais elles sont en petit nombre, et leur ridicule, qui saute aux yeux d'abord, est plutôt un enseignement qu'un exemple pernicieux.

La statue de M. Chapu, destinée, comme on sait, au tombeau de Henri Regnault, a été jugée l'œuvre capitale de l'exposition. C'est

là en effet un morceau complet, achevé et d'un charme irrésistible. Vous trouverez ailleurs, dans le Christ de M. Thomas par exemple, une science et une étude plus apparentes; mais cette figure de la jeunesse est absolument la seule qui exhale ce parfum difficile à définir, et pourtant si particulier et si franc, que l'on rencontre seulement dans les productions irréprochables, à quelque époque qu'elles appartiennent. Dans cette œuvre, ce n'est pas un morceau d'une beauté exceptionnelle qui attire les regards, ce n'est point une qualité dominante qui éclate et vous arrache un cri d'admiration; c'est au contraire un ensemble harmonieux et parfait devant lequel on éprouve une sorte d'apaisement, une satisfaction calme, entière et de plus en plus profonde. On sent que pas une arrière-pensée ne viendra vous troubler; on s'abandonne, et vraiment c'est une délicieuse chose que de sentir l'émotion pénétrer en soi lentement, sûrement, sans fracas ni violence. Ce que j'admire surtout, c'est le caractère original de cette sculpture, qui, sans s'abaisser, sans rien perdre de sa dignité et du respect du passé dont elle émane, est cependant de son époque et nous offre l'idéal de notre art statuaire, de celui que nous pouvons comprendre et goûter. Ce n'est pas un pastiche laborieux des austères beautés de l'antique, ce n'est pas non plus une imitation des élégances de la renaissance ou des richesses décoratives des XVII[e] et XVIII[e] siècles; ce n'est rien de tout cela, et cependant il est évident que, si M. Chapu n'avait pas étudié, compris et admiré tous les chefs-d'œuvre d'autrefois, s'il ne s'en était pas nourri, s'il n'avait pas reçu la solide éducation qu'il possède, il eût été incapable de faire sa figure. Qu'on vienne donc nous dire que le respect du classique et le lent apprentissage de l'école étouffent l'originalité, alors qu'ils sont tout au contraire non pas le germe, mais l'aliment et la sauvegarde de toute personnalité sérieuse!

Nous ne voyons l'antique qu'à travers les glaciales productions de David; mais serait-il donc bien audacieux de constater que le correct et intolérant David n'a jamais compris l'antiquité, qu'il n'en a vu que la façade et ne s'en est approprié que la défroque? Jean Goujon, Puget, Coysevox, Lebrun lui-même, étaient plus près de l'antiquité que David ne le fut jamais; ils l'aimaient d'un amour plus vrai, ils s'en assimilaient l'esprit au lieu d'en copier les procédés et d'en numéroter les formules. Ils allaient à Rome et en Grèce apprendre la liberté et l'aisance qui sont l'âme des chefs-d'œuvre; ils allaient y puiser l'amour de l'art, le goût du grand, sans songer un instant à populariser dans la France moderne la reproduction laborieusement exacte des œuvres goûtées sous Périclès. Faut-il accuser l'antiquité de l'erreur considérable où est tombé

M. Perraud par exemple? En aucune façon. Le groupe de M. Perraud n'aura pas de succès parmi nous, mais tenez pour certain que son auteur eût été lapidé à Athènes. Les anciens n'étaient pas plus que nous gens à prendre pour du caractère et de la grandeur l'apparente austérité de cette masse, à confondre les tumeurs et les bosses de cet Hercule avec les saillies d'une musculature puissante. Entre le style et la calligraphie, il y a un abîme, quoiqu'on puisse aisément tomber de l'un dans l'autre.

Le groupe de M. Mercié, — *Gloria victis,* — fit sensation, et avec raison, lorsqu'il nous arriva de Rome. Coulé en bronze aujourd'hui, il occupe une place d'honneur au Salon de cette année. Il est fâcheux, disons-le tout de suite, qu'on lui ait donné un piédestal aussi élevé, ce qui oblige le spectateur à s'éloigner beaucoup pour en saisir et en juger l'ensemble. Le groupe de M. Mercié ne gagne pas à être vu d'aussi loin. Ses qualités sont non point le caractère mâle et sévère, l'aspect monumental, mais bien l'émotion sincère, je ne sais quoi de doux, de frissonnant, puis le bonheur et l'harmonie des lignes, ainsi qu'une remarquable élégance, un grand goût dans l'œuvre entière, des recherches de modelé dans les têtes, qui rappellent Prud'hon, et dans les draperies un souffle de notre belle renaissance, dont la grâce et la coquetterie ne sont pas exclues. Loin de moi l'intention de rapetisser ce groupe excellent, qui est une œuvre élevée par le sentiment et la distinction du rendu; encore est-il juste de constater qu'une partie des saveurs délicates de cet ouvrage s'évaporent à distance.

Le *Christ* de M. Thomas est un beau morceau de sculpture savante et colorée, qui fait honneur à son auteur. Le torse et les jambes sont d'un modelé et d'un dessin fort beaux. Si peu partisan que nous soyons de la sculpture spiritualiste et spirituelle, il n'en est pas moins vrai que le caractère du sujet doit se refléter dans l'œuvre, et l'idée que nous nous faisons de Jésus-Christ s'allie mal avec l'expression de force herculéenne que M. Thomas a donnée à son personnage. Il est évident que le sculpteur se sera laissé entraîner par les beautés de son modèle; c'est donc ce dernier que je rendrai responsable des réalités un peu vulgaires qui déparent la tête. Entre le réalisme de M. Bonnat, qui peignit un *Christ* à effet dont on se souvient, et les crucifiés langoureux que le commerce livre par douzaines à la piété des fidèles, il y a place à l'idéalisation. M. Thomas n'en a pas moins fait preuve d'un fort grand talent, et l'on chercherait vainement en peinture une œuvre de cette valeur.

M. Guillaume, qui est un délicat, expose le marbre de son beau buste de Mgr Darboy. Il serait à souhaiter que les peintres de portraits vinssent admirer la distinction avec laquelle M. Guillaume a

rendu le caractère moral de son modèle et le tact dont il a usé pour ne point mettre en évidence ses talens d'exécutant. Le *Terme* du même artiste est du goût le plus pur; l'ajustement de la draperie, la main et le bras sont d'un maître, et d'un maître moderne. Nous retrouvons cette année le joli petit groupe de M. Delaplanche, *l'Éducation maternelle,* mais grandi du double au moins et exécuté en marbre. Pour être franc, il n'y a pas gagné. La composition en est toujours heureuse et habilement équilibrée, le caractère élevé, l'exécution fort honorable. C'est là l'œuvre d'un sculpteur qui a de l'acquis et se possède. Les qualités sont partout, répandues, ce me semble, d'une façon légèrement égale et monotone; on demanderait une étude plus serrée dans les nus, plus d'ampleur dans le dessin des têtes, de la franchise et du mordant dans les draperies, qui sont rondes et molles. M. Delaplanche n'a pas donné là tout ce qu'il pouvait donner. Si j'insiste, c'est que ce groupe est d'un aspect fort bon, qu'il vous attire, et qu'on aimerait à le trouver parfait.

L'*Enfant assis* de M. Degeorge, — *Aristote jeune,* assure le livret, — est d'une exécution très remarquable que l'on voudrait voir soutenue par plus de caractère. Quelque confusion, quelque excès de recherche dans l'arrangement des accessoires. Le mérite de cette figure est trop uniquement dans le soin minutieux de la composition et dans l'étude très sérieuse du morceau. Le ventre n'est-il pas un peu flasque?

Elle est bien séduisante, cette petite *Jeanne d'Arc* de M. Lefeuvre, mais ses mérites sont trop littéraires. J'ouvre le livret, et je lis: « Un jour d'été, à midi, Jeanne étant dans le jardin de son père, tout près de l'église, vit une lumière éblouissante... » Mise en scène pleine de poésie, que M. Lefeuvre a dû forcément omettre, et sans laquelle sa Jeanne n'est plus qu'une petite paysanne au cou tordu, aux yeux démesurément ouverts, dont la stupeur ressemble à de la gaucherie. C'est un danger que d'être trop spirituel en sculpture.

Signalons un buste en plâtre auquel je trouve un charme extrême : c'est celui d'une jeune fille élégante au cou flexible, au profil pur. Elle avance un peu la tête, comme quelqu'un qui écoute et va répondre. Il y a là une saveur de jeunesse, de candeur, de grâce et de bonté... Ah! le joli buste. Les spécialistes me diront-ils qu'il y a là quelque faiblesse de modelé, quelque maigreur? Je n'y prends pas garde, tant j'ai de plaisir à goûter cette petite œuvre toute pleine d'émotion. Son auteur, M. Alfred Lenoir, complète son envoi par un *Saint Sébastien* auquel un ange apporte la palme du martyre. Je retrouve dans ce groupe, — qui semble inspiré par quelque composition des primitifs, — des qualités analogues à celles

du buste. Cependant il faut dire que cette recherche un peu inquiète des sentimentalités compliquées est moins à sa place dans une grande figure et lui donne je ne sais quel caractère maladif. L'excès de finesse tourne à la pauvreté. M. Lenoir a voulu trop dire dans son *Saint Sébastien*. N'est-ce pas là l'écueil de ce talent sympathique et distingué? La figure n'en est pas moins sérieusement étudiée : les pieds, les jambes et les bras sont vrais et d'un dessin soutenu. J'aime moins le torse, qui paraît légèrement empâté. La tête est pleine de sentiment. M. Paul Dubois expose deux petits bustes en bronze d'un aspect délicieux. On n'a pas un goût plus fin, une science plus aimable, une exécution plus habile et plus émue.

Le groupe de M. Moulin, intitulé avec un peu trop d'esprit *un Secret d'en haut*, contient une excellente étude de jeune homme. Les mains, qui participent de la malicieuse légende, sont cherchées et prétentieuses; mais que d'élégance dans les jambes, quel modelé savant et consciencieux dans ce dos charmant! Quelle remarquable étude en somme, et comme elle se suffit à elle-même!

On a regret en vérité de passer aussi rapidement devant des figures qui voudraient être examinées avec recueillement et lenteur. Le *Persée* en marbre de M. Tournois n'est pas pour faire pleurer de tendresse. C'est là une statue d'un rare mérite, mais où le charme fait un peu défaut. Le torse est parfait; les jambes, d'un mouvement pénible, font songer à une chute possible; la tête est froide et toute conventionnelle.

Il y a un sentiment très fin et très recherché dans le *Jeune Martyr* qu'expose M. Allouard. Sous l'exécution un peu indécise et timide, on lit clairement une grande sincérité et un souci respectueux de la nature. A l'exception de la main, dont la pantomime n'est pas suffisamment claire suivant nous, la pose est heureuse, simple, recueillie. Ajoutons que certains morceaux sont délicatement étudiés.

Le *Rétiaire* de M. Noël, quoique d'une nature courte et un peu empâtée, est une étude fort bonne. Je la préfère de beaucoup au groupe de *Roméo et Juliette*, qui est d'une invention malheureuse. Ces deux corps couchés l'un sur l'autre forment une masse écrasée aussi peu sculpturale que possible; d'un certain côté même, la silhouette en est déplaisante et comique. L'auteur a sans doute pensé que la tendresse passionnée du sujet suppléerait à tout; malheureusement les passions, qui sont l'âme de l'art dramatique, ne peuvent être en sculpture que des accessoires le plus souvent dangereux, et doivent être soumises absolument aux exigences de la composition et de la forme.

Il y a du goût et de la distinction dans la *Prière*, statue en marbre de M. de Vauréal. La composition est heureuse, le mouvement simple et gracieux; les draperies bien ajustées sont rendues avec délicatesse, l'effet est excellent. En revanche, que ce *Ganymède* de M. Pallez laisse de choses à désirer, et que je comprends peu la médaille qu'on lui a décernée! En dehors du goût détestable de ce groupe et de l'écœurante attitude de ce grand niais pâmé sur son aigle, je cherche vainement les qualités spéciales qui ont ébloui les jurés. Un mannequin est plus souple et mieux modelé que ne l'est ce personnage, dont le cou ne supporte pas la tête. Comment expliquer ce bras gauche? et ces ailes, à qui appartiennent-elles, où s'emmanchent-elles? Cette médaille rend un mauvais service au *Ganymède* de M. Pallez : elle le signale.

Le *Jeune Gaulois annonçant le gui nouveau* qu'expose M. Baujault est une réminiscence du joli petit *Vainqueur* de M. Falguière. Ce jeune Gaulois, qui est très travaillé, n'est pas heureux de composition; le bras en l'air prolonge un corps étiré déjà sans qu'on en comprenne la raison. La tête manque d'ampleur, et la bouche, prodigieusement ouverte, n'est plus qu'un trou dont on cherche l'usage.

Le *Jeune Faune faisant combattre deux coqs* est d'un aspect charmant; il y a là le motif d'un excellent marbre que M. Charles Lenoir exécutera certainement, s'il se dégage de certaines lourdeurs et pousse l'étude de la figure avec autant de conscience qu'il a mis d'esprit et de goût à en chercher le modèle.

Ce n'est pas par l'aisance et la distinction que brille la *Néréide* de M. Moreau-Vautier. Cette figure n'en est pas moins soigneusement étudiée et serait fort bonne, si son auteur nous y faisait saisir la nuance qui sépare le nu du déshabillé. La *Sainte Geneviève* en pierre, drapée simplement, est d'un bon effet décoratif. L'*Amour*, statuette ivoire, or, argent et pierre fine, est un bijou coquet. Le personnage est fort délicatement modelé, et son mouvement est charmant.

La *Petite Italienne agenouillée* de M. de Vigne est si gentille et recueillie que tout d'abord on va à elle. Les mains jointes sont d'un modelé grassouillet et séduisant. La tête est jeune, la silhouette aimable. Il n'en est pas moins vrai que le charme de la nature était bien plutôt dans la coloration que dans la forme. L'épais tablier qui enveloppe étroitement la jupe pouvait être joli à peindre; il n'est plus en sculpture qu'une masse lourde, qu'un étui où toute une moitié de la figure est enfermée. Chaque art a ses limites au-delà desquelles l'artiste le plus vaillant se heurte à l'impossible. Cette observation s'applique aussi à la *Jeanne d'Arc* de M. Fremiet,

où je vois une armure en plâtre fort exactement reproduite, mais pas l'ombre d'une statue.

La *Théologie* de M. Cabet est drapée avec talent. Le mouvement du bras droit est forcé, c'est mettre trop d'énergie pour une simple indication du doigt. Le *Corybante* est une statue en marbre où M. Cugnot a fait preuve des plus sérieuses qualités. Les jambes sont malheureuses, et avouons tout bas que l'ensemble est glacial. L'*Alsacienne* qui marche en portant un enfant endormi a cru pouvoir se permettre des proportions monumentales parce qu'elle renfermait une idée grande et patriotique. Au point de vue de l'art pur, elle eût gagné à rester ce qu'elle était : une statuette très réussie. On sent trop le désir de porter un grand coup dans *le Réveil* de M. Cordonnier; l'artiste se fait voir par l'étrangeté de son motif, mais c'est par ses qualités charmantes de sculpteur qu'il se fait remarquer. Il y a de grands rapports entre le talent de M. Cordonnier et celui de M. Mercié. Citons encore une jolie étude d'enfant de M. Boucher, *le petit Justicier*, très fin et très vrai, de M. Guilbert... Mais que d'autres encore il faut omettre!

Et maintenant jetez un coup d'œil sur certaines productions de l'art italien exposées cette année, — j'entends les petits amours dans des coquilles, les petites nymphes dans des roseaux, les petits anges tricotant, — et si vous êtes attristé à la vue de tous ces tours de force de la marbrerie industrielle, vous n'en comprendrez que mieux la réelle valeur de notre sculpture française contemporaine.

Les figures de MM. Chapu, Guillaume, Thomas, Delaplanche, Moulin, Lenoir, Mercié et d'autres encore sont à des titres divers des œuvres élevées et vigoureuses, où l'on retrouve, en même temps que le respect des traditions et la trace des chefs-d'œuvre d'autrefois, un sentiment moderne, coloré, intime, personnel, des délicatesses particulières, une émotion nouvelle. N'est-ce pas là un germe plein de séve et de promesse? N'est-on pas en droit de voir dans ces efforts si nobles et si nombreux les symptômes d'une renaissance de l'art? Qu'on me permette de me répéter en terminant : c'est l'espèce d'abandon et d'indifférence où le public a laissé la sculpture pendant si longtemps qui lui a permis d'opérer ce travail d'assimilation et de transformation. Tandis que la peinture perdait la tête sous l'influence des coups de bourse et des succès de vogue dont elle était l'objet, la sculpture négligée se recueillait en silence. Nous en voyons le résultat, et nous avons lieu d'en être fiers.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1875.

Il en est des parlemens comme des hommes. Après la difficulté de bien vivre, il y a pour eux la difficulté de bien mourir, dont les uns et les autres s'accorderaient volontiers à ne parler jamais, s'ils pouvaient ainsi échapper à l'inévitable fin; mais non, rien ne peut détourner la destinée qui doit s'accomplir, qu'on peut tout au plus retarder de quelques jours ou de quelques mois. L'assemblée qui siége à Versailles, qui compte déjà plus de quatre années d'existence, a plus ou moins bien vécu; elle a certainement aujourd'hui le pressentiment d'une fin prochaine. Sera-ce pour le mois d'octobre? sera-ce pour le printemps de 1876? Comment fixer l'heure à la fois redoutée et inévitable? C'est l'unique question qui reste incertaine, autour de laquelle s'agitent dans une sorte de demi-obscurité deux courans d'opinions ou d'impressions.

Pourquoi donc se hâter, disent ceux qui voudraient gagner du temps, ceux qui ne sont pas pressés de mourir, peut-être parce qu'ils craignent de ne pas revivre par les élections, pourquoi se lier par des résolutions prématurées et mesurer à l'assemblée les jours qui lui restent à vivre? Il y a encore tant à faire! Il y a la constitution du 25 février à compléter par les lois organiques, il y a le budget à étudier et des impôts à voter. La loi sur la liberté de l'enseignement supérieur soulève des discussions sérieuses, intéressantes, qui se prolongent, et elle n'en est encore qu'à la seconde lecture. M. le garde des sceaux montre à l'horizon une loi sur la presse, et M. le ministre des travaux publics frappe à la porte avec ses lois sur les chemins de fer. C'est trop pour une session d'été. L'assemblée ne peut pas tout faire à la fois; quoiqu'elle ne soit revenue des vacances du printemps que depuis quelques semaines, elle est déjà fatiguée, elle

se ressent des influences de la saison. Pourquoi ne se réserverait-elle pas une dernière session au mois de novembre? alors elle terminerait décidément son œuvre, et, comme la crise de transition troublerait le commerce à la fin de l'année, elle serait ajournée au printemps suivant. Tout s'arrangerait ainsi, et pour le moment, après avoir fait ce qu'on pourrait, on commencerait par prendre des vacances nouvelles au mois de juillet. On irait comme l'an passé réfléchir sous les « frais ombrages, » faire les récoltes, se retremper aux eaux de la mer ou des Pyrénées, mêler un peu de propagande aux travaux des conseils-généraux. — Ces insinuations aimables ne laissaient peut-être pas de toucher ceux qui avaient à faire le chemin de Versailles sous les chaleurs orageuses de ces jours derniers; ils devaient arriver à la galerie des tombeaux en s'essuyant le front et tout disposés à écouter de si flatteuses propositions.

D'un autre côté cependant, il est bien clair qu'il y a une nécessité des choses qui pèse sur tout le monde, qui déjoue ces tactiques de l'atermoiement. Il y a partout une sorte de besoin intime d'en finir, d'entrer dans l'ordre constitutionnel qui a été adopté, de ne pas laisser le pays plus longtemps dans l'incertitude, en présence d'une organisation politique incomplète ou inappliquée. Les partis eux-mêmes se sentent au bout de leur diplomatie et se résignent visiblement à une épreuve qu'ils ne peuvent plus détourner. Les divers groupes parlementaires cherchent à s'entendre sur les candidatures sénatoriales qu'ils essaieront de faire triompher; ils se préparent à cette élection de 75 sénateurs qui doit être le dernier acte de souveraineté de l'assemblée, le prélude immédiat de l'application définitive du nouveau régime constitutionnel. La commission des trente, plus expéditive que celle de l'an passé, hâte ses travaux. Elle a déjà terminé l'examen de deux des principales lois qui lui ont été soumises, et elle a d'actifs rapporteurs qui mènent rondement la besogne. M. Laboulaye a déposé son rapport sur la loi qui règle les attributions, les relations des pouvoirs publics, et M. Christophle va déposer le sien sur la loi du sénat. La commission du budget à son tour ne perd pas de temps. Son rapporteur, M. Wolowski, se tient prêt. Tout marche donc à la fois et assez rapidement sous cette pression des circonstances que l'assemblée tout entière subit évidemment. Malgré tout ce qu'on peut lui dire, cette chambre, épuisée par quatre années d'une existence laborieuse, par tous les conflits de partis, sent bien qu'elle est au bout de son rôle et de sa mission, qu'elle ne pourrait plus que se débattre en luttes inutiles, et en réalité la question se résout chaque jour d'elle-même par la force des choses, par la lassitude de l'assemblée, par l'empressement des commissions à préparer les lois qui doivent être votées avant l'inévitable dissolution. M. Calmon vient de retirer une proposition qu'il avait faite, il y a un mois, pour régler l'ordre du

jour des derniers travaux parlementaires. L'ordre du jour en effet se règle et s'épuise tout seul à chaque instant. Tout se réduit à savoir si ces derniers travaux pourront être conduits avec assez de promptitude pour que l'assemblée, au moment où elle se séparera dans quelques semaines, n'ait plus qu'à prendre la grande résolution, à trancher d'un vote décisif le différend entre ceux qui voudraient ajourner encore et ceux qui croient le moment venu d'entrer tout simplement dans la pratique des institutions nouvelles.

Les partis n'abdiquent pas facilement, nous le savons bien, ils résistent à la puissance des choses aussi longtemps qu'ils peuvent, et ce qui se passe encore à Versailles est assurément une preuve de plus de cette ténacité désespérée. L'œuvre constitutionnelle du 25 février a été sanctionnée, soit. Ceux qui ont épuisé toutes les ressources de la passion et de la tactique pour arrêter au passage cette malheureuse constitution ne se tiennent pas pour vaincus. Après avoir échoué, ils n'ont d'autre souci que de chercher des combinaisons pour annuler ou dénaturer ce qu'ils n'ont pas pu empêcher. Même aujourd'hui, sous le coup de tout ce qui s'est accompli, d'habiles stratégistes de la droite se font l'étrange illusion qu'ils pourront réunir les tronçons épars de la majorité du 24 mai, et il y a cela de curieux que, s'ils réussissaient à reconstituer un instant cette majorité, ils ne sauraient qu'en faire. L'inconvénient le plus grave de ces tentatives, c'est qu'en étant impuissantes par elles-mêmes, elles sont toujours un embarras; elles n'ont aucune chance de succès définitif, elles peuvent fausser les conditions parlementaires, créer au gouvernement des difficultés, compliquer les discussions, contribuer à prolonger une situation incertaine, pénible, dont on ne peut avoir raison que par la sûreté de l'esprit politique, par la netteté des résolutions, comme aussi par l'accord persévérant des fractions modérées qui ont créé l'ordre nouveau. Au demeurant, que reste-t-il à faire pour l'assemblée à l'heure qu'il est? Les questions essentielles qui s'imposent en quelque sorte à elle, dont elle s'occupe déjà ou dont elle va prochainement avoir à s'occuper, se réduisent à trois : les lois complémentaires de la constitution que le gouvernement a proposées, que la commission modifie bien légèrement, la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, qui est en ce moment même l'objet du plus grave, du plus éloquent débat, qui touche aux problèmes les plus élevés, — et le budget. Tout ce que l'assemblée a sérieusement à faire est là; le reste, on peut le dire, est épisodique et n'a qu'une importance relative. La loi sur la presse elle-même, si elle finit par arriver, peut être approuvée, subie ou repoussée sans qu'il en résulte des conséquences politiques bien sensibles. A la rigueur, la loi sur la presse serait écartée, ce ne serait pas un événement, — si ce n'est cependant pour les bonapartistes, qui, en ayant le décret paternel de 1852 dans leur bagage, ont bien

raison d'invoquer les traditions libérales de l'empire et de se révolter contre la tyrannie du moment présent!

Parlons sérieusement. Ce n'est pas encore aujourd'hui que les lois constitutionnelles entrent en discussion : elles auront prochainement leur jour. Sont-elles de nature à soulever des difficultés invincibles? Assurément elles impliquent des questions délicates qui pourront être vivement, passionnément débattues. La commission des trente, habilement présidée par M. de Lavergne, a eu du moins l'heureuse et prudente inspiration de ne pas s'épuiser en subtilités et en controverses inutiles, de s'en tenir au programme tout pratique présenté par le gouvernement, et elle a trouvé en M. Laboulaye le modèle des rapporteurs pour la première de ces lois, celle qui touche le plus directement à l'ordre constitutionnel, la loi sur les pouvoirs publics. Le rapport de M. Laboulaye a cette originalité qui naît d'un bon sens ingénieux, d'une simplicité persuasive. Il dit tout avec autant de sûreté que de finesse, il résume adroitement l'esprit de ces lois, qui n'ont pas la prétention d'innover, de proclamer des principes abstraits, d'imaginer des combinaisons merveilleuses. C'est au contraire le mérite des lois nouvelles de ne rien inventer, de se borner à coordonner des règles qui sont passées dans la pratique universelle comme des conditions invariables d'un régime constitutionnel sincère. Il n'y a plus évidemment à discuter désormais sur toutes ces choses devenues presque banales, tant elles sont incontestées : la publicité des séances du parlement, le rôle des ministères, l'inviolabilité des sénateurs et des députés, la participation des chambres à une déclaration de guerre et à la ratification des traités. Tout cela ne pouvait être l'objet de longs débats et de dissentimens sérieux. Le gouvernement et la commission ne se sont trouvés divisés que sur un point, sur le droit qu'aurait une fraction des assemblées, dans certaines circonstances graves, de provoquer une convocation du parlement. Quel doit être le chiffre de cette fraction? Le gouvernement dit la moitié plus un, la commission dit le tiers. Qu'en sera-t-il? Assurément la question ramenée à ces termes n'est pas d'une importance démesurée, puisque gouvernement et commission, en laissant au président le droit de convocation et de prorogation, sont également d'accord pour maintenir à une partie des assemblées le droit de provoquer une réunion extraordinaire. On diffère, non sur le principe, mais sur le chiffre : voilà tout. Le gouvernement tient-il absolument à la moitié? La commission tient-elle essentiellement au tiers? Il sera probablement assez facile de s'entendre. Les divergences ne sont pas d'un ordre plus grave pour la loi qui règle les élections du sénat.

Ce ne sont là en définitive que des détails, moins importans qu'on ne le croit, dans une œuvre conçue avec modération, avec prévoyance, combinée de façon à créer un pouvoir exécutif sérieux, suffisamment

armé, en laissant à la liberté publique ses garanties, au parlement ses prérogatives essentielles. M. Laboulaye ne le cache pas, il y a beaucoup des usages de la monarchie constitutionnelle dans cette organisation républicaine, et ce n'est pas vraiment ce qu'il y a de plus mauvais. On attribue « à la république les garanties de la monarchie constitutionnelle telle que nous l'avons pratiquée pendant plus de trente ans. Cette forme de gouvernement a donné assez de sécurité et de prospérité à la France pour que le pays n'en ait pas gardé un mauvais souvenir... » Sait-on en quoi ces lois sont rassurantes, pourquoi elles peuvent durer, et par conséquent servir sérieusement la république? C'est précisément parce qu'elles ont ce caractère; elles ressemblent aussi peu que possible aux anciennes constitutions républicaines, qui avaient des prétentions à la logique absolue, qui proclamaient pompeusement des principes primordiaux, antérieurs et supérieurs, sans parler du « droit d'aller et de venir. » Les lois d'aujourd'hui ne proclament rien, elles essaient de donner à la France les moyens de vivre. Elles peuvent être modestes, peut-être un peu décousues, quelquefois assez contradictoires. Au fond, elles sont faites pour un pays placé dans certaines conditions, sous l'empire de certaines circonstances; elles répondent aux nécessités diverses d'une situation, et, en s'inspirant de toutes les expériences du passé, elles prennent, selon le mot vulgaire, leur bien où elles le trouvent. Elles sont une œuvre de modération et de transaction, et M. Laboulaye a certes raison d'ajouter : « Si parmi les républicains il en est qui trouvent qu'on aurait dû aller plus loin, ils feront bien de considérer que la France, après avoir traversé l'empire, a besoin de reprendre l'habitude d'un gouvernement constitutionnel. Acclimater chez nous la liberté politique est une œuvre délicate, et qui demande beaucoup de ménagemens... » C'est le langage du bon sens, de la politique et du libéralisme prévoyant. C'est l'esprit qui a inspiré la commission dans son travail et qui doit défendre ces lois dans l'assemblée elle-même.

Le jour où la discussion s'ouvrira sur cette loi des pouvoirs publics, sur la loi du sénat, sur la loi électorale elle-même, en un mot sur tous ces complémens de la constitution du 25 février, qu'on se souvienne bien qu'il s'agit moins de disputer sur des nuances, de livrer des batailles sur des détails, que d'imprimer la consistance à une situation politique. On peut différer d'opinion sur telle ou telle attribution du pouvoir, sur la mesure des incompatibilités législatives, sur l'indemnité attribuée aux délégués municipaux chargés de concourir à l'élection du sénat, sur le scrutin de liste ou le scrutin d'arrondissement, il y a un fait certain : tout ce qui fortifiera l'organisation nouvelle, tout ce qui lui donnera le caractère de la régularité et de la fixité, est pour le moment ce qu'il y a de meilleur, et cette considération doit dominer toutes les dissidences secondaires. La vraie question est de créer des institu-

tions pratiques où l'intérêt national ait ses garanties, où les partis trouvent un frein, et qui, en durant, en s'acclimatant, deviennent une manière de vivre naturelle, rassurante pour le pays, en même temps qu'une défense efficace contre les fauteurs de coups de théâtre, d'appels au peuple ou de révolutions. La question est là tout entière pour les esprits prévoyans, pour ceux qui se piquent d'être républicains sincères aussi bien que pour les monarchistes constitutionnels ou conservateurs qui veulent servir patriotiquement la France, non rester obstinément asservis à une passion, à un intérêt ou à une préférence de parti.

Ceci est l'affaire de demain. C'est ce qu'on pourrait appeler la question essentiellement politique qui viendra bientôt, qui trouvera sans doute le gouvernement et la commission d'accord, ou du moins tout disposés à s'entendre sur le fond aussi bien que sur l'ordre de ces débats. Pour le moment, l'assemblée n'en est pas encore là; elle est tout entière à un problème qui n'est point assurément moins grave, qui domine même, si l'on veut, la politique. Il s'agit de cette loi sur la liberté de l'enseignement supérieur née d'une proposition faite par M. le comte Jaubert à Bordeaux, dès la réunion de l'assemblée. Une commission nommée pour étudier ce grand problème s'est livrée à de longs et sérieux travaux. La loi a été déjà soumise à une première délibération publique, elle revient aujourd'hui, et l'ardeur de conviction et d'éloquence avec laquelle elle est discutée, soutenue, indique le prix que la droite attache à la faire triompher. La droite tient à la loi par des préoccupations religieuses au moins autant que par des raisons politiques: elle a insisté pour que l'assemblée ne se séparât pas sans la voter, comme si elle tenait à prendre une revanche de ses défaites constitutionnelles ou à laisser un dernier témoignage de ses idées préférées, de son influence dans une œuvre considérable.

Qu'en résultera-t-il au bout de tout? L'avenir le dira. La droite tient à certaines libertés, au risque de s'exposer quelquefois à d'assez graves mécomptes. Elle a voulu faire, il y a quelques années, une loi de décentralisation qui ne lui a sûrement pas procuré toutes les satisfactions qu'elle attendait, et dans le fond de sa pensée peut-être a-t-elle aujourd'hui moins d'enthousiasme qu'elle n'en avait en 1871, à cette époque où elle eût désarmé l'état de ses prérogatives les plus essentielles, si on l'eût écoutée, dans ce premier moment où M. Thiers était obligé de lui faire violence pour réserver au gouvernement la nomination de quelques maires des grandes villes. Il ne serait point impossible que la loi sur l'instruction supérieure ne réservât à la droite d'autres déceptions, et que le résultat définitif ne répondît pas entièrement à ses vœux. N'importe, la liberté de l'enseignement supérieur est une de ces conquêtes devant lesquelles on ne peut reculer; elle n'est d'ailleurs que le couronnement naturel, logique de la liberté de l'enseignement secondaire

instituée par la loi de 1850, il y a vingt-cinq ans déjà, et la preuve que ce n'est plus seulement une affaire de parti ou de secte, une revendication de circonstance ou de fantaisie, c'est qu'ici encore M. Laboulaye se trouve le rapporteur de la commission; défenseur de la liberté de l'enseignement, il est comme un médiateur entre ceux qui, par une sorte de tradition révolutionnaire, par crainte des usurpations cléricales, s'accommoderaient de ne rien accorder, et ceux qui, croyant servir les intérêts de l'église, voudraient tout avoir. Les uns et les autres se trompent, M. Laboulaye a beaucoup de peine à les mettre d'accord en défendant contre tous les conditions d'une vraie et juste liberté.

Ainsi donc il y aura des universités libres, vivant de leurs propres ressources, ne relevant que d'elles-mêmes dans leur enseignement, dans leurs méthodes et dans leur discipline. Les associations religieuses ou laïques, les départemens, les communes, pourront avoir leurs établissemens, leurs facultés, leurs chaires, leurs cours de littérature ou de sciences, de médecine ou de droit,—tout cela bien entendu sous certaines conditions déterminées propres à garantir le caractère sérieux de cet enseignement indépendant. Rien de mieux. L'église y trouvera des avantages, des moyens d'action, elle le croit, et dans tous les cas il est bien clair que par son organisation, par ses ressources, elle est mieux préparée que personne à profiter de cette situation nouvelle. C'est après tout la condition inévitable et laborieuse de la liberté, qui n'a son vrai prix et n'est la liberté que lorsqu'elle est pour tout le monde. Dès qu'on a la généreuse hardiesse de tenter cette grande réforme, il faut en accepter les conséquences en se fiant à la vivace énergie de la société moderne pour corriger ce que certaines tendances pourraient avoir de trop exclusif, en comptant aussi sur cette émulation qui a produit des institutions comme cette *École libre des sciences politiques* dont la fondation a devancé la loi, et dont les premiers efforts ont été couronnés de succès. Soit, c'est la concurrence régulièrement introduite dans toutes les directions morales et intellectuelles, dans la formation des générations nouvelles; mais enfin il est bien évident aussi que la liberté de l'enseignement supérieur a ses limites comme toutes les autres libertés, et en aucun cas, de quelque voile qu'elle se couvre, elle ne peut servir de prétexte à des déviations périlleuses des principes du droit civil de la France, pas plus qu'elle ne peut signifier l'exclusion ou l'effacement de l'état dans la formation de la jeunesse française, dans l'administration des grades qui accréditent les hommes aux yeux de la société.

C'est là toute la question. Elle s'est présentée sous un double aspect, sous une double forme, l'une pour ainsi dire incidente et imprévue, l'autre générale et parfaitement nette. A propos des droits accordés aux départemens et aux communes, M. Chesnelong, qui est un « évêque du dehors, » qui est l'orateur des « comités catholiques » dans l'assemblée, a proposé de conférer la même liberté aux « diocèses, » qui se trouve-

raient ainsi classés implicitement parmi les corps moraux investis de la personnalité civile, pouvant fonder des institutions d'enseignement supérieur. C'est un simple mot en apparence; seulement ce mot est peut-être plus grave qu'il n'en a l'air. A quel titre le « diocèse » se trouve-t-il là? L'évêché a la personnalité civile, certains établissemens ecclésiastiques ont le même caractère; ils peuvent acquérir, aliéner, ils ont en un mot tous ces droits qu'une fiction de la loi peut attacher à cet être collectif et anonyme qui s'appelle une personne civile. Le « diocèse » n'a été jusqu'ici qu'une circonscription, comme l'arrondissement administratif. De deux choses l'une : ou bien ce que proposait M. Chesnelong était une surérogation, puisque l'évêque a incontestablement le droit de créer des établissemens d'instruction supérieure, — ou bien c'était une manière de trancher à l'improviste et incidemment une question controversée. — Elle n'est plus controversée, dit-on; le conseil d'état a reconnu récemment la personnalité civile du diocèse. Le conseil d'état a pu en juger ainsi dans ces derniers temps, il en a jugé différemment dans d'autres circonstances. Il y a donc un doute, un conflit d'interprétations, une difficulté de jurisprudence. Il y a cela pour le moins, et ce qui est grave, ce qui est malheureusement fréquent et redoutable, c'est cette facilité avec laquelle on se laisse aller, sous des préoccupations particulières, à introduire brusquement, par un mot, dans une loi spéciale, une disposition qui tranche une question au moins douteuse, qui peut être une dérogation de droit civil. L'assemblée a imprudemment voté ce que lui demandait M. Chesnelong. Ce n'est qu'après le vote qu'on a vu la gravité de cette résolution improvisée, et il y a eu comme un accord tacite pour ajourner une solution définitive jusqu'à la troisième lecture. La décision a été réservée, d'autant plus que M. le ministre de l'instruction publique aurait à sa disposition, paraît-il, un moyen assez expéditif de sortir d'embarras en supprimant les départemens et les communes, aussi bien que les diocèses, dans l'article contesté.

Une autre question bien autrement grave, qui touche au plus profond des choses, c'est celle qui s'agite encore aujourd'hui même, c'est la question de la collation des grades. Elle n'avait été qu'effleurée il y a quelques mois à la première lecture, elle avait été renvoyée à la commission, qui propose une transaction, et c'est sur ce terrain que s'est engagée une discussion des plus sérieuses, des plus animées, dont le dénoûment décidera de ce que doit être cette réforme si longtemps poursuivie. Au fond, de quoi s'agit-il? Il s'agit de savoir si dans ce mouvement d'instruction libre où vont s'agiter les destinées de la jeunesse, et on peut le dire de la société française, l'état se désintéressera absolument, s'il se laissera dépouiller du droit de vérifier, de constater les titres sous lesquels les avocats, les médecins, se présentent à la confiance publique, si ce droit sera exercé ou partagé par tout le monde. C'est là

ce qu'on demande, c'est là ce qu'on propose d'inscrire dans la loi nouvelle comme la sanction et le couronnement de l'indépendance de l'enseignement supérieur. Ceci, nous ne craignons pas de le dire, serait une nouveauté redoutable devant laquelle l'assemblée reculera vraisemblablement. Elle résistera à la séduisante éloquence de M. l'évêque d'Orléans, elle rendra à l'église elle-même le service de lui refuser les périlleuses responsabilités qu'on revendique pour elle, qui ne lui seraient pas plus profitables qu'à la société elle-même. Y a-t-on bien réfléchi? Ainsi, à l'heure où nous sommes, dans les conditions où nous vivons, l'état ne serait plus rien en matière d'enseignement supérieur, ou du moins il ne serait qu'un rival, un simple concurrent pour les institutions indépendantes. Les écoles libres feraient ce qu'elles voudraient, elles distribueraient des grades, elles fixeraient elles-mêmes l'étalon de l'instruction supérieure, elles n'auraient pas seulement la liberté des méthodes scientifiques ou littéraires, elles resteraient les juges de la mesure de capacité publique ! Qu'en résulterait-il? Ou bien la conséquence serait ce qu'elle a été partout où ce système a été expérimenté, le niveau des connaissances s'abaisserait par degrés, les études s'aviliraient, — ou bien, si l'on veut, on arriverait à un résultat tout opposé et tout aussi périlleux d'une autre façon : ce régime créerait des puissances enseignantes concentrées qui envahiraient tout, qui tiendraient l'état en échec et finiraient par mettre en présence deux sociétés animées d'esprits différens, ayant pour ainsi dire des âmes différentes. C'est un double péril que la prévoyance de tous les esprits réfléchis doit écarter en laissant à l'état un droit dont il ne doit pas se laisser dépouiller, qu'il ne peut pas même consentir à partager sans abdiquer.

On en prend vraiment trop à l'aise avec cet être moral, souvent insaisissable, très réel cependant, qui s'appelle l'état, et qu'on s'efforce de dépouiller ou de doter de prérogatives démesurées, selon qu'on est dans l'opposition ou au pouvoir. Tantôt ce sont les républicains, les libéraux exclusifs qui, par défiance, par indiscipline, désarmeraient l'état de ses droits les plus essentiels, tantôt ce sont les conservateurs religieux ou politiques qui l'annuleraient par antipathie pour la société civile, pour les intérêts modernes, qu'il personnifie. Ni les uns ni les autres ne voient que, sous la république comme sous la monarchie, l'état existe avec le même caractère, avec les mêmes prérogatives, les mêmes droits inaliénables. C'est toujours la France, c'est ce qu'il y a de permanent et de supérieur. L'état représente les traditions nationales, les grands intérêts civils, et ce qu'on pourrait appeler la haute police de la société. C'est à ce titre qu'il ne peut se dessaisir du droit de vérifier les résultats de l'enseignement supérieur; tout ce qu'on peut lui demander, c'est de remplir son rôle avec une impartialité complète, sans imposer des entraves gênantes, sans humilier ou diminuer la liberté qu'il reconnaît, qu'il doit respecter. Ce droit même qu'il

exerce, qu'il doit exercer, lui impose un autre devoir, c'est d'élever sans cesse l'enseignement qu'il distribue en son nom; mais ici c'est l'affaire de M. le ministre de l'instruction publique, qui n'a pas paru jusqu'ici d'une manière des plus brillantes, dont l'intervention ne serait pas cependant de trop dans une discussion où tous les intérêts de l'état et de la société sont en jeu.

La France et l'assemblée nationale, la politique et les lettres viennent de perdre un homme qui a été jusqu'au bout l'honneur de son temps et de son pays. M. Charles de Rémusat a été enlevé au monde qu'il aimait et dont il était aimé par une courte maladie. Il est mort presque debout, n'ayant pas connu le déclin, sentant à peine le poids de l'âge, passant de ses occupations ou de ses distractions habituelles dans l'inconnu, dans cet inconnu que sa pensée pénétrante interrogea plus d'une fois. La veille encore, il allait à Versailles, remplissant fidèlement son devoir de député, il allait à l'Académie, où il discutait avec sa vivacité ingénieuse sur la langue, et il prenait même son plaisir à l'Opéra; il y a quelques jours tout au plus, il publiait un livre sur la philosophie anglaise : un courant d'air a suffi pour avoir raison de cette verte vieillesse, et ce qu'on peut dire de mieux de cet homme si éminent et si séduisant, c'est que jamais la place qu'il occupait dans la société française n'a paru plus grande que le jour où il l'a laissée vide. Il est mort entouré de considération et de sympathies, ne laissant après lui que des regrets et pas une inimitié. C'est qu'en effet cette existence qui vient de s'éteindre a été une des plus droites, une des plus loyales dans un siècle de versatilités et de contradictions. Politique, philosophe ou écrivain, M. de Rémusat a été un de ces hommes privilégiés qui peuvent ne point atteindre aux rôles exceptionnels, qui ne les ambitionnent même pas, mais qui savent conduire une vie, fût-ce une longue vie de près de quatre-vingts ans, sans fatigue, sans défaillance, avec une dignité simple et invariable devant laquelle expirent les haines.

M. de Rémusat datait de l'autre siècle, de 1797. Né d'un père qui fut un des fonctionnaires supérieurs du premier empire, et d'une mère qui tenait à la famille de M. de Vergennes, qui était aussi distinguée par le mérite que par la naissance, formé dans l'atmosphère vivifiante de la restauration, doué d'un esprit à la fois mesuré et hardi qu'il devait à sa nature autant qu'à son éducation, il n'a cessé depuis sa jeunesse d'être mêlé à tous les mouvemens politiques et littéraires qui ont passionné la France. Il a été un des personnages de cette période heureuse qui a été suivie de tant de déceptions. M. de Rémusat commençait dès 1820 cette carrière publique, où il se rencontrait bientôt avec M. Guizot son aîné, puis avec M. Thiers et avec bien d'autres, — où à travers les vicissitudes l'homme n'a fait que grandir en s'affermissant dans ce qui a été sa première inspiration politique. Polémiste sous la restauration, député après 1830, sous-secrétaire d'état dans un cabinet conservateur,

ministre en 1840, membre de l'opposition aux derniers temps du règne de Louis-Philippe, représentant dans les assemblées de 1848, victime du coup d'état de décembre 1851, et condamné à la retraite par le second empire, M. de Rémusat est au fond toujours le même. C'est un vrai libéral pour qui la monarchie constitutionnelle est certainement restée l'idéal, et qui, à défaut de cette monarchie, ne repousse point une république parlementaire, libérale, conservatrice, celle à laquelle il n'avait point hésité à se rallier.

La fortune lui avait réservé au lendemain des dernières catastrophes une suprême et douloureuse faveur en allant le chercher dans la retraite que l'empire lui avait faite pour lui offrir de travailler à la libération du territoire, à la réparation des malheurs que sa prévoyance avait plus d'une fois redoutés. Après avoir refusé toute candidature aux premières élections de l'assemblée nationale et l'ambassade de Vienne que lui offrait M. Thiers, il s'était prêté à être ministre des affaires étrangères dans l'épreuve commune. Il avait accepté cette mission délicate sans empressement d'ambition à coup sûr, par patriotisme, comme aussi pour rester fidèle à la vieille amitié d'un demi-siècle qui l'appelait, — et une fois là il avait dirigé nos relations avec autant de tact que d'expérience, en homme qui savait relever une situation difficile par la dignité personnelle. Il s'était laissé nommer ministre des affaires étrangères par dévoûment en 1871; au 24 mai 1873, il quittait le pouvoir sans amertume, satisfait d'avoir pu conduire jusqu'au bout avec M. Thiers la délivrance du pays. C'était l'honneur de son nom et comme le couronnement d'une carrière que les événemens ont pu interrompre quelquefois sans l'altérer.

M. de Rémusat a eu d'ailleurs une ressource invariable contre tous les accidens de la vie publique. Chez lui, à côté du politique il y avait le penseur, l'écrivain revenant sans peine au travail, se remettant à l'étude des problèmes philosophiques ou des phénomènes de l'histoire, à la recherche du vrai sous toutes les formes. Il avait commencé par les lettres, il était toujours resté un lettré supérieur se retrouvant et survivant à travers tout. A la veille d'entrer au pouvoir, en 1840, il traçait ici-même son beau portrait de Washington; au bruit des coups d'état (1er-15 décembre 1851), entre l'incarcération et la proscription il publiait son essai sur Junius, et on pourrait presque dire que la plus brillante époque pour son talent a été cette période où l'empire, en condamnant l'homme public à un repos forcé, a été un stimulant de plus pour l'écrivain. M. de Rémusat nous appartenait, il a été notre exemple, nous mettons notre orgueil à le revendiquer, et cette *Revue,* dont il a été pendant trente ans le collaborateur fidèle, garde à toutes les pages la marque de cette infatigable activité. C'est pour la *Revue* et pendant les années de l'empire qu'il écrivait ces vives et fortes études sur Horace Walpole, sur Bolingbroke, sur Charles Fox, sur Burke, et tous ces bril-

lans ou solides essais sur le mouvement religieux et philosophique en Angleterre, sur la politique, sur la littérature : œuvres d'une intelligence cultivée, pénétrante et curieuse, qui s'intéressait à tout !

Politique ou écrivain, du reste, M. de Rémusat ne faisait que se peindre lui-même, et ce qu'il y avait encore de meilleur en lui, c'était l'homme. L'homme était supérieur par l'indépendance, par une droiture innée, par le caractère. Il savait allier la bonne grâce mondaine et les préoccupations les plus sérieuses de la pensée, l'intégrité des convictions et les ménagemens pour toutes les opinions, même quelquefois l'indulgence pour les faiblesses. Il était de ceux qui, sans admettre tout, essaient de tout comprendre sans affectation, par une sorte de passion de sincérité et de vérité. Nature essentiellement libre et ouverte, il se défendait des exclusions moroses, d'un pessimisme découragé; volontiers il aurait eu plutôt un certain optimisme aimable et rassurant qui tenait peut-être à une singulière fermeté d'âme voilée de politesse. Tolérant pour les autres, il savait bien, quant à lui, ce qu'il devait faire, où il devait s'arrêter, et c'est lui qui écrivait un jour dans l'intimité : « Personne, dans le plus profond de sa pensée, n'a plus que moi tout rattaché, tout subordonné à la même cause, n'a plus ramené à l'unité ses idées, ses intérêts et ses passions. Cela m'a nui souvent. » Non, cela ne lui a pas nui. Cette unité des idées, c'est au contraire ce qui a fait l'unité de sa vie, c'est ce qui a fini par lui assurer cette considération qu'il a conquise sans rien sacrifier pour l'avoir, et il est mort comme il a vécu, simplement, sans faste, se faisant lire quelques heures avant sa fin un livre latin pour échapper au sentiment de la souffrance physique, s'endormant dans la sérénité d'une vieillesse honorée.

Et maintenant qu'on couvre cette tombe d'hommages intéressés en essayant d'enrôler M. de Rémusat sous le drapeau d'un parti, c'est possible. Ceux qui déploient un zèle si nouveau devraient se souvenir qu'il y a deux ans à peine ils ont attiré sur Paris l'humiliation, le ridicule de préférer un concurrent, dont il serait même déplacé de rappeler le nom, à ce galant homme qui venait d'aider à la délivrance du pays, qui n'a jamais servi que la France et la liberté. Non, M. de Rémusat n'était ni d'un parti, ni d'une secte, c'était un patriote et un libéral, c'est par là qu'il a mérité l'universel et affectueux respect qui l'accompagne jusque dans la mort.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

Du Relèvement de la France, par M. C. Sédillot, membre de l'Institut, Paris 1874. — *Démographie figurée de la France*, par M. le Dr Bertillon, Paris 1874.

A en croire certaines théories venues de l'Allemagne, les peuples, comme les individus, ont une existence limitée; il y a des peuples

jeunes qui écrasent les peuples vieux. Deux races sont en présence, l'une vigoureuse et naissant à l'existence, l'autre décrépite et vivant sur sa gloire passée; il en est une qui doit forcément succomber. Les fatalistes d'outre-Rhin ne se sont pas fait faute d'appliquer à la France et à l'Allemagne cette nouvelle théorie du progrès. Leur cruelle hypothèse méritait d'être discutée sans faiblesse et sans effroi. C'est ce que M. Sédillot, ancien professeur à la faculté de médecine de Strasbourg et membre de l'Institut, vient de faire dans un livre récent sur le *Relèvement de la France*, ouvrage plein de hautes vérités morales et riche de précieux enseignemens. M. Sédillot examine quelles sont les conditions vitales d'une nation et quelles sont spécialement les ressources de la France; appliquant au mal les remèdes indiqués par les données positives de la science, il a voulu exposer les moyens de perfectionnement qu'il nous est permis d'employer, et dans lesquels nous devons mettre tout notre espoir. Nous ne pouvons essayer de faire l'analyse d'une œuvre aussi logique et aussi fortement conçue, mais nous étudierons quelques-uns des points les plus importans traités par l'auteur.

Depuis longtemps, les penseurs de toutes les époques ont établi la dualité de l'homme. L'homme est un animal, un être matériel, soumis aux lois physiologiques qui régissent les êtres vivans; mais c'est aussi une intelligence capable de comprendre et de créer dans une certaine mesure le vrai, le beau et le bien : néanmoins cette union du corps et de l'âme est si intime qu'il est presque impossible de les séparer autrement que par un artifice d'analyse. Fortifier le corps, c'est permettre à l'âme d'être libre et de se développer sans effort. Le génie antique avait depuis longtemps admis ce concours des forces matérielles et des forces intellectuelles. Peut-être la société française tient-elle trop peu de compte du développement corporel de ses enfans. Voyez ce qui se passe en Angleterre, dans les gymnases et les colléges par exemple; tous les exercices du corps sont mis en pratique avec une ardeur et surtout une persévérance sans égales. Ces exercices délassent l'intelligence et donnent au corps la santé et la vigueur. L'Académie de médecine a tout récemment été consultée par le ministre de l'instruction publique au sujet d'un programme détaillé de gymnastique à mettre en pratique dans les lycées et dans les colléges.

Un point sur lequel M. Sédillot a insisté avec raison, c'est l'influence de l'hérédité : il est certain que le père transmet à ses enfans une partie des avantages qu'il a acquis, je dirais même conquis dans la lutte pour l'existence, et de tous les progrès faits par les individus résultent le progrès collectif et le perfectionnement d'une race. Si quelque chose est aujourd'hui prouvé jusqu'à l'évidence, c'est l'hérédité morbide. La nature semble prendre à tâche de détruire les familles affligées d'un vice originel. Déjà autrefois les Grecs en avaient comme un vague instinct, lorsqu'ils anéantissaient les enfans chétifs et malingres pour ne

laisser vivre que les plus robustes. Les éleveurs appliquent ce principe dans toute sa rigueur. Darwin condamne avec raison l'insouciance et le dédain avec lesquels on traite souvent certaines alliances. Quoi donc? dit-il, un éleveur, pour avoir un troupeau de bonne race, ne négligera aucun renseignement sur les origines, les animaux qu'il achète et qu'il fait reproduire, et, quand il s'agira de son fils ou de sa fille, il se contentera de données superficielles, et ne s'enquerra pas si parmi les ascendans ou les collatéraux de la nouvelle famille il se trouve des fous, des phthisiques ou des rachitiques. Certes voilà un progrès qu'on n'aura pas le droit de dire chimérique. L'intérêt individuel est ici en parfait accord avec l'intérêt général, et ce serait rendre à la société un immense service que de lui inculquer cette simple vérité.

L'hérédité est aussi vraie pour la transmission intellectuelle que pour la transmission physique : aussi devons-nous faire de constans efforts pour développer nos facultés, en songeant que rien n'est perdu, et que tous les progrès faits sur nous-mêmes se retrouveront dans nos descendans. De tous les problèmes que M. Sédillot agite dans son remarquable ouvrage, il n'en est pas de plus important que celui de la mortalité et de la natalité en France. Pour ne pas se perdre en vaines discussions, il a voulu établir sa démonstration sur des chiffres, et c'est aux belles recherches de M. Bertillon qu'il les a empruntés. Malheureusement le livre de M. Bertillon sur la natalité n'est pas encore complétement achevé, et, comme rien, ni en France, ni à l'étranger, ne peut même de loin compenser la valeur de ces laborieuses et patientes investigations, nous attendons le résultat de ses travaux sur la natalité en France. Cependant on peut, avec les statistiques qu'il a publiées déjà et surtout avec son bel atlas de démographie figurée au point de vue de la mortalité, avoir une idée suffisante et instructive sur le mouvement de population et de dépopulation de la France. Ainsi nous allons, avec M. Sédillot et M. Bertillon, constater le fait, étudier la cause et chercher le remède.

La population d'un pays dépend de deux élémens distincts. Elle augmente quand la proportion des naissances s'accroît et quand la durée moyenne de la vie devient plus élevée. De là deux conditions indépendantes l'une de l'autre, et qu'il faut chercher à réaliser toutes deux : pour accroître la population d'un pays, retarder la mort des individus vivans et augmenter le nombre des naissances.

Le premier fait que nous enseignent les tableaux statistiques de M. Bertillon, c'est la mortalité qui sévit sur les premiers-nés. Parmi les enfans âgés de moins d'un an, il en meurt jusqu'à 36 pour 100 dans certains départemens, et la moyenne pour toute la France est de 20 pour 100, c'est-à-dire d'un cinquième. Cette mortalité s'est accrue d'une manière notable depuis vingt ans, en sorte qu'elle constitue un péril social soupçonné depuis longtemps, mais que les recherches de M. Bertillon ont

mis en pleine lumière. Par d'autres cartes, on voit que c'est surtout dans les départemens qui avoisinent la capitale que la première enfance paie à la mort cet effroyable tribut. Ailleurs on voit aussi que la mortalité des enfans naturels est le double ou même quelquefois le triple de celle qui frappe les enfans légitimes : l'assemblée nationale a compris qu'il y avait là un danger pour le pays, et qu'il fallait y porter un prompt remède. M. Théophile Roussel a signalé dans un rapport fort remarquable les abus terribles de l'industrie, dite nourricière, qui s'exerce aux environs de Paris. Cette enquête a révélé des faits navrans, dignes des plus mauvais jours du moyen âge et qui ont dévoilé l'audace poussée jusqu'au crime de quelques misérables *éleveuses*. A côté de ce moyen palliatif, il y en aurait un autre plus efficace sans doute, mais qui ne relève pas des dispositions législatives. Il faudrait que le nombre des enfans naturels fût moins considérable, et on sait qu'à Paris il naît autant d'enfans naturels que d'enfans légitimes.

Les autres tableaux représentant la mortalité en France aux divers âges ne sont pas moins intéressans; ils montrent que les célibataires et les veufs vivent moins longtemps que les gens mariés; ils établissent aussi, une fois de plus, les dangers de l'alcoolisme; en un mot, ils méritent d'être médités avec soin par toute personne qui s'occupe d'économie politique. A la suite de ces tableaux, on en trouve un dernier dans lequel M. Bertillon compare la mortalité en France et la mortalité dans les autres pays. En somme, la situation est fort satisfaisante; notre pays est dans une situation très favorable, et après la Suisse, la Norvége et la Suède c'est celui où la durée moyenne de la vie est le plus élevée. Malheureusement il n'en est pas ainsi au point de vue de la natalité. En Angleterre, il y a beaucoup plus de mariages que chez nous; on se marie plus jeune, et il y a une moyenne de 4 enfans par mariage, tandis qu'en France cette moyenne est de 3. Voilà le véritable danger, et de toutes les causes qui ont été assignées à la décadence de notre infortuné pays, celle-là est la seule qui puisse être alléguée sérieusement. Il ne faut pas nous faire illusion, comme ces malades qui détournent la tête quand on découvre leur plaie; non, il faut envisager le mal froidement et sans crainte pour engager une lutte acharnée, et, si Dieu le permet, pour en triompher.

La diminution du nombre des mariages est une cause certaine, mais elle ne doit avoir que peu d'efficacité; en effet, la moyenne des mariages en France par 1,000 habitans est à peu près la même qu'en Angleterre et en Allemagne. Ce qui produit une diminution énorme dans le chiffre des naissances, c'est le peu de fécondité de ces mariages, et on reconnaît à ce déplorable résultat des causes multiples. D'abord on se marie beaucoup plus tard. Dans les classes supérieures, les hommes ne se marient guère que vers trente ans, et d'après les données de la statis-

tique c'est pendant les années de jeunesse, de vingt-cinq à trente-cinq ans, que les époux ont le plus d'enfans; mais ce qui, depuis le commencement de ce siècle, paraît avoir surtout exercé une désastreuse influence, c'est la loi militaire. Tous les ans 100,000 jeunes gens valides de vingt et un ans, appartenant aux classes laborieuses et pauvres, et par cela même destinés à se marier jeunes et à avoir des familles nombreuses, étaient incorporés dans l'armée, et ne pouvaient se marier qu'après sept ans. La plupart, au bout de ce temps, avaient perdu l'amour et le respect de la famille, ils avaient contracté des habitudes vicieuses qui les éloignaient du mariage. Espérons que l'application de la loi militaire nouvelle évitera ces inconvéniens. Par malheur, il faut attendre bien des années pour juger des résultats, et l'expérience ne peut se faire qu'à de longues échéances.

On a beaucoup critiqué la loi dite de Malthus, cependant Malthus n'avait fait que constater un fait trop bien établi. Plus on est riche, avait-il dit, moins on a de postérité. Peut-être n'avait-il pas tort. Quand le père dispose d'un petit capital, il veut en faire profiter ses enfans. L'héritage qui serait suffisant pour un devient dérisoire lorsqu'il y a six, ou huit, ou dix héritiers. En Angleterre, le droit d'aînesse empêche un si coupable abus. Le frère aîné hérite de toute la fortune, et tout en ayant le devoir de protéger et de secourir ses frères, dispose seul de l'héritage paternel. Enfin le système des dots, grosses ou petites, n'existe pas dans ce pays. Chacun est l'artisan de sa propre fortune, et, ceux qui ne trouvent pas sur le sol natal le moyen de réussir vont aux Indes, au Canada ou en Australie, chercher un état et se créer une famille.

Encore une fois, c'est cette dépopulation qui menace la prospérité de la France; il est temps que tous nos efforts se consacrent à cette question: il faut que les économistes, les médecins, les administrateurs, étudient des livres comme ceux de M. Sédillot et de M. Bertillon, qu'ils réunissent leurs travaux et leurs recherches pour pénétrer la cause de ce mal. Peut-être pourront-ils trouver la solution d'un problème qui importe tant à la gloire et au salut de la patrie. CHARLES RICHET.

La Lumière, six leçons faites en Amérique, par M. John Tyndall. Ouvrage traduit de l'anglais, par M. l'abbé Moigno; Paris 1875.

Il y a trois ans, M. John Tyndall, le digne successeur de Faraday à l'Institution royale de la Grande-Bretagne, cédant enfin aux invitations de plus en plus pressantes qui lui venaient de tous les points des États-Unis, résolut de passer l'Atlantique avec un lourd bagage d'appareils ingénieusement préparés, et de faire dans les principales villes de

l'Union une série de *lectures* ou de conférences sur l'une des branches les plus intéressantes des sciences physiques. Le sujet sur lequel s'arrêta le choix du célèbre professeur fut *la lumière*. Ces leçons publiques eurent un très grand et très légitime succès, où la franchise avec laquelle M. Tyndall disait en passant certaines vérités à ses auditeurs américains était peut-être pour quelque chose.

Aujourd'hui que ce cours rapidement improvisé a paru sous une forme plus littéraire et qu'une excellente traduction l'a mis à la portée du public français, on comprend l'impression profonde qu'il a laissée au-delà de l'Atlantique. C'est vraiment là un enseignement *sui generis*, analytique et synthétique à la fois, admirable par sa netteté, par une transparence en quelque sorte infinie, qui donne la vision intuitive des faits, et plus encore de la raison des faits et du mécanisme des phénomènes. Ces qualités frappent particulièrement dans la troisième et la quatrième leçon, où M. Tyndall aborde l'une des parties les plus abstraites de la théorie de la lumière, le chapitre de la polarisation rectiligne, de la polarisation chromatique et des interférences.

Représentant autorisé des traditions scientifiques de l'ancien monde, M. Tyndall a profité de ces leçons, qui le mettaient face à face avec un auditoire *yankee*, pour exposer sans détour ses vues sur le rôle de l'homme pratique et celui du savant. Dans un langage pittoresque, il insiste sur la nécessité vitale qu'il y a pour un peuple de cultiver la science pour elle-même plutôt que pour les profits qu'elle peut rapporter. « Mettez à nu, dit-il, un bras vigoureux, et voyez se raidir ces muscles noueux quand la main est fermée et le bras recourbé. Cette manifestation de l'énergie est-elle le travail du muscle seul? En aucune façon. Le muscle est le canal de l'influence sans laquelle il serait aussi impuissant qu'une masse de pâte molle. C'est le nerf si délié et invisible qui développe l'énergie du muscle, — et, sans les filamens du génie qui ont été lancés comme des nerfs à travers le corps de la société par les inventeurs originaux, l'Amérique et l'Angleterre industrielles seraient probablement dans la condition de la pâte molle. »

Le vrai savant ne se propose pas l'argent comme fin ni les applaudissemens comme but; il poursuit sa route vers la vérité, sans se retourner, à travers l'abnégation et la souffrance. A ce propos, M. Tyndall va chercher ses exemples avec une certaine prédilection chez les savans français. Il cite les paroles que Fresnel écrivait un jour à Thomas Young. « Depuis longtemps cette sensibilité et cette vanité que le peuple appelle l'amour de la gloire sont émoussées en moi. Je travaille beaucoup moins pour conquérir les suffrages du public que pour obtenir cette approbation intérieure qui a toujours été la plus douce récompense de mes efforts... Tous les complimens que j'ai reçus d'Arago, de Laplace et de Biot ne m'ont jamais donné autant de plaisir que la

découverte d'une vérité théorique ou la confirmation d'un calcul par l'expérience. »

Nous voyons maintenant les résultats des efforts de ces hommes désintéressés sous mille formes pratiques qui nous semblent après coup justifier l'ardeur qu'ils ont mise dans leurs recherches ; mais il est certain que presque toujours ils n'avaient point eu ces résultats en vue. A les voir à l'œuvre, un *homme pratique* les aurait pris pour de grands enfans jouant avec des bulles de savon. Leur eût-on demandé à quoi pourrait *servir* leur travail, à coup sûr on les eût embarrassés. « Une découverte scientifique *peut* non-seulement mettre des dollars dans la poche des individus, mais des milliards dans les trésors des nations : l'histoire de la science en fournit plus d'une preuve ; pourtant l'espérance d'en arriver là ne fut jamais et ne pourra jamais être la force motrice du chercheur. »

On appelle aujourd'hui à grands cris l'éducation technique ou professionnelle, on oublie de s'occuper en même temps des moyens de faciliter et d'encourager les recherches originales des savans. Sans ces dernières cependant, aussi sûrement que le ruisseau se tarit quand la source meurt, l'éducation technique perdrait sa fécondité et sa vigueur de production. Le progrès industriel ne peut se passer du savant-inventeur : vous multipliez, mais lui, il crée. L'enseignement lui-même a besoin de se retremper à la source limpide des découvertes originales : c'est là seulement que la science puise son pouvoir vivifiant.

Faisant l'application directe de ces vérités incontestables à la nation américaine, M. Tyndall se demande d'où peut venir sa stérilité relative en matière de découvertes scientifiques. Ce milieu démocratique serait-il, comme le croyait Tocqueville, décidément défavorable à l'éclosion des travaux de l'esprit ? M. Tyndall ne le pense pas, mais il reproche aux Américains d'étouffer chez eux le génie des chercheurs par d'écrasans devoirs pratiques ; il les exhorte à écarter de la voie de ces hommes rares tout ce qui trouble les efforts spéculatifs. Ce ne sont point les facultés qui font défaut dans ce pays ; on le voit bien à l'occasion. On l'a vu tout récemment encore, à propos des expéditions qui sont allées observer le passage de Vénus. Un astronome anglais, M. Proctor, compare l'activité déployée en cette circonstance par les deux grandes nations de même langue, et il ne peut s'empêcher de reconnaître aux Américains une manière tranquille de poser et de résoudre les questions, une sorte de tactique expérimentale, qui leur donne parfois le pas sur leurs cousins d'Europe. Laissons-les se recueillir ; il reste encore beaucoup à faire, et leur tour viendra.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

NEUVIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLVe ANNÉE.

MAI — JUIN 1875

Livraison du 1er Mai.

Livraison du 15 Mai.

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.

